


OTIVM
SINE LITERIS
MORS EST
Seneca
Ex Libris Joannis Nencini
1870





VOYAGES

AUTOUR DU MONDE.

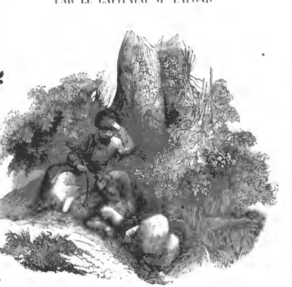
IV

IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais

VOYAGES
AUTOUR DU MONDE
ET
NAUFRAGES CÉLÈBRES.

MERS DU SUD,
DE LA CHINE, ET ARCHIPELS DE L'INDE,

PAR LE CAPITAINE G. LAFOND



PARIS.
POURRAT FRÈRES, ÉDITEURS,
26, RUE JACOB.

1844



A

Madame la Maréchale Lannes,

Duchesse de Montebello.

Hommage

de respect et d'affectueux attachement

De son bien dévoué parent,

Gel Lafond de Luroy.





SANDWICH.

Voyage autour du Monde
et Naufrages célèbres

DANS [illegible]

[illegible]

CHAPITRE [illegible]

[illegible]

[illegible] prompt [illegible] cölation [illegible] qu'il [illegible] connue à [illegible]

Je [illegible] au Pérou [illegible] de consa-



VOYAGES

DANS LES ILES SANDWICH,

DANS CELLES DES PHILIPPINES ET EN CHINE.

CHAPITRE PREMIER.

> Il est des détails de la vie commune qu'il peut être utile de consigner dans un itinéraire, parce qu'ils servent à régler la conduite de ceux qui parcourent les mêmes contrées après nous.
>
> HUMBOLDT.

Départ de Lima. — Arrivée aux îles Sandwich. — Ile Wahou. — Le port. — Visite aux missionnaires français. — Les missionnaires protestants. — Le consul anglais, M. Richard Charlton.

En 1828, je me trouvais à Lima, et j'avais terminé ou à peu près l'opération qui m'y avait conduit. Je formai alors le projet d'aller à Guayaquil, pour gagner de là les îles Philippines, la Chine, et rapporter au Pérou divers produits de l'Asie, qui y trouvaient un placement facile et avantageux. En supposant un prompt retour, je ne pouvais manquer de faire une bonne spéculation. Je connaissais déjà Manille, et je savais tout le parti qu'il me serait possible de tirer de plusieurs marchandises inconnues à des négociants étrangers.

Je voulais aussi revoir la Malaisie. Dans le cas où mon retour au Pérou deviendrait trop difficile, j'avais le dessein de consa-

crer quelques années à visiter les différents archipels de la mer Pacifique. En cela, je n'étais pas guidé seulement par un intérêt mercantile; je comptais encore trouver dans le commerce les moyens de bien voir et de bien étudier des contrées que je me proposais, à mon retour en Europe, de faire connaître sous une face peut-être nouvelle, c'est-à-dire au point de vue commercial. Être utile à mes concitoyens, en facilitant leurs relations au delà des mers, tel est le but que je n'ai pas cessé un instant de me proposer dans toutes mes pérégrinations. Je laisse à d'autres ou plutôt au temps, ce juge souverain et impartial, de décider si le succès a couronné mes efforts.

En conséquence, je traitai avec le capitaine Darluc, commandant le brick *l'Alzire* de Marseille, pour mon passage du Callao à Guayaquil, et de Guayaquil aux Philippines. J'en obtins aussi la promesse qu'il me ramènerait au Pérou, s'il y revenait lui-même. Nous avions à bord plusieurs passagers, entre autres le colonel colombien Moran, et M. H. Désiré Villeneuve, qui faillit perdre la vie à Guayaquil par suite de circonstances assez extraordinaires.

M. T. D***, qui avait été mon commandant dans la campagne que nous avions faite au Choco, s'était toujours dit veuf. Il avait pu ainsi épouser, à Guayaquil, une demoiselle appartenant à une des premières familles du pays. On apprit à Lima que sa première femme vivait encore. Comme il n'y a guère que les bonnes nouvelles qui mettent du temps à se propager, celle-ci ne tarda pas à être connue, et lorsque T. D*** se présenta chez M. Wilright, le consul des États-Unis, chez lequel nous nous réunissions tous les soirs, il lui fut signifié de n'avoir plus à paraître dans une maison dont sa conduite l'excluait. T. D*** sortit furieux; et attribuant, je ne sais pourquoi, la divulgation de son secret à M. de Villeneuve, il le chercha, dans tous les

lieux où il avait coutume de se rendre, armé d'une paire de pistolets et avec l'intention bien arrêtée de le tuer. Mais ses recherches furent infructueuses, et le lendemain matin il se brûla la cervelle. M. de Villeneuve dut son salut à la curiosité vraiment providentielle qui lui fit quitter ce soir-là le cercle de ses habitudes journalières pour aller visiter un bal de gens de couleur, dans une rue écartée d'un faubourg.

Le navire anglais *la Solitude* se trouvait alors à Guayaquil, et devait suivre la même route que la nôtre. Les deux capitaines convinrent de naviguer de conserve. Je composai à cet effet, en m'aidant de l'ouvrage de M. Ducom de Bordeaux, une table de signaux qui nous servirent parfaitement pendant toute la traversée. Un Italien de nos amis, Frédéric Farinoli, s'était décidé, à ma grande joie, à entreprendre le voyage de Chine avec moi, et nous quittâmes en avril 1828 les côtes de l'Amérique. Nous partîmes enivrés de plaisirs : les Américaines avaient voulu nous faire regretter leur aimable présence. Charmantes filles du Nouveau Monde, j'ai passé parmi vous, dans l'âge le plus beau de la vie, huit de ces années qui ne s'effacent jamais de la mémoire! Recevez ici mes hommages et le témoignage de ma sincère affection. C'était alors avec des larmes dans les yeux et la voix émue, que je m'écriais :

....
A vos rivages
J'adresse mes adieux!
Échos, bois de la rive,
Rochers, nymphe plaintive,
Adieu! je vais
Vous quitter pour jamais!

Enfin l'ancre est levée, bientôt la vague sillonnée bouillonne, et nous avançons rapidement. Salut, vagues d'un azur foncé; et vous que je vais chercher dans d'autres contrées, salut, forêts

impénétrables; salut, cavernes profondes; rivages d'Amérique, adieu! Le vaisseau fuit, la terre disparaît, la nuit succède au jour; mais dans quelques heures le soleil luira de nouveau. Alors je saluerai la mer et les cieux, mais non la terre d'Amérique, car je serai loin d'elle; et les jours succéderont aux jours avant que j'aborde sur un autre rivage, qui ne sera pas encore celui de la patrie. L'immensité des flots, des chaines de montagnes, des terres inconnues, m'en séparent, mais sans en affaiblir le souvenir!

Nous savions qu'un corsaire espagnol avait parcouru récemment les côtes du Pérou; nous ne craignions point qu'il nous fît prisonniers, mais nous n'ignorions pas non plus combien la rencontre d'un corsaire est dangereuse. Il vous pille d'abord, vous réclamez ensuite; votre réclamation reste sans effet pendant plus de vingt ans, comme celle de M. Guihem pour la prise de *la Vigie*, comme celle du *Marabout*. Vous avez été ruiné, vos engagements n'ont pas été remplis, et il vous a fallu faire banqueroute! Il est donc sage d'éviter soigneusement de pareilles rencontres; aussi conseillai-je au capitaine Darluc de s'éloigner au plus vite de la côte. Les calmes nous retinrent quelque temps près des Galapagos. Si au lieu de faire le Nord-Nord-Ouest, nous avions gouverné à Ouest-Sud-Ouest avec les vents du Sud-Est, afin de venir couper la ligne à une certaine distance des Galapagos, notre traversée eût été moins longue jusqu'aux îles Sandwich, où nous avions donné rendez-vous à *la Solitude*, capitaine Anderson. Il paraît certain que l'Espagnol Gaëtano a découvert ces îles en 1542; mais il ne voulut pas les faire connaître, de peur qu'elles ne devinssent un point de relâche et de ralliement pour ces écumeurs de mer, qui déjà ne paralysaient que trop le commerce de sa patrie, et l'Espagne conserva le secret de cette découverte.

Nous aperçûmes enfin, le 28 avril 1828, le pic élevé de Mouna-

Roa, à moitié couvert de neige et élevant sa tête sourcilleuse au-dessus des nuages; bientôt se dressa devant nous la grande île Owhyhi, dont le nom retrace à l'esprit une catastrophe effrayante qui enleva au monde un de ces génies hardis et aventureux qui n'apparaissent que de loin en loin : je veux parler du capitaine Cook. C'est à Owhyhi que cet illustre navigateur périt, victime de son courage et peut-être de son imprudence, dans une rixe qui s'était élevée entre l'équipage de son canot et les insulaires. L'Océan, qu'il avait sillonné tant de fois, reçut ses membres mutilés, et aucun monument n'indique au voyageur l'endroit précis où tomba ce grand homme.

Sitôt que nous aperçûmes les hautes montagnes de l'île, je me mis à chercher du regard, entre *Kayaka-koua* et *Karakakoua*, la pointe où se consemma, dit-on, le drame sanglant. Nous n'étions qu'à une petite distance d'Owhyhi, et la terre, que je m'attendais à trouver d'une hauteur prodigieuse, ne s'élevait que fort modestement. Mais bientôt, devant nous, apparut le pic de *Mouna-Kah*, dont l'élévation est comparable à celle du pic de Ténériffe. A quelques centaines de toises du sommet, une mince zône de verdure tapissait d'immenses quartiers de lave et donnait un peu de vie à ce paysage d'un aspect magnifique, mais affreusement sauvage. Le temps était sombre et pluvieux, et je ne crois pas qu'il soit possible d'imaginer quelque chose de plus imposant que ce qui frappait nos regards en ce moment.

Nous passâmes au Nord de Ranaii, de Mowée et de Morotoi, et lorsque nous fûmes Nord et Sud avec la pointe de cette dernière, nous pûmes distinguer, à six lieues de distance environ, une autre terre, et à l'Ouest 1/4 Sud-Ouest, un morne qui nous parut détaché du reste de l'île, et se prolonger au Nord-Ouest. Pendant quelque temps, la chaîne de montagnes qui traverse l'Ile Morotoï, et qui, dans certains endroits, s'abaisse dou-

cement en formant de belles vallées, nous présenta une muraille abrupte servant de barrière à une vaste plaine, qui s'étendait depuis le bord de la mer jusqu'au pied de cet escarpement gigantesque. Nous gouvernâmes sur le morne qui forme la pointe des Cocos, la plus orientale de l'île Wahou. En approchant de cette pointe, je fus frappé de l'apparence aride et désolée qui s'offrit à nous; depuis le bord de la mer jusqu'à la crête des montagnes, pas la plus légère trace de végétation, c'était un véritable désert nu et sec, et qu'on eût dit abandonné de Dieu et des hommes. Les montagnes étaient sillonnées de déchirures semblables à celles qu'auraient produites des écoulements de lave; et dans plusieurs endroits, les pierres semblaient à leur couleur noire avoir subi récemment l'action du feu. Après avoir tourné une première pointe, formée par un ancien cratère de volcan, nous continuâmes à suivre la côte à la distance de deux milles environ, à cause des rescifs qui se projettent au large du rivage, et ne permettent pas d'en approcher davantage. Dès que nous eûmes contourné le morne, appelé la Pointe du Diamant, nous découvrîmes la baie de *Waïtiti*, à laquelle cette pointe sert d'abri dans l'Est. Devant nous s'étendait une plage plantée de cocotiers et parsemée de quelques cases qui constituent le village de *Waïtiti*. C'est dans ce bois de cocotiers que furent assassinés le lieutenant Hergest et l'astronome Goock. L'Ile Wahou, de ce côté, présente un aspect assez agréable; et si l'on y cherche en vain la végétation des tropiques, du moins on ne peut s'empêcher de reconnaître, en voyant les tapis verts dont les vallées sont décorées et les arbres qui croissent dans les ravins, que cette île est fertile, susceptible de culture, et qu'elle mérite, à la rigueur, le nom de Jardin des îles Sandwich qu'on lui a donné.

La Pointe du Diamant ne fut pas plus tôt doublée que nous nous trouvâmes environnés d'un grand nombre de pirogues. Les

naturels qui les montaient étaient à peine couverts; les uns n'avaient pour tout vêtement qu'un lambeau de chemise, d'autres ne possédaient qu'un morceau de *tapa* ou l'étroit maro, pour se conformer aux lois les plus strictes de la pudeur. Quelques femmes se trouvaient parmi ces insulaires, et paraissaient dans les meilleures dispositions à notre égard, dispositions dont aucun de nous ne fut tenté de profiter, vu la saleté repoussante qui distinguait ces ardentes prêtresses de Vénus.

Voici les démarcations pour atteindre le mouillage que nous prîmes sur *l'Alzire* à l'ancre :

La pointe E. de la rade à l'E.	20° Sud..	du compas.
La ville............. au N.	9° Est..	
La pointe O. de la rade à l'O.	2° Nord	

Le mouillage est celui de la grande rade. Il faut avoir soin de venir le chercher en sondant et de mouiller par neuf à seize brasses; passé vingt brasses, le fond augmente rapidement, et l'on pourrait manquer le mouillage en voulant laisser tomber l'ancre trop loin; on doit préférer les chaînes aux câbles, car le fond, qui est composé de carreaux, aurait bien vite coupé ces derniers. Pour gagner le port intérieur, où l'on arrive par un canal sinueux courant entre les madrépores pendant plus d'un mille de longueur, il faut attendre le calme du matin. Mais auparavant on s'adresse au gouverneur de Wahou, qui vous remet une passe et un règlement de la police du port, de la ville, des droits de pilotage et d'ancrage. Le pilote major vous inscrit à votre tour. Voici les règlements du port d'Honoloulou, lesquels sont écrits en anglais et en sandwichois.

Le navire qui est inscrit le premier au bureau du pilotage entre le premier, à moins qu'il ne cède son rang.

Le prix du pilotage est d'une piastre par chaque pied que cale le navire pour entrer, et autant pour sortir.

L'ancrage est de 50 centièmes de piastre par tonneau pour les navires marchands qui viennent seulement se réparer et faire de l'eau; et de 60 centièmes s'ils font des affaires, ventes ou achats.

Les baleiniers payent seulement le pilotage et 10 centièmes de piastre par tonneau.

Pour reprendre un matelot déserteur et le faire mettre au fort, 30 piastres d'amende.

Si on laisse un ou plusieurs hommes à terre sans la permission du gouverneur, 30 piastres pour chaque homme.

On prend l'eau à un puits à pompe situé à vingt pas du quai. Elle coûte une piastre les 300 galons, ou 5 fr. les 1,500 bouteilles.

Lorsque votre tour est arrivé pour entrer dans le port intérieur, si vers les trois heures du matin le calme règne et que vous jugiez cet état de l'atmosphère devoir continuer, à quatre heures vous tirez un coup de canon, et chaque navire, sans exception aucune, est obligé d'envoyer une embarcation armée et garnie d'aussières. Le pilote arrive alors, et il entre le navire, soit à la touée, soit à la remorque.

En arrivant sur la rade de Wahou, nous aperçûmes un grand brick portant le pavillon espagnol, et nous pensâmes de suite au corsaire qui parcourait la côte du Pérou. Un mouvement extraordinaire se faisait à son bord. Il avait tiré plusieurs coups de canon, et l'on voyait des hommes s'élancer sur ses vergues, dans ses hunes et se ranger dans ses batteries. Mais lorsque nous fûmes par son travers, et qu'il reconnut que nous n'étions qu'un paisible marchand, tout rentra dans l'ordre. Nous sûmes depuis de son capitaine, M. Matta, que j'avais connu à San-Blas, huit années auparavant, lieutenant de ce même navire, qu'il nous avait pris pour un brick de guerre chilien ou péruvien, et qu'il se préparait au combat. La peur que lui inspirait l'escadre indépendante était telle, que sa course avait à peine payé les dépenses de son

armement. Il faut le dire aussi, tous les marins, fussent-ils pleins de bravoure, ne sont pas faits pour être corsaires. M. Matta, l'un des meilleurs officiers du port de Cadix, avait tout ce qu'il fallait pour faire un excellent capitaine de vaisseau de la marine royale, mais il n'était pas doué de cet esprit roué, astucieux, qui convient à un corsaire. Son équipage lui causait de grands embarras à Wahou. Les matelots espagnols, qui ont toujours le couteau à la main lorsqu'ils sont en querelle, bouleversaient toute la garnison de cette île.

En descendant à terre avec le capitaine Darluc et M. Farinoli, nous rencontrâmes le capitaine du corsaire qui se trouvait ce jour-là à quelque distance de la ville : il venait savoir la cause des coups de canon tirés à son bord. Nous nous reconnûmes, nous nous embrassâmes, et nous lui dîmes qu'il voyait devant lui les ennemis qu'il avait à combattre. Comme nous allions tous à Manille, je ne crus pas prudent de lui dire qu'il avait devant les yeux un ex-officier de la marine militaire du Pérou. Il nous conduisit chez son compatriote don Francisco de Paula Marin, vieil Espagnol établi dans le pays depuis plus de vingt-cinq ans, et qui avait fait la guerre avec le grand Tameha-Meha.

Nous trouvâmes don Francisco fumant sa cigarette de feuilles de maïs dans une charmante petite maisonnette à un étage, qu'il s'était bâtie dans un coin de l'enclos où se trouvaient toutes les cases de sa nombreuse famille, car on lui connaissait une cinquantaine d'enfants. Comme on voit, le vieux chrétien avait largement usé des douceurs de la polygamie.

Notre relâche devait durer douze à quinze jours. Ce temps nous était nécessaire pour faire notre eau, pour réparer quelques coutures du navire, et prendre du fret, si nous en trouvions. Nous priâmes donc don Francisco, ou Manini, ainsi que l'appelaient les kanacs ou indigènes, de nous chercher une case pour

nous loger. Il nous conduisit alors à l'hôtel, ou taverne anglaise qui était située sur le port, et son propriétaire nous loua une case assez grande. Deux kanacs furent mis à notre disposition pour notre service. Après avoir remercié Manini de son affectueuse obligeance, nous revînmes à bord avec M. Matta, qui nous conta sa campagne du Pérou.

Plusieurs navires américains avaient été capturés par lui; mais un seulement richement chargé d'indigo, et de quelque importance; « car, disait le corsaire, les Indépendants ont pu faire des prises considérables sur les Espagnols, parce que nous faisions tout le grand commerce de l'Amérique, au lieu qu'aujourd'hui ce sont des étrangers qui nous ont remplacés, et nous ne trouvons plus à prendre que quelques caboteurs chargés d'articles de peu de valeur.

« Combien y a-t-il de navires indépendants qui font le commerce des indigos? un ou deux. Béni soit Dieu qui a bien voulu permettre que nous en prissions un. Pour piller les villes et les villages, nous ne sommes pas assez nombreux; c'est donc une mauvaise spéculation que d'être forban dans ce temps-ci; mieux vaut rentrer dans la vie paisible du marin négociant. »

Le lendemain nous allâmes nous installer à terre, et nous eûmes à rendre dès le premier jour plusieurs visites dont je vais entretenir le lecteur.

La première fut pour les trois missionnaires français que le navire *la Comète* avait amenés quelque temps auparavant. Ces messieurs étaient assez étroitement et assez mesquinement logés; mais ils me parurent opposer à leur situation ce courage et cette gaieté qui n'abandonnent jamais les gens de notre nation, même dans les circonstances les plus critiques. Nous causâmes longtemps avec eux, et après une collation franchement offerte et acceptée de même, ils nous racontèrent toutes les difficultés

qu'ils avaient eues à surmonter pour se faire admettre dans cette ile. Ce n'avait été que par une espèce de fraude qu'ils étaient parvenus à ne pas se rembarquer, le capitaine qui les avait amenés ayant mis précipitamment à la voile au moment où on allait le forcer à les reprendre.

La présence de ces messieurs aux îles Sandwich avait rencontré une vive opposition dans la mission protestante, qui y était établie depuis plusieurs années. Cette dernière jouissait d'une grande influence auprès de la vieille reine Kaahou-Manou, et imposait sans peine toutes ses volontés à l'esprit prévenu de cette femme.

Mais l'indifférence en matière de religion du régent Boki, et quelques démarches du consul anglais, neutralisèrent en quelque sorte le mauvais vouloir des missionnaires protestants à l'égard des apôtres catholiques : le départ précipité de *la Comète* fit le reste. Les missionnaires français purent dès lors rester sans qu'on s'occupât beaucoup d'eux, et ils eurent soin d'éviter tout ce qui pouvait appeler l'attention. A l'époque où je visitai les îles Sandwich, ils se livraient avec ardeur à l'étude de la langue du pays, afin de pouvoir lutter sans trop de désavantage avec leurs rivaux. Les missionnaires américains, quoiqu'ils fussent de pauvres artisans qui ne savaient guère que traduire la Bible aux insulaires, ne laissaient pas d'avoir beaucoup contribué à la civilisation de ces peuples en leur enseignant la morale du christianisme. Ils avaient su adapter au langage sandwichien l'alphabet ou une partie de l'alphabet anglais, et ils possédaient une imprimerie pour transcrire dans ce premier idiome les ouvrages qu'ils jugeaient à propos de mettre dans les mains de leurs disciples. Ils avaient adopté la prononciation latine ou espagnole. Du reste, aux Sandwich comme à O-Taïti, les missionnaires rigoristes ont produit plus de mal que de bien;

et d'une population autrefois si gaie et si propre ils sont parvenus à faire un peuple triste, sale, paresseux, dissimulé. Les danses, les rires, les bains, les jeux neptuniens, tout cela est sévèrement prohibé par ces messieurs, qui me paraissent s'être engagés dans une fausse direction pour conduire ces populations le plus promptement possible à la civilisation et aux jouissances morales et physiques qui en dérivent. Mais ils n'ont point commis de méprise, et je suis ici complétement de l'avis de M. du Petit-Thouars. Leur but, dans le principe, n'était nullement le bien-être des indigènes; ils ne songeaient qu'à s'établir d'une manière solide dans le pays, et jamais ils n'ont cru qu'après la connaissance de Dieu, le premier besoin de l'homme fût de savoir lire et écrire. Si ces missionnaires ne se sont pas occupés de propager les arts utiles, et de procurer ainsi aux habitants des moyens plus sûrs et plus prompts d'obtenir une existence aisée pour eux et pour leurs familles, c'est qu'ils ont pensé que, grâce à leur système, ils se rendraient nécessaires, indispensables, en faisant regarder les connaissances qu'ils enseignent comme de première nécessité. C'est ainsi qu'ils sont parvenus à s'emparer du pouvoir et à se faire, parmi les naturels, des auxiliaires propres à seconder leurs vues tout en propageant leur croyance. Le peuple est-il heureux? que leur importe: ils ont obtenu, par l'habileté de leur conduite, de nombreux avantages pour eux, voilà tout ce qu'ils demandaient.

Comme à O-Taïti, ces missionnaires n'ont pas attendu la vocation des naturels; ils renoncent aux voies de la persuasion, et conduisent à coups de fouet, comme un vil bétail, leurs néophytes à l'église. Un pauvre diable trouve-t-il le moyen de se dérober à cette obligation? vite on le condamne à l'amende, et l'amende, comme on le pense bien, tombe dans la poche des missionnaires, qui sont ici à la fois juges et parties. Indépendam-

ment des exercices de piété auxquels tous les naturels sont astreints, on les oblige en outre à venir se claquemurer dans des écoles, et cela sans distinction de sexo ni d'âge. Qu'en résulte-t-il? que perdant ainsi un temps précieux, ils sont obligés de laisser leurs champs en friche, et leurs plantations en proie aux mauvaises herbes. L'abus même a été tel, que les canaux d'irrigation se sont presquo partout obstrués, que les étangs où croit le taro se sont la plupart desséchés, et que l'espace livré à la culture se restreint d'uno manière effrayante.

Tous ces sacrifices sont faciles à obtenir des naturels au moyen du tabou, que les missionnaires n'ont pas do peine à se faire délivrer, grâce à l'influence qu'ils exercent sur les chefs. Ils en obtiennent pour bâtir leurs églises, leurs maisons, leurs clôtures, leurs murailles. C'est encore un tabou qui amène la foule dans les écoles. Il va sans dire que ces tabous en favour des missionnaires n'empêchent pas le roi, la reine, et les chefs, d'employer lo même moyen pour leurs propres travaux. Uno grande partie de la population se trouve employée de cette manièro, et de là la rareté des aliments et la difficultó de nourrir sa famille : c'est à ces causes qu'il faut attribuer la dépopulation do cot archipel. Les missionnaires méthodistes savent tirer habilement parti de toutes les passions des indigènes, passions auxquelles ils s'abandonnaient ouvertement et sans honte avant leur arrivée, puisque alors elles étaient licites : ils s'y livrent encore aujourd'hui, mais secrètemont, et cela non dans la crainte d'offenser Dieu, mais dans celle des punitions. Ce qui dans les amendes frappe le plus vivement les indigènes, c'est surtout le profit qu'en retirent les missionnaires; aussi leur effet le plus direct est-il do faire haïr ces ministres, et d'excitor les Sandwichiens à dissimuler pour óviter les punitions qu'ils redoutent, sans en comprendro l'utilité morale. Il est donc évi-

dent que ces peuples étaient avant l'arrivée des missionnaires beaucoup plus heureux qu'ils ne le sont aujourd'hui. Cela est triste à dire, mais, hélas! qui ne sait combien sont tardifs les fruits de la civilisation?

Nous visitâmes aussi le consul anglais, M. Richard Charlton. L'accueil que nous fit cet homme distingué fut empreint de la cordialité la plus franche et la plus empressée, et il faut être à quelques mille lieues de la patrie, au milieu d'un peuple encore à moitié sauvage, pour comprendre combien un semblable procédé mérite de reconnaissance.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Un mariage temporaire aux Iles Sandwich. — Hommes. — Femmes. — Costumes. — Habitations. — Visite au roi Kaouiké-Ouli et à la reine Kaahou-Manou. — Voyage à *Pearl River*. — Culture du taro. — Puissance et attraits de l'embonpoint. — Mes succès auprès de madame la régente Boki.

Monsieur prend femme, c'est fort bien;
Il la prend jeune et belle;
Mais, comptant ses amis pour rien,
Monsieur la veut fidèle.

Nous avions eu soin, en descendant à terre, d'apporter avec nous tout ce qui pouvait nous devenir nécessaire pendant les douze ou quinze jours que nous devions y passer. Le capitaine Darluc avait trouvé à charger son navire de bois de sandal, et il lui fallait ce temps pour le faire arriver à Honoloulou des différentes îles où on le coupe. Nous n'avions pas oublié non plus les cadeaux pour les princesses et les jeunes Sandwichiennes : nous comptions surtout beaucoup sur l'effet que produiraient les essences, les huiles odoriférantes et la fausse bijouterie, dont nous étions amplement pourvus.

Arrivés à terre, nous trouvâmes notre case envahie par une foule de jeunes filles de douze à seize ans. Quelques-unes portaient sur les jambes et sur les bras des gales dégoûtantes. Nous demandâmes à notre hôte, vieil Ecossais, taillé en forme de Quasimodo, si cette maladie était contagieuse : il nous répondit que non, et qu'il fallait en attribuer la cause aux missionnaires américains, qui sont parvenus à priver les femmes des plaisirs utiles du bain en faisant tabouer la mer. Interdire le bain ! conçoit-on une pareille stupidité de la part de gens qui ont la prétention de

vouloir le bien-être moral et physique du peuple océanien soumis à leurs enseignements? Hâtons-nous d'ajouter que ces messieurs étaient les premiers à donner l'exemple de la malpropreté: c'est du moins ce que nous dit notre hôte, et il supposait les mêmes habitudes aux missionnaires français, qu'il n'avait pas, du reste, encore aperçus.

« Quant à ces maladies ou plutôt à ces petites indispositions, continua le vieux barbon, qu'elles ne vous effrayent pas. Et tenez, vous pouvez choisir celle-ci en toute assurance. En même temps il passait une main complaisante sous le menton d'une très-jolie fille de seize ans qui avait plusieurs de ces gales sur les bras.

—Comment choisir? m'écriai-je aussitôt; toutes ces filles ont donc le bonheur de vivre sous votre domination?

—Pas tout-à-fait; je ne suis pour la plupart d'entre elles qu'une espèce de protecteur; vous allez en prendre chacun une, et si plus tard vous venez à vous en fatiguer, je me chargerai de vous en fournir d'autres. C'est l'usage ici. On se prend, sans cérémonies, pour vingt-quatre heures, plus ou moins; puis on se quitte sans bruit et sans querelles. Allons, messieurs, choisissez. »

Comment vous faire le portait de ce hideux trafiquant de chair humaine? Il avait les cheveux couleur lie de vin, le front déprimé et fuyant rapidement en arrière, le regard flamboyant et d'une mobilité fatigante, des oreilles en forme de cornes, le teint huileux, une barbe rousse taillée en pointe et le sourire pervers do l'homme qui croit avoir trompé. Le reste était à l'avenant. Impossible de se figurer un type plus parfait de laideur repoussante. Avant de porter le caducée, cet honnête personnage avait exercé les fonctions plus modestes de cook à bord d'un navire, et sa peau grasse et sale rappelait encoro sa première profession.

Il dit quelques mots en kanac à la gent féminine qui se tenait coite, ne manifestant d'autre sentiment que celui d'une vive curiosité, et attendant sans désir comme sans crainte les suites de notre conférence. Chacune d'elles avait l'air de se dire: Si l'on me choisit, bien; si c'est ma compagne, demain mon tour viendra. Nous devions habiter trois ensemble, Darluc, Farinoli et moi, et chacun de nous voulait prendre femme; mais ici une difficulté se présenta : nous convoitions tous trois la même beauté, et il fallut s'en rapporter au sort pour savoir celui de nous à qui elle écherrait. Après bien des pourparlers, la courte paille en décida. Ce fut moi qui me chargeai de préparer les trois brins d'usage; et je donnerai en passant le conseil au lecteur, lorsqu'il se trouvera en pareille circonstance, de ne pas s'acquitter de sa tâche devant une glace, ainsi que j'eus la maladresse de le faire. Les conséquences de ma faute sont faciles à prévoir; je me vis dans la triste obligation d'attendre, pour faire mon choix, que mes deux amis eussent fait le leur; mais je ne fus pas encore trop mal partagé. Ma dulcinée n'était rien moins que laide, et si sa peau n'affectait nullement la blancheur de l'albâtre, en revanche elle était fort bien faite et paraissait la plus propre de tout l'aréopage féminin soumis à notre appréciation.

Voilà, du reste, comment se font à peu près tous les mariages sandwichiens. Ils durent autant que la volonté ou plutôt le caprice des parties contractantes; les femmes sont cependant moins promptes que les hommes à faire preuve d'inconstance. Dans les puissantes familles toutefois, les femmes ne peuvent jamais être répudiées. Quelquefois elles partagent avec d'autres les faveurs du maître, mais elles demeurent toujours leurs femmes. Disons aussi que si elles ont des enfants, les Sandwichiennes les élèvent dans la maison commune, et vieillissent avec les maris de qui elles les ont eus.

Aux jeunes filles qui n'avaient pas obtenu l'honneur de mériter notre choix, nous donnâmes, en guise de consolation, de petits flacons d'essence qui furent reçus avec toutes les démonstrations de la joie la plus vive. Elles se mirent à sauter, à gambader comme des folles, en respirant avec bonheur le parfum de leurs fioles, et partirent plus contentes que si elles fussent restées avec nous. Les colliers, les bracelets que nous offrîmes obtinrent beaucoup moins de succès que nos essences. Toutes ces femmes étaient vêtues à peu près de la même manière. Elles portaient une pagne de tapa qui entourait leurs reins et ne descendait pas au-delà du genou. Le haut du corps et les jambes étaient nus. Leurs cheveux étaient relevés avec beaucoup d'art sur le derrière de la tête, qu'ornait une guirlande de fleurs entremêlée de petits grains rouges et noirs ou bien de vacoi. Une guirlande à peu près semblable entourait leur cou. Quelques-unes étaient affublées d'une espèce de tunique en forme de sarrau, faite en indienne grossière et de l'aspect le plus désagréable.

Quant aux hommes, ils n'ont pour tout vêtement que le maro, bande étroite destinée à cacher leur nudité, et qui ne remplit presque jamais son but complétement. Quelques-uns pourtant se drapent dans un manteau de tapa grisâtre, et qui les fait ressembler à des gladiateurs romains. Il y a deux espèces de tapa bien distinctes : celle qui sert de tunique aux femmes; elle est souple, légère, toujours teinte en jaune, en rouge, en orange ou en violet; on l'emploie en plusieurs doubles. La seconde espèce, qui s'utilise pour les manteaux, les couvertures et les draps de lit, est couleur café au lait et beaucoup plus épaisse et plus forte que la première.

La chevelure des Sandwichiens serait magnifique s'ils la laissaient croître, car elle est naturellement luisante et noire comme



[illegible]

[illegible]

[illegible]





l'ailo du corbeau. Leur manière de se coiffer est élégante. Généralement ils so rasent les côtés de la tête, et laissent croître sur le sommot une touffe qui se prolonge jusqu'à la nuque. Quelques-uns laissent pousser tous leurs chevoux, qui flottent alors sur leurs épaules ou sont noués avec beaucoup de grâco. Les yeux des Sandwichiens sont vifs et remarquables d'expression. Leur nez est un peu aplati, mais il n'est pas rare d'en voir d'aquilins. Leur bouche est médiocrement grande, leurs lèvres ne sont pas trop grosses, et leurs dents sont magnifiques de blancheur. Ils ont la poitrine large, les bras peu norveux, une haute staturo, le ventre peu saillant, les cuisses et les jambes assez fournies, les mains et les pieds remarquablement petits. Tous, sans exception, se font tatouer le corps, et ils emploient à cet effet un procédé analogue à celui qui est en usago aux îles Marquises. Les dessins qu'ils obtiennent ainsi no déplaisent point au premier coup d'œil, et finissent même par paraître très-agréables; mais la même superstition qui leur fait une loi do s'arracher les donts à la mort d'un ami ou d'un bienfaiteur, les obligo aussi à se brûler toutes les parties du corps avec un fer rouge de formo rondo, de manière à produire un tatouago d'un genre tout différent et de l'aspect le plus hideux. Quelques individus portent sur toutes les parties du corps un grand nombre de ces marques, et s'empressent de les montrer aux étrangers, comme s'il s'agissait de cicatrices de blessuros glorieusement reçues dans un combat.

Nous trouvâmes dans nos nouvelles compagnes des guides complaisants et infatigables, et lorsque nous allâmes rendre visite à nos compatriotes les missionnaires français, nous nous croyions déjà depuis une année dans cette île heureuse. Chaquo fois que nous sortions, une foule de jeunes filles marchaient devant nous, folâtrant, riant, chantant. Derrière venaient des gens de tout âge qui nous suivaient sans nous gêner, sans nous

importuner le moins du monde, pour le seul plaisir de nous voir et de nous entendre, comme les gamins de Paris escortent, en marchant gravement au pas, la musique d'un régiment. Sitôt que nous nous arrêtions, l'on s'arrêtait; et nous nous trouvions subitement entourés d'un cercle d'individus accroupis sur leurs talons, nous regardant fixement et dans le plus profond silence.

Les sentiers que nous suivions étaient formés par des enclos entourés de frêles palissades de cinq à six pieds de haut. Dans chaque enclos se trouvait un ménage ou deux, occupant deux, trois, et jusqu'à dix cases. Nous vîmes peu de maisons construites à l'européenne. Parmi les plus apparentes, je citerai celle de Manini, située à gauche du marché, pour celui qui débarque; et vis-à-vis du débarcadère, la jolie habitation en bois, à balcon, et à un étage, du consul des États-Unis, que M. Jones avait fait venir toute construite de son pays. Derrière celle-ci, il en est une un peu plus grande, mais tout-à-fait semblable, appartenant au gouverneur de Wahou, le régent Boki ou Pouki, et dont il avait fait son entrepôt commercial. Citons encore la grande maison en pierre de la mission, qui domine toute la ville comme une forteresse, ainsi que le palais du roi Kaouiké-Ouli, Tameha-Meha III.

Quelques jours après notre installation à Wahou, nous fûmes présentés au roi Kaouiké-Ouli. Nous trouvâmes ce jeune prince chez le régent Boki, assis fort modestement dans un fauteuil semblable à ceux qu'on nous offrit. Il était vêtu d'un manteau de tapa, et portait au cou un collier jaune de graines de *vacoi*. Kaouiké-Ouli, alors âgé de seize à dix-sept ans, paraissait fort mélancolique. Sa figure, où l'on voyait quelques traces de petite vérole, était très-intéressante, et nous plut tout d'abord. Il nous examina tous longtemps avant de parler, et nous fit ensuite

différentes questions qui dénotaient chez lui un esprit cultivé et beaucoup do bon sens.

La maison du régent Boki, chez lequol nous avions rencontré lo jeuno roi, présentait à l'intérieur un singulier mélange des meubles d'Europo et do ceux du pays. Néanmoins cetto demeure eût été propre et décente, si elle n'avait pas étó remplio de naturels, chefs et domestiques, étendus sur des nattes et si rapprochés les uns des autres, qu'à peine pouvait-on poser le pied à terre. Comme dans tous les pays dont le roi est encore un enfant, le régent Boki était le personnage le plus considérable de toute l'île, et il avait une espèce de cour composée des principaux chefs de l'archipel. Parmi ces courtisans au teint de bistre, les uns portaient un pantalon et une chemise; quelques-uns une chemise toute seule; d'autres étaient drapés dans une pièce de tapa, et beaucoup aussi n'avaient pour tout vêtement, à l'étroit maro près, que les capricieux dessins incrustés dans leur peau par le tatouage.

Nous ne quittâmes pas le jeune monarque sans lui offrir quelques présents. Uno paire de pistolets do combat dont je lui fis hommage parut surtout lui causer un plaisir extrême, et il nous témoigna toute la satisfaction qu'il aurait à venir nous visiter à bord de notre navire.

De chez le roi Kaouiké-Ouli, nous nous rendîmes chez la reino Kaahou-Manou, la veuve du fameux Tameha-Meha, femme dont l'influence était immense dans tout l'archipel. Cette souveraine, lorsque nous arrivâmes chez ollo, dînait avec touto sa cour, composée d'un grand nombre de princes et de princesses. Le séjour des missionnaires français était en partio cause de ce congrès, qui s'assemblait à l'instigation des missionnaires américains. Remarquables par leur embonpoint, et mollement étendues sur des nattes, les dames mangeaient du poë avec leurs

doigts, et s'ingurgitaient, avec une gracieuse prestesse, une foule de petits poissons crus. Sur l'observation que je fis de ce fait à Manini, notre interprète : « Que trouvez-vous là d'étonnant, me répondit-il? ne mangez-vous pas, dans votre pays, des huîtres crues? »

La reine-mère, à notre arrivée, souleva sa masse pesante, et s'assit sur un fauteuil en rotin. Elle était vêtue d'une robe de soie grise, et deux Kanacs éloignaient avec des plumets les mouches de sa tête vénérable. Elle avait à ses côtés le colonel Manoui, commandant du fort, et Kinopou, appelé Snof Box, par Vancouver, lors de son passage aux Sandwich, en 1795. C'était, à cette époque, un tout jeune homme, déjà rond comme une boule. Je trouvai en lui un homme de cinquante-cinq ans, gros et gras au delà de toute expression, et ressemblant assez bien à un poussah. Près du siége royal, se tenait aussi Kouakini, le commandant de toutes les forces sandwichiennes. Ce dernier et Manoui étaient complétement habillés à l'européenne. Ils portaient des chemises d'une blancheur irréprochable, des vestes de soie bleue, des pantalons de soie grise en étoffes chinoises, des bas et des souliers. Des rubans noirs étaient noués autour de leur cou, et des casquettes à galons d'or couvraient leur tête.

Kaahou-Manou, la reine-mère, nous fit demander par notre interprète Manini, qui paraissait très-occupé à recevoir les salutations empressées de chacun des membres de l'auguste assemblée, qui nous étions, où nous allions, et si nous comptions séjourner longtemps à Wahou. Tandis que nous satisfaisions à ces différentes questions, sa majesté féminine flaira l'essence de rose que nous avions dans nos poches, Farinoli et moi, et parut désirer de la respirer de plus près. Nous lui offrîmes alors, ainsi qu'à toutes les dames présentes, de jolis petits flacons en cristal contenant le précieux liquide. Ce cadeau produisit une vive

impression sur la reine, et elle nous dit que notre essence l'emportait de beaucoup, pour le parfum, sur celle du bois de sandal, qui lui venait de Chine. La vénérable Kaaou-Manou ne s'arrêta pas là, et désirant reconnaître autrement que par des paroles notre procédé délicat, elle ordonna d'enlever les trois nattes sur lesquelles elle avait l'habitude de s'étendre, et nous les fit offrir par Manini, qui accompagna ce don royal du commentaire suivant : « La reine me charge de vous offrir en signe d'amitié et de bienveillance ces nattes sur lesquelles elle se repose depuis quelque temps; elle vous prie de remarquer que son souvenir ne saurait manquer de vous être présent chaque fois que vous utiliserez son cadeau. » Charmant procédé! plus charmant encore que je ne croyais, car aux îles Sandwich, on donne sa natte, comme chez nous on octroie une mèche de sa chevelure. Mon corps a couché sur cette natte, le vôtre y couchera aussi, et de doux songes viendront vous parler de moi pendant votre sommeil. Sensibles Allemandes, et vous, romanesques Anglaises, feriez-vous un présent plus sentimental? Mais ici mon sort était peu digne d'envie; car madame Kaaou-Manou avait pour le moins cinquante-deux à cinquante-cinq printemps, et paraissait bien plus âgée, usée qu'elle était par les plaisirs et les excès. Disons aussi qu'elle pouvait rivaliser pour le poids avec une femme bien connue, avec la célèbre Élisa, l'ornement obligé de toutes les fêtes de Paris et de ses environs, où vous avez pu, moyennant la faible rétribution de trois sols ou quinze centimes, contempler à loisir ses cent cinquante kilogrammes de chair. On conçoit donc que l'idée de me coucher sur la natte d'une personne aussi volumineuse devait avoir bien peu de charme pour moi. Soyons juste pourtant, et ajoutons que la reine avait une contenance digne, le regard fier, et ce je ne sais quoi que donne l'habitude du commandement, et qui vous

sépare naturellement de ceux qui ont l'habitude d'obéir. Le parti du jeune roi attendait, du reste, avec la plus vive impatience que la mort de Kaahou-Manou vînt le délivrer du joug que cette femme trouvait le moyen de faire peser sur lui.

En sortant de chez la reine, munis de nos précieuses nattes, nous allâmes dîner chez M. Charlton; mais auparavant, pour nous reposer un peu de nos deux visites royales, nous regagnâmes notre logis, que nous trouvâmes encombré d'un essaim de jeunes filles. Je crus d'abord à une nouvelle fourniture faite par notre hôte; mais je fus bientôt détrompé en apercevant nos odalisques couchées sur leurs nattes et faisant à leurs compagnes les honneurs de notre appartement. Nous leur offrîmes les nattes que nous tenions de la munificence royale; mais toutes s'écrièrent aussitôt : Tabou! tabou! c'est sacré! c'est défendu! Inutile de dire que déjà nous comprenions le sens de quelques-uns des mots les plus usités dans la langue. Nos dulcinées, de leur côté, n'étaient pas en retard, et commençaient à entendre quelques mots d'anglais.

Je dois rendre ici justice à qui de droit; toutes ces jeunes filles n'avaient pas été tentées d'abuser de l'hospitalité qui leur était offerte, et aucune d'elles n'avait touché aux mille babioles qui encombraient notre case, et dont la possession les eût pourtant comblées de joie. Un flacon d'eau de Cologne était fiché dans les feuilles qui formaient la toiture de l'habitation : je le pris, et le vidai sur la tête de nos visiteuses, qui se mirent à chanter et à danser pour nous témoigner leur satisfaction. Tous leurs mouvements, d'un ensemble parfait, avaient une élasticité surprenante, et laissaient bien loin derrière eux les poses lascives des danses américaines, et l'érotique *chica* des nègres. Quelle triste figure, grand Dieu! feraient aux îles Sandwich nos sergents de ville, gardiens bien appris des saintes lois de la pudeur!

L'heure s'avançait; il fallut songer à nous habiller : nous

fîmes un signe, et toutes nos sylphides disparurent, sans interrompre pour cela leurs ébats, comme un groupe de danseuses émérites exécute, au moment convenu, sa rentrée dans la coulisse. Le consul anglais eut l'obligeance de nous envoyer sa voiture.—Comment! dira-t-on, une voiture aux îles Sandwich!— Certainement, et une excellente calèche encore, qui nous transporta mollement jusqu'à la maison de M. Charlton, située dans la partie Est de la vallée d'Honoloulou, sur la langue de terre qui sépare les deux baies de Vaytiti et d'Honoloulou. Nous passâmes gaiement la soirée, avec sa femme, sa sœur, et deux capitaines anglais, et notre aimable hôte nous reconduisit lui-même dans son équipage jusqu'à notre porte.

Cette nuit j'eus un cauchemar affreux. Il me semblait, dans mon rêve, que la reine Kaahou-Manou, l'énorme masse de Kaahou-Manou, s'était assise sur mon estomac. Ses yeux se fixaient amoureusement sur moi, et elle me montrait d'un air de reproche la natte qu'elle m'avait donnée et sur laquelle j'avais négligé de m'endormir. J'étouffais, et dans l'impossibilité où j'étais de me débarrasser de mon incommode fardeau, je me mis à pousser des cris affreux. Mon ami Farinoli, réveillé en sursaut, accourut vers moi, et me secouant rudement par le bras : « A qui diable en as-tu? me dit-il. — Parbleu! répondis-je encore à moitié endormi, la reine Kaahou-Manou qui est là à m'étouffer depuis une heure. » — Farinoli, à ces mots, partit d'un de ces éclats de rire capables de réveiller un mort, et qui me tira complétement de mon erreur. — « Ha! ha! monsieur le drôle, continua mon impitoyable censeur, il paraît que vous n'avez pas besoin de coucher sur la natte de la reine Kaahou-Manou pour songer à cette estimable dame. Peste! notre camarade,

Vous êtes donc bien tendre à la tentation,
Et la chair sur vos sens fait grande impression!

Mais je vais me recoucher. Bonne nuit, et tâche de prendre ton mal en patience. Si tu veux, je me charge d'être ton messager d'amour entre cette majesté replète et toi. » — Farinoli se tourna ces mots, et je me rendormis en envoyant au diable toutes les femmes obèses passées, présentes et futures.

Le gouverneur de Wahou et régent du royaume venait de se rendre à sa propriété de Pearl-River, ou rivières des Perles. Un jeune Anglais, qui était chargé de ses affaires commerciales, nous proposa de nous y conduire. Nous acceptâmes avec plaisir, et nous étant procuré, à raison de quatre piastres pour la journée, des chevaux venus de la Californie, nous nous mîmes en route dès six heures du matin, et par un temps magnifique. Devant nous s'étendait une vallée remplie de jardins destinés à la culture du taro et des légumes qui approvisionnent le marché du port. Les arbres y sont peu nombreux; on n'y trouve que quelques cocotiers autour des cases, des bananiers, et très-peu d'arbres à pain. Le taro, *arum esculentum*, est une plante à larges feuilles, dont la racine bulbeuse croît dans l'eau, et produit un tubercule farineux, très-substantiel et d'une saveur fort agréable. On le mange de deux manières : simplement bouilli comme l'igname, ou converti en une pâte mucilagineuse qui se colle aux doigts avec une tenacité désespérante pour les gens habitués à se servir de cuillers et de fourchettes. Le taro ne réussit que dans des espèces d'étangs où l'eau est continuellement entretenue par des canaux. Ces champs, séparés par d'étroites chaussées, s'élèvent en amphithéâtre les uns au-dessus des autres, et l'eau qui en a arrosé un, coule dans celui qui se trouve au-dessous, et ainsi de suite. Mais tous ces étangs ont encore un autre but : ils servent de réservoirs auxquels les cultivateurs confient de jeunes mulets qui y grossissent très-promptement

et acquièrent une saveur digne d'être chantée par un Berchoux ou un Brillat-Savarin.

Dès que nous eûmes contourné cette vallée, nous atteignîmes le plateau opposé qui prolonge le bord de la mer. C'est un terrain salitreux au bas duquel sont établies les salines les plus productives de l'île. Ces salines appartiennent au roi, à Boki, et à quelques autres chefs.

Nous étions suivis par une dizaine de jeunes gens qui marchaient à pied, tantôt prenant les berges des plantations de taro, tantôt s'accrochant, lorsque nous galopions, à la queue de nos montures, lesquelles paraissaient parfaitement habituées à remorquer de cette façon des compagnons de route. Il nous fallut deux heures pour aller par terre à Pearl-River. Pour s'y rendre par mer, on met à peu près le même temps; mais pour revenir avec le vent contraire, le voyage peut durer quarante-huit heures.

Les maisons qui constituaient la propriété de Boki étaient situées sur le côté droit de la rivière, qui, dans cet endroit, avait bien un mille de large; et nous dûmes attendre un canot fort élégant que nous envoya le régent. Ici je vais rapporter un accident dont le dénouement eût pu devenir tragique, mais qui heureusement se termina d'une façon toute différente. Sur le sable, autour de nous, se trouvait un grand nombre de pirogues dont les deux extrémités étaient très-relevées et fort pointues. Le cheval de Darluc recula par hasard sur une de ces pointes, et se sentant piqué, il se mit à ruer et à faire des bonds et des sauts, dont les conséquences immédiates furent l'envoi de notre ami sur le toit d'une maison voisine, ni plus ni moins que s'il se fût agi d'un ballon vigoureusement lancé par une main ferme. Aux îles Sandwich toutes les habitations ont un toit descendant jusqu'au sol; et Darluc atteignit précisément le sommet de celui qu'il ren-

contra dans son voyage aérien; heureusement encore qu'il ne passa pas de l'autre côté. Il fallut le voir alors dégringoler en bas de cette montagne russe d'un nouveau genre, avec toute la rapidité d'une avalanche, et venir tomber sur l'herbe que notre conducteur avait fait couper pour nos chevaux. Jamais herbe ne fut mieux placée que celle-là, et Darluc trouva ainsi, au terme de sa course, un matelas tout préparé pour le recevoir. Je l'avouerai à notre honte, nous aimions tous beaucoup notre capitaine, brave garçon rempli d'attentions pour nous et d'une société fort agréable; eh bien! lorsque nous fûmes témoins du saut périlleux qu'il accomplit sur un toit, notre premier mouvement fut de rire, et de rire avec tant de force, qu'il nous eût été impossible d'aller lui prêter secours. Darluc, qui avait failli se casser les reins, trouvait notre hilarité fort déplacée; mais enfin, lorsqu'il se fut bien tâté, lorsqu'il eut reconnu que rien n'était dérangé dans sa frêle et délicate personne, il finit par s'associer de bon cœur à notre gaieté.

La mer était basse, et le canot ne put arriver qu'à une certaine distance de la berge; de robustes Indiens se présentèrent pour nous y porter. Darluc et Farinoli furent enlevés en un tour de main. Quant à moi, c'était un peu plus difficile, et je devins le lot du plus fort de la bande. Après m'avoir déposé dans le canot: —Celui-ci, dit-il à l'Anglais qui nous accompagnait, doit être un puissant chef dans son pays.—Pourquoi donc?—Parce qu'il pèse beaucoup.—Effectivement, j'étais gros et replet pour mes vingt-sept printemps; et à ce compte, MM. Guizot, Molé, le baron Roussin, et tant d'autres hommes célèbres, mais très-fluets, eussent été fort peu considérés aux îles Sandwich. Je sus dès lors à quoi attribuer les égards et les prévenances de toutes sortes que l'on me témoignait chaque fois que je me présentais dans une réunion de Kanacs, en compagnie de mes très-minces

amis. Jusque-là, j'avais eu la faiblesse d'attribuer mes succès à ma figure, à ma tournure, ou à mes manières. Erreur grossière! c'était à mon embonpoint seul que je les devais. Ne va pas croire pourtant, lecteur bénévole, que je fusse un ange bouffi; nullement, j'étais un gentleman un peu replet, voilà tout.

Nous arrivâmes à la demeure de Boki. Madame la régente, grosse Sandwichienne, qui avait autrefois visité la capitale de la Grande-Bretagne, nous attendait mollement étendue sur l'herbe, et parée d'une robe d'indienne à grands ramages; deux énormes chefs, simplement vêtus d'une chemise, étaient accroupis à ses côtés, suant à grosses gouttes et s'éventant à qui mieux mieux.

Il paraît que mon embonpoint produisit aussi son effet sur madame Boki; car elle s'empara de moi, au risque de désespérer mes deux compagnons de voyage, et me fit asseoir à côté d'elle. Puis elle appuya ma tête sur son sein et se mit à me passer voluptueusement la main dans les cheveux. Le gouverneur contemplait en riant le groupe plus ou moins amoureux que nous formions. Peut-être, dans un autre pays, un mari eût-il eu la petitesse de se vexer de ma position, je ne dirai pas près de sa femme, mais bien sur sa femme. Ici, rien de tout cela; M. Boki paraissait fort satisfait. Je levai les yeux pour tâcher d'apercevoir ma dulcinée : hélas! un voile épais m'en dérobait la vue. J'étais enfoui sous une masse de chair qui, si je n'y prenais garde, allait m'asphyxier; car, eu égard à la mollesse de la couche et à la fatigue de la route, je commençais à m'assoupir. Prenant alors mon courage à deux mains, je fis un bond qui effraya la grosse nymphe des rives de Pearl-River, et me débarrassai de son étreinte. Mais elle, à qui il eût été fort difficile de courir après moi : — *My dear, my dear,* s'écria-t-elle, *what you have?* mon cher, mon cher, qu'avez-vous?

— Je m'endormais sur vous, répondis-je, et cela s'écarte un

peu trop du respect qui est dû à votre altesse. — Pourquoi donc? s'écria-t-elle; venez, venez dormir avec moi. — Et elle me faisait des signes que j'aurais pu traduire ainsi :

Viens dans mes bras,
Mon ami le plus tendre!

Avec la permission de Votre Altesse, objectai-je prudemment, je vais visiter les bords de la rivière. — Je sortis à ces mots et m'éloignai précipitamment, en tirant de ma poitrine un de ces ouf! sonores qui n'appartiennent qu'à l'homme heureusement échappé à quelque danger pressant.

CHAPITRE TROISIÈME.

Pearl-River. — Repas sandwichien. — Owhyhï. — Baie de Karakakoa. — La ville de Kayeroua. — Pirogues. — Tombeau de Tameha-Meha. — Principaux traits de la vie de ce prince. — Sa mort. — Théogonie. — Traditions religieuses. — Distinctions sociales.

Si l'on n'avait à franchir, pour arriver par mer à Pearl-River, un passage où il n'y a que huit à neuf pieds d'eau, ce lieu serait un des plus beaux ports du monde. A peine est-on sorti de cet endroit peu profond, que l'on entre dans un superbe canal d'un mille de largeur, et où l'on trouve constamment de dix à vingt brasses d'eau. En remontant davantage, le port s'élargit encore et se divise en plusieurs branches toutes également sûres et profondes. Les terres sont basses et unies, et sur les bords elles sont taillées à pic, de manière à former des quais naturels d'un agréable aspect.

Au retour, un déjeuner sandwichien nous attendait. Il était impossible de nous échapper, nous étions pris au piége. Heureusement pour mes compagnons de voyage, nous avions apporté dans nos fontes, en guise de pistolets, une volaille froide, du jambon, et quelques bouteilles de bordeaux. Quant à moi, j'étais habitué à tous les ragoûts peu séduisants de l'Amérique espagnole, et je ne me suis jamais estimé bien malheureux d'avoir à faire un mauvais repas. J'avouerai néanmoins que le poë des Sandwichiens me causait un dégoût insurmontable. Voici quel était le menu de notre déjeuner :

De beaux poissons cuits sous la cendre, à la mode polynésienne;

Deux immenses bols de poë fait avec le taro (*arum esculentum*), et dont la vue seule me donnait des nausées;

Des patates douces, cuites sous la cendre, mets assez agréable, mais trop pâteux; enfin, un plat de petits poissons crus et des bananes.

Nous ajoutâmes nos comestibles et notre vin; le régent mit au jour une vieille bouteille de rhum, et nous nous plaçâmes à table, c'est-à-dire que nous nous accroupimes sur une natte autour du festin, position fort incommode lorsqu'on n'y est pas accoutumé. Chacun des Sandwichiens puisait avec deux doigts dans les bols de poë, et venait ensuite arracher quelques lambeaux de poisson grillé avec ces mêmes doigts dégouttants de l'infernal brouet. Lorsque les convives eurent largement apaisé leur faim, et lorsqu'il leur fut impossible d'introduire dans leur estomac de nouveaux aliments, ils se jetèrent sur les poissons crus, qui leur tenaient lieu de hors-d'œuvre, et avalèrent une calebasse d'eau pour faciliter la digestion; puis ils lavèrent leurs mains, s'étendirent à trois pieds de l'endroit où ils s'étaient repus, et ne tardèrent pas à s'endormir. Inutile de dire que nous n'avions pas touché à l'abominable poë; nous n'avions pas mangé non plus de poisson grillé, quoiqu'il parût fort appétissant; mais nous donnâmes sur les patates douces, et elles nous aidèrent à consommer notre poulet et notre jambon, ainsi que notre vin, qui trouva des admirateurs sincères parmi les chefs énormes qui assistaient au festin.

Avant l'établissement des missionnaires, la vie de certains chefs n'était nullement oisive. Leurs différends et leurs guerres l'occupaient tout entière. Mais dès l'instant où des hommes du ciel se chargèrent de leurs affaires et les délivrèrent de tous

soins, ils ne songèrent plus qu'à dormir et à s'engraisser. Avouons pourtant que notre hôte semblait conserver quelque activité. C'était un homme grand, fort, osseux, et qui aimait encore à cette époque beaucoup les femmes; aussi faisait-il de fréquentes infidélités à madame la régente, à laquelle il eût volontiers souffert quelque soupirant, voire même quelque chose de plus; mais, hélas! où trouver un héros capable d'un pareil dévouement! Un des jeunes Kanacs de notre suite, à qui on avait abandonné les restes du repas, s'était maladroitement implanté une arête dans le gosier, et il étouffait. Boki le prit par les cheveux, et lui enfonça dans la gorge force boulettes de poë; le remède était pire que le mal, et le patient, n'osant chercher à se débarrasser de l'étreinte du régent, faisait d'atroces grimaces. Je pris une burette d'huile de baleine qui était là pour alimenter la lampe, et je la vidai à moitié dans le gosier de l'infortuné Kanac. Mon remède obtint un succès surprenant, et celui à qui il avait été administré ne tarda pas à rendre son arête, accompagnée de tout ce qui se trouvait dans son estomac.

Ce jour-là, nous fîmes une petite excursion dans l'île des Lapins. Ces animaux n'en sont pas originaires, ils y ont été déposés par je ne sais quel navigateur. Nous en vîmes quelques-uns; mais nous n'avions pas de fusils, et il nous fut impossible d'en tuer. Le soir nous regagnâmes Honoloulou, fort contents de notre promenade, et de l'accueil que nous avions reçu du régent et de madame son épouse.

J'avais été recommandé au consul des États-Unis, M. Jones, par son collègue de Guayaquil, M. Wilright. C'était le premier de ces messieurs qui devait, de compte à demi avec le roi, vendre du bois de sandal à notre capitaine Darluc, et il en attendait de plusieurs îles. M. Jones me demanda s'il me serait agréable d'entreprendre un petit voyage à Owhyhi, où il avait un dépôt

de ce bois; nous devions peut-être, me dit-il, toucher aussi à d'autres îles. J'y consentis d'autant plus volontiers que le navire ne pouvait partir avant le retour de M. Jones, qui avait acheté à Darluc des marchandises qu'il devait lui payer en bois de sandal. L'opération se faisant de compte à demi avec le roi Kaouikó-Ouli, celui-ci mit à notre disposition un de ses navires; et M. Jones, désirant accomplir son voyage en moins de huit jours, monta un très-beau brick-goëlette, *le Tameha-Meha*, commandé par Georges Manini, l'un des fils de M. Marin.

Nous appareillâmes donc d'Honoloulou, et fîmes route, contre le vent, pour la baie de Karakakoa. Pendant la nuit nous naviguâmes à petites voiles pour nous rendre au mouillage désiré; mais les courants nous portaient au large. Au jour, nous reconnûmes une montagne très-élevée, le *Mowna-Lac*, d'une pente insensible et qui nous parut complétement nue. Vers les onze heures, se montra à nos regards un misérable village composé de quelques cabanes, dont l'aspect seul suffisait à serrer le cœur.

Enfin nous atteignîmes Karakakoa. Cette rade est grande et sûre, et les montagnes élevées qui la protégent contre le vent empêchent que la mer y soit jamais bien houleuse. La plage y est fort belle, et deux chaussées et quelques édifices y offrent un sûr abri pour les embarcations.

La ville de Kayeroua domine la plage, elle est assez étendue, mais les maisons, surtout celles qui sont bâties sur le penchant de la colline, y sont tellement éloignées les unes des autres, que ces dernières ne paraissent plus faire partie du quartier construit dans la plaine, où du moins des sentiers plus ou moins viables figurent assez bien des rues et des passages. Quelques-unes de ces maisons, ou plutôt de ces huttes, sont construites en pierres cimentées; les autres sont faites de petites planches, de nattes, ou de feuilles de palmier, parfaitement liées entre elles, et im-

pénétrables à la pluie et au vent. Quant aux toits, ils se composent de quelques solives bien ajustées, recouvertes de feuilles de cocotiers. Ces habitations n'ont presque toutes qu'un seul appartement, où couchent pêle-mêle pères, mères, filles, garçons, quelquefois même les chiens et les cochons. On comprend l'influence fâcheuse qu'un pareil état de choses doit exercer sur les mœurs et sur la santé des habitants des îles Sandwich.

En arrivant sur la plage, nous nous trouvâmes en face d'un chantier de construction où l'on achevait plusieurs pirogues. Ces pirogues sont doubles ou simples, extrêmement allongées, et tellement étroites pour la plupart, qu'il faut une certaine habitude pour s'y maintenir sans les faire chavirer. Quatre Européens feraient infailliblement tourner une de ces embarcations, où les naturels se tiennent quelquefois entassés au nombre de vingt ou trente. D'ailleurs, quand cet accident leur arrive, ils s'en affligent fort peu, et nageant chacun de leur côté, ils ont bientôt relevé la pirogue. Les pirogues simples ont, en général, vingt-quatre pieds de longueur sur dix-huit à vingt pouces de largeur, et sont terminées en coin à leurs extrémités, avec des balanciers fort bien adaptés. Un tronc d'arbre creusé compose le fond de l'embarcation. Les bords sont formés par trois planches d'un pouce d'épaisseur, et très-artistement soudées entre elles. Les pirogues doubles ont de soixante à quatre-vingts pieds de longueur, et leur largeur est assez considérable. Un espace est réservé dans le centre, pour porter les passagers et les marchandises. Toutes ces embarcations se manœuvrent, soit avec une voile triangulaire ajustée sur un matereau, soit avec des rames ou pagaies; mais le plus souvent de cette dernière façon. Ce n'est que par un vent très-favorable qu'on emploie des voiles.

Les habitants sont d'assez bons marins, tous excellents nageurs, et plongeurs des plus déterminés. « Le cuivre de notre bâtiment

s'était rongé sous la quille, dit Choris ; un insulaire plongea, examina le dommage, en vint rendre compte, plongea de nouveau avec un marteau, un morceau de cuivre et des clous, et répara le tout avec beaucoup d'exactitude. » Peut-être ce récit est-il entaché d'un peu d'exagération, mais on ne peut refuser aux Sandwichiens une aisance et une prestesse de mouvements dans l'eau dont les Tritons, de mythologique mémoire, se seraient montrés jaloux. Il faut les voir, couchés à plat-ventre sur une planche de six pieds de long et de quinze pouces de large, attendre, à plus d'un mille du rivage, la vague la plus formidable, de manière à lui présenter les pieds, la tête tournée vers le rivage! Il faut les voir, dans cette position, nageant des pieds et des mains, dirigeant adroitement leur planche, la tenant constamment sur le devant de la lame, se faire pousser ainsi, en quelques minutes et avec la rapidité de la flèche, jusque sur le sable où la vague vient mourir. Mais, si difficile que puisse paraître une pareille manœuvre, quelle adresse ne faut-il pas au jouteur pour revenir à l'endroit d'où il est parti? car alors il a à vaincre et la vélocité et la violence de toutes les vagues qui se succèdent. Pour surmonter cet obstacle, il n'a pas d'autre moyen que de plonger à travers chaque lame qui déferle, puis de nager vigoureusement aussitôt qu'elle est passée, et ainsi de suite, jusqu'à ce que parvenu à la dernière, il se laisse de nouveau emporter jusqu'au rivage. Ce divertissement, hommes et femmes savent également se le procurer, et les spectateurs, gravement accroupis sur la plage, attendent la fin des jeux pour se prononcer d'une façon bruyante sur le mérite du vainqueur. Les Sandwichiens avaient une autre espèce de divertissement, défendu aujourd'hui : ils se laissaient dégringoler, la tête en bas, du haut d'une montagne qui s'élève au-dessus de la ville d'Honoloulou, à environ deux cents pieds. C'est surtout

après une averse, lorsque la pluie avait rendu la terre glissante, que les Kanacs se livraient à cet exercice périlleux.

Cette montagne est un cône tronqué, dont la section est concave; les Anglais l'ont surnommée Bowl de Punch. Lorsque je visitai les Sandwich, on y voyait encore des canons de gros calibre qu'y avait fait monter Tameha-Meha, sous prétexte de défendre l'entrée du port; mais en réalité pour construire ainsi une espèce de citadelle, d'où il pût foudroyer les habitants de la ville en cas de révolte.

Vus de la rade de Karakakoa, deux ou trois édifices ont quelque apparence, et font regretter de les trouver entourés de misérables huttes. Le plus considérable est un magasin appartenant au roi. Les autres consistent dans un *moraï*, ou cimetière, et quelques maisons appartenant à des chefs. Descendus à terre, notre première course fut naturellement dirigée vers le tombeau de Tameha-Meha I[er], surnommé à juste titre le Pierre le Grand de la mer du Sud. L'édifice qui renferme les dépouilles sacrées du roi dont le nom n'est prononcé dans tout l'archipel qu'avec la plus profonde vénération, est tout simplement un cube d'une trentaine de pieds d'élévation, et assez solidement construit. La porte est en bois, haute de quatre pieds environ, et fermée au moyen d'un gros cadenas. Deux énormes bâtons en croix, placés à quelques pas de l'entrée, indiquent que cette demeure est sacrée; et tel est le respect de ces peuples pour les restes de leur monarque bien-aimé, que nos guides, quelques instances que nous leur fîmes, ne voulurent jamais s'approcher du monument où ils étaient renfermés.

Je dois redire ici les principaux faits de ce chef illustre; plusieurs furent portés à ma connaissance par Hoapïli, guerrier fameux, compagnon d'enfance de Tameha-Meha, et qui, depuis, le seconda puissamment dans toutes ses guerres.

Associé, dans sa première jeunesse, à une troupe de jeunes gens qui l'avaient nommé leur chef, Tameha-Meha exécutait avec leur secours les entreprises les plus difficiles et souvent les plus périlleuses. Par ses soins les campagnes d'Haloa offraient un aspect admirable, et partout de riches plantations attestaient un travail bien entendu. Tameha-Meha avait distribué ses possessions en autant de lots qu'il avait d'amis. Chacun d'eux cultivait le lot qui lui était échu, et lui-même avait le sien comme les autres. Par ces travaux obscurs, il préludait à des travaux plus vastes, et préparait ses grandes destinées. Aidé de ses compagnons, il avait creusé dans une falaise taillée à pic un chemin de cent pieds de largeur, par lequel ils lançaient leurs bateaux de pêche. Non loin de ce chemin, il avait commencé à creuser un rocher pour en faire jaillir de l'eau, et nul doute que le succès n'eût couronné l'entreprise, s'il n'avait été forcé d'interrompre son travail.

Quelques chefs avaient levé l'étendard de la révolte à *Mowhï* et à *Wahou*, et s'étaient posés en rois indépendants; il leur déclara la guerre, et se fit toujours remarquer par son courage dans le péril et sa modération après la victoire. Chaque jour voyait augmenter le nombre de ses troupes; certains de vaincre sous un chef si habile, ses sujets s'empressaient d'accourir sous ses drapeaux. Des femmes, des enfants, suivaient l'armée, et rivalisaient d'audace avec les guerriers les plus illustres.

La gloire de Tameha-Meha ne repose pas uniquement sur des conquêtes, les bienfaits dont il a doté son pays sont là pour le faire vivre à jamais dans le cœur des Sandwichiens. Sans cesse occupé du soin de maintenir sa puissance, et presque toujours en face de l'ennemi, il lui a été impossible de détruire dans le cœur de ses sujets les superstitions ridicules et les usages barbares qu'avaient adoptés leurs ancêtres; mais en ne les prati-

quant pas, il sut déjà leur ôter une partie de leur puissance et de leur prestige, et frayer ainsi la route vers de nouvelles idées.

Ce fut lui qui porta le premier conp à la monstrueuse institution du *tabou*, en se nommant lui-même chef de la religion, et en abolissant l'horrible coutume de massacrer sur les autels des dieux tous les prisonniers de guerre et les malheureux naturels qui étaient surpris dans le voisinage d'un lieu taboué, pendant une éclipse de lune ou de soleil. A ces institutions sanguinaires, Tameha-Meha en substitua d'autres plus équitables, et créa un code religieux et civil en harmonie avec les lois de la justice et de l'humanité. Il prépara ainsi les esprits à l'abolition d'un culte barbare, et son fils Liho-Liho ou Rio-Rio acheva une œuvre si bien commencée. Cependant Tameha-Meha résista toujours aux pressantes sollicitations que lui firent Kotzebuë et les missionnaires d'abjurer sa religion. « Votre religion, répondait-il aux missionnaires qui le pressaient de se faire baptiser, peut être meilleure que la mienne; mais avec elle, je ne pourrais gouverner mes peuples. » Ce grand roi sentait bien qu'en heurtant de front tant de préjugés, enracinés depuis si longtemps dans les esprits, il soulèverait contre lui les prêtres, les fanatiques et les ambitieux de tout genre. C'était par des améliorations progressives qu'il prétendait préparer son peuple à la civilisation.

Tameha-Meha avait-il à punir la révolte de quelques-uns de ses sujets, aussitôt il envoyait dans les îles soumises des courriers pour lever des troupes. Ces courriers étaient reçus avec la plus grande distinction, et peu de jours après une puissante armée était sur pied. Le roi avait à sa disposition un grand nombre de fusils, et une artillerie très-redoutable; mais on prétend qu'il s'est toujours refusé l'emploi de ce dernier moyen pour soumettre les îles révoltées. Du reste, dans tous les cœurs

il est toujours de l'homme, comme dit Molière, et l'on ne saurait s'empêcher de reconnaître dans Tameha-Meha un esprit de domination et de conquête qui faisait le principal fonds de son caractère. Enivré par le succès, il méditait la conquête de toutes les *îles des Amis* et de *la Société*, dont il avait entendu parler par quelques étrangers qu'il avait auprès de lui, et s'informait auprès des capitaines de navires s'ils pensaient que ses pirogues fussent assez grandes pour accomplir une traversée de mille ou douze cents lieues.

Tameha-Meha avait une taille moyenne, le front ouvert, les yeux très-petits, les muscles très-prononcés, une adresse et une force extraordinaires. Il portait, dans les derniers temps de sa vie, le costume d'un capitaine de vaisseau anglais; et dans les combats il se montrait avec un casque de plumes, armé d'un sabre, d'un fusil et d'une zagaie.

Les missionnaires nous ont retracé les cérémonies funèbres qui accompagnèrent la mort de Tameha-Meha, arrivée à Owhyhi le 8 mai 1819. La nouvelle de cette mort, à laquelle on s'attendait déjà depuis longtemps, se répandit avec la rapidité de la foudre, et plongea tout l'archipel dans la tristesse et la consternation. Sans qu'il fût nécessaire de régler le deuil, chacun se mit en devoir d'apporter son tribut de douleur. Ce fut un concert unanime de plaintes et de gémissements, qui n'étaient interrompus que par le récit des traits de la vie du roi qu'on venait de perdre. Hommes et femmes s'arrachaient les cheveux en se roulant à terre. Ne trouvant pas ces marques d'affliction suffisantes, plusieurs, en se rencontrant, se meurtrissaient réciproquement le visage; et tous, pour éterniser les marques de leur douleur, voulurent se faire arracher quelques dents. Après s'être couvert le corps de plaies et de brulûres, il en est qui poussèrent le fanatisme de la douleur jusqu'à incendier leurs cases et leurs meu-

bles. De toutes les parties de l'île, les habitants étaient accourus vers la capitale ; et à Lowaï et Kaï-Koua, villages des environs, le peuple resta trois jours et trois nuits sur la place publique sans prendre de repos ou de nourriture, uniquement occupé à donner des témoignages de sa profonde douleur. Jamais, dans aucun pays, marques d'affliction ne furent aussi sincères, aussi unanimes. C'est que dans Tameha-Meha les Sandwichiens ne pleuraient pas seulement un roi imposé par la force des armes ou le hasard de la naissance ; ils pleuraient un appui, un père, dont l'affection ne leur avait jamais fait défaut, et qui n'avait pas cessé un instant de les guider dans la voie des améliorations et du progrès. Où sont-ils, dans nos sociétés civilisées, les rois dont la mort est accompagnée des témoignages d'une pareille affliction ?

Tameha-Meha a la gloire d'avoir tiré son peuple de l'espèce d'engourdissement dans lequel il sommeillait et d'avoir réveillé en lui de nouveaux instincts. On a peine toutefois à comprendre la hardiesse aventureuse qui s'est emparée tout-à-coup de ces hommes encore à moitié sauvages. Malgré la faiblesse de leurs ressources, de longues expéditions ne sauraient les effrayer, et les projets de conquête médités par Tameha-Meha n'ont rien qui doive surprendre. La fin de Boki le prouve d'ailleurs surabondamment. Je crois devoir la faire connaître, d'autant plus qu'elle se lie à l'histoire de ce pays, sur lequel elle exerce encore aujourd'hui une funeste influence.

Le capitaine d'un navire de commerce, arrivé à Honoloulou au mois de novembre 1829, apprit à Boki l'existence, au Sud des Sandwich, d'une île qui renfermait de grandes quantités de bois de sandal, et lui parla de la facilité avec laquelle il pourrait en rapporter une riche cargaison s'il se déterminait à se mettre à la tête d'une expédition montée sur un pied respectable. La civilisation, introduite aux Sandwich par les missionnaires

américains, avait changé, comme je l'ai fait remarquer, les conditions de l'existence de leurs habitants. Le peuple avait été enlevé à la culture des terres pour être jeté dans les écoles et dans les temples, et les chefs se voyaient appauvrir par les dépenses auxquelles les condamnait leur nouvelle position et par la non production de leurs propriétés. A cette époque le bois de sandal commençait à devenir très-rare, et comme il était le seul produit du pays, peu d'arbres avaient échappé aux recherches des Sandwichiens, qui, à peine nés à la civilisation, en éprouvaient déjà tous les besoins.

Boki se détermina donc facilement à donner suite au projet qui lui était communiqué et à courir après la fortune, puisqu'il ne lui était plus possible de l'attendre, paisiblement accroupi sur les nattes de son modeste palais. La position de l'île était un secret, et elle ne lui fut communiquée que sous la promesse d'une part dans les bénéfices de l'entreprise. Il fit équiper le beau brick de guerre *le Tameha-Meha*, et un autre brick plus petit, de cent et quelques tonneaux, appelé *le Becket*, dont il donna le commandement à Manoui, son confident. Ces deux navires furent abondamment pourvus d'armes, de munitions et de tous les objets nécessaires au succès de l'expédition. Les jeunes gens de Wahou, poussés par le désir des richesses, et peut-être plus encore par celui de prendre part aux périls de ce voyage, s'embarquèrent au nombre de près de cinq cents; plusieurs matelots et officiers étrangers furent aussi engagés pour la conduite des navires. L'expédition mit à la voile au mois de décembre : après avoir navigué au Sud, elle toucha à l'île de Rotuma, qu'elle ravagea; un grand nombre des habitants de cette île furent enlevés et contraints de s'associer à la fortune de leurs vainqueurs. *Le Tameha-Meha*, monté par Boki, partit dix jours avant *le Becket* pour Eromanga, une des îles de l'archipel des

Nouvelles-Hébrides, et depuis on n'en entendit plus parler. On croit que ce navire a sauté en l'air, et l'imprévoyance des naturels des îles Sandwich fait penser qu'ils ont mis avec leur pipe le feu à la poudre, dont le brick portait une assez grande quantité.

Manoui resta cinq semaines à Eromanga · il eut avec les naturels des hostilités fréquentes, et perdit la vie dans l'une de ces querelles. Dès ce moment l'objet de l'expédition fut impossible à réaliser, et *le Becket* repartit pour Wahou. Tout son voyage ne fut qu'une longue scène d'horreur ; les malheureux qui le montaient n'avaient pu se procurer des vivres avant leur départ d'une terre que leurs excès avaient rendue inhospitalière. Ils furent attaqués par la famine, la dyssenterie et le scorbut; *le Becket* fut bientôt encombré de morts et de mourants, et quand il rentra dans le port d'Honoloulou, en août 1830, des deux cents hommes qu'il portait vingt seulement avaient survécu.

La perte de la jeunesse active et intelligente de Wahou fut un grand malheur pour la nation Hawaïenne. Boki avait entrepris l'expédition malgré les avis des étrangers capables de le bien conseiller. Si la reine douairière Kaahou-Manou se fût trouvée à Honoloulou à cette époque, l'expédition n'eût certainement pas été entreprise. La reine mourut, deux ans plus tard, le 5 juin 1832, dans la cinquante-huitième année de son âge; ses restes furent déposés dans la tombe royale à Honoloulou, près du roi Rio-Rio et de sa femme Tameha-Malou.

Kaoui-Kéaouli était majeur au commencement de 1843, il prit le titre de Tameha-Meha III. Kinaou avait rempli, depuis la mort de la reine-mère, les fonctions de régent auprès de lui.

Les premiers navigateurs qui visitèrent cet archipel constatèrent la puissance des prêtres et les immenses priviléges dont jouissait cette caste; mais aucun, jusqu'à M. de Freycinet, n'avait

bien établi la théorie de cette théogonie qui n'admet aucun dieu supérieur parmi les divinités. Voici ce que dit à ce sujet ce savant navigateur :

« Les attributs de la Divinité forment autant de dieux différents ou d'esprits particuliers, auxquels a été accordé le pouvoir de dispenser le bien et le mal, suivant le mérite de chacun. Leur résidence habituelle est placée dans les idoles ou dans le corps de certains animaux. Une hiérarchie immuable soumet aux dieux les plus puissants ceux qui exercent un moindre pouvoir. Les âmes des rois, des héros, de certains prêtres, forment une légion de dieux inférieurs et tutélaires, subordonnés également entre eux, suivant le rang qu'ils occupent sur la terre. De malins esprits qui ne servent qu'à nuire sont l'objet de conjurations et d'exorcismes. Des prêtres, des rosaires, des augures, des offrandes, des sacrifices humains, les honneurs rendus aux morts, les cérémonies expiatoires et quelques autres, enfin l'établissement des villes de refuge, tel est l'ensemble du culte extérieur. » Il paraît que la métempsycose était aussi en vigueur aux Sandwich, car le même voyageur ajoute : « Certains insulaires, adorateurs des requins, jettent à la mer le corps de certains enfants mort-nés, avec des offrandes, dans l'espoir que l'âme du défunt, passant dans celle du requin, deviendra un puissant protecteur pour toute la famille, près de ces redoutables poissons. Des prêtres veillent à toutes ces offrandes devant les temples du dieu, et annoncent avec de grands cris, aux parents, l'instant où la transmigration a dû s'opérer.

Des divinités présidaient autrefois aux phénomènes astronomiques et physiques. Les unes commandaient aux saisons; d'autres à la pluie, aux vents, aux flots de la mer, et celle-ci était l'objet d'un culte spécial, inviolable, sous peine de mort, de la part des marins. Le dieu Tiha était adoré à *Mowhi*. Les

pêcheurs de *Wahou* faisaient leurs offrandes à Rae-Assoua et Kane-Assoua, divinités de la mer, tandis que les habitants de l'île Morokaï avaient élevé sur chaque promontoire de leur île des temples au dieu Moho-Arou (roi des lézards), adoré sous l'emblème d'un requin. Dans un autre endroit, à l'arrivée de certains poissons de passage, le même dieu avait droit aux prémices de la pêche. Deux divinités puissantes étaient Kaouo-Hiokala et Koua-Païro, dont les fonctions consistaient à recevoir l'esprit des rois à la sortie de leur corps, de les conduire dans certaine partie des cieux, d'où ils les retiraient au besoin pour surveiller ou conseiller leurs descendants. Aussi les Sandwichiens avaient-ils le plus grand respect pour les mânes de leurs chefs et de leurs rois.

L'un des dieux les plus hideux de l'Archipel, Karaï-Pahoa, était l'objet d'un culte spécial de la part des habitants de l'île Morokaï. Cette idole, qui fut brisée à la mort de Tameha-Meha, et partagée entre les principaux chefs de l'île, était faite d'un bois tellement vénéneux, que l'eau que l'on y renfermait devenait bientôt mortelle.

A l'époque de la découverte des îles Sandwich, la royauté y était héréditaire, ainsi que les grandes dignités civiles et sacerdotales, qui cependant étaient soumises au contrôle du roi. La direction du gouvernement n'était pas le partage exclusif des hommes, et les femmes pouvaient aussi être appelées à gouverner. On en cite même plusieurs qui régnèrent avec un vif éclat. Un conseil de chefs, soumis par le fait à la volonté monarchique, tempérait le pouvoir du monarque, qui avait la faculté d'anoblir un sujet obscur ou de dégrader un dignitaire. A la mort des chefs de famille, la propriété rentrait dans le domaine du roi, qui pouvait en disposer à son gré, mais qui la laissait ordinairement dans la famille; et cette coutume, suivie presque constamment

par Tameha-Meha, est aujourd'hui puissante et respectée comme une loi de l'état.

La population sandwichienne se divisait autrefois en quatre classes, ainsi qu'il suit : 1° Le roi et les membres de la famille royale, auxquels il faut ajouter le premier ministre ou le régent; 2° les gouverneurs de diverses îles et des six grands districts de Wahou, ainsi que quelques grands chefs, tous descendant d'anciens princes ou rois de Taraï-Opou, de Tahi-Teri, de Tepori-Orio-Rani, et Ta-Eo; 3° les possesseurs à bail des cantons et des villages qu'ils font cultiver par leurs serviteurs, ou qu'ils sous-louent à des francs-tenanciers, classe composée des anciens chefs et des petits prêtres; 4° le reste de la population : petits propriétaires, industriels, ouvriers, pêcheurs, etc., etc. Voici une division plus récente de la population : 1° Les *ariis*, chefs d'îles ou de districts, dont le roi est lui-même le chef suprême, sous le nom d'*arii-tabou;* 2° les *rana-kiras*, chefs inférieurs, civils, religieux et militaires; et enfin les *kanacs* ou *tanatas*, c'est-à-dire le menu peuple. Les *ariis* étaient chargés de rendre la justice, et faisaient exécuter les jugements. La rébellion, le meurtre, le vol d'objets appartenant au roi, étaient punis de mort. La violation du tabou encourait la même peine; mais quelquefois le criminel pouvait se racheter. La perception des impôts se faisait par l'entremise des chefs de districts, et se payait en nature; mais depuis l'arrivée des Européens, les contributions se soldent en piastres d'Espagne et en bois de sandal, et aussi en nature ou labeurs, en faveur du roi ou des chefs qui administrent ses domaines.

CHAPITRE QUATRIÈME.

M. Rives. — Géologie. — Histoire naturelle. — Langue. — Littérature. — Population. — Importance politique et commerciale de cet archipel. — Lois des Iles Sandwich.

Un Français, M. Rives, devenu médecin du roi des Sandwich, a si longtemps occupé l'attention publique, que je crois devoir retracer le spirituel portrait que M. Jacques Arago en a fait dans sa *Promenade autour du monde*, et raconter au lecteur la fin lamentable de ce digne fils d'Esculape. « Henri IV avait bien raison de dire à ce paysan, qui se plaignait à lui de la mauvaise qualité de ses terres : *Plantez-y des Gascons, ils prennent partout.* Nous en avons un ici, et c'est celui que je me suis engagé à te faire connaître, qui *prend* jusqu'aux usages les plus ridicules du pays.

« Il n'a pas la stature colossale des chefs de Tameha-Meha; mais sa taille est bien de trois pieds dix à onze pouces. Une touffe de cheveux, bouclés avec art et prétention, descend jusque sur sa bouche, et folâtre avec les zéphyrs. Au premier coup d'œil, on porte sur M. Rives un jugement que la suite et un mûr examen fortifient de plus en plus.

« Il est de Bordeaux, c'est-à-dire d'un pays où les bons mots ont pris naissance, où l'esprit est héréditaire dans presque toutes les familles, et où le caractère national est l'espiéglerie, la goguenarderie, et un goût particulier pour ces petits mensonges, pour ces agréables hyperboles, qui font un des principaux charmes de nos entretiens particuliers.

« Éloigné de sa chère capitale depuis sa plus tendre enfance, il n'a pas saisi, ou plutôt il n'a jamais connu la gentillesse de ses compatriotes, mais il n'a pu en perdre tout le caractère; et ses mensonges, s'il les disait avec plus de grâce et de finesse, seraient le seul côté par où on pourrait deviner sa patrie.

« Le premier jour où il est venu présenter ses hommages à notre commandant, il était accoutré d'une manière si grotesque, que nous pensâmes d'abord que c'était un sauvage dont on avait voulu se divertir; mais dès qu'il eut prononcé : *Messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer avec le plus profond respect*, nous reconnûmes avec quelque regret le héros qu'on nous avait annoncé à *Karakakoa;* et plusieurs enfants de la Garonne, que nous avions à notre bord, rougirent presque de leur compatriote, et furent tentés de le renier.... Un habit de soie, d'une ampleur et d'une longueur démesurées, battait ses jambes enveloppées dans des bottes à l'écuyère passablement faites; son pantalon et son gilet étaient fort propres; mais pour les ajuster à sa taille, il était forcé d'en assujettir l'ampleur par des épingles et des lacets.

« Le citoyen de Bordeaux nous parut si enchanté de se trouver avec des Français, qu'il y aurait eu de la cruauté de notre part à ne pas lui rendre ses politesses. Nous lui témoignâmes tout le plaisir que nous avions de le voir heureux, car il nous avait dit qu'il l'était; nous le félicitâmes de notre mieux de la faveur dont il jouissait auprès du roi, car il nous en avait *glissé*, comme par hasard, quelques paroles; et le commandant l'invita à déjeuner, car on était bien aise de le rapatrier avec les cuisiniers français.

« Il avait été embarqué sur un navire américain, il y a quinze à seize ans; et son goût le portant vers les aventures romanesques, il quitta la jaquette de mousse, dit adieu à ses compagnons enfumés; et, dans son orgueil, il osa entrevoir un avenir plus

riant, et qui satisfaisait déjà sa jeune ambition. Il eut d'abord quelque peine à s'habituer aux usages des Sandwichiens; mais à neuf ans la nature a beaucoup de pouvoir, et cet âge si tendre n'est pas celui qui résiste le moins aux privations et aux souffrances. J'ignore comment il vécut pendant les premières années de son séjour à Owhyhï; mais il est à présumer que quelque chef généreux et compatissant s'intéressa à lui, et l'aida à ne pas mourir. Petit à petit, le jeune Rives dut apprendre la langue du pays; il s'en servit d'abord pour persuader à son bienfaiteur qu'il était fils de quelque célèbre médecin; et le voilà sur les traces de son père, s'essayant à enlever des soldats à Tameha-Meha, et s'engageant tacitement à lui en donner de nouveaux à l'aide d'une épouse qu'il s'était choisie. Le hasard guérit peut-être autant de malades que les bons médecins; et M. Rives, par quelques cures heureuses, dut bientôt se faire une certaine réputation, puisqu'il fut quelque temps après employé à la cour. Il m'a raconté que la favorite de Tameha-Meha souffrant un jour de fortes coliques, l'envoya chercher; qu'après quelques grimaces, il rentra chez lui, qu'il pila du gazon dans un vase, qu'il y jeta de l'eau, et qu'il en fit avaler un grand verre à la reine, qui fut guérie une heure après. On lui donna pour cette cure deux belles perles, qu'il troqua à Canton contre des drogues. Il se crut médecin. De là, quelques terres qu'on lui donna et qu'il embellit; de là, un plus grand nombre de *pratiques;* de là, quelques profits, et deux voyages en Chine, avec un navire d'Owhyhï, pour aller chercher les remèdes qui lui étaient nécessaires; de là enfin la mort du grand Tameha-Meha. »

Complétons maintenant l'histoire de M. Rives par le récit des évènements qui signalèrent la vie de cet illustre médecin, à partir du moment où M. Arago le dépeignait d'une façon à la fois si plaisante et si vraie.

En 1823, M. Rives accompagna le roi et la reine des îles Sandwich, qui se rendaient en Angleterre, à l'instigation du capitaine d'un baleinier anglais qui croyait voir d'immenses avantages pour sa patrie dans le rapprochement des deux majestés sandwichienne et britannique. Le roi Rio-Rio, la reine Tameha-Malou, le régent Boki et sa femme, le grand amiral Karaïmokou, Rives, médecin et secrétaire du roi, et quelques autres chefs composaient l'expédition ; ils s'arrêtèrent à Rio-Janeiro, où ils furent reçus à la cour brésilienne. A peine arrivés en Angleterre, le roi et la reine tombèrent malades de la petite vérole et moururent. M. Rives présenta quelques plans financiers pour les îles Sandwich. Lord Grey, alors premier ministre, que la mort avait heureusement délivré de la présence des deux chefs de cette cour basanée, se débarrassa lestement et sans trop de façons de leur secrétaire et médecin. Celui-ci se rendit à Bordeaux ; il fut assez habile pour y inspirer de la confiance; une très-grande opération s'organisa d'après ses conseils, et le beau navire *la Consolation* partit avec des missionnaires français pour l'Amérique du Sud et les Sandwich.

M. Rives vint ensuite à Paris, où il sut encore se faire passer pour un personnage d'une haute importance et pour un habile négociant. MM. Javal, banquiers, Jacques Laffitte et son frère, Martin Laffitte du Havre, entraînés par leur amour pour le bien général et par un vif désir d'ouvrir de nouveaux débouchés à l'industrie nationale, se laissant séduire par ses promesses fallacieuses, voulurent tenter une opération avec lui. A la fin de 1825, un traité fut signé, dans lequel M. Rives promettait, au nom du gouvernement des Sandwich, d'immenses avantages au commerce de la France. Je n'entrerai point dans le détail de cette expédition, et je renvoie le lecteur, pour tout ce qui y a rapport, à l'intéressant ouvrage du capitaine qui fut chargé du commandement du navire *le Héros*.

M. A. Duhaut-Cilly, que j'avais déjà connu sur la côte du Pérou, lorsqu'il commandait *le Ternaux*, arriva à Valparaiso, au commencement d'août 1826, avec *le Héros*. M. Rives avait le titre de subrécargue-adjoint, car les armateurs ne l'avaient placé à bord du navire que comme interprète et pour qu'il aidât le capitaine de ses renseignements.

A cette époque, *la Blonde*, frégate de S. M. B., était mouillée sur la rade de Valparaiso; elle portait un consul général anglais accrédité auprès du gouvernement de toutes les îles Sandwich ; c'était le capitaine Charlton. *La Blonde* transportait aussi aux îles Sandwich les corps du roi et de la reine, morts en Angleterre, et tous les chefs qui les y avaient suivis. M. Rives se trouva donc avec de vieux amis qu'il accompagnait souvent dans les cabarets de la ville, où ils noyaient tous le peu de raison que la nature leur avait départi.

Le grand amiral Karaïmokou mourut à Valparaiso, des suites de ses excès bachiques; ce fut pour M. Rives le signal du départ. Il suivit le capitaine du *Héros* dans son voyage en Californie. Après bien des mécomptes, M. Duhaut-Cilly laissa M. Rives à San-Francisco, avec la goëlette sandwichienne *le Wawerley* et des marchandises pour faire le commerce des pelleteries, sur la côte Nord-Ouest, pendant que *le Héros* irait porter des suifs à Lima. Lorsque M. Duhaut-Cilly fut de retour de son expédition, M. Rives avait disparu, emportant dans l'intérieur du Mexique les marchandises qui lui avaient été confiées. Ces marchandises furent confisquées à Mazatlan. Lorsque le gouvernement mexicain fut obligé, après la prise de San-Juan d'Ulloa, d'accorder une indemnité à tous les Français victimes de ses injustices, la famille de M. Rives réussit à se faire comprendre sur la liste de répartition pour une somme de quatre-vingt-dix mille francs. Était-elle légitime possesseur? L'indemnité ne devait-elle pas

plutôt être allouée à MM. Javal et Jacques Laffitte? Je ne saurais le dire, ceci regarde les parties intéressées. Ainsi se termina la carrière politique et commerciale du secrétaire-médecin d'un roi de la Polynésie.

Durant notre séjour à Wahou, je fis, en compagnie de mon ami Farinoli, quelques excursions dans l'intérieur de l'île, dont la structure géologique ne diffère point de celle des autres îles. Des volcans éteints ou en activité, des laves, des rochers calcinés, quelques terrains d'alluvion, tel est en général l'aspect de tout l'archipel, qu'on peut considérer comme une chaîne de volcans qui se seraient fait jour à travers un banc de coraux. Sur les montagnes, composées de rochers et de laves vomies par les volcans, on voit peu de traces de végétation. Les plaines, formées par des laves décomposées et des terres d'alluvion, sont propres à la culture, et la végétation s'y montre riche et abondante. Parmi les plantes que l'on rencontre le plus fréquemment, nous citerons le taro (*arum esculentum*); la patate douce, appelée dans le pays *ouava* ou *ouhi;* la canne à sucre, l'arbre à pain, le cocotier, plusieurs espèces de fraisiers, le bananier, le framboisier, et une espèce d'*eugenia*. On doit à quelques Européens, et surtout à M. Manini, la naturalisation dans ces îles du palmier de Guatemala, de l'indigotier, du caféier, des pastèques, des concombres, et de la vigne de Californie, qui y ont parfaitement réussi. Dans la région cultivée, près du littoral, on trouve le mûrier à papier, le dragonier, l'*hibiscus*, le *gossypium*, le *morinda*, le *ricium*, le *sida*, etc., etc.

Le règne animal est peu riche en espèces dans le groupe des îles Sandwich. Avant l'arrivée des Européens, on n'y connaissait guère que le cochon, le chien et le rat; mais on y trouve aujourd'hui en plus le cheval, la vache, la brebis, la chèvre, le chat et le lapin. Parmi les oiseaux, on remarque deux espèces

de moucherolles et de pinsons, différentes espèces de perroquets, la grive, la mouette commune, des bécasses, des canards, des oies, et tous les oiseaux des mers tropicales. Les plus beaux sont quatre espèces de nectarius, petits oiseaux de la forme du colibri, dont les plumes brillantes ont beaucoup de prix, et servent à composer les manteaux des rois. On prétend qu'il n'y a dans ces îles ni serpents ni couleuvres. J'y trouvai deux espèces de lézards, de couleur cendrée, de cinq à six pouces de longueur.

La langue des Sandwich est un dialecte de la langue générale polynésienne. Elle est douce et harmonieuse comme la langue italienne, avec laquelle elle a de grands rapports. Elle diffère du dialecte o'taïtien en ce qu'elle est mieux articulée, et du dialecte nouveau-zélandais en ce qu'elle a moins de notes gutturales. Toutes les syllabes, tous les mots par conséquent, sont terminés par des voyelles. La plupart de ces mots sont dissyllabiques, quelques-uns seulement sont formés de trois syllabes. Jusqu'en 1822, l'écriture était inconnue aux Sandwich, ainsi que dans les autres îles de la Polynésie. On cite pourtant des caractères trouvés sur la lave, et qui avaient quelque analogie avec les hiéroglyphes mexicains et péruviens. Les missionnaires américains ont adopté un système grammatical qui n'emploie que dix-sept lettres ; cinq voyelles, *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, et douze consonnes, *b*, *d*, *h*, *k*, *l*, *m*, *n*, *p*, *r*, *t*, *v*, *w*. Ces lettres suffisent à exprimer tous les sons de la langue des Sandwich. On pourrait même, sans inconvénient pour la prononciation, retrancher les cinq lettres *b*, *d*, *r*, *t*, *v*. Ce fut en 1822 que parut le premier livre sandwichien ; et depuis cette époque les progrès de l'imprimerie furent tels, qu'en 1832 cent soixante mille exemplaires de divers ouvrages sortirent des presses dans l'espace de six mois. Parmi les plus répandus, nous citerons *l'Histoire de la Bible*, *les Éléments d'Arithmétique*, *le Pain quotidien*, et quelques livres sur la géo-

graphie. Comme dans toute la Polynésie, les anciens habitants employaient la numération décimale; ils comptaient par nuits, et non par jours, pour estimer les fractions d'un mois; et chaque lune, ainsi que chaque nuit de lune, avait un nom spécial. Douze lunes formaient l'année; mais les périodes véritables étaient les saisons.

Quant à la littérature, elle était purement orale, et se bornait à quelques histoires plus ou moins fabuleuses, à quelques pièces de vers ou de théâtre, dont plusieurs ont été recueillies avec soin. Lorsqu'une famille reçoit, aux Sandwich, la visite d'un hôte de distinction, on célèbre son arrivée par une chanson improvisée. Voici, d'après M. Ellis, la traduction d'une de ces poésies :

Nom de Mawi, fils de Para,
Comment vous célébrer?
O Mawi! femme célèbre dans l'Hovoua,
Femme habile dans l'agriculture!
Marions le pêcheur
A la femme qui cultive la terre.
Heureuse la terre qui vous appartiendra!
Si le mari est pêcheur,
Et si la femme cultive la terre,
Les vivres sont assurés pour les vieillards et les jeunes gens,
Comme pour nos guerriers chéris.
On songe à la vie de l'ami,
On cultive pour Toui-te-Lani.
Les vastes forêts de Tassa-Pala ont été brûlées;
Le précipice même a été embrasé;
La terre de Toua-Ehou était solitaire.
L'oiseau se perchait sur les rocs d'Ohura-Hara.
Durant huit mois, durant huit jours,
Ceux qui cultivent furent essoufflés,
Fatigués de planter des herbes,
Succombant sous le soleil;
Autour d'eux, ils regardaient avec inquiétude.
Par le vent, par la tempête, chargés de pluie,
Le sable a été jeté sur Hoïna;
Les yeux en étaient tout rouges.
O Taonaï! ô Taonaï! sois chérie!

Terre au milieu de la mer,
Qui reposes paisiblement au sein des ondes,
Et tournes ton visage aux vents agréables.
Le vent avait rougi les yeux
Des hommes dont la peau est tatouée.
Le sable de Taou est à Poha-Touoa;
La terre à Ohia-Ota-Lani.
La mer était la route pour arriver
A la plage sablonneuse de Taïmou;
A l'intérieur, par la cime des monts,
Le sentier était caché;
Kiro-Ea était caché par la tempête.
Pélé réside à Kiro-Ea,
Dans le volcan, et se nourrit toujours de flammes.

Le groupe des îles Sandwich se compose de sept îles principales, dont la plus fertile est celle de Wahou. Placées comme un entrepôt général entre l'Amérique et l'Asie, elles doivent aujourd'hui appeler l'attention de tous les peuples qui ont une marine militaire et un commerce maritime. Des relevés statistiques de la population de ces îles et de leur commerce feront connaître beaucoup mieux que de longs raisonnements leur importance actuelle.

En 1779, leur population s'élevait, suivant Cook, à quatre cent mille âmes. Le chiffre de l'illustre voyageur doit être erroné, et des renseignements acquis postérieurement donnent lieu de penser qu'en l'estimant à trois cent mille âmes on serait très-près de la vérité. Les derniers recensements accusent une notable diminution depuis cette époque, et bien qu'ils méritent une médiocre confiance, parce que les naturels ont une très-grande répugnance à faire connaître exactement la population d'un district dans la crainte de voir augmenter ses taxes, la diminution de la population indigène n'en est pas moins un fait certain.

TABLEAU STATISTIQUE DE LA POPULATION DES ILES SANDWICH EN 1823, 1832 ET 1836.

ILES.	1823.	1832.	1836.
Hawaii...............	85,000	45,792	39,364
Maoui................	20,000	35,062	24,199
Lanai................	2,500	1,600	1,200
Molokaï ou Morotoï....	3,500	6,000	6,000
Kahoulawe...........	50	80	80
Wahou...............	20,000	29,755	27,809
Kaouai...............	10,000	10,977	8,934
Nühaou...............	1,000	1,047	993
	142,050	130,313	108,579

En 1842, la population devait être de cent mille âmes, y compris mille étrangers et un nombre à peu près égal d'enfants d'étrangers. Elle s'est accrue dans les îles de Maoui, Molokaï et Wahou; cette dernière doit, par suite des émigrations venues des îles voisines, posséder aujourd'hui trente mille habitants.

Avant l'arrivée des Européens, la guerre était dans ces îles l'unique cause de destruction, elle a été depuis remplacée par d'autres fléaux plus funestes: la petite vérole, certaines maladies contagieuses et les avortements. Nous leur avons donc porté d'affreuses maladies et inspiré des crimes abominables, car les avortements sont nombreux, et dus à la crainte des amendes imposées par les missionnaires américains pour les enfants conçus en dehors des unions légitimes, et à la terreur des peines corporelles, dont les amendes ne mettent point à l'abri. Il faut cependant remarquer que le décroissement de la population a été moindre dans les dernières années, et peut-être est-il permis d'espérer qu'il cessera si le gouvernement hawaïen accorde le droit de propriété à ses sujets et aux étrangers, et s'il détruit

l'influence des missionnaires américains en consacrant la liberté individuelle et celle des cultes.

J'ai emprunté à l'histoire des îles Hawaïennes, publiée par la mission Américaine, les renseignements statistiques que je vais donner sur le commerce de ces îles; que le lecteur ne soit donc pas surpris s'ils lui paraissent empreints de partialité pour les États-Unis de l'Amérique du Nord.

Depuis 1823, 40 à 50 baleiniers, presque tous américains, ont mouillé en même temps dans le port d'Honoloulou. Ils viennent y prendre des rafraîchissements. Le bois de sandal a aussi employé quelques navires. De janvier 1836 au mois d'octobre 1841, 358 navires, appartenant aux États-Unis, entrèrent dans la baie d'Honoloulou : les quatre cinquièmes étaient des baleiniers. En moyenne, la dépense de chaque navire a été de 7 à 800 piastres.

17 navires de guerre américains,
82 baleiniers anglais,
9 navires de guerre anglais,
7 navires marchands ou baleiniers français,
5 navires de guerre français,

et quelques autres navires du Mexique, du Chili, de Taïti, de Sydney, de la Chine, de la Russie et de la Prusse, ont aussi visité ce port.

40 à 50 baleiniers américains fréquentent chaque année le port de Lahaina, et 20 ou 30 les autres ports des îles Hawaii. Les navires des autres nations s'arrêtent ordinairement à Honoloulou.

La valeur approximative de la propriété américaine qui touche chaque année à Honoloulou, y compris la mise dehors des baleiniers, est de 1,200,000 piastres; que l'on ajoute à ce chiffre la valeur des cargaisons d'huile et des autres marchan-

dises, celle des navires et des cargaisons qui touchent aux autres îles, et l'on pourra l'estimer, sans s'écarter trop de la vérité, à la somme de 4,000,000 de piastres; deux mille marins américains sont occupés à ce commerce.

La valeur de la propriété des autres nations doit être estimée d'après le nombre de leurs navires, et l'on doit considérer qu'ils sont quatre fois moins nombreux que ceux des Américains.

Les importations suivent la même proportion.

Depuis janvier 1836 jusqu'en août 1841, les navires américains importèrent pour 935,000 piastres de marchandises; et comme les baleiniers ont l'habitude d'avoir toujours à bord une certaine quantité de marchandises dont le prix est destiné à leur procurer des rafraichissements, dans les îles de la Polynésie, ce chiffre de 935,000 piastres doit être considéré comme inférieur à la valeur réelle des importations américaines.

IMPORTATIONS DE 1836 A 1841.

Des États-Unis d'Amérique	935,000
De l'Angleterre	127,600
De la Californie	282,700
De la Chine	233,990
Du Mexique (espèces)	167,600
Du Chili	160,000
D'autres États	127,300
Total en piastres	2,034,190
Total en francs	10,170,950

EXPORTATIONS PENDANT LA MÊME PÉRIODE.

Bois de sandal	65,000
Cuirs	90,000
Peaux de chèvre	27,240
Sucre	34,000
Mélasses	17,110
Arrowroot	5,840
Sel	20,000
Huile de baleine, de navires armés à Honoloulou	13,900
Fournitures de navires, vivres, etc	275,000
Total en piastres	548,090
Total en francs	2,740,450

Du 1er juillet 1841 au 30 juin 1842, un nombre de navires dont on peut évaluer le jaugeage total à 30,000 tonneaux, et les chargements à une valeur de 2,180,000 dollars (11,772,000 francs), ont mouillé sur la rade d'Honoloulou, et débarqué pour 572,000 dollars (3,090,000 francs) de marchandises, dont 250,000 dollars (1,350,000 francs) devaient être réexportés pour le Mexique sur des bâtiments affectés à cette navigation.

La plus grande partie des marchandises importées est ensuite réexportée pour la Californie, pour les établissements russes et pour les îles du Sud. Des traites tirées par les gouverneurs des établissements russes sur le gouvernement impérial, par les agents comptables des navires de guerre sur leurs gouvernements respectifs, et par les capitaines de navire sur leurs armateurs, donnent le moyen de faire des retours avantageux, car ces traites se négocient généralement sous l'escompte de 15 à 20 p. °/o.

En 1836, la valeur totale de la propriété américaine aux îles Sandwich fut estimée à 400,000 piastres; aujourd'hui on peut l'évaluer à un million de piastres; celle des autres étrangers est estimée à 200,000 piastres seulement. La valeur des maisons, magasins, marchandises, et généralement de tout ce qui appartient à la mission américaine, est de plus de 100,000 piastres; mais, comme le sol ne lui appartient pas, cette valeur est estimée, non d'après son importance réelle, mais d'après ce qu'elle a coûté. On conçoit maintenant l'importance que les Américains attachent à l'indépendance de l'archipel des îles Hawaiiennes, et qu'ils se considèrent comme des sentinelles vigilantes destinées à surveiller l'ambition des puissances maritimes de l'Europe.

Ces îles ne peuvent être, il est vrai, d'une utilité réelle pour les nations européennes, qu'autant que leur indépendance aura été assurée par un traité entre tous les états intéressés à son maintien; il faudrait encore que le même traité établît pour tou-

jours la neutralité des ports de cet archipel en temps de guerre. Nous ne sommes plus au temps où l'on s'emparait, sans scrupule et sans respect pour le droit de propriété, de tous les pays que l'on découvrait, et la politique jalouse des nations civilisées a créé un droit des gens en faveur des peuples sauvages. Cependant trois grands états ont tenté tour-à-tour, sinon de s'emparer de ces îles, du moins de s'y créer une suzeraineté exceptionnelle. L'un d'eux, la Russie, a même fait plus, il y a quelques années; et sans la fermeté de Tameha-Meha, peut-être eût-elle réussi à y planter son drapeau.

Pour les Américains, ils ont eu recours à des moyens plus doux. Ainsi que nous l'avons dit, ils ont envoyé dans cet archipel des missionnaires, qui sous le manteau de la religion poursuivent un tout autre but. Heureusement pour les insulaires, ces ridicules apôtres de la secte méthodiste sont très-jaloux de leur influence, et s'amusent sottement à faire de l'opposition avec les consuls, dont ils paralysent ainsi les moyens d'action, et il n'a pas cessé un seul instant d'en être ainsi, depuis qu'il y a aux Sandwich des consuls et des missionnaires américains. A l'appui de ce fait, je dirai que pendant mon séjour dans ces îles, le consul des États-Unis fit baptiser un de ses enfants par les missionnaires catholiques dans le seul but do mortifier ceux de sa nation.

D'un autre côté, l'Angleterre s'est déclarée protectrice des îles Sandwich, et l'on sait combien le mot de protectorat est élastique en politique, et peut se prêter aux abus. Pourtant elle ne veut pas de fausse position, et mérite qu'on lui rende pleinement justice à cet égard. Naguère, un des officiers de sa marine militaire a pris possession de ces îles. Cet acte était prématuré. En réponse aux explications qu'il avait demandées, le gouvernement des États-Unis a reçu de l'ambassadeur anglais à Washing-

ton la notification du désaveu de l'Angleterre, adressé à M. Abel Upshar, secrétaire-d'état, en date du 25 juin 1843. Je ne donnerai pas le texte de ce document officiel, et dirai seulement que l'ambassadeur anglais, M. H. S. Fox, annonce qu'il est requis par le duc d'Aberdeen de désapprouver l'occupation provisoire des iles Sandwich, au nom de la Grande-Bretagne, par l'officier commandant le navire de Sa Majesté, *le Carysford*; mais que son gouvernement réserve tous ses droits pour le redressement des griefs qu'il pourrait avoir, qu'il est prêt à reconnaître l'indépendance des îles Sandwich, qu'il n'a jamais eu l'intention de faire prédominer sur ces iles l'influence de l'Angleterre aux dépens de celle dont jouissent les autres nations, et qu'il demande seulement que ces nations n'y exercent pas une influence supérieure à la sienne.

Pendant long-temps les missionnaires américains crurent à la longanimité ou à la faiblesse de la France; réveillés cependant par la fermeté de MM. de la Place et Dupetit-Thouars, ils pensèrent sérieusement à la consolidation du gouvernement Hawaiien, et firent envoyer aux États-Unis et en Europe un négociateur, le chef kanac Timoteo-Haalilio, secrétaire de sa majesté Hawaiienne, accompagné d'un interprète, M. Richards, afin de réclamer des trois grandes nations maritimes la reconnaissance formelle et la garantie de l'existence nationale de l'état Hawaiien. Cet envoyé fut également chargé de négocier des traités de commerce sur des bases réciproques. Nous l'avons vu il y a quelques mois à Paris, et il parait certain qu'il obtiendra de la France et de l'Angleterre la reconnaissance qu'il sollicite.

Pour conserver leur pouvoir, les missionnaires américains ont imaginé de conseiller aux chefs des iles Sandwich de ne jamais abandonner leurs droits à la possession de la plus petite parcelle du sol de ces iles. Eux-mêmes, pour qu'on ne puisse

pas les trouver en défaut, ne sont que locataires et non propriétaires du sol sur lequel sont établies leurs maisons et leurs missions. Ils ont pensé que la richesse et l'intelligence donnent toujours le pouvoir, que les blancs ont pour eux l'intelligence, et qu'il ne faut pas leur permettre de devenir de puissants tenanciers; car, sous ce titre, ils voudraient s'immiscer dans les affaires du gouvernement, et l'influence des naturels ne tarderait pas à être contrebalancée et même dominée par la leur. La position des chefs sandwichiens deviendrait donc peut-être plus difficile que si les îles appartenaient à une nation européenne. Le conseil de sa majesté Hawaiienne s'est empressé d'adopter la politique des missionnaires américains, de retenir tous ses droits au sol des îles Hawaiiennes, avec la prétention de profiter des améliorations, et de favoriser la richesse agricole des naturels dans le but de les élever au niveau des blancs. Aussi les fermages ou locations de terrains sont-ils fort difficiles à obtenir, surtout pour les exploitations qui nécessiteraient la présence d'un grand nombre d'Européens.

Les missionnaires américains se sont aussi emparés de l'éducation des jeunes chefs qui ont des prétentions à la couronne, aux principaux emplois publics et au gouvernement des îles de l'archipel; ils les élèvent dans la mission et les séquestrent soigneusement du reste de la population et même de leurs propres familles. Ils ont encore su exploiter la mort de Rio-Rio, en Angleterre, pour empêcher que d'autres chefs n'aient, comme lui, le désir de visiter l'Europe, et d'aller y étudier ses mœurs et ses usages, préférant ne faire connaître notre civilisation que par leurs enseignements mensongers. Cependant ils ont été obligés de se relâcher de leurs principes, en permettant à Haalilio de venir en Europe solliciter la reconnaissance de l'indépendance hawaiienne.

De tous les grands chefs qui furent les conseillers de Tameha-Meha Ier, aucun ne lui survit aujourd'hui : Hoapili, son ami constant et dévoué, le compagnon de toute sa vie, est mort le 3 janvier 1840, à l'âge de soixante-douze ans ; sa veuve, Hoapili-Wahine, est morte le même mois en 1842 ; elle fut l'amie de Vancouver et la veuve de Tameha-Meha Ier. Ces deux personnages avaient participé à tous les évènements politiques accomplis dans ces îles depuis la mort de Cook, et ils étaient les seuls qui joignissent à l'expérience du passé une sage entente des besoins présents. Aujourd'hui, Kaoukini gouverne les îles Hawaiiennes, et il aura pour successeur Lilihokou, fils de Kalaimokou. Kehouanaou est gouverneur de Wahou.

Joh Young, fils du pilote-major, mort en 1835 dans un âge fort avancé, est gouverneur de Maoui et des îles environnantes pour le second fils de Kinou ; le plus âgé doit avoir un jour le gouvernement des îles Kaouaï et Nühaou, et jusque-là, Keawea-Mahi, la veuve de Kaikoewa, gouverne en son nom.

Tameha-Meha III n'a pas d'héritiers de son mariage avec une femme d'un rang inférieur, et sa sœur n'a point laissé d'enfant. Du consentement de son conseil, ce prince a adopté le troisième fils de Kinou, Alexandre Liho-Liho, pour héritier présomptif de la couronne.

Telle est la position actuelle des îles Sandwich ou plutôt Havaiiennes. Je crois avoir prouvé que notre gouvernement doit mettre le pied dans la Polynésie ; mais il nous faut une position bien définie, celle de protecteur ne nous convient pas. Si les puissances maritimes renonçaient de bonne foi à toute idée de domination sur ces îles, elles devraient changer le système qui les régit, et veiller à ce que le gouvernement féodal actuel se transformât en un gouvernement purement monarchique. La transition ne serait pas trop brusque, et pourrait s'effec-

tuer sans secousse. Le sol, qui jusqu'à présent n'a appartenu qu'au roi, serait réparti entre tous les habitants, sous la condition d'un impôt foncier. La succession héréditaire s'établirait, et chacun serait libre d'aliéner ses biens, et de pouvoir les vendre même à des étrangers. On conçoit tous les avantages qui naîtraient d'un pareil état de choses. Les conditions de l'existence de ces peuples seraient changées; les jouissances de la vie purement animale disparaîtraient ou du moins s'affaibliraient; et l'amour de la propriété enfanterait l'amour du travail, et resserrerait les liens de famille.

Nous terminerons ce que nous avons à dire sur les Sandwich par l'exposé des seules lois qui y aient été promulguées jusqu'à ce jour; ces lois sont traduites sur une copie qui est sortie des presses de la mission américaine de Wahou, en 1835, intitulée : *Lois des îles Sandwich, données par le roi Kaui-Kéaouli.* (Je conserve pour les noms propres l'orthographe des missionnaires.)

LOIS DES ILES D'HOWAI (SANDWICH).

« Nous vous faisons à tous une proclamation, à vous tous, « peuples de tous les pays, écoutez et obéissez.

« Que celui qui entend ces lois y obéisse; car, s'il les transgresse, il sera coupable. »

PREMIÈRE LOI.

« Celle-ci est la première :

« Nous défendons l'assassinat.

« Qu'aucune personne, de quelque pays qu'elle soit, ne commette ici d'assassinat.

« Quiconque prendra la vie d'un autre, avec le perfide dessein de le tuer, mourra.

« Quiconque, en colère, causera la mort de quelqu'un, mais

« sans avoir l'intention de le tuer, sera emprisonné pendant « quatre ans.

« Quiconque participera à un assassinat, sans avoir l'intention « de tuer, sera emprisonné pendant quatre ans.

« Quiconque, par méchanceté, excitera quelqu'un à un assas-« sinat ou le chargera d'assassiner, si le crime est commis, « mourra.

« Quiconque excitera quelqu'un à un assassinat ou le char-« gera d'assassiner, si le crime n'est pas commis, sera empri-« sonné pendant quatre ans.

« Quiconque, en colère, assassinera avec un instrument tran-« chant, frappera avec une arme ou des projectiles, et causera la « mort d'un individu, mourra.

« Quiconque tentera d'assassiner avec un instrument tran-« chant, frappera avec une arme ou des projectiles, dans la « méchante intention de tuer, mais qui n'occasionnera pas la « mort, sera emprisonné pendant quatre ans.

« Quiconque menacera de tuer une personne, s'il commet le « crime, mourra.

« Quiconque menacera une personne de la tuer, et qui la « battra, si la mort ne s'ensuit pas, sera emprisonné pendant « quatre ans.

« Quiconque volera et tuera une personne, mourra.

« Quiconque volera, mais épargnera la vie de sa victime, sera « emprisonné pendant quatre ans.

« Quiconque tuera une personne naufragée, ou entraînera « une personne dans un lieu où elle doit recevoir la mort, ou « détruira un enfant, après sa naissance, ou qui par méchanceté « mettra le feu à une maison, sera considéré comme assassin.

« Tout criminel condamné à la prison pourra racheter sa « peine par une amende de 50 dollars, pour chaque période de

« quatre années de prison ; ot il sera, en les payant, légalement « acquitté. Mais s'il ne peut pas payer l'amende, il sera obligé « do travailler jusqu'à ce que le temps de sa peine soit écoulé ; « alors il sera acquitté.

« Si un criminel se rénd de nouveau coupable du même crime, « il sera condamné à une amendo do 100 dollars pour chaque « année, et l'amende sera augmentéo dans cette proportion jus- « qu'à la quatrième offense.

« Cette sentence sera appliquée à tous ceux qui ne seront pas « condamnés à la peine capitale.

« De plus, quiconque complotera la mort du roi, ou participera « aux moyens de le détruire, sera considéré comme assassin ; il « sera mis aux fers et banni dans un autro pays, où il rostera « jusqu'à sa mort. »

« *Signé*, Kaui-Kéaouli. »

DEUXIÈME LOI.

« Celle-ci est la seconde :

« Nous défendons le vol.

« Toute personne qui volera quelque propriété que ce soit, « devra rendre le double de la valeur de l'objet volé. Si la valeur « volée était un dollar, deux seront restitués : on payera à pro- « portion, quelle que soit la valeur de la propriété volée. Si le « voleur ne peut restituer le double dans la même nature, il « devra rendre la valeur en touto autre espèce, estimée valoir « le mêmo prix. Si le voleur, conformément à cetto loi, paye en « entier l'amende à celui qui a été voló, celui-ci, récompensé, « devra donner au juge le quart do chaque dollar, quelle que « soit la somme que le voleur lui aura payée, pour la valeur de « la propriété dérobée.

« Si le voleur ne fait pas la restitution, il sera condamné à « être mis en prison, ou aux travaux forcés, ou frappé.

« Si la valeur de l'objet volé est grande, le nombre de coups « sera augmenté, et si elle est petite, il sera diminué : ainsi « seront, la durée de l'emprisonnement, ou celle des travaux « forcés.

« *Signé*, KAUI-KÉAOULI. »

TROISIÈME LOI.

« Celle-ci est la troisième :

« Nous défendons les rapprochements illicites.

« L'homme marié ou la femme mariée qui commet un « adultère est punissable par cette loi. Dans ce cas, l'amende « est de 15 dollars pour l'homme, et do 15 pour la femme; et « si cette amende n'est pas payée en argent, ou en autres valeurs « égales à 15 dollars, le coupable sera emprisonné pendant quatre « mois, ou mis aux travaux pendant quatre mois.

« Des amendes payées pour adultère, réglées par cette loi, « 5 dollars seront payés au juge, et 10 au mari, si le coupable « est une femme; mais si c'était un homme qui fût le criminel, « les 10 dollars seront payés à sa femme.

« De plus, toute personne qui favorisera l'adultère des autres « femmes ou maris, ou qui prostituera une femme ou un mari, « une fille ou un fils, ou un domestique, ou un voisin, ou un « frère, ou une sœur; tout beau-père, ses belles-filles, son « beau-fils ou sa belle-mère; tout homme, ayant une femme « pour deux, ou femme ayant un mari pour deux, ou ceux qui « cohabiteront illégalement avec des enfants, tous seront punis « conformément au jugement précédent. Et si le mari d'une « femme adultère, ou la femme d'un mari adultère, demande « la séparation, pour la vie, fondée sur le dégoût ou l'éloigne- « ment causé par la fréquence de l'adultère et d'une mauvaise « conduite, ils recevront un bill de divorce et seront séparés; « mais les personnes adultères ne pourront en aucune manière

« être mariées de nouveau jusqu'à la mort de la personne abandonnée; et quiconque aura un commerce illicite avec la personne adultère, pendant la vie de la personne abandonnée, sera adultère et punissable, suivant la sentence prononcée dans la première partie de cette loi.

« L'homme dépravé, la prostituée, la personne qui tient une maison de prostitution, et en fait un commerce, seront punis, pour chaque offense, d'une amende de 10 dollars en argent, ou en autres valeurs égales à 10 dollars; et, dans le cas d'impossibilité de satisfaire à cette demande, ils seront condamnés à deux mois de prison ou à deux mois de travaux forcés.

« Mais l'homme qui, avec un bras puissant, emploiera la force pour obtenir d'une femme ce qu'elle refuse de lui accorder, sera condamné à payer 50 dollars à la femme envers laquelle il aura usé de violence; dans le cas où il ne pourrait payer en argent, il payera en effets la même valeur; ou il sera emprisonné pendant cinq mois, ou condamné à cinq mois de travaux forcés.

« Lorsque la personne condamnée pour viol payera les 50 dollars, 15 seront pour le juge, et 35 pour la femme envers laquelle on aura usé de violence.

« Ceci est la peine du viol.

« *Signé*, KAUI-KÉAOULI. »

QUATRIÈME LOI.

« Celle-ci est la quatrième :

« Nous défendons le faux.

« Celui qui faussement réclamera et s'appropriera le bien d'un autre, et celui qui nie ses véritables dettes, et quiconque, suivant cette loi, est en fraude, eu égard à la propriété, sera puni, dans tous ces cas, conformément à ce qui suit :

« Si la valeur de la propriété qui fait l'objet du faux est d'un

« dollar, deux dollars seront payés à la personne lésée, et, dans « tous les cas, la restitution sera dans cette proportion, quelle « que soit la valeur de la propriété en litige.

« Si la valeur n'est pas rendue en argent, elle le sera en quelque « autre nature que ce soit, et à défaut de restitution, par manque « de moyens, le coupable sera condamné à quatre mois de « prison.

« Lorsque le faussaire payera, suivant cette loi, la personne « qu'il aura voulu tromper, le propriétaire de l'objet recouvré « devra donner au juge un quart de dollar pour chacun de ceux « qu'il recevra, quelle que soit d'ailleurs la valeur de l'objet « détourné par des moyens frauduleux.

« De plus, quiconque méchamment trompera une personne « innocente, et quiconque donnera un faux témoignage, et qui- « conque *adorera une idole, car cela n'est pas le vrai Dieu, ou qui « cherchera à entraîner dans sa folie d'autres personnes*, *est un « trompeur!*

(Ce paragraphe est applicable aux catholiques que les missionnaires américains veulent faire considérer comme païens.)

« Et la punition de tous les trompeurs, qui cependant ne pri- « vent pas les autres de leur propriété, sera aussi de quatre mois « d'emprisonnement ou quatre mois de travaux, à l'expiration « desquels ils seront acquittés.

« *Signé*, KAUI-KÉAOULI. »

CINQUIÈME LOI.

« Celle-ci est la cinquième :

« Nous défendons l'ivrognerie.

« Quiconque boit des liqueurs spiritueuses et devient ivre, et « va dans les rues faire du bruit et insulter ceux qui peuvent se « trouver sur son chemin, est coupable d'après cette loi.

« Le coupable payera 6 dollars, en argent, ou en toutes autres « valeurs, et à défaut de payement, il recevra vingt-quatre « coups de fouet, ou il sera condamné à un mois de travaux « forcés ou à un mois de prison, à l'expiration duquel il sera « acquitté.

« Mais si un individu ivre, ou simulant l'ivresse, fait du « bruit, et casse les jambes d'une personne, ou lui fait une « blessure grave, dont elle ne puisse se rétablir complètement, « le coupable payera à la personne offensée une amende de 50 « dollars en argent, ou une valeur égale en marchandises; à « défaut de payement, le coupable sera emprisonné pendant « cinq mois, ou condamné à cinq mois de travaux forcés, ou il « recevra cent coups de fouet, et il sera alors acquitté.

« Lorsque ledit coupable payera l'amende de 50 dollars, le « juge aura droit à 15, et la personne offensée à 35.

« Si la personne ivre, ou celle qui feint de l'être, force ou brise « une clôture, elle payera un dollar pour chaque brasse de « dégât : ce sera de même s'il y a plus ou moins. Et si le cou- « pable ne fait pas la réparation, conformément à cette décision, « il rebâtira la clôture qu'il aura brisée ou renversée.

« Mais si la brèche de la clôture ou de la maison est petite, car « cette loi est aussi applicable aux maisons, l'amende sera éga- « lement petite, et si le coupable refuse de payer, il sera mis « un mois en prison, après quoi il sera libéré.

« Ceci est la punition pour les dommages causés aux clôtures « ou aux maisons.

« Lorsque la personne coupable d'une telle offense payera « l'amende qu'elle doit pour son crime, au propriétaire, celui-ci « donnera au juge un quart de chaque dollar, quel que soit le « montant de l'amende.

« *Signé*, KAUI-KÉAOULI. »

CHAPITRE CINQUIÈME.

Départ des îles Sandwich. — Route des Philippines. — Arrivée à Manille. — La baie. — La ville. — Maisons. — Douanes. — Habitants espagnols. — Indiens et métis. — Costumes. — Combats de coqs. — Propension au vol.

Nous étions de retour d'Owhyhée, et rien ne nous retenait plus à Honoloulou : il fallut songer au départ. Ce fut après une journée magnifique que nous nous éloignâmes de ces îles dont les habitants n'avaient pas cessé un seul moment de nous traiter comme des frères. Nous partons enfin ; le canot a quitté la rive : derrière nous sont des cœurs amis qui vont s'attrister de notre absence ; nous entendons les sanglots des jeunes filles qui ne nous ont connus qu'un instant, et pourtant elles nous regrettent comme si nous avions passé de longues années au milieu d'elles! Adieu donc, heureux Havaïens! adieu, anse paisible! L'Océan est là qui nous réclame ; pour la dernière fois, adieu ! Déjà la nuit arrive et couvre de ses ombres ces rivages hospitaliers. Il me semble entendre encore des voix qui m'appellent... ce n'est, hélas! que le bruit cadencé de la rame qui nous éloigne de cette terre embaumée.

Pourquoi, m'écriai-je alors avec Lamartine,

Pourquoi m'aventurer sur des flots sans rivages?
Quand pourrai-je, la nuit, aux clartés des orages,
Sur un vaisseau sans mâts, au gré des aquilons,
Fendre de l'Océan les limpides vallons,
M'engloutir dans leur sein, m'élancer sur leurs cimes,
Rouler avec la vague au fond des noirs abîmes,
Et revomi cent fois par les gouffres amers,
Flotter comme l'écume au vaste sein des mers!

Mais bientôt chassant de ma pensée ces sombres images, je m'abandonnai à une douce rêverie, et, m'adressant à notre navire, je me mis à répéter cette stance du même poëte :

Flotte au hasard : sur quelque plage
Que tu me fasses dériver,
Chaque flot m'apporte une image;
Chaque rocher de ton rivage
Me fait souvenir ou rêver.

Enfin nous atteignîmes *l'Alzire*. Tandis qu'on s'occupait à lever l'ancre et à déployer les voiles, je vins m'asseoir sur le couronnement, et regardai derrière moi. Une ombre légère apparaissait encore à l'horizon dans le Nord-Est; c'était Wahou, dont nous étions déjà bien loin. Le lendemain matin, lorsque je montai sur le pont, ce fut en vain que j'interrogeai l'espace du regard. Partout l'infini, rien que l'infini; partout un ciel bleu d'azur et une mer à peine ridée. A peu de distance de nous, *la Solitude* voguait toutes voiles dehors. On ne peut se figurer le plaisir qu'on éprouve en mer à avoir ainsi un compagnon de voyage ! On n'est plus seul sur l'immensité des flots ; quelqu'un est là qui vous voit, qui vous entend, qui vous prêtera secours au besoin. Et puis viennent les signaux avec leur langage bariolé.

— Quelle route allez-vous faire ?

— Le Sud-Est.

— Forçons de toile pour essayer notre marche.

— J'y consens.

— Quel est votre point de départ ?

— Le voici.

Nos signaux étaient excellents; nous nous comprenions parfaitement. M. Ducome, vous nous rendîtes un grand service en cette circonstance; mais pourquoi avoir retranché cette série de signaux des nouvelles éditions de votre *Manuel nautique ?*

En partant des îles Sandwich, nous descendîmes quelques degrés plus au Sud pour prendre le parallèle, où nous pensions trouver les brises les plus constantes et les plus fraîches, soit par 15 et 16° de latitude Nord, et nous courions à l'Ouest, afin de passer au Nord de l'île de Scypan et gagner de là le détroit de Saint-Bernard.

Notre voyage se fit toujours vent arrière, belle brise, la mer calme, le temps superbe, le navire portant toutes ses voiles, bonnettes hautes et basses. Les marins qui navigueraient longtemps ainsi finiraient par oublier leur métier. Lorsque nous fûmes arrivés par 180° de longitude, je dis au capitaine Darluc de ne pas changer de jour s'il voulait que le jour de son arrivée à Manille fût pour lui le même que pour les habitants de cette ville. Darluc ne comprenait pas très-bien ce que je voulais lui faire entendre, et je lui contai alors ce qui m'était arrivé lors de mon premier voyage dans ces îles. Quoique j'aie déjà consigné cette anecdote dans mon premier volume de *Quinze ans de voyage autour du monde*, je crois devoir la répéter ici.

C'était un samedi. Le subrécargue, son secrétaire et le capitaine quittèrent le navire et se dirigèrent sur Manille, dans le canot du capitaine Lacroix. Le lendemain dimanche, la moitié de l'équipage descendit à terre. Nous fûmes fort étonnés en y arrivant de trouver les boutiques ouvertes et tout le monde au travail. Nous ne pouvions comprendre comment dans une colonie espagnole, et par conséquent très-catholique, on respectait aussi peu la sainteté d'un jour consacré au repos et aux pratiques religieuses. Quelques hommes des équipages des navires français que nous rencontrâmes nous apprirent, à notre grand ébahissement, que nous n'étions qu'au samedi et non au dimanche; mais il leur fut difficile de nous faire connaître la cause de cette singularité. Nous n'étions pas nous-mêmes très-forts sur le sys-

tème sidéral, et leurs explications laissèrent de vagues incertitudes dans notre esprit; mais le lendemain le son des cloches nous apprit que les matelots ne nous en avaient pas imposé. Voici, du reste, les causes de cette différence.

Les Philippines furent découvertes par Magellan, qui marchait de l'Est à l'Ouest. Arrivé à 180° de longitude, et ayant oublié d'avancer de douze heures la date du jour où il se trouvait, il continua à compter toujours la même longitude Ouest 181°, 182°, 183°, sans changer le jour, ce qui, à son arrivée dans ce port, lui donna à peu près seize heures de retard; nous, au contraire, venant de l'Ouest et ayant avancé de huit heures, nous arrivâmes aux Philippines par 120° à peu près de longitude Est, ce qui donnait huit heures de différence avec Paris, où il est midi huit heures plus tard qu'aux Philippines. Ces huit heures ajoutées aux seize heures comptées par Magellan dans un sens opposé complétaient un jour que nous avions en avance sur le quantième donné par les premiers Européens, fondateurs de la colonie. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que les Espagnols, si scrupuleux observateurs des pratiques religieuses, aient pu conserver cette différence et n'aient pas songé à faire concorder leur calendrier avec le calendrier romain; car il en résulte que leurs jours de jeûne et leurs fêtes consacrées ne sont pas réellement ceux ordonnés par la religion catholique.

Nous étions au mois de juin lorsque nous aperçûmes le pic de Seypan. Cette saison est celle de la mousson de Sud-Ouest, dans les mers de la Chine et de la Malaisie au Nord de la ligne; nous devions donc nous attendre à rencontrer les vents variables qui règnent depuis ces mers jusqu'aux îles Mariannes, en perdant graduellement de leur force, il est vrai. Notre voyage pouvait alors être retardé dans le détroit de Saint-Bernard. Mais il n'y avait pas d'autre route à prendre. Descendre au Sud de Mindanao, c'était

allonger le voyago inutilement, et s'exposer peut-être à de longs calmes et aux mêmes difficultés que celles qui nous attendaient dans les détroits des Philippines, ou sur la côte Ouest de Panay et de Mindanao. En prenant par le Nord de Luçon, entre les îles Buchées, nous avions à redouter les coups de vent de Sud-Ouest ou des Typhons. Aussi les deux capitaines de *la Solitude* et de *l'Alzire* étaient-ils parfaitement d'accord sur ce point, que la route la moins dangereuse était celle du détroit de Saint-Bernard.

Je l'avais déjà traversé; je savais que les îles du parcours étaient parfaitement saines, et j'assurai à M. Darluc que le passage do ces détroits demandait une grande surveillance, mais qu'il abrégerait considérablement son voyage, et que les galions de la Nouvelle-Espagne prenaient toujours cette route comme la plus directe.

Nous vînmes donc reconnaître l'île de Samar, pour entrer ensuito dans le détroit formé par la partie Nord de cetto ilo et la pointe Sud-Est de Luçon.

Le détroit a reçu son nom d'un ilot détaché do la pointe Nord-Est de Samar, et des deux côtés duquel on trouve un passage sûr et sans danger par 30, 50 et même 60 brasses; mais la route est entre San-Bernardino et l'île Virii. Tout près de San-Bernardino gît un petit ilot, et à l'Ouest un groupe d'îles et de rochers, que l'on peut apercevoir à une très-faible distance de la pointe de Luçon. Le chenal est entre ces ilots et les îles Dalupiri, Capul ot autres, qui se tiennent ensemble dans un groupe entouré de rochers.

Lorsqu'on passe dans cet endroit, il ne faut pas s'effrayer trop des remous. Ils sont produits par des courants très-rapides qui empêchent les navires de gouverner même avec des brises faites. Il serait donc dangereux d'y être pris par des calmes, qui aban-

donneraient le naviro à la violence de ces courants. Après avoir doublé les îles Dalupiri et Capul, et contourné l'extrémité de Luçon, il faut remonter au Nord-Est pour aller passor an Nord de la tête de Ticao et au Sud de Burias. De Burias on met le cap sur la pointe Sud de Marinduque, près de laquelle existe un îlot appelé l'Éléphant. On passe ensuite au Sud des *Trois Rois*, puis on se dirige sur la côte de Mindanao, en allant chercher sa pointe Nord-Est appelée Calapan.

Quand on se rend à Manille, dans la saison des vents d'Ouest, la besogne devient difficile depuis la pointo de Calapan, car le vent et les courants suivent alors la direction des côtes, et ce n'est qu'à grande peine qu'on parvient à vaincre ces deux obstacles réunis. Il faut alors louvoyer, profiter de tout, mouiller même sur la côte nord de Mindoro pour attendre la marée favorable, avoir égard aux rochers de la pointo de Calapan, à ceux qui existent entro cette pointe et l'île Verte, ainsi qu'aux brisants qui bordent cette dernière île. Le passage le plus fréquenté se trouve entre l'île Verte et la côte de Mindoro.

A l'Est de la pointo de la Galère, dans le coude formé par cette pointe, il y a un fort bon ancrage par quatorze et vingt brasses fond de sable, à un mille de terre environ. On trouve à la côte, vis-à-vis de ce mouillage, de l'eau et du bois, et si l'on ne pouvait doubler la pointe, il faudrait attendre quelques jours jusqu'à ce que la brise fût moins forte. La mer est pleine dans le détroit deux heures après le lever de la lune. Les marées sont de douze heures, et lorsque la mer monte, le courant va à l'Est; lorsqu'elle descend, il va à l'Ouest. La marée est quelquefois peu sensible dans le chenal, à cause des courants poussés par les vents, mais elle en amortit toujours la violence.

On passe ensuite au Sud de Maricavan, au Sud de la pointe de Santiago, à l'Est d'Ambil; et l'on remonte dans le Nord pour

aller chercher l'île du Corrégidor, que nous reconnûmes facilement, et qui divise l'entrée de la baie en deux passes, l'une au Nord, l'autre au Sud. La vraie route, pour se diriger par la passe du Nord, vers le mouillage de Manille, est de faire l'Est-Nord-Est du compas, en tenant en vue *la Monja* (la Nonne), petit rocher conique à l'extrémité Ouest du Corrégidor. Lorsque, pour aller à Cavite, on relève au Nord 5° Ouest le mont Arayat, montagne située au Nord de la baie, et dont la forme est la même que celle d'une meule de foin, on est alors par le travers du banc de Saint-Nicolas, et l'on peut laisser porter à l'Est pour la pointe San-Gley, d'où l'on découvre les navires de la rade de Cavite et les maisons de la ville.

La passe du Nord, ou *Boca-Chica*, peut avoir une lieue de large, et celle du Sud, ou *Boca-Grande*, peut en avoir deux. La baie est presque circulaire; elle a de neuf à dix lieues de diamètre. Il y a mouillage partout depuis vingt-cinq brasses; cependant on n'a pas moins de trente à trente-cinq brasses quand par la passe du Nord on est près de la côte du Corrégidor; mais sur celle de Marivelès il est aisé de choisir le fond par lequel on veut mouiller.

Par le travers du village de Marivelès et jusqu'à la pointe intérieure qui regarde la côte de Manille, il y a une plage sur laquelle on n'a pas plus de cinq à six pieds d'eau à haute mer, et qui augmente graduellement jusqu'à vingt pieds, et de vingt pieds à huit brasses. A basse mer, ces vingt pieds se réduisent à douze ou quinze. Ainsi, en tirant les bordées du Corrégidor sur Marivelès, on aura soin, lorsqu'on sera dans ces parages, de ne pas s'approcher à plus d'un bon mille du rivage et de virer dès qu'on aura atteint dix brasses. La carte de Daprès est la seule qui donne connaissance de ce banc.

A l'entrée de la passe du Nord, vers l'extrémité Ouest de l'île

du Corrégidor, très-près de terre, entre les deux îlots Cavaillo et Monja, on peut mouiller par douze et dix-huit brasses d'eau. Cet ancrage est très-utile aux embarcations du pays, qui dans la mousson du Nord-Est, n'ont pas pu doubler l'entrée, et viennent y attendre que la force de la brise soit amortie.

On sort et l'on entre ordinairement par la passe du Nord; la ligne étant plus directe pour aller au mouillage de Manille, on évite par ce moyen le banc de Saint-Nicolas, qui, ainsi que je l'ai dit, est situé sur le rayon du centre de la passe du Sud et de la pointe San-Gley. Quand le vent est bon, je conçois qu'on prenne la route du Nord; mais lorsqu'il est mauvais, celle du Sud sera toujours préférable, parce qu'étant au moins du double plus large, on a plus d'espace pour louvoyer.

La baie de Manille est saine presque partout; elle n'a de bancs intérieurs que celui de Saint-Nicolas, dont je viens de parler; le fond le plus grand qu'on y trouve, en exceptant celui des entrées, est de dix-huit à vingt brasses. Près des rivages, surtout dans le fond nord de la baie, il y a peu d'eau. La cause doit en être attribuée aux rivières, qui se déchargent dans cette partie de la baie et y entraînent les terres alluviales.

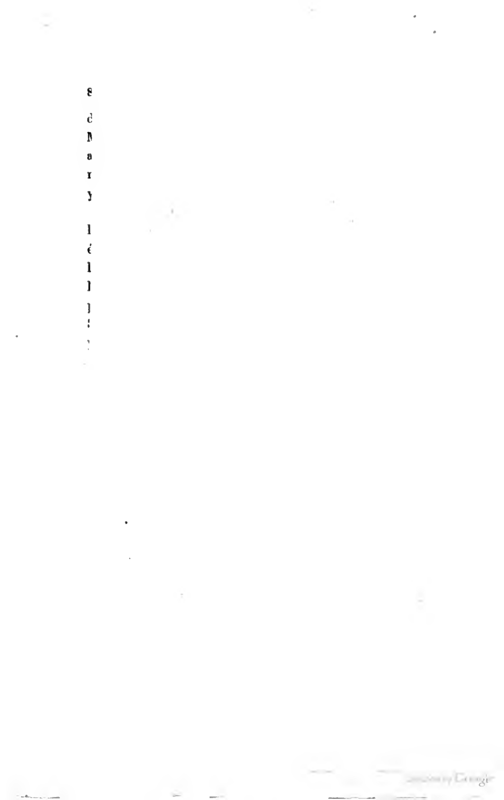
Il est peu de baies au monde aussi belles que celle de Manille. Dans sa vaste enceinte de quarante-cinq lieues de circonférence et de douze à quinze de diamètre, elle offre le coup d'œil le plus animé et le plus imposant; c'est une petite mer intérieure, sur les rivages de laquelle s'élève une ville grande et populeuse : Manille, métropole de la colonie, et une autre moins importante, Cavite, siége des établissements militaires, où l'on trouve un arsenal et un port de carénage. De nombreux villages, des habitations isolées, des terres cultivées, des collines ondulées, couronnées de forêts, se pressent sur ses côtes; et ce tableau est encadré au loin par une belle ceinture de montagnes,



PHILIPPINES.

Propriete de M^r la Geroniere

Voyage autour du Monde et naufrages celebres



Collignon — Lechat

PHILIPPINES.

Propriété de Mr La Geronière

Voyage autour du Monde
et naufrages célèbres



d'où descendent des rivières et des ruisseaux, qui portent partout la fécondité et la vie, en même temps qu'ils favorisent par leurs canaux navigables les transports et la circulation.

Sur les six ou sept heures du soir, *l'Alzire* était à peu près par le travers de l'Ile du Corrégidor, lorsque nous aperçûmes une grande embarcation venant à nous et paraissant vouloir nous barrer le passage; elle tira un coup de canon, nous accosta dès que nous eûmes mis en travers, et l'officier montant à bord demanda qui nous étions, d'où nous venions et quelle était notre cargaison. L'île du Corrégidor, placée à l'entrée de la baie, forme deux passes, et l'on y entretient un poste de la marine coloniale, commandé par un capitaine chargé de sa défense et de la direction du télégraphe. Quatre péniches sont destinées à aller visiter au large les navires qui se dirigent vers la baie. Ces embarcations sont très-belles; elles portent une petite caronade à l'arrière et un canon de douze ou dix-huit à coulisse sur l'avant. Elles ont un roufle sur le derrière pour l'officier, et sont mâtées en péniches ou plutôt en voiles tiercées de la Méditerranée. On leur a donné le nom de *faluas*.

L'équipage, composé de quarante à cinquante hommes, est commandé par un lieutenant ou par un sous-lieutenant de la marine coloniale. Que l'on se représente des hommes à figure de singes, la chemise flottant par-dessus la culotte; un officier au teint plus que basané, dont le costume est tout aussi pittoresque, et dont la voix domine à grand'peine celle de son équipage, qui fait un vacarme infernal; tous ces hommes mâchant du bétel et expectorant une salive rouge comme du sang, qui laisse partout où elle s'attache des traces presque indélébiles, et l'on aura une idée de l'étrange spectacle qu'ils offrent en abordant un navire. L'officier ne fut pas plus tôt à bord, qu'un de ses gens arriva et se tint constamment auprès de lui avec une mèche,

pour allumer ses cigarettes qui se succédaient sans interruption. On conçoit qu'un étranger arrivant pour la première fois dans ce pays, et sans en avoir la moindre notion, pourrait bien éprouver quelque appréhension à l'aspect d'un pareil abordage; car, à la mine de ces hommes, il serait facile de les prendre pour des forbans; heureusement ils n'en ont que l'air. L'officier fit preuve de la plus grande complaisance; il nous donna les indications nécessaires pour arriver au mouillage, et prit congé en nous souhaitant bonne chance.

Nous arrivâmes le soir en face de Manille; et d'après les indications que je donnai à Darluc, nous vînmes mouiller dans la rade même, par six brasses de fond. Comme il n'était pas tard, et qu'une pirogue nous avait déjà accostés, nous primes le parti de descendre à terre avant la visite de la douane et du capitaine du port. Je connaissais les êtres, et je savais que l'on pouvait fort bien atterrir sans encombres; aussi nous allâmes débarquer à San-Gabriel.

L'entrée de la rivière de Manille est, la nuit, d'un aspect charmant. Toutes les boutiques du murallon éclairées par leurs fanaux et leurs bombes de cristal; les marchandes en plein vent avec leurs torches résineuses; les pêcheurs vendant leur poisson; les navires caboteurs; les pirogues qui passent d'un endroit à l'autre et glissent sur l'eau comme des ombres; les noires murailles de la cité militaire; les métisses qui se promènent au milieu de Chinois et d'Indiens, tout cela présente un coup d'œil nouveau et animé, qui séduit vivement l'imagination.

Nous descendîmes donc à terre, Darluc, Farinoli et moi, et comme je connaissais beaucoup M. Louis Barreto, à qui notre capitaine voulait se consigner, je me chargeai de lui servir de guide et d'introducteur auprès de lui. Je demandai à l'*escolta*, dans la boutique d'un Chinois, la demeure de don Louis Bar-

reto : il n'en avait pas changé depuis mon départ de Manille, et nous nous dirigeâmes sur Quiapo.

A notre arrivée, toute la famille Barreto prenait le thé. Elle se composait de don Louis, de don Francisco, son cousin, que j'avais connu, en 1819, passager à bord du *Fils de France*, et de deux neveux ; tous les quatre Bengalis fort noirs, mais fort distingués ; de madame Barreto, qui était toujours très-jolie femme, et de ses filles, espèces de métisses bengalis d'une couleur peu agréable, et dans l'âge où les filles ont généralement peu de grâces. M. Barreto avait toujours conservé son luxe asiatique, son comfort anglais. Sa maison était grande et commode, sans être trop vaste ; placée sur le bord du Passig, elle jouissait de la fraicheur de la rivière, et ses larges varandas la garantissaient, pendant le jour, des ardeurs du soleil.

Don Francisco fut le premier à me reconnaître ; vint ensuite madame Barreto, qui me dit : « Soyez le bienvenu, infortuné compagnon de voyage de M. Pey-Tiong. Comment! c'est vous qui venez nous revoir après dix ans d'absence! Tenez, voilà l'enfant que vous me vîtes nourrir autrefois ; aujourd'hui c'est un grand garçon... Voici mes filles que vous faisiez sauter sur votre dos dans ce même appartement ; je ne vous permettrais plus maintenant des jeux de cette nature. » J'étais vraiment touché de l'accueil amical de cette excellente famille.

On servit le thé, et nous nous approchâmes de la table. Au nombre des invités se trouvaient des étrangers, des négociants espagnols, deux médecins, l'un Portugais et l'autre Français, ainsi qu'un capitaine anglais avec sa femme. M. Barreto apprit bientôt à Darluc qu'il avait pour lui des lettres de MM. Rabaud frères, ses armateurs de Marseille. Après le thé, M. Barreto alla chercher les lettres et les remit à Darluc. J'étais aussi impatient que lui de savoir ce qu'auraient arrêté ces messieurs, car mon

sort futur devait dépendre de leur décision, comme effectivement il en dépendait d'une façon déplorable. Mais n'anticipons pas sur le récit de longs et pénibles événements.

MM. Rabaud frères enjoignaient au capitaine Darluc de revenir par le cap de Bonne-Espérance, et ce fut la plus grande faute qu'ils purent commettre dans tout le cours de leur existence commerciale. En effet, Darluc en revenant au Pérou pouvait doubler ses capitaux; mais il connaissait ses armateurs, ils savait qu'ils étaient impitoyables pour les capitaines qui ne suivaient pas leurs instructions à la lettre. « Lorsque nous combinons une opération, disaient-ils avec raison d'ailleurs, si nous permettons à nos capitaines d'en changer quelques dispositions, nous risquons non-seulement de la voir mal tourner, mais nous pouvons encore ruiner celles qui s'y rattachent. Quand nous nous en remettons sur un capitaine du soin de conduire une opération, nous lui donnons alors carte blanche, et il fait ce que bon lui semble. » Darluc n'avait pas cette faculté, et il fut décidé que je resterais à Manille; car je voulais chercher les moyens de gagner de nouveau l'Amérique.

Nous retournâmes à bord le même soir, et nous revînmes le lendemain nous établir dans un hôtel tenu par un Suédois ou Danois nommé Hantelman, où je trouvai un compatriote, M. Borel, agent, en Cochinchine, de la maison Balguerie de Bordeaux.

L'air grandiose des maisons, le nombre infini de *birlochos* (cabriolets du pays) et des autres voitures qui sillonnent les rues; la rivière qui coupe la ville en deux, ou plutôt qui la partage en deux villes; tout, à Manille, indique l'activité et l'opulence d'une grande cité commerciale. Les Espagnols en prirent possession le 19 mai 1571.

Cette métropole se divise donc en deux parties distinctes :

Manille et Binondo, séparées entre elles par la rivière Passig, et réunies par un pont de pierre, construit, en 1630, par le gouverneur don Juan Niño de Tabora.

Manille proprement dite, ou la place d'armes de Luçon, la ville de guerre, est bâtie sur la rive gauche du Passig et entourée de fossés, de remparts flanqués de bastions : ces fortifications, commencées, en 1588, par don Santiago de Vera, continuées par don Juan Niño de Tabora, ont été augmentées d'année en année depuis 1762, époque où cette ville fut prise par les Anglais. Sa population est évaluée à vingt ou vingt-cinq mille habitants. Le capitaine général et l'archevêque y ont leurs palais, qui ne se distinguent que par leur lourde masse et le style incorrect de leur construction. Le premier de ces édifices forme l'une des façades d'une vaste place ; en face s'élève l'hôtel de ville, bâtiment d'une belle apparence. L'audience royale, les tribunaux inférieurs, le consulat ou chambre de commerce, presque toutes les autorités supérieures de la colonie, sont établis dans cette partie de la ville, où la plupart des fonctionnaires et des employés ont également leur résidence, ainsi que les personnes attachées au gouvernement. C'est le séjour de la noblesse, de la haute propriété, de l'aristocratie en un mot; mais par une singulière compensation, c'est aussi là que se trouvent le bagne et les galériens, renfermés dans le château de la Fuerça. Les plus beaux couvents de la colonie sont aussi dans cette partie de la ville, dont l'ensemble, avec ses rues parfaitement alignées, a quelque chose d'austère, de grave, de monacal. Plusieurs portes à sombres voûtes, garnies de ponts-levis, gardées par des postes de troupes de ligne de la garnison, ajoutent encore à ce sentiment de tristesse. Ces portes se ferment, les petites à huit heures; mais l'une des principales, appelée *Puerta-del-Parian*, qui est celle par où l'on passe pour

se rendre au pont, se ferme seulement à onze heures du soir. Un officier porte-clefs, accompagné d'un adjudant de place, est chargé de cette opération ; et lorsqu'il l'a terminée, il dépose les clefs chez le sous-gouverneur, qui prend le titre de lieutenant du roi.

Les maisons, bâties en rectangle ou en carré, sont en pierre et élevées d'un étage ; quelques-unes, mais c'est le petit nombre, ont des boutiques au rez-de-chaussée, cette partie de l'édifice étant presque toujours occupée par les écuries, les remises, l'algibé ou citerne, et quelques chambres servant de magasins. Une large porte conduit à une cour entourée par des écuries ouvertes par devant, afin que les chevaux, dans un pays aussi chaud, aient toujours de l'air. Le concierge, sa femme et ses enfants, sont installés sous la porte cochère, où l'on remise aussi les voitures. La citerne, placée sur un des côtés, forme une terrasse de plain-pied avec les appartements. Un balcon, ou espèce de varandas, entoure la partie intérieure du premier étage, et peut se fermer par des jalousies ou des fenêtres à coulisses garnies d'écailles au lieu de vitres. Cette longue pièce, appelée la *caida*, sert généralement de salle-à-manger. La partie extérieure est également entourée d'un balcon, qui fait saillie d'environ deux pieds sur la rue et se ferme de la même manière que la caida. Toutes les maisons sont couvertes en tuiles. Les rues sont pavées au milieu à la Mac'Adam, et sur les côtés de larges dalles forment trottoir, mais sans rebords, précaution exigée par le grand nombre de voitures qui pourraient occasionner des accidents fâcheux. Comme ces rues sont coupées à angles droits, on peut toujours, de quelque endroit de la ville que l'on se trouve, se rendre à l'une de ses extrémités, sans être obligé à un détour.

Binondo est le nom donné à la ville marchande, située sur la rive opposée du fleuve. Elle se compose de plusieurs quartiers



désignés sous les noms de San-Gabriel, Santa-Cruz, San-Fernando, San-Miguel, Binondo, et quelques autres. Cette seconde ville est bien moins régulière, mais infiniment plus agréable et moins triste que la ville de guerre, sa voisine ; elle s'étend sur la rive droite du Passig et sur les bords des canaux qui y aboutissent : c'est là que résident la plupart des négociants espagnols et étrangers ; les Chinois y ont leurs boutiques et leurs ateliers : c'est enfin la ville industrielle et commerçante, le centre de l'activité des affaires. Aussi la population y est bien supérieure à celle de Manille même, et on en évaluait à cette époque le chiffre de soixante à soixante-dix mille habitants.

L'embouchure de la rivière est garnie de deux longues jetées ; à l'extrémité droite on voit un phare placé sur une tour de cinquante à soixante pieds ; il est néanmoins beaucoup trop bas pour servir aux navires qui, la nuit, viennent chercher le mouillage, et n'est réellement utile qu'aux embarcations qui cherchent l'entrée de la rivière. Sur l'autre bout de la jetée est un petit bastion, dépourvu de canons. Cette embouchure est presque toujours obstruée par une barre de sable, amoncelée par les flots que soulève la brise du Sud-Ouest. Cependant il y a une passe qui permet parfois aux navires dont le tirant d'eau n'excède pas dix pieds d'entrer dans les grandes marées. La douane était alors établie dans le quartier San-Fernando, sur le côté droit de la rivière, près d'un fer à cheval servant de débarcadère pour les marchandises. C'est un grand bâtiment, encore debout aujourd'hui, je le présume, mais qui sert de vieille douane. Sa construction est circulaire : il a trois larges portes, une grande cour intérieure, des arcades et des magasins. La nouvelle douane, construite plus tard de l'autre côté du Passig, n'offre pas, à beaucoup près, les commodités de l'ancienne, quoiqu'elle ait une apparence plus monumentale.

L'habillement des classes aisées et de ceux qui se disent Espagnols est le même que le nôtre, aux modifications près, exigées par le climat. Tous les hommes indistinctement portent un chapeau de paille, une veste et un pantalon d'été communément blancs; l'habit ne se met le soir que pour les visites ou lorsqu'on doit se présenter devant les autorités. Les employés, les officiers et quelques Européens portent des habits ou redingotes en étoffes légères de laine ou de soie. Les dames qui se disent Espagnoles, nées soit dans la péninsule, soit aux Philippines, mais descendantes d'Européens, sont vêtues à l'européenne; comme elles ne portent point do corset, leur tournure manque souvent de grâce. Les métisses espagnoles ont un costume moitié européen et moitié philippinois, toilette entièrement dépourvue d'élégance, et qui consiste en une robe dont la coupe est loin d'être moderne, ou bien en un large jupon d'étoffe rayée appelée *cambaya*, attaché sur une chemisette de mousseline. Les hommes appartenant à cette classe ne montrent guère plus de goût dans leur parure que les dames. Un pantalon de soie très-large et très-court, brodé sur les poches et dans le bas; la chemise flottant par-dessus au gré du zéphyr; une longue et large veste de soie ou d'indienne; un immense chapeau de paille noire; l'indispensable parasol, et un mouchoir brodé sur l'épaule; tel est le costume d'un dandy métis.

L'Indienne et la métisse chinoise portent la *saya*, ou cambaya, qui recouvre une jupe unie et blanche, dont la partie inférieure est festonnée avec soin. Une pièce carrée en soie rayée et brodée sur ses bords entoure et serre le corps par-dessus la saya et descend depuis la ceinture jusqu'au genou; on la nomme *tapis*. La poitrine et les épaules sont recouvertes d'une chemisette de gaze ou de mousseline, ou plus généralement de tissus fabriqués dans le pays et appelés *nipis* et *piña*; ce vêtement est assez gracieux,

et finit même par plaire aux étrangers. Le *nipis* est une étoffe à raies de couleurs vives en soie et en fibres de la plante *nipa*, ou bien tirée de la côte des feuilles d'ananas. La *piña* est d'un blanc jaunâtre et entièrement fabriquée avec du fil tiré des feuilles de ce fruit (*piña* en espagnol). Cette étoffe est fort belle, et j'en ai vu que l'on peut comparer à la batiste la plus fine, quoiqu'elle se fasse à la main et par des ouvriers presque dépourvus de métiers.

Les femmes indiennes et métisses portent des sandales de velours, appelées *chinelas*, brodées d'or et d'argent, et ornées de paillettes, de clinquant ou de perles de couleur. Ces sandales sont pointues et tellement découvertes, qu'à peine peuvent-elles y introduire les trois premiers doigts du pied, ce qui les oblige à marcher la tête haute; sans cela elles ne pourraient conserver leur chaussure, qu'elles ont l'air de traîner à la remorque. Elles vont la tête nue, sans ornement, et les cheveux relevés; quelquefois, mais plus rarement, elles les laissent flotter librement.

L'Indienne ou métisse des Philippines est de taille moyenne, souple, élégante. Sa gorge est bien faite, mais elle se flétrit dès qu'elle a eu plusieurs enfants. Les hommes sont petits; les jeunes gens se serrent beaucoup la taille, afin de la faire paraître plus élancée. Enclins au vol et à la paresse, ils sont en même temps affables et hospitaliers. Dans les campagnes, lorsqu'un Indien aperçoit quelques compatriotes réunis autour d'un plat de riz ou d'autres mets, il s'approche sans être invité, s'accroupit comme les autres, et sans plus de cérémonie met la main au plat, mange, se lave les doigts et part. Jamais un étranger entré dans une case où l'on mange n'en sort sans avoir pris sa part du repas. Le penchant au vol de ce peuple tient peut-être à la facilité qu'il a de satisfaire ses besoins et au peu d'importance qu'il attache à la propriété. En effet, les objets qui servent dans cet heureux cli-

mat aux premiers besoins de la vie n'ont pour ainsi dire aucune valeur. La chaleur rend les vêtements presque inutiles, ils sont un luxe ou une superfluité. Le bambou, le cocotier, la nipa et d'autres arbres qui abondent dans son pays, lui fournissent des matériaux pour sa case. Quant à sa nourriture, un sac de riz coûte peu (1), et il se le procure aisément, soit par quelques journées de travail, soit en ensemençant un champ dont il obtient le fermage avec facilité. Les rivières et la mer fourmillent de poissons; la volaille s'élève autour de sa case et ne demande aucun soin; plusieurs légumes croissent sans culture; les coquillages, les crabes abondent sur la plage. A quoi lui servirait son activité, et pourquoi reconnaîtrait-il la nécessité d'un travail indispensable dans notre vieille Europe?

Dans le nord et dans les climats tempérés, le travail est un besoin; c'est plus encore, c'est un devoir dont on a fait avec raison une vertu, car c'est sur lui que repose l'ordre social; dans les contrées tropicales, la nature prodigue d'une main libérale les moyens d'existence; c'est là qu'elle développe sa puissance d'organisation et qu'elle étale ses plus sublimes beautés; chez nous ce n'est pas pour le pauvre que le soleil dore les guérets et mûrit les moissons, il faut qu'au prix d'un rude labeur il achète sa part des biens que la Providence fait croître pour tous; tandis que dans le midi un pied de bananier et quelques cocotiers suffisent à la subsistance d'une famille, et la nature les a répandus partout, ainsi qu'une foule d'autres végétaux et de plantes nutritives.

La chaleur de la température adoucit la vie et réduit à peu de chose ses plus absolues nécessités; satisfaits de peu, sobres parce que le climat l'exige, ne connaissant la misère que de nom,

(1) Un sac de 130 livres vaut d'une demi-piastre à une piastre, selon les localités.

pourquoi les habitants de ces contrées éprouveraient-ils les besoins d'une vie active, agitée, et les anxiétés de l'ambition, puisque leur existence peut s'écouler imprévoyante et cependant heureuse?

Tel est l'Indien des Philippines, lorsqu'il vit dans la solitude de ses campagnes; mais dès qu'il approche des villes, dès qu'il éprouve le contact de la civilisation, il en acquiert les vices : il devient voleur. Sa passion pour le jeu et surtout pour les combats de coqs tient au besoin qu'il a d'être remué par de vives et puissantes émotions; elle absorbe chez lui tout autre sentiment, et dégénère en une sorte de frénésie, dont on ne saurait se faire idée. Un Tagal porte toujours son coq avec lui; dans ses courses, dans ses visites, à la ville, à la campagne, il est l'objet de ses plus tendres affections; si par extraordinaire il l'a laissé au logis, en rentrant il ne s'informe point de sa femme ou de ses enfants, il s'assure si son coq a reçu sa provende; il le caresse, lui prodigue les noms les plus tendres, le baigne, le nettoie, le soigne avec affection comme le bien le plus précieux. C'est qu'en effet un bon coq, bien dressé, vaillant au combat, peut devenir pour son maître une source de richesses, par les nombreux paris qu'il peut lui faire gagner. Toute la basse classe de la population est adonnée à cette passion. Il n'est pas rare de voir dans la rue deux soldats, le bonnet de police sur l'oreille, un coq sous le bras, s'arrêter, s'aborder, mettre de suite les deux champions en présence, les exciter du geste et de la voix, et être aussitôt entourés de la foule qui ouvre les paris pour ou contre chacun des athlètes. Mais ce ne sont que les préludes des grands combats qui se renouvellent chaque jour dans divers endroits de la ville. Le gouvernement de Manille profite de cette passion pour l'exploiter; son produit forme une partie du revenu public. Les combats de coqs sont affermés; certains emplacements leur sont

destinés; les hommes ne payent pas d'entrée; chaque coq destiné au combat est taxé à trois réaux, et les autres à un réal seulement. C'est là que l'on peut juger de l'exaltation de cette singulière passion, qui attache et émeut le peuple à un aussi haut degré que nos mélodrames des boulevards. On dirait, à voir l'ardeur furieuse dont ces animaux sont animés, qu'ils comprennent le rôle qu'ils vont jouer, et qu'ils ne doivent sortir de la lice que triomphateurs ou victimes. Ce n'est ni leur bec ni leurs ergots qui leur servent à combattre, mais des éperons d'acier fin et affilé attachés à leurs pattes et dont ils se servent avec une merveilleuse dextérité.

J'ai dit que l'Indien tagal ou manillois était voleur; sous ce rapport il est passé maître. Il serait difficile de mettre plus d'adresse et de souplesse dans le vol; et les industriels qui exploitent cette branche dans les promenades, les théâtres et les rues de Paris doivent baisser pavillon devant lui. Un bambou appuyé contre une fenêtre ouverte lui suffit pour l'escalader; il grimpe à ce bâton avec l'agilité d'un écureuil; il s'en sert pour franchir les murailles en un clin d'œil, pour monter aux balcons, d'où il pénètre dans les appartements sans le moindre bruit, et s'empare de tout ce qui lui tombe sous la main.

CHAPITRE SIXIÈME.

Priviléges accordés par l'Espagne. — Confréries religieuses. — Moines. — Colonisation chinoise. — Émigrations périodiques de la Chine. — Les Chinois aux Philippines. — Mœurs. — Volcans. — Tremblements de terre.

Depuis la reconnaissance du Mexique par l'Espagne, Manille a renoué ses anciennes relations commerciales avec cette république. Toutefois, son commerce est loin d'avoir retrouvé sa première splendeur. Sous le régime espagnol, la compagnie des Philippines, possesseur de capitaux considérables, avait le privilége de l'approvisionnement du Pérou et des Philippines (1). Manille était le centre de ses opérations. Cette ville regorgeait d'or. Ses confréries religieuses possédaient d'immenses richesses et prêtaient à la grosse, à un intérêt à la vérité très-élevé, mais qui était proportionné aux grands bénéfices que faisait l'emprunteur. Les officiers de la marine marchande étaient très-recherchés et parfaitement payés. Un premier pilote gagnait avec facilité dans un voyage des Philippines au Mexique cent à cent cinquante mille francs, tant par ses appointements que par son *port permis* et ses pacotilles, avec lesquels il était assuré de doubler ou de tripler ses capitaux. La métropole avait accordé à la ville de Manille un autre privilége, qui était une source de bien-être pour un grand nombre de familles, mais qui par sa nature por-

(1) Cette compagnie, qui aurait pu faire de grands bénéfices si elle avait été bien administrée, commença avec trois fois plus de capitaux que la compagnie anglaise des Indes orientales ; elle s'est ruinée en enrichissant tous ses facteurs, tandis que la compagnie anglaise est parvenuo à posséder des contrées dix fois plus étendues que tout le territoire de la Grande-Bretagne.

tait obstacle au développement du commerce. Le mécanisme de cette institution est curieux ; je vais le faire connaître.

Manille avait le droit de posséder deux ou trois navires qui sont devenus célèbres sous le nom de *galions*; ils étaient armés pour son propre compte et exclusivement employés au commerce du Mexique ; le commandement en était donné à un officier de marine nommé par le gouveneur général. Des employés d'administrations, des officiers, des veuves, leurs enfants, avaient droit à un nombre déterminé de tonneaux sur ces *galions*; c'était ce que l'on nommait des *boletas*, et leurs possesseurs vendaient ces droits aux négociants ou spéculateurs de la ville, qui s'en servaient pour faire des expéditions de marchandises à Acapulco. C'était sans contredit un sentiment louable d'humanité qui avait inspiré l'idée de ce singulier monopole, à une époque où les principes économiques du commerce étaient encore dans l'enfance; les colonies espagnoles étaient elles-mêmes un monopole colossal en faveur de la mère-patrie, et l'on ne trouva rien de mieux que d'appliquer aux individus le système qui régissait l'état. Les Philippines n'avaient pas de débouché, il fallait tous les ans y envoyer des sommes considérables du Mexique pour payer les autorités, les troupes, la marine, le clergé et pour parer aux autres dépenses coloniales. Ce fut pour satisfaire à ces besoins que l'on institua ce privilége. J'emprunterai à M. Legentil ce qu'il dit de ce commerce, sa relation étant assez exacte.

« Le commerce des Philippines, » dit-il (2ᵉ vol., p. 203) en parlant de celui qui se fait par ces *galions*, , « est partagé entre « tous les habitants qui sont immatriculés inscrits à la maison de « ville de Manille; il est défendu aux étrangers, même aux habi- « tants de la Nouvelle-Espagne. La vente des *effets* se fait à Aca- « pulco; ils y sont portés par les *galions* que l'on construit à « Manille aux frais du roi, à l'effet d'entretenir les communica-



« tions de la Nouvelle-Espagne avec les îles Philippines, pour y « conduire l'argent nécessaire pour la manutention du temporel « et du spirituel de ces îles, ainsi que les missionnaires et les « troupes. L'embarquement des effets et marchandises se fait « donc sur les *galions* de Sa Majesté, mais avec de certaines res- « trictions : il demeura un temps sans être limité, savoir, de « 1565 à 1604. Cette année Sa Majesté le limita, et le fixa à « deux cent cinquante mille piastres de principal en marchan- « dises, qui pourraient aller à Acapulco, et cinq cent mille « piastres de retour. Aujourd'hui (1768), par une nouvelle « ordonnance, Sa Majesté a fixé à cinq cent mille piastres « (2,625,000 fr.) le fonds ou le capital des marchandises, à un « million (5,250,000 fr.) de retour, en payant les droits de « sortie à Manille, et d'embarquement à Acapulco. Pour régler « ce que chacun peut embarquer, on arque ou on jauge le vais- « seau; et selon le nombre des ballots qu'il peut porter, on « règle à chacun l'intérêt ou la part qui lui appartient; de sorte « que sur quatre mille pièces qui sont réglées à une vare et un « quart de long, deux tiers de large, une de hauteur, il doit « entrer 125 piastres de principal dans chacune, dont le retour « est de 250 ; c'est-à-dire que les 500,000 piastres de *port permis* « sont réparties dans quatre mille pièces, de façon que chaque « pièce ne puisse contenir que pour 125 piastres de marchan- « dises, ni plus ni moins. Mais l'abus s'était accru à un tel point, « qu'en 1766 elles en contenaient plus de deux cents, puis- « qu'elles se vendaient sur la place 200 et 225 piastres. Nous « verrons bientôt ce qui arriva.

« On forme de ces quatre mille pièces mille ballots. Il se « fait à l'hôtel de ville une assemblée, à l'effet de régler l'affaire « des *bolètes* (boletas); c'est ainsi qu'on nomme l'intérêt que les « particuliers ont sur le *galion*; le gouverneur, le fiscal et le

« doyen de l'audience royale, président à cette assemblée; il y a « un alcade ordinaire, un régidor, et huit citoyens en qualité « d'entremetteurs, avec voix délibérative. C'est dans cette assem- « blée que l'on régle ce qui appartient à chacun sur les quatre « mille pièces ou bolètes; aux uns on accorde plus, aux autres « moins, selon leur rang de citoyens et leur qualité. Les veuves « ont part à ce commerce comme les autres citoyens; les pau- « vres y ont également part; pour cet effet, on partage la pièce « ou la bolète en six parties, et on en donne un sixième, deux « sixièmes.

« Or, comment embarquer un sixième ou deux sixièmes de « bolète? — Plusieurs personnes s'associent ensemble pour for- « mer une bolète. Ceux qui ne peuvent embarquer, faute de « facultés, s'arrangent avec d'autres auxquels ils vendent leur « port-permis. Les bolètes étaient fort chères en 1766, puisque « je les ai vu vendre jusqu'à deux cents et deux cent vingt-six « piastres, pendant que, selon l'ordonnance, le principal ne pou- « vait être que de cent vingt-cinq. »

Quelques années après, les négociants de Manille avaient obtenu du gouvernement métropolitain l'autorisation, qu'ils sollicitaient depuis long-temps, de faire des expéditions au Mexique pour leur propre compte; dès lors le commerce et le monopole des galions furent anéantis, et ces navires restèrent désarmés dans le port de Cavite : le commerce en fit construire d'autres plus petits, il en acheta au Bengale; ses opérations prirent un haut degré d'importance et d'activité, et tout Européen qui désirait travailler trouvait de suite à s'employer très-avantageusement.

Les couvents ne cessèrent pas de prêter à la grosse sur les galions lorsque le commerce fut devenu libre. Ils étaient immensément riches; presque toutes les maisons de la ville pro-

prement dite, de Manille (sans y comprendre Binondo), leur appartenaient; ils possédaient de vastes et magnifiques domaines ruraux (*haciendas*), dont le revenu était très-considérable; en outre ils avaient formé des confréries nombreuses, dont ils étaient les trésoriers, et dans lesquelles ils s'efforçaient d'attirer les habitants les plus opulents. Riche ou pauvre, aucun des membres n'oubliait la confrérie dans son testament, et plusieurs lui léguaient la totalité d'une fortune quelquefois colossale. On voit combien de richesses devaient être enfouies dans les couvents, et combien les moines étaient intéressés à les faire fructifier en les livrant à la circulation.

Pour un voyage à la Nouvelle-Espagne, qui durait de douze à quinze mois, le taux de l'intérêt était de 30 p. °/₀; pour le Bengale, les côtes de Coromandel et celles de Malabar, de 20 p. °/₀; pour Batavia et les archipels de la Malaisie, de 15 p. °/₀; ces deux derniers voyages duraient ordinairement de huit à dix mois.

Beaucoup de lecteurs vont crier au scandale contre l'accumulation de ces richesses entre les mains de moines, voués par état et par devoir à la pauvreté. Nous ne dirons pas le contraire; mais on a tant écrit sur ce sujet, que nous croyons pouvoir nous dispenser d'y ajouter un seul mot; seulement nous rappellerons que les Philippines sont une conquête des ordres religieux, qu'ils y ont été les instruments de la civilisation, qu'ils ont arraché les Indiens à leur vie sauvage, qu'ils les ont soumis et disciplinés par leur persévérance et leur courage, et qu'ils les protégent et les défendent avec zèle contre les concussions des alcades et des autorités civiles. Quant aux fonds qu'ils plaçaient dans les spéculations maritimes, comme le commerce ne s'en plaignait pas, il nous semble que leur conduite ne doit pas être trop sévèrement blâmée.

Lorsqu'en 1565, l'Espagne envoya une expédition sous les ordres de don Lopez de Legaspi pour prendre possession des Philippines, il y avait à bord de ses vaisseaux des religieux augustins et récollets. L'esprit de prosélytisme, qui distinguait cette époque et surtout la nation espagnole, devint dans ces îles comme en Amérique un puissant moyen de succès; la croix prêta son appui à l'épée, et ce système à la fois religieux et politique donna à la colonisation un caractère de stabilité et d'homogénéité dont aucune nation n'avait encore fourni l'exemple. Les Anglais dominent les nations qu'ils ont assujetties; mais ils ne les convertissent pas à leur foi, ils ne leur imposent pas un ordre uniforme de lois et d'institutions; ils ne sont ni législateurs ni colonisateurs; ils sont conquérants, marchands ou facteurs.

Les prédications des moines subjuguèrent bientôt des populations ignorantes et dociles; d'autres moines arrivèrent, et l'on peut dire que l'activité de leur zèle conquit au Christ et à l'Espagne plus de sujets que les armes. Il faut aussi ajouter à leur honneur que les Philippines ne furent point souillées de ces actes atroces de cruauté dont l'humanité eut ailleurs à gémir. Les moines devinrent tout-puissants; ils y gouvernèrent souverainement plus d'un million d'Indiens qu'ils avaient convertis. Mais fondateurs de leurs puissance, ils voulurent la conserver; les villages furent gouvernés par des curés sortis des couvents de Manille; on ne put jamais les contraindre à exécuter les décrets qui leur ordonnaient d'enseigner la langue espagnole à leurs néophytes; chargés de l'instruction des jeunes Indiens, ils leur apprenaient à lire et à écrire, mais dans la langue de leurs pères, afin de mieux assurer leur domination et d'empêcher toute communication entre leurs sujets et les Espagnols. Ces curés vivaient dans une véritable splendeur; entourés d'In-

diens qui les regardaient comme des émanations de la Divinité, ils étaient entièrement indépendants, et ne reconnaissaient point l'autorité du clergé séculier de Manille; ils refusaient de se soumettre aux visites diocésaines des évêques; mais ils exécutaient ponctuellement les ordres du gouverneur et ceux des autorités civiles et militaires, et faisaient exactement payer l'impôt, dont ils étaient parfois les collecteurs.

Les moyens qu'ils employaient pour conserver leur ascendant sur l'esprit des Indiens n'ont pas toujours été avoués par la morale; on leur a reproché de tolérer une foule de superstitions païennes; dans les grandes fêtes, ils faisaient exécuter par de jeunes Indiens des deux sexes des danses profanes devant l'autel, afin de rehausser ainsi l'éclat et la pompe des cérémonies religieuses.

J'ignore si les moines administrent encore le fouet aux femmes et aux jeunes filles, pour stimuler leur zèle et les forcer de remplir leurs devoirs religieux; voici ce que je trouve à ce sujet dans *le Voyage de Legentil :* « Quelquefois les Pères administraient eux-mêmes la fustigation; d'autres fois ils avaient des exécuteurs chargés de cette besogne. A une petite lieue de Manille est une paroisse nommée *Las Penas* (les Roches); elle est desservie par un prêtre séculier; il y a une petite église, bâtie en bambous et couverte de paille; c'est un endroit charmant. On y va souvent dîner en partie de plaisir, ou s'y promener dans l'après-midi. Un dimanche, don André Roxo et sa femme m'engagèrent à y aller dîner avec eux. Comme nous nous promenions ensemble dans la campagne fort près du village, nous aperçûmes beaucoup de monde assemblé à l'entrée de ce même village; nous avançâmes de ce côté pour savoir ce que ce pouvait être; c'était une femme qui ce jour-là n'avait pas ouï la messe, et que l'on conduisait à l'église pour lui donner le fouet; elle

était conduite par un exécuteur ; celui-ci avait sur son épaule un grand martinet qui lui descendait jusqu'au milieu du dos; le padre (le curé), plus noir que blanc, était derrière; suivait la foule d'Iudiens, mais d'Indiennes surtout, que l'on obligeait d'assister à cette cérémonie pour leur apprendre à ne plus manquer à la messe. »

Les moines qui avaient colonisé les Philippines distribuèrent des terres aux indigènes, en s'en réservant pour eux-mêmes une partie; mais la plupart d'entre eux ignoraient l'agriculture, et ils ne purent faire faire de grands progrès à leurs néophytes, qu'ils surchargeaient d'ailleurs de pratiques religieuses. Les Chinois pouvaient donner aux arts et à la culture une impulsion rapide, et cette considération eut sans doute pour effet d'atténuer l'esprit d'intolérance des religieux, qui espéraient d'ailleurs les convertir à la foi. De temps immémorial les Chinois fréquentaient cette contrée, et lorsque les Espagnols en prirent possession, ils les y trouvèrent en grand nombre ; ce nombre augmenta encore considérablement avec les développements du commerce entre Manille et l'Amérique. Mais les Chinois sont peu portés à se livrer à l'agriculture hors de leur patrie, du moins personnellement et de leurs propres mains. Lorsqu'ils s'occupent d'exploitations sur une échelle un peu grande, ils se contentent de diriger les travaux qu'ils font exécuter par les indigènes. Il en est de même, du reste, pour les Européens et presque tous les habitants des contrées tempérées.

Cependant les Chinois, hommes laborieux, économes, intelligents, offrirent de défricher ou de faire défricher les terres; ils proposèrent de fonder des manufactures et toute espèce d'industrie, à la condition qu'on leur abandonnerait la propriété des terres qu'ils auraient mises en valeur, et que les impôts qui pesaient sur eux seraient réduits. C'était le moyen d'établir à



l'extrémité de l'Asie une colonie florissante : mais le gouvernement espagnol n'accueillit pas cette demande; peut-être eut-il raison, si l'on pense aux soulèvements fréquents des Chinois, qui, deux fois surtout, mirent la colonie à deux doigts de sa ruine.

En 1603, leur révolte dura quinze jours; la population chinoise du seul faubourg de Binondo s'élevait alors à vingt-cinq mille hommes, sans compter ceux qui habitaient en grand nombre les villages environnants; ils se proposaient d'exterminer les Européens et de s'emparer de l'île; heureusement le complot fut révélé par une femme tagale au curé de Quiapo; celui-ci se hâta de prévenir le gouvernement, et les Espagnols eurent le temps de se préparer à la défense. Néanmoins l'attaque des Chinois fut si vive, qu'ils enlevèrent un poste avancé du faubonrg, dont les cent cinquante défenseurs furent aussitôt massacrés; mais enivrés de ce premier succès, ils firent tomber sous leurs coups plusieurs Tagals; ce fut la cause de leur perte. Les indigènes se réunirent aux Espagnols; et bientôt les rebelles, refoulés de toutes parts, furent obligés de se sauver dans les montagnes de Batanga, où ils se sont perpétués par leur mélange avec des femmes indiennes; le chef de la révolte, le Chinois Engcan, fut pendu et sa tête mise dans une cage au haut d'un poteau : c'est cette race connue à Manille sous le nom de *Sangleyès*, qu'on reconnaît à leur teint moins olivâtre que celui des Tagals et à leur physionomie toute chinoise. A la même époque il existait près de Manille une colonie de Japonais réfugiés; séduits par l'exemple des Chinois, ils prirent les armes pour les seconder, mais ils partagèrent leur sort, et furent battus; leur grand et beau village de Dilao fut réduit en cendres; on passa au fil de l'épée un grand nombre de rebelles, et le reste fut embarqué et chassé de la colonie.

L'année 1639 vit éclater une nouvelle insurrection. Plus de vingt mille Chinois des campagnes se soulevèrent, et réunis à ceux de Binondo, s'emparèrent des faubourgs; toute la population espagnole prit les armes. Après huit jours de combat, les rebelles furent défaits, et comme leurs devanciers, ils allèrent chercher une retraite dans les montagnes de l'intérieur de Luçon. Il y a quelques années, des Espagnols qui avaient pénétré dans ces contrées retirées furent surpris d'y trouver de nombreux villages bien construits, des terres mieux cultivées que celles des indigènes, et dont les habitants portaient sur leurs traits caractéristiques et conservaient dans une foule d'usages la trace de leur origine.

Peu de temps après cet évènement, l'audience royale de Manille rendit un décret pour limiter à vingt mille le nombre des Chinois qui seraient admis dans la colonie. En 1709, le comte de Lizarraga, en prenant le gouvernement des Philippines, renvoya un très-grand nombre de Chinois et ne garda que ceux dont on ne pouvait pas se passer; mais leur nombre s'est toujours accru sous ses successeurs.

Les émigrations chinoises, périodiques comme le flux et le reflux de la mer, viennent presque en totalité des contrées méridionales, situées vers l'embouchure du Tigre et dans le voisinage de Canton, qui est le grand exutoire de l'empire. C'est la ville elle-même, avec les provinces de Fokien, d'Hainan et quelques contrées limitrophes, qui en fournissent les éléments.

Il est assez curieux d'étudier les phases de cette émigration. Les lois du céleste empire l'interdisent rigoureusement, en rappelant aux habitants le respect qu'ils doivent aux mânes de leurs ancêtres; mais comment exécuteraient-ils ces lois lorsque la faim les presse et que le sol natal leur refuse la subsistance?

Après la dernière conquête des Tartares, les Chinois se jetè-

rent sur l'île de Formose, pour se soustraire au joug de leurs vainqueurs; l'île reçut une foule immense de réfugiés, et sous leurs mains industrieuses elle a changé de face : pas un coin de son territoire qui n'ait été parfaitement cultivé. Mais ceci est un évènement à part et tout à fait séparé de l'ordre accoutumé de l'émigration chinoise. Voici quelle est sa marche régulière :

Les contrées les plus voisines de la Chine sont celles qui naturellement et de tout temps ont attiré le plus d'émigrants. Au Tonkin et à la Cochinchine, ils forment la moitié de la population. A Siam, ils la dépassent, depuis qu'un aventurier chinois, élevé sur le trône il y a environ soixante-dix ans, y attira ses compatriotes. A Java, sir Stampford Raffles évalue leur nombre à quatre-vingt-dix ou cent mille, établis principalement à Batavia, à Samarang, à Sourabaya, à Bentam et à Palembang. Aux Philippines, on en compte au moins quatre-vingt mille qui résident à Manille et dans les environs; ils forment la masse de la population du faubourg de Binondo. On estime le nombre de ceux qui habitent les autres îles de la Malaisie et les Moluques à plus de quatre cent mille. Il y en a au moins quatre-vingt mille à Sincapour, à Pulo-Pinang, à Malacca, et dans la contrée voisine. Enfin le flot de cette émigration s'étend, mais en s'affaiblissant graduellement, du royaume des Birmans au Bengale à Madras, dans toute la presqu'île de l'Inde, à Bourbon, et jusqu'à Rio-Janeiro et Cayenne, où l'on en trouve encore quelques vestiges : c'est là qu'il vient mourir.

Les jonques et les somes chinoises qui arrivent à Manille y apportent chaque année de dix-huit cents à deux mille passagers de cette nation; à Java, il en arrive un nombre un peu supérieur; dans l'archipel indien, de six à sept mille, et autant environ pour les autres contrées; de sorte, que l'on peut évaluer à vingt mille le chiffre annuel de ces émigrants. On voit qu'il est

de beaucoup inférieur à celui des Européens en Amérique, qui, dans certaines années, dépasse quarante et cinquante mille individus; mais en Chine l'émigration est défendue, tandis qu'en Europe elle est non-seulement permise, mais encore encouragée dans certains états, qui s'efforcent très-sagement de se débarrasser d'une superfétation de population dont l'excès est le fléau de notre état social, car c'est dans son sein que les fauteurs de troubles trouvent des recrues et que le crime marque ses victimes.

Les jonques n'ont jamais de femmes à bord; il en résulte que les Chinois, fort peu partisans du célibat, se marient ou vivent avec des femmes du pays : la population chinoise des îles se compose, pour les deux tiers, de Chinois métis ou sang mêlé, et d'un tiers de Chinois pur-sang. Beaucoup d'entre eux, d'ailleurs, lorsqu'ils sont parvenus à amasser la fortune plus ou moins considérable qu'ils ambitionnaient, retournent dans leurs foyers pour revoir les tombeaux de leurs aïeux, et y mêler leurs cendres aux cendres de leurs pères. L'amour de la patrie est un des beaux côtés du caractère chinois; ils sont même souvent atteints d'une sorte de nostalgie. Lorsqu'ils ont liquidé leurs affaires et réalisé leurs capitaux, ils s'embarquent sur les jonques qui mettent à la voile avec la mousson du Sud-Ouest, et qui sont arrivées avec la mousson opposée.

Néanmoins ces départs laissent peu de vide; ils n'altèrent pas la marche ascendante de l'émigration, et l'on peut dire que sans les obstacles qui la gênent à son point de départ, elle envahirait bientôt toute l'Asie méridionale, et irait peupler, d'une nouvelle race croisée par ses mélanges, la Malaisie, la Nouvelle-Guinée, et jusqu'à la Nouvelle-Zélande.

Il serait injuste de juger un peuple d'après les individus qui composent l'émigration; les Chinois qui arrivent à Manille sur

les jonques ne sont pas, comme on le pense bien, l'élite de la nation; et à la parcimonie de leur équipement, on voit d'un seul coup d'œil qu'ils n'appartiennent ni aux classes opulentes, ni même aux classes aisées; quelques nippes, un panier d'ustensiles, quelques fruits, une natte pour se coucher, voilà de quoi se compose leur bagage. En débarquant, ils doivent d'abord payer un droit de capitation, nommé *derecho de cola* (droit de queue), à cause de ces longues queues dont les Chinois ornent leurs chefs, et que les Espagnols ont prises pour une superfluité luxueuse qu'ils avaient bien le droit de considérer comme matière imposable. Ce droit est de sept piastres ou trente-sept francs environ; il faut en outre que le nouvel arrivant acquitte le prix de son passage de douze à quinze piastres, et il est fort rare que l'état de sa bourse lui permette de satisfaire à ces deux exigences; mais ses compatriotes sont là pour le tirer d'embarras, pourvu toutefois qu'il s'engage à s'acquitter envers son libérateur par son travail. Le temps de son apprentissage est assez rude, il lui permet d'étudier le pays et d'apprendre à imiter son patron, qui a commencé comme lui.

Le Chinois est naturellement voluptueux et sensuel; il aime la table et les plaisirs : mais dans la vie qu'il se fait pendant son émigration, il sait sacrifier ses penchants au travail, et n'oublie jamais qu'il ne s'est expatrié que pour faire fortune. Il vit sobrement, en s'entourant toutefois d'un certain comfort, comme disent les Anglais; son intérieur est arrangé avec ordre et propreté; il est bien logé, bien habillé, bien nourri, mais toujours avec la plus grande économie. Tout le luxe qu'il peut déployer, les moments de plaisir et de joie auxquels il peut se livrer, sont réservés pour les grandes solennités, telles que les fêtes, mariages, naissances d'enfants; c'est principalement à l'occasion du décès de ses parents qu'il aime à étaler son faste;

alors, tout abonde chez lui : mets délicats, musique, acteurs, amusements de toute espèce, riches joyaux, brillantes parures, rien n'y manque. Et puis vient le jeu, le jeu effréné, accompagnement indispensable de ces réunions et qui caractérise le génie rapace et avide de ce peuple.

Naturellement industrieux, les Chinois exercent à Manille toutes les professions manuelles, depuis la plus modeste jusqu'à la plus élevée, depuis l'état de cordonnier jusqu'à celui de mécanicien, d'orfèvre, de joaillier; ils sont surtout remarquables par leur esprit d'imitation. Il est rare, du moins à Manille et aux Philippines, de les voir s'occuper d'agriculture; on n'en compte peut-être pas deux mille dans la colonie qui suivent cette carrière; et ceux qui s'y adonnent, se bornent à la culture des légumes et des fleurs. Il paraît qu'il n'en est pas de même dans les autres îles Malaises et particulièrement à Java, où, sous ce rapport, ils sont fort au-dessus des indigènes, et placés en première ligne pour l'intelligence des exploitations rurales; à la vérité, ils n'exécutent pas les travaux par eux-mêmes, ils les font faire par les gens du pays qu'ils dirigent.

Ces hommes, sortis si pauvres de leur pays, savent pour la plupart lire et écrire. Le moindre petit marchand de Binondo a ses livres tenus avec un ordre et une régularité parfaite; ce peuple est né pour le commerce. Il se montre ingénieux, entreprenant et prudent à la fois, et je dois ajouter qu'il a grand soin de cacher dans ses arcanes les plus secrets une source de bénéfices qu'on n'avoue pas plus en Chine qu'en Europe; en un mot, les Chinois sont dans l'Asie orientale ce que les Juifs sont chez nous, et les Arméniens en Turquie, dans la Perse et dans l'Inde.

Les incendies sont très-fréquents à Manille, surtout dans les faubourgs, dont les maisons pour la plupart sont construites en bambou et en bois; souvent des misérables les occasionnent

dans l'espoir du vol ou dans celui de la vengeance : ils n'hésitent pas à mettre le feu à la couverture d'une case, et s'il fait un peu de vent, le feu se propage avec une rapidité effrayante. Ces tristes évènements se répètent très-souvent dans les quartiers manufacturiers habités par les Chinois, que les Indiens abhorrent et qu'ils massacreraient tous sans pitié, si l'autorité les laissait suivre l'impulsion de leur haine.

A l'époque où j'habitais la maison du docteur Godefroy, dans la rue Royale de Binondo, nous fûmes éveillés un jour, pendant notre sieste, par les cris sinistres : *Fuego! fuego!* au feu! au feu! Nous nous hâtâmes de sortir, après nous être armés, précaution nécessaire dans ces occasions, et nous courûmes vers le foyer de l'incendie, de l'autre côté de la rivière qui sépare Binondo de Santa-Cruz. Que l'on se figure l'effet que produit un tison enflammé sur un toit de feuilles de latanier séchées par un soleil de quatorze degrés de latitude; rien ne peut empêcher que la maison ne soit dévorée par les flammes, à moins de la jeter par terre.

Parvenus, non sans peine et sans efforts, sur le théâtre du feu, nous fûmes témoins de déplorables scènes de confusion et de désastre; c'étaient des cris, des hurlements effrayants, les bambous éclataient comme des coups d'espingole, et sautaient jusqu'à deux cents pieds de distance, où ils allaient propager l'incendie; des femmes éplorées fuyaient emportant leurs enfants et leurs effets les plus précieux; les Chinois paraissaient en délire, tant ils étaient désespérés; des troupes arrivaient pour maintenir l'ordre et prévenir des vols qu'elles commettent souvent elles-mêmes; des maisons s'écroulaient avec fracas de toutes parts, et l'on voyait des chevaux, des chiens et toutes sortes d'animaux fuir épouvantés dans toutes les directions.

Le quartier très-commerçant de Santa-Cruz, celui si populeux

de Quiapo, furent, en moins d'une heure, totalement embrasés. Le vent soufflait avec assez de forco, ot s'il n'eût pas cessé vers les quatre heures, tout Santa-Cruz et les nombreux magasins de *l'Escolta* eussent été dévorés par l'incendie. Enfin, trois heures après, six mille maisons étaient devenues la proie des flammes, et une population de vingt-cinq mille âmos se trouvait sans asile.

La vie de Manille était alors ce qu'elle est encoro sans doute aujourd'hui, car les mœurs et les habitudes des Espagnols changent peu. Je parlerai d'abord des blancs; ils se lèvont généralement de fort bonne heure. Hommes et femmes se baignent, soit dans leurs maisons, en se versant de l'eau sur la tête et sur le corps pendant une demi-heuro, soit dans les diverses rivières qui avoisinent la ville, et sur les bords desquelles sont construits des bains de bambou.

L'Indien et le métis en font autant, mais en plein air : cette foule, plongeant et s'ébattant dans l'eau, offre, le matin, un spectacle curieux et amusant. Au sortir du bain, on prend le thé ou le chocolat.

Les femmes s'occupent peu du ménage, et passent leur vie dans un doux *far niente;* les hommes sortent; les employés vont à leurs bureaux, les négociants à leurs comptoirs, souvent à pied, le soleil n'étant pas oncore fort élevé. C'est le moment le plus agréable de la journée. La vie alors est active; les bazars se remplissent; les habitants de la campagne affluent de toutes parts; les embarcations se croisont en tout sens sur la rivière et dans la baie; on transporte, on charge les marchandises; on entre et l'on sort des églises; enfin c'est à ce moment de la journée que la ville est animée de la plus grande activité; une fraîche brise de terro, qui arrive des montagnes, apporte le parfum des fleurs, l'odeur de la verdure, et embaume l'atmosphère qu'elle rafraî-

chit. Mais à mesure que le soleil s'élève sur l'horizon, les rues deviennent désertes, des tentes s'élèvent au-dessus des magasins, les jalousies se ferment, quelques rares voitures parcourent encore la ville et finissent toutes par rentrer. A midi un peu de mouvement se laisse apercevoir : c'est l'heure du dîner. Les personnes qui ont été retenues par leurs occupations rentrent chez elles; on se met à l'aise et l'on dîne; après le dîner on fume; puis toute la population se couche et fait la sieste, depuis les plus opulents jusqu'au simple batelier, qui s'étend à l'ombre et laisse passer la chaleur. Vers quatre heures la sieste est terminée. On prend de nouveau le chocolat ou le thé; les voitures conduisent les employés à leurs administrations, les négociants à la douane, le médecin à ses malades, l'Indien à ses travaux; les marchands chinois ou métis rouvrent leurs boutiques; et l'animation croît par degré, à mesure que le soleil s'approche de l'horizon. Vient le soir : toutes les voitures sortent et se dirigent vers la promenade de *la Calzada*, qui entoure la ville de guerre; elles se croisent avec une rapidité extraordinaire, se suivent, cherchent à se dépasser; quelques-unes, après deux ou trois tonrs, prennent par Malaté, Malacagnan, Quiapo, ou les villages environnants.

Dans ces voitures on voit nonchalamment étendus créoles et métis, hommes et femmes, tous le cigare à la bouche, tandis qu'un domestique armé d'un peveté chinois allumé, se tient debout par derrière prêt à fournir du feu. On est de retour vers huit heures, c'est le moment des visites. Dans toutes les maisons espagnoles on sert invariablement le chocolat et le thé, qui sont toujours d'une qualité exquise; de nombreux plats surchargés de biscuits de toutes espèces et des pyramides d'*asucarillos* en forment l'accompagnement obligé. Les asucarillos sont des sucres spongieux, ordinairement colorés de rose ou de

bleu, destinés à fondre dans des verres d'eau ; nous commençons à en faire usage. Dans les maisons étrangères on sert seulement le thé. On fait souvent trois ou quatre visites dans la même soirée, et l'on rentre chez soi vers onze heures. Telle est la vie uniforme de toute l'année ; point ou peu de bals particuliers, jamais de grandes soirées, si ce n'est le jour où l'on célèbre la fête de quelque membre de la famille ou du patron de la paroisse : la réunion est alors plus considérable, et les tasses de chocolat plus nombreuses, voilà la seule différence qui existe entre ces *tertullias* et les soirées ordinaires.

Les habitants de Manille aiment la musique, et cependant ils ne la cultivent pas. On rencontre parfois dans les salons quelque guitare, quelque piano oublié; et lorsque les dames daignent s'en occuper, elles se bornent à savoir jouer, sans aucune méthode, de légers préludes. Pourtant le sentiment de l'art existe, il est inné chez les créoles, mais un bon maître de musique leur manque, et la chaleur du climat serait probablement un obstacle invincible aux soins qu'il prendrait pour former de bons élèves. Quant aux Indiens, il n'en est pas un seul qui ne joue de quelque instrument; mais quels instruments et quelle harmonie, bon Dieu ! Cependant les régiments de la garnison n'ont pas d'autres musiciens ; ils apprennent assez facilement à exécuter toutes nos marches et toutes nos ouvertures, et il n'est peut-être pas de pays au monde où l'on rencontre autant de bonnes musiques militaires. L'ignorance des femmes espagnoles et l'indolence naturelle des créoles sembleraient indiquer que les ressources contre l'ennui sont bien limitées ; il n'en est pourtant pas ainsi.

Les dames savent admirablement suppléer par la vivacité de leur esprit à ce qui leur manque en instruction. Il serait difficile de citer dans toute la colonie un collet monté ou un bas-bleu

avéré : s'il s'y rencontrait, on le regarderait comme une curiosité; mais rien n'y est si commun que des femmes naturellement spirituelles, gracieuses et attrayantes. Façonnées dès leur enfance aux frivolités de la vie des salons, elles contractent de bonne heure l'habitude de ces attentions aimables, de ces prévenances séduisantes qui attachent et subjuguent; en un mot, elles apprennent presque dès le berceau l'art, facile et cher au beau sexe, de plaire et de charmer; mais il faut se résigner à ne rencontrer chez elles que l'ignorance la plus candide. Il en est beaucoup qui par leur fortune, leur naissance, leurs alliances, appartiennent aux plus hautes classes, et souvent savent à peine lire et écrire ; ce qui n'empêche pas leur conversation d'abonder en saillies heureuses, parfois étincelantes d'esprit, mais de cet esprit dont le trait n'est jamais acéré et ne laisse aucune douleur. C'est apparemment un don naturel de quelque fée bienfaisante; il en est de même de leur enjouement, de leur grâce charmante et de leur laisser-aller, qui n'exclut pas d'ailleurs la modestie. Cependant on les accuse d'une galanterie un peu expansive, et madame Charles Reybaud, en traçant le portrait d'Inès de Mondonedo, dans son délicieux roman de *Pierre*, dont la scène se passe en grande partie aux Philippines, nous donne une idée des passions ardentes et fougueuses qui les subjuguent, lorsqu'à la vérité ces passions sont portées à leur paroxysme. Au surplus, les jolies femmes sont peu nombreuses à Manille ; elles sont généralement pâles, et l'on ne trouve jamais chez elles cette fraîcheur, ce colôris brillant qui chez nous est l'apanage de la jeunesse et la parure de la beauté; disposées à prendre de bonne heure de l'embonpoint, elles passent vite, et leurs charmes ont la durée des fleurs qui ornent leurs têtes sans en avoir l'éclat; mais elles suppléent à ce qui leur manque en attraits par leur vivacité et leurs grâces naturelles, et leur voix pénétrerait même

l'âme impitoyable d'un avare. Le trait le plus remarquable de leur physionomie, celui que l'on y rencontre fréquemment, est ces yeux bridés, signe caractéristique et indélébile des races mongoles; il indique clairement que le sang européen ne coule pas sans mélange dans leurs veines; or, l'on sait que les Chinois sont partout de fervents admirateurs du sexe. Avec leurs qualités et leurs défauts, les dames de Manille deviennent toujours d'excellentes mères de famille, trop bonnes sans doute, puisque le résultat ordinaire de leur aveugle tendresse est de gâter leurs enfants, qui se ressentent toute leur vie de cette éducation maternelle.

Les hommes ont une aversion innée pour le travail; ils aiment les femmes, comme on aime dans ces climats brûlants; mais aucune n'a le pouvoir de les dominer exclusivement, et trop souvent le jeu ou d'autres folles prodigalités engloutissent des fortunes que leurs pères avaient laborieusement élevées. Pour en réparer les brèches ou les ruines, il n'en est pas un seul qui veuille se livrer à un travail manuel ou exercer une profession mécanique : ce serait déroger à leur illustre origine. Les blancs forment là, comme dans le reste des possessions européennes de l'Inde, l'aristocratie coloniale. Les jeunes gens, dans les carrières qui leur sont ouvertes, préfèrent le doctorat en droit, qui les conduit aux emplois, mais ils placent avant tout et au-dessus de tout l'état militaire : l'épaulette et l'uniforme, l'épée et le panache ont ici leur prestige comme partout, prestige nécessaire, car les vertus guerrières sont la sauvegarde de la durée et de la conservation des états.

Il est bien peu de villes aussi heureusement et aussi favorablement situées que Manille : une foule de circonstances locales réunissent autour d'elle, à la fois, la facilité, la multiplicité des communications intérieures et des moyens de transport, le sol



le plus riche du monde entier et les sites les plus beaux. D'un côté une baie de quarante-cinq lieues de circonférence, petite mer intérieure dans laquelle on ne peut pénétrer que par deux étroites embouchures; de l'autre, à six lieues dans les terres, un magnifique lac de trente à trente-cinq lieues de circuit, navigable dans toute son étendue, et lié à la baie par une belle et limpide rivière, le Passig, accessible aux bâtiments de commerce à son embouchure, et sur les bords de laquelle la ville est bâtie. Une multitude de canaux sur la rive droite communiquent avec la ville marchande (Binondo), et complètent un admirable système de navigation intérieure, dont le développement est au moins de cent quatre-vingts lieues, en y comprenant la baie, le lac et les rivières qui y affluent.

Les rives de la baie offrent un aspect des plus variés; tantôt de beaux villages se déploient sur la grève au milieu d'une nature prodigue; tantôt la plage, dépourvue d'arbres et de végétation, forme un contraste complet avec les campagnes voisines; mais il y a partout du mouvement, de l'activité, de la vie. La baie est sillonnée de navires, de pontins, de chaloupes, de canots, qui voguent à la voile ou à la rame dans toutes les directions. Aucun pays n'est aussi propre à la navigation à la vapeur que les Philippines, à cause de l'énorme quantité de combustible que l'on trouve sur les côtes.

Des rivières, la plupart navigables, se jettent dans la baie et dans le Passig, après avoir reçu le tribut d'une multitude de ruisseaux qui descendent des montagnes; et c'est à l'abondance de ces eaux que cette contrée doit son étonnante fécondité.

En dehors de la ville, de superbes villages se déroulent à la vue; ils semblent se presser les uns sur les autres à l'ombre de cette belle végétation tropicale, si élégante dans son port et dans ses formes. Leur population est ordinairement très-nombreuse;

quatre mille habitants comptent pour peu ; et quelques communes rurales en renferment chacune vingt et vingt-quatre mille. Ces grandes agglomérations d'hommes ne se rencontrent que dans les contrées éminemment fertiles, comme l'Indostan ; et en Europe, dans la Belgique et la Lombardie.

Tout semble respirer le bonheur et l'abondance dans ces campagnes ; si parfois on y rencontre l'humble chaumière du pauvre, on y remarque plus fréquemment des maisons dont la construction gracieuse révèle l'aisance des propriétaires. Bâties partie en bois, partie en bambous, elles sont parfaitement adaptées au climat. De belles et larges varandas supportées par des piliers les entourent ; elles sont revêtues de peintures qui donnent à un groupe de ces charmantes habitations l'aspect d'une décoration de théâtre. Des claies de quatre à cinq pieds d'élévation les bordent extérieurement et prêtent leur appui à des arbustes aux fleurs embaumées, aux fruits brillants d'éclat et de fraîcheur, dont les teintes vives tranchent sur le vert foncé du feuillage. Le svelte aréquier, le majestueux cocotier, le papayer gracieux aux fruits toujours verts, ombragent les jardins et y tempèrent l'ardeur des rayons du soleil. Le derrière des maisons est adossé à des bosquets fourrés de tamariniers ou de manguiers touffus, qui forment un rideau de verdure impénétrable.

De toutes parts on aperçoit des champs de riz, objet principal des soins des Indiens, culture facile et rendue productive par des irrigations ; des champs de tomates ou pommes d'amour aux fruits d'un rouge vif, des piments aux gousses ponceau, enfin le bétel, jouent un grand rôle dans les produits de l'agriculture. Le bétel est une plante grimpante soutenue comme nos vignes par des échalas, et qui exige une culture soignée ; elle est la seule qui demande des engrais préparés par le cultivateur, car pour les autres plantes, la saison des pluies décompose les végétaux et

en forme un sédiment qui suffit pour donner aux terres fatiguées une nouvelle vigueur.

Le soir, dans les villages, on tient des marchés qui sont éclairés par des torches résineuses; de nombreuses boutiques abondamment fournies de comestibles, de vins, d'eau-de-vie, de liqueurs, sont tenues par de jolies métisses, qui par leurs douces paroles et leurs attraits cherchent à attirer les chalands; ces réunions ont un véritable air de fête. Le nonchalant citadin, enfoncé dans sa voiture découverte, passe en fumant son cigare, daignant à peine s'embarrasser du désordre qu'il occasionne dans la foule; le curé, qui est presque toujours un moine, se montre avec son vicaire dans son équipage, et ne laisse pas à ses ouailles le temps de venir baiser le bas de sa robe; le tintement répété d'une clochette annonce la présence d'un frère lai : il est en tournée et s'ouvre un passage au milieu de la foule pressée, portant sur un tronc une petite image encadrée qu'il donne à baiser, surtout à celui qui dépose son offrande.

Ce peuple aime les plaisirs et les grandes réunions avec une sorte de frénésie. Les fêtes de village attirent un concours immense; toute la population des bourgs voisins s'y transporte, ainsi qu'un grand nombre d'habitants de la ville. Elles ont toujours un caractère religieux, et commencent par les cérémonies de l'église et par une grande procession, à laquelle assistent les musiciens des régiments de Manille, ainsi qu'un détachement de troupes chargées d'escorter le Saint-Sacrement. Il existe dans ces occasions une véritable rivalité entre les curés : c'est à qui se surpassera dans la richesse des bannières et des ornements qui parent les images des saints, les anges représentés par de jeunes enfants, et les chœurs de *dalagas* ou jeunes vierges. Les Indiens décorent leurs villages d'arcs de triomphe, d'avenues, de portiques, de temples en feuillage et en fleurs, qui offrent le coup

d'œil le plus gracieux et le plus pittoresque. Le soir tous ces monuments éphémères brillent d'un vif éclat : ce sont des transparents, des illuminations avec des verres de couleurs ou des lanternes chinoises; puis enfin des feux d'artifice, complément indispensable de toutes les fêtes.

La diversité des physionomies et des costumes donne un caractère étrange et curieux à ces solennités; vous y voyez des figures blanches, noires, jaunes, avec toutes les nuances intermédiaires; le prêtre en soutane, le moine en froc, l'officier en uniforme, l'Indien en chemise, le Chinois avec sa longue queue, la métisse en tapis, la belle dame en robe, et le citadin en habit ou en veste légère; et cette prodigieuse variété de figures, de costumes, donne à cet assemblage un caractère d'originalité dont un bal masqué de l'Opéra pourrait à peine fournir une pâle imitation.

Dans ces occasions l'hospitalité n'a pas de limites : toutes les portes sont ouvertes et les tables aussi, car plus on a reçu de *Castillas* dans la journée, plus on se trouve honoré. Combien de fois, et avec quel plaisir n'ai-je pas assisté à ces fêtes! Accompagné de quelques amis, je commençais toujours mes visites par le curé, chez qui je trouvais d'ordinaire toute la haute société réunie, et de plus un goûter splendide. Après les premières civilités je ne manquais jamais de féliciter mon digne hôte sur la belle ordonnance de sa procession, sa magnificence dans le choix des ornements, en un mot, sur son goût parfait; il n'en fallait pas davantage pour m'attirer de sa part un redoublement de prévenances et d'attentions. Je passais ensuite chez le *capitan del Pueblo* et chez le *capitan Pasado*, puis chez le lieutenant, enfin j'entrais dans toutes les maisons un peu apparentes : partout je recevais le meilleur accueil, et partout je trouvais des collations ou des soupers composés de mets délicieux servis avec la plus grande profusion.

Dans les maisons de campagne possédées par les Espagnols, on se réunit dans le but apparent de danser; ce n'est qu'un prétexte : on danse peu à Manille, où la chaleur du climat rend ce plaisir trop pénible; on paye des danseurs qui viennent exécuter le bolero, le fandango, la cachucha. Le jeu est le véritable motif de ces réunions, et l'on y risque des sommes énormes. Cela n'est pas fort amusant pour les dames; mais on prétend qu'elles trouvent, de leur côté, le moyen de lier des parties dont leurs maris ne sont jamais partners.

Les Indiens et les métis aiment assez la danse; cependant ils lui préfèrent le chant; on les voit, réunis par groupes, chanter en s'accompagnant de la mandoline ou de la guitare, leurs *xaraviès* nationaux, ou de tendres romances tagales. Ces peuples ont aussi un penchant décidé pour les représentations scéniques : ils ont leurs théâtres rustiques et leurs auteurs, et l'on prétend que leurs pièces sont souvent remplies de gaieté et d'originalité.

Les beaux villages qui entourent Manille sont le but ordinaire des promenades des habitants; les routes sont bordées d'arbres couverts de fruits et de fleurs, et les bambous en réunissant leur feuillage forment des berceaux de verdure impénétrables aux rayons du soleil. Lorsque l'on part de la Calzada, en longeant les bords de la mer par l'Ermita, on passe à Malaté, grand et magnifique village entouré de riches cultures, et ombragé des plus beaux arbres; de là, en poursuivant sa route à travers de vertes prairies émaillées de fleurs, arrosées d'une infinité de ruisseaux que l'on traverse sur des ponts de pierre, on arrive à Paco, puis à Pandacan, d'où l'on revient à Binondo. Si l'on se dirige le long du Passig, on traverse encore de nombreux bourgs presque contigus, tels que Santa-Cruz, Quiapo, San-Miguel, et l'on va jusqu'à Santa-Mesa, propriété que j'ai eue en fermage, et dont je parlerai plus loin; on revient par San-Paloc, San-Sebas-

tian, et l'on rentre dans la villo par le côté opposé, c'est-à-dire le long des rives Nord de la baie. L'admiration ne so lasse jamais : plus on revoit ces belles campagnes, plus on y découvre de nouveaux charmes et de nouvelles beautés. La nuit, les arbres se couvrent de mouches phosphorescentes qui reflètent d'innombrables étincelles à travers le feuillage. Nulle part je ne les ai vues en aussi grande quantité qu'aux environs de Manille, surtout dans les belles soirées de la mousson du Nord-Est. On fait très-souvent dans ces campagnes des parties de plaisir qui se prolongent du matin jusqu'au soir. On part en voiture, et l'on passe la journée en danses, en chants ou à table. Les bains aussi font partio essentielle de ces délassements : toutes les maisons qui bordent le Passig ou ses affluents, ont sur leurs rives d'élégantes salles de bain qui sont à la fois un objet de luxe et de nécessité. Le soir on revient en pirogues, et les échos du rivage retentissent des refrains joyeux des convives, parmi lesquels il serait probablement fort difficile de trouver un seul membre des sociétés de tempérance.

Les bords de la Laguna forment une partie non moins curieuse des environs de Manille : c'est à l'une de ses extrémités qu'est situé le bel établissement agricole de Hala-Hala, fondé par mon ami Paul de la Gironnière. Le lac de Bay, ou la Laguna, est partagé en deux portions à peu près égales, par une île et une presqu'île qui le traversent dans presque toute sa longueur; l'île est couverte do rochers et de forêts épaisses, et la presqu'île abonde en sangliers. Le lac est entouré d'une magnifique ceinture de montagnes; ses rivages offrent le spectacle le plus intéressant; la nature inculte et primitive s'y montre à côté de la nature civilisée, paréo, embellie par la main de l'homme : à de beaux et riches villages adossés au pied des montagnes, et qui semblent sortir du sein des eaux sur lesquelles ils dessinent

leur gracieux profil, succèdent tout-à-coup des falaises escarpées, des rocs anguleux, des masses volcaniques et noirâtres; près de ces beaux arbres qui couvrent de leurs tiges flexibles l'église ou le couvent surmonté de son clocher, le torrent s'élance en grondant, la cascade bouillonne, et d'affreux précipices s'ouvrent sous les pas; mais si la chaîne des montagnes s'éloigne du rivage, des scènes plus suaves succèdent à des scènes sévères : la plaine alors est envahie par des vergers, des prairies, des champs de riz, de coton, d'indigo; et ces admirables contrastes répandent partout un charme indéfinissable.

Tout est animé sur le lac; la moindre crique, toutes les anses, les rivières qui y aboutissent, sont couvertes d'embarcations, tandis qu'une multitude d'autres se croisent sur sa surface. La civilisation est au pied des montagnes, dont la cime, qui appartient encore à la nature sauvage, se couronne de ces magnifiques forêts primitives où la hache de l'homme n'a pas encore pénétré; c'est là que naissent ces sources, ces ruisseaux qui sous cette zone ardente vont purifier l'atmosphère et répandre la fraîcheur et la vie sur ces nombreuses familles de végétaux dont les flancs des montagnes sont couverts; il n'est pas jusqu'aux pierres qui, humectées par les vapeurs de la nuit, ne se revêtent des plus beaux lichens, dont les teintes dorées ajoutent à l'effet de ce magique tableau, rehaussé par l'ocre des rochers, l'émail des fleurs, et une verdure d'un éclat sans pareil.

Mais la Laguna est probablement redevable de la magnificence de ses sites aux anciens volcans qui l'entourent. Celui de Taal, qui en est éloigné seulement de quelques lieues, fait souvent briller sa flamme au-dessus des eaux d'un autre lac, dont il est limitrophe. De terribles éruptions ont laissé sur le sol qui entoure la Laguna des traces ineffaçables; les éboulements de hautes montagnes le long du rivage, les formes abruptes, bizarres, fan-

tastiques, que l'on aperçoit de toutes parts et qui saisissent d'étonnement, attestent aussi l'action des conflagrations physiques qui ont bouleversé cette contrée.

Le sol de l'île de Luçon est essentiellement volcanique; il suffit dans certaines provinces de creuser la terre à quelques pouces de profondeur pour trouver la cendre. Les principaux volcans sont ceux d'Albay et de Taal; le premier a fait à diverses époques des éruptions qui jetaient la consternation à Manille, éloignée d'à peu près trente lieues. Le cratère du volcan est au sommet d'une montagne moins haute que celles qui l'entourent, et la colonne de fumée noire et épaisse qui s'en élevait obscurcissait tellement l'air, qu'en plein midi on pouvait se croire obligé d'allumer des flambeaux; les cendres volcaniques couvraient les rues, et même elles étaient portées jusqu'à la province d'Illocos, à près de soixante lieues de distance.

Les habitants de Manille sont souvent effrayés par des tremblements de terre qui les font fuir de leurs maisons, mais qui n'occasionnent pas toujours des désastres. En 1824, cependant, les secousses durèrent plusieurs jours et endommagèrent quelques édifices; elles firent crouler les deux arches du milieu du pont de Manille.

Pendant les cinq années que j'ai passées aux Philippines, en Chine, dans la Malaisie ou la Polynésie, je suis souvent revenu vers les grands centres d'affaires; pour ne pas fatiguer inutilement le lecteur en lui faisant faire avec moi toutes ces longues courses, je rassemblerai autant que possible en un seul récit, comme je l'ai déjà fait dans les volumes précédents, tout ce qui est relatif à un même pays.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Voyage à Macao. — Retour à Manille. — Cavite. — San-Roque. — Excursion à Tierra-Alta. — M. de Etchaparré. — Le comte Carlos Vidua de Conzano. — M. Henry Lindsay. — La chasse. — Une hacienda monacale.

Conformément aux ordres de son armateur, le capitaine Darluc devait revenir à Marseille par le cap de Bonne-Espérance. M. Borel, l'agent de la maison Balguerie en Cochinchine, l'engageait fortement à passer par Touranne, afin d'y prendro une cargaison de sucre. Des intérêts commerciaux appelaient Borel en Cochinchino, et il comptait sur Darluc pour le conduire dans ce pays. Je ne veux pas dire pourtant qu'il crut pousser celui-ci dans une mauvaise spéculation ; mais, en agissant ainsi, nul doute qu'il n'obéit, peut-être à son insu, à la voix toujours si puissante de l'intérêt personnel. On se disposait alors à mettre en vente une forte partie d'indigo de Guatemala, provenant des prises du corsaire *le Griego*, commandé par Mata, que nous avions rencontré aux îles Sandwich. J'engageai Darluc à se présenter à la vente; mais n'ayant pu le décider, je m'y rendis de mon côté et poussai les indigos jusqu'à la concurrence de la somme quo j'avais en ma possession. Malheureusement le chiffre qu'ils atteignirent dépassait mes ressources, et, faute de pouvoir tenter une opération convenable pour la France, je me vis contraint de rester à Manille, et d'aller en Chine, où j'espérais trouver les moyens de regagner l'Amérique. Quelque temps après, je fis effectivement un voyage à Macao et à Canton.

J'ai dit quelque part que les services rendus par dévouement

ou par reconnaissance coûtent quelquefois bien cher : je suis un exemple frappant de cette vérité; une bonne action, je puis même dire deux bonnes actions m'ont retenu pendant cinq ans dans ces mers, et ont entraîné la perte de ma fortune et de ma santé, ainsi que celle d'un malheureux procès qui est venu se terminer à Paris. Voici dans quelles circonstances mes bons offices furent si mal récompensés.

Je voulais partir pour Macao; un de mes collègues de la Rita, Lucas Fruneaux, que j'avais rencontré à Manille, me présenta à Don M. Campana, associé aujourd'hui de la maison Bertodano et Campana de Madrid et de Bastia, alors propriétaire d'un navire commandé par le capitaine anglais Thompson, que j'avais connu chez M. Barreto. Cet armateur me pria de prendre passage sur son navire, parce que le capitaine Thompson était alors malade, et que je pourrais l'aider comme officier. J'accédai volontiers à cette proposition, et nous arrivâmes sans encombre à Macao.

Je me rendis bientôt à Canton pour essayer de monter une opération pour le Pérou ; mais n'ayant pu y réussir, je revins de Canton à Macao sur le navire américain *l'America*. Son capitaine m'engageait à rester avec lui ; mais Thompson était toujours malade et partait cette même nuit; je passai donc à son bord, et notre voyage dura quarante jours, tandis que *l'America* n'en mit que cinq à faire sa traversée.

Le navire *le Retour*, qui était arrivé en compagnie de *l'Alzire*, avait été saisi à Manille par des créanciers; il allait être vendu. Ce navire me convenait parfaitement pour l'opération que j'avais en vue, et je résolus de l'acheter; à cet effet, je demandai à M. Ramos s'il pouvait me rendre 4,000 piastres que je lui avais prêtées pour payer une traite protestée de l'Ile-de-France, pour l'achat des cacaos du capitaine Darluc.

Ramos me dit qu'il se trouvait pour le moment dans l'impossibilité de s'acquitter envers moi, et je fus ainsi empêché d'acquérir *le Retour*.

J'avais voulu rendre service au capitaine Thompson et à ses armateurs en revenant de Chine sur *la Marie*. Je mis quarante jours à faire mon voyage, et je ne pus partir pour l'Amérique. Forcé de demeurer à Manille, je prêtai 20,000 francs à M. Ramos, et je manquai ainsi l'occasion d'acheter un superbe navire avec lequel j'eusse certainement fait une belle opération. La conséquence de tout ceci fut que je me trouvai dans l'obligation de me lier d'intérêt avec M. Ramos pour parvenir à recouvrer mes fonds. C'est ainsi qu'un premier pas hors de la ligne de conduite que nous nous sommes tracée change souvent notre carrière en détruisant notre fortune.

M. Ramos voulait tenter de concert avec moi une opération aux îles Sandwich ; et nous allâmes ensemble à Cavite pour examiner une de ses goëlettes qui s'y trouvait.

La rade de Cavite est abritée, et la mer n'y est jamais bien grosse; mais le fond n'est pas aussi ferme que celui de la rade de Manille, et dans les typhons les navires chassent sonvent sur leurs ancres. Cette rade peut être considérée comme faisant partie de celle de Manille; elle forme un demi-cercle et se trouve comprise entre deux langues de terre très-étroites, dont l'une se prolonge au Nord-Ouest jusqu'à la hauteur du banc de San-Nicolas et forme la pointe San-Gley. L'autre s'étend à l'Est jusqu'à une demi-lieue de Bacor; là, elle se replie brusquement, redescend vers San-Roque, et forme un bassin d'un mille de large qui la sépare du continent.

Cavite est à trois lieues au Sud-Sud-Ouest de Manille. Cette ville est bâtie sur une presqu'île et pourrait facilement être entourée de murailles; elle tient à la côte par une chaussée qui

l'unit avec le grand village de San-Roque. De là, on peut se rendre à Manille par terre, en contournant le fond de l'anse, et en suivant un chemin construit pour les voitures le long de la côte. Mais cette route est d'au moins deux lieues plus longue que celle que prennent les personnes qui laissent leurs voitures dans le village de Bacor, situé vis-à-vis de la pointe de la presqu'île où est bâtie Cavite, et vont les reprendre par eau. Il y a un siècle, Cavite était bien plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui; les flots de la mer l'ont sapée en partie et ont détruit successivement un couvent de franciscains, des casernes, un hôpital, des maisons et plusieurs forts. Pour en arrêter les ravages, on a élevé un mur de pierre et de chaux, dont la base est garnie de roches; mais la mer, en se brisant contre ce mur qui a été mal construit, trouve des endroits ouverts et le mine avec rapidité.

La ville est protégée par le fort Saint-Philippe, qu'on a garni d'artillerie, et dans lequel la garnison a ses logements. Don Antonio Cortès, lieutenant-colonel de génie espagnol et commandant de cette arme à Manille, y a fait construire, en pierre de taille, une belle batterie couverte, destinée à commander et à protéger la ville de ce côté. La partie Sud du rivage, qui forme le côté opposé de l'anse, est dégarnie d'ouvrages et par conséquent sans défense. Les arsenaux et les chantiers de construction sont à l'extrémité de la presqu'île.

Le goulet formé par cette pointe et par la côte a la profondeur et l'étendue nécessaires pour contenir à l'ancre tous les navires désarmés de l'État et de la compagnie des Philippines, car c'est à Cavite que cette dernière avait ses magasins, son arsenal et tout son matériel d'armement, ce qui donnait beaucoup d'activité à cette petite ville. Un grand bâtiment, appelé les magasins de la compagnie, situé au centre de Cavite, est surmonté d'un télégraphe qui correspond avec celui de Manille et avec ceux que

l'on a construits sur la côte Sud et sur l'île du Corrégidor. C'est à l'aide de ce télégraphe que l'on apprend rapidement quels sont les navires à l'entrée de la baie et les nouvelles qu'ils apportent d'Europe. La population de Cavite se compose de cinquante familles espagnoles ou européennes, mille métis indiens et chinois, mille Chinois et mille Tagals, ce qui forme un total d'environ trois mille cinq cents habitants.

La ville de Cavite peut avoir un quart de lieue de long et seulement trois à quatre cents pas de large; elle n'a que deux rues dans sa longueur et des ruelles de traverse. Les maisons, ornées de balcons, ont rarement plus d'un étage; elles sont construites en tuf, en bois ou en bambou. Les boutiques et les magasins sont au rez-de-chaussée. On y trouve beaucoup de marchands de comestibles, ou pour parler plus exactement, des cuisines, où les Indiens employés au port ou aux travaux de construction des chantiers viennent prendre leurs repas. Les chantiers étaient encore assez animés lors de mon premier voyage; le commerce entre l'Amérique et les Philippines, qui devait bientôt être anéanti, conservant encore quelque activité.

Le gouvernement espagnol a souvent fait construire à Cavite de très-grands navires, qui ont toujours coûté des sommes énormes; mais les constructions qu'on y exécute le mieux sont celles qui appartiennent à la marine coloniale. Ce sont des chaloupes canonnières, et ces jolies faluas dont j'ai déjà parlé. Les chaloupes canonnières sont plus grandes que ces dernières; leur équipage est d'environ cent et quelques hommes; elles portent un canon de 24, à coulisse, sur le devant, et une caronade de même calibre sur l'arrière. Les faluas portent, comme je l'ai dit, du 12 ou du 18, et ont de quarante à cinquante hommes d'équipage. Ces embarcations sont parfaitement construites et d'une forme élégante; elles servent à protéger la marine marchande

de la colonie contre la piraterie des Malais de Mindanão, Soulou, et des archipels environnants.

Les Chinois sont artisans, marchands ou boulangers; les Indiens, pêcheurs, porteurs d'eau, cultivateurs et marins; ils ont un grand nombre de petits bateaux fort propres, appelés *bancas*. Ce sont des pirogues taillées dans un tronc d'arbre, et recouvertes d'une espèce de tente construite avec des bambous et des nattes; dans le fond est une claire-voie en bambous avec un ou plusieurs bancs pour les voyageurs; conduites par deux ou trois hommes, elles servent aux trajets dans la baie ou à bord des navires.

San-Roque est séparé de Cavite par une simple chaussée; sa population consiste presque entièrement en pêcheurs et en mariniers. Il n'est guère possible de voir un village plus joli; il est traversé par la grand'route de Manille, route bordée d'une haie élevée de bambous, dont les branches forment un rempart impénétrable aux rayons du soleil.

Les maisons de San-Roque, presque toutes de bois ou de bambous, sont entourées de vergers plantés d'arbres fruitiers et de fleurs, de cocotiers, de tamariniers, de jackiers, de papayers, de pamplemousses, de bananiers, de goyaviers, et d'une foule d'autres arbres des tropiques, qui donnent à la fois de l'ombrage et des fruits exquis. Les meilleurs mangles croissent dans les environs et dans le district de Tierra-Alta.

A Cavite, de même qu'à San-Roque, l'eau douce est rare; celle de la plupart des puits est saumâtre; mais le ravin de Tierra-Alta fournit une eau excellente, que l'on va chercher en pirogue sur la côte opposée de l'anse. Le chantier de la compagnie des Philippines est situé dans le creux de l'anse formée entre San-Roque et la pointe San-Gley.

C'est là que la compagnie faisait construire une partie de ses navires; à côté on construisait aussi de petits bâtiments; mais la

majeure partie des navires caboteurs sortent des ports de Luçon ou des autres provinces, où le bois est presque pour rien et la main-d'œuvre infiniment moins chère qu'à Manille et à Cavite.

Tous les matins il y a près de la porte de San-Roque un marché abondamment pourvu de viande de boucherie, de porcs, de volailles, de poissons de toute espèce, de légumes, et de tous les fruits des colonies.

Deux fois par semaine San-Roque a un marché au poisson. Le village offre alors un coup d'œil vraiment ravissant. Le marché a lieu la nuit; la place où il se tient est illuminée, ainsi que toutes les boutiques, par une infinité de torches de résine. Les flots de lumière répandus au milieu de cases construites, pour ainsi dire, à jour, et entourées d'une multitude d'arbres chargés de fleurs et de fruits, le village baigné de tous côtés par la mer dont les eaux reflètent la lueur des torches qui se déroulent en gerbes de feu sur leur surface calme et unie; les pêcheurs abordant en foule au rivage dans leurs légères pirogues; le mélange confus de femmes, d'officiers, de soldats de la garnison, d'Européens, de créoles, d'Indiens, de Chinois, tout cela forme un spectacle enchanteur.

Le lendemain de notre arrivée à Cavite, nous allâmes visiter un de nos compatriotes, M. de Etchaparré, vieux gentilhomme français, et l'un des officiers de l'escadre du général Alava. M. de Etchaparré avait quitté la France en 1789; il était venu prendre du service dans la colonie espagnole, et avait passé toute sa vie attaché à l'arsenal de Cavite. Notre compatriote s'était fait construire une case dans un site charmant, appelé *Tierra-Alta* (terre élevée), où l'existence de sources ferrugineuses et sulfuriques avait autrefois amené la création de bains construits à grands frais; mais comme tout passe de mode, même aux Philippines, la foule se portait ailleurs et délaissait *Tierra-Alta*.

Nous trouvâmes notre vieux compatriote dans le costume d'un Indien pur sang. La chemise par-dessus le pantalon, le salacot sur la tête, et le fusil sur l'épaule; il revenait de la chasse, car, fidèle à tout ce qui tenait à ses prérogatives, le digne gentilhomme se piquait d'être un chasseur déterminé et des plus adroits.

M. de Etchaparré nous présenta sa ménagère ou plutôt sa femme, car il avait d'elle deux grands et beaux garçons qui parlaient mieux le français que le père ne parlait l'espagnol. Cet excellent homme fut enchanté de me revoir après une absence de dix ans. Il mit généreusement sa case à notre disposition, et nous invita à l'accompagner le lendemain à la chasse. « J'ai mon arsenal bien garni, nous dit-il, et je puis vous fournir des fusils à tous. » M. Ramos ne voulait pas accepter son invitation; il craignait d'inquiéter sa femme, qui comptait sur son retour. Ses affaires d'ailleurs le rappelaient chez lui; mais Etchaparré coupa court à ses objections en lui offrant de le faire conduire dans sa voiture jusqu'à Manille. La proposition était trop aimable pour qu'on pût la refuser. Ramos accepta donc, et nous montâmes dans le castel du vieux gentilhomme, castel de feuilles et de bambous, et qui ressemblait bien plutôt à une chaumière qu'à un manoir féodal; pourtant cette case avait une certaine étendue, et tout y respirait le bien-être. Bâti sur pilotis, son premier étage pouvait s'élever de six à huit pieds au-dessus du sol. Un grand escalier de bois, abrité par un auvent, conduisait à la salle principale, nommée *caïda*, qui servait d'antichambre et de salle à manger; elle occupait toute la largeur de la case. Deux portes donnaient sur la caïda; l'une communiquait avec le salon, qui s'étendait sur toute la longueur de la maison et en formait la façade extérieure. Par d'autres portes, on parvenait dans les chambres à coucher, dont les fenêtres regardaient la cour inté-

rieure. Un large balcon entourait tout ce premier étage; et comme il était garni de persiennes à coquilles transparentes, il interceptait dans la journée le trop vif éclat des rayons du soleil, et ne laissait pénétrer qu'une lumière semblable à celle qui est produite par la transparence de l'albâtre. La maison était ceinte d'une palissade de bambous, dont les parois s'ornaient d'une multitude de fleurs odoriférantes. De sveltes aréquiers, de gracieux papayers et de majestueux cocotiers, donnaient à cette habitation tout le charme d'une case créole. Dans le fond, un rideau d'immenses tamariniers aux fruits acides, et de manguiers aux pommes dorées, se déroulait aux regards, abritant la maison des vents pluvieux de Sud-Ouest.

Deux personnages qui jouissaient déjà d'une haute considération vinrent en ce moment demander l'hospitalité à M. de Etchaparré. L'un d'eux, le comte Carlos Vidua de Conzano, était âgé de quarante-cinq ans environ, mais il avait été vieilli avant le temps par les soucis et les fatigues d'une vie très-agitée. C'était un homme fort grand, mince quoique osseux, et d'une figure encore agréable. Il possédait des connaissances très-étendues en littérature, dans les sciences et dans les arts. Le comte Vidua avait voyagé long-temps en Europe, en Amérique et dans l'Inde. De 1806 à 1818, il avait parcouru toute l'Italie; de 1818 à 1821, la France, l'Angleterre, la Suède, la Russie, et les différents ports de la mer Noire. Les quatre années suivantes avaient été employées par lui à visiter le Levant, la Syrie, l'Égypte, Alexandrie, le Caire et la Grèce, d'où il revint en Italie. De 1825 à 1827, il parcourut le Canada et les États-Unis, jusqu'au Mississipi; puis, traversant le Mexique, il atteignit les côtes de l'Océan Pacifique, revint sur le golfe Mexicain, et fut de retour à Bordeaux en 1827. Bientôt, s'embarquant pour un troisième grand voyage, il arriva à Calcutta

en 1827, à Sincapoure en 1828, et à Manille au mois de décembre de la même année.

A cette époque, nous logions, le comte et moi, dans le principal hôtel de Manille; et comme cet homme distingué a terminé sa carrière deux années plus tard à Amboine, je vais, pour ne pas interrompre mon récit, faire connaître ici les évènements qui ont précédé et accompagné sa mort, évènements que ses lettres, publiées à Turin, nous font connaître en partie, et que j'ai appris dans mon voyage aux Moluques.

Après être parti de Manille, l'infatigable voyageur arriva en Chine dans le mois de février 1829; en avril, il était à Sincapoure, à Batavia; en octobre, à Samarang; en janvier 1830, à Magellan; en mars, à Surabaya et à Sumanap. Les mois d'avril, de juin et de juillet le trouvèrent en Papouasie et à Manado. Sa santé commençait déjà à s'altérer lorsqu'il fit le voyage d'Amboine à Manado, où il arriva dans les premiers jours d'août 1830; il s'établit chez le résident M. Piétermaat. Après un séjour d'une semaine environ dans cette ville, il partit pour les contrées supérieures, accompagné du docteur Straus et du résident, afin de rétablir sa santé. Le 16 août, ils allèrent visiter un goufre de boue bouillante, situé près de la négrerie Lahindong, dans le district de Tongserongson. Malgré les exhortations répétées du docteur et du chef du district, qui voulaient l'empêcher de pousser plus loin ses investigations scientifiques, M. Vidua fit encore quelques pas en avant, et s'enfonça dans le bourbier bouillant, où il se brûla fortement la jambe droite; après quoi il fut transporté à Manado dans un état assez alarmant.

Six semaines s'écoulèrent sans apporter du soulagement à ses longues souffrances. Dans la pensée qu'un traitement différent pourrait être plus efficace, l'illustre voyageur se rendit à Ternate. Durant le séjour qu'il y fit dans la maison du résident,

M. Noys, dont les soins affectueux le touchèrent vivement, il fut presque toujours alité, et bientôt sa maladie vint se compliquer d'une gastrite et d'un commencement d'hydropisie. Ses désirs constants étaient de retournor à Amboine chez le gouverneur général Ellinghuyzen, dont il était l'ami intime; mais en arrivant dans la baie d'Amboino, il mourut le 25 décembre 1830 : il était né à Casale di Monferrato, le 28 février 1785.

Le gouverneur des Moluques écrivit au gouverneur des Indes hollandaises, à la date du 20 septembre 1832 : « Le comte Vidua est mort, victime de son amour pour la science : il était possédé d'une incroyable ardeur; il n'accordait à son corps aucun repos, consacrait des nuits entières au travail, et épuisait ainsi ses forces physiques, qu'il aurait dû soutenir par le repos après les fatigues du jour dans un climat destructeur comme celui des pays tropicaux. »

Certainement le comte eût rapporté en Europe des documents qu'aucun voyageur avant lui n'a été à même de recueillir, car après cinq ans et demi de voyage, de la côte Ouest du Mexique à Canton, depuis le Canada jusqu'aux mers du Cap, depuis les Indes anglaises, les colonies espagnoles des Philippines jusqu'aux Indes hollandaises, il projetait encoro de parcourir la Nouvelle-Hollande et le Chili avant de revenir en Europe, et sans aucun doute il eût accompli ce qu'il disait dans une de ses lettres: *Se ritorno felicemente, pochi uomini avranno visto tanto mondo.*

Je ne suis point un voyageur savant comme l'était le comte Vidua; mais, plus heureux que lui, j'ai pu revoir ma patrie et dire aussi : Peu d'hommes ont parcouru autant de pays que moi.

M. H. Lindsay, l'un des subrécargues de la compagnie des Indes anglaises à Canton, jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, grand, bien fait, d'une figure très-agréable, et parlant très-purement le français, accompagnait le comte Vidua. C'est lui qui,

plus tard, en février 1832, s'embarqua sur le navire *le Lord Amerst*, chargé d'une mission commerciale pour la côte Nord-Est de la Chine, et l'on peut dire avec justice que c'est M. Lindsay qui a préparé les voies à l'armée anglaise pour faire la guerre à cet empire. La compagnie anglaise savait bien que tôt ou tard des difficultés s'élèveraient entre elle et le gouvernement chinois; elle tenait donc à se prémunir à l'avance contre tout évènement. Le gouvernement anglais, il faut l'avouer, est un gouvernement prévoyant qui ne se laisse jamais prendre au dépourvu; aussi lorsque la guerre éclata entre la Chine et la Grande-Bretagne, ou plutôt entre la Chine et la compagnie anglaise, tout était déjà préparé; on savait sur quel point il fallait diriger l'expédition des troupes, et comment on pouvait attaquer l'empire chinois; on devait tous ces renseignements à M. Lindsay. La compagnie n'ignorait pas que l'expédition commerciale du navire *l'Amerst* serait d'abord infructueuse et qu'elle pourrait lui coûter des sommes énormes; mais elle comptait sur l'immense portée que ses résultats obtiendraient tôt ou tard : voilà comment les Anglais savent dépenser l'argent.

En France, nous agissons tout différemment, je l'ai déjà dit. Nous ne savons jamais nous résoudre d'un seul coup à une dépense nécessaire; donner peu et souvent, voilà notre système, système absurde s'il en fut et beaucoup plus onéreux en somme que celui de nos voisins d'outre-Manche. Ainsi nous envoyons une ambassade en Chine; à la suite de cette ambassade, viennent des délégués du commerce. Savez-vous combien le gouvernement alloue d'appointements à chacun de ces délégués? — 6,000 fr. par an, rien de plus. Or, que peut-on faire en Chine avec 6,000 fr., et quel est l'homme de quelque valeur qui voudra abandonner sa position en France pour accepter une mission aussi mesquinement rétribuée?

Il n'était pas difficile de nous loger chez M. de Etchaparré, car aux Philippines il n'est pas d'endroit où l'on ne puisse improviser un lit. Il suffit pour cela d'étendre sa natte sur le sol des appartements, qui consiste, à la campagne, en bambous disjoints, et si ce coucher n'est pas moelleux, du moins a-t-il l'avantage d'être très-frais; les voyageurs, du reste, doivent savoir se contenter de peu. M. de Etchaparré voulut céder sa chambre à M. Vidua; mais le noble Italien refusa cette offre généreuse, et préféra demeurer avec nous dans la grande salle, où se trouvaient des canapés en rotin, sur lesquels nous nous étendîmes voluptueusement. Les voyageurs sont causeurs; ils aiment à raconter ou à écouter ceux qui peuvent les instruire; aussi une grande partie de la nuit se passa-t-elle pour nous en conversations que je trouvai fort intéressantes; MM. Vidua et Lindsay connaissaient parfaitement l'Inde anglaise : ce dernier en outre avait acquis en Chine des notions positives sur le Céleste Empire; et quoique nous dussions partir avant le jour, le temps s'enfuyait sans que nous songeassions au repos. « Dormez, dormez donc, messieurs, nous criait de temps en temps notre hôte plus prévoyant; il faudra être debout de bonne heure. » Enfin nous cédâmes à ses conseils, et nous nous endormîmes. A quatre heures du matin nous fûmes réveillés par M. de Etchaparré, qui avait déjà fait tous les préparatifs nécessaires pour notre armement. Par ses soins, un déjeuner composé de thé, de café et de chocolat, de biscuits, de fruits et de confitures, nous attendait aussi; et après ce premier repas, nous descendîmes, munis de nos fusils, et nous nous élançâmes sur les chevaux qui devaient nous porter dans la montagne.

Nous partîmes accompagnés des deux fils de M. de Etchaparré et de quatre Indiens chargés de nous servir de piqueurs, et conduisant une meute nombreuse.

Le rendez-vous était à Imus, hacienda appartenant aux frères

Augustins. Dès la veille, M. de Etchaparré avait envoyé un exprès au moine qui dirigeait cette propriété pour le prévenir que nous allions faire une partie de chasse de ces côtés, et lui proposer d'être des nôtres. Dès que nous fûmes à cheval, nous laissâmes Tierra-Alta à notre droite, et prenant un instant par le chemin de Cavite, nous tournâmes à gauche pour aller chercher le bord de la mer, sur le côté Sud de la baie de Manille. Pendant une heure nous marchâmes à travers un pays fort bien cultivé, traversé par des routes charmantes, bordées d'arbres, dont les branches les recouvraient d'un dôme impénétrable aux rayons du soleil. Le jour commençait à peine; des gouttelettes de rosée brillaient sur toutes les feuilles; un suave parfum de végétation et de fleurs qui éclosent s'exhalait de toutes parts, et des oiseaux aux mille couleurs gazouillaient dans le feuillage.

Nous arrivâmes à l'hacienda avant le lever du soleil. Le moine nous attendait joyeusement, le verre en main: il nous fit prier d'entrer, afin de prendre avant de partir le coup de l'étrier. Mais M. de Etchaparré se refusa à toutes ses instances : il prétendit que nous devions être à une demi-lieue de là lorsque le soleil commencerait à éclairer les montagnes qui bornent l'horizon à l'Est de Manille. Nous étions, disait-il, des voyageurs dignes d'apprécier le point de vue qu'il voulait nous montrer. Après avoir prévenu le padre qu'il pouvait commencer ses dispositions et donner ordre que l'on fit une battue, afin de ramener le gibier dans une partie de la montagne qu'il désigna, il s'élança au galop, et nous nous enfonçâmes avec lui dans les bois.

Déjà les chemins devenaient moins faciles et plus couverts; nous ne cessions de gravir à travers des sentiers fort pénibles pour nos chevaux, et qu'entourait de tous côtés une végétation gigantesque d'arbres séculaires, dont les troncs immenses s'élan-

çaient perpendiculairement, sans une seule branche, jusqu'à une hauteur considérable, et étendaient ensuite leurs innombrables rameaux, en formant des toits de verdure sous lesquels l'air circulait à peine. De longues lianes entrelaçaient leurs branches, pendaient en festons, et formaient des guirlandes gracieuses. La liane du voyageur l'invitait à se désaltérer. Nous arrivâmes enfin dans un endroit délicieux, et jamais point de vue plus romantique ne fut offert au voyageur étonné. C'était assurément le paysage le plus étendu, le plus varié que j'eusse jamais contemplé; et la plume, non plus que le pinceau, ne saurait en donner une juste idée. « Que c'est beau! que c'est magnifique! ne cessaient de s'écrier MM. Vidua et Lindsay, qui nous accompagnaient. Est-il en la puissance de l'homme d'exécuter des tableaux aussi sublimes! »

Sur un signe de notre guide, nous portâmes nos regards vers l'Est, et nous aperçûmes le soleil qui commencait à éclairer la chaîne de montagnes qui se trouvent au delà du lac de Bay, dont nous distinguions vaguement la surface argentée. En ce moment, saisis d'un saint enthousiasme, nous levâmes nos mains vers le ciel en adorant l'auteur de la nature, seul capable de si grandes merveilles. Le haut des montagnes que nous découvrions était d'une teinte rosée et transparente, et les rayons du soleil perçaient insensiblement le rideau de vapeurs qui flottaient au-dessus des vallées. Devant nous s'étendaient et l'immense baie de Manille et la langue de terre sur laquelle est bâtie Cavite, laquelle, de la hauteur où nous nous trouvions, ressemblait assez bien à un port et à un arsenal vus au microscope. Dans le nord, s'élevait le mont Arayat, aux teintes sombres et tristes; vers le Nord-Ouest la haute chaîne de Maribeles, et à l'Ouest l'île du Corrégidor. Divers petits îlots couverts de verdure se montraient à l'entrée de la baie de Manille, qui avait pour horizon

l'immensité des cieux. Partout à nos côtés des plaines verdoyantes, des vallées fertiles coupées par d'énormes précipices, des cataractes bruyantes et écumeuses, et des cascades argentées s'illuminaient des rayons du soleil.

Là, des torrents se précipitaient, en grondant, do rochers en rochers vers les plaines qui s'étendaient au pied des montagnes. De ce côté serpentait une rivière limpide qui arrosait de vertes prairies et venait se perdre dans la baie, dont les eaux calmes et transparentes, semblables à un immense miroir, réfléchissaient la scène imposante dont je n'ai pu donner qu'une idée bien imparfaito.

Il fallut pourtant nous arracher à ce magnifique tableau. Déjà la meute du moine, ramenant le gibier de notre côté, frappait l'air do ses aboiements. Nous sortîmes de la forêt, et, mettant pied à torre, nous laissâmes nos chevaux à la garde de nos domestiques. Nous nous plaçâmes à une certaine distance les uns des autres sur l'immense croupe d'une montagne, où il ne croît que des roseaux, que l'on a soin de brûler chaque année afin d'obtenir do bons pâturages pour les nombreux bestiaux de l'hacienda.

Je ne décrirai pas les perroquets, les kakatoës, les collaos au cri sonore et vibrant, les aigrettes aux formes légères et gracieuses, l'immense variété de tourterelles philippinoises au ravissant plumage, les loriots à la robe dorée, etc., etc., habitants ailés de ces forêts. Enfin les cerfs et les cochons sauvages se montrèrent, et un véritable carnage commença sur toute la ligne; pendant quelque temps les coups de fusil se succédèrent sans interruption. Mais bientôt, fatigués de meurtres, et d'ailleurs, il faut l'avouer, le gibier qui n'avait pas été tué se trouvait déjà hors de notre portée, nous nous occupâmes de rassembler le produit de notre chasse, ce qui nous offrit quelques difficultés. On éventra les cerfs et les cochons, on en retira les entrailles, et la



meute se rua sur la curée. Le curé avait failli être tué par un buffle sauvage qui le poursuivait, et il dut son salut à un ravin dans lequel l'animal, mortellement blessé, se précipita. Sans cette circonstance, nul doute qu'un malheur ne fût arrivé. Plusieurs fois d'énormes serpents boas, dont la blessure, du reste, n'est jamais venimeuse, glissèrent au milieu de nous, effrayés par les cris des chiens et le bruit de la mousqueterie. L'apparition soudaine de ces reptiles aux mille anneaux avait quelque chose d'effrayant, et ne laissait pas de nous produire, à nous autres Européens, des sensations fort peu agréables. Plusieurs reptiles beaucoup plus dangereux passèrent aussi près de nous ; nous vîmes encore un grand nombre de lézards et d'iguanes, petits crocodiles à la crête verdoyante et à l'épine dentelée ; et de grosses chauves-souris, qui se tiennent le jour suspendues aux branches des arbres, voltigeaient autour des ravins, en battant l'air de leurs ailes membraneuses.

Nous fûmes occupés pendant plus de trois heures à porter le gibier à l'endroit où nos chevaux pouvaient venir le prendre ; et lorsque nous fûmes tous réunis, nous trouvâmes que le produit de notre chasse s'élevait au chiffre assez rond de dix-neuf cerfs et de douze cochons sauvages. Deux de nos Indiens avaient reçu des blessures assez profondes, et M. Lindsay s'était vu menacé de perdre la vie dans un combat qu'il soutint bravement contre un cochon sauvage, dont un coup de couteau de chasse avait fini par le délivrer.

Nous chargeâmes notre gibier, partie sur nos chevaux, partie sur le dos de nos domestiques, et nous cheminâmes ainsi jusqu'au premier village. Notre curé mit alors en réquisition un certain nombre d'Indiens, avec des buffles et de petites charrettes, pour transporter notre chasse à l'hacienda, où nous arrivâmes long-temps après le coucher du soleil. Les Augustins pos-

sédaient en cet endroit une fort grande et fort belle propriété, avec une sucrerie dont les moulins étaient mis en mouvement par une charmante petite rivière, qui descendait des montagnes de Malabon. La sucrerie était beaucoup moins bien organisée que toutes celles que j'avais vues au Pérou, et dont j'ai donné la description. Le mode de fabrication, et surtout celui de vendre le sucre, étaient les principales causes qui s'opposaient au développement de cette industrie.

Tierra-Alta, d'ailleurs, et tous ses environs sont couverts de superbes manguiers qui produisent, je crois, les plus belles mangues de toutes les îles Philippines. A quoi cela tient-il? Sans doute à la nature particulière du terrain, disposé en amphithéâtre, et qui abrite en partie ces arbres des coups de vent du Sud-Ouest. Le manguier est un arbre magnifique, touffu, aux feuilles lisses, et qui ressemble beaucoup à notre noyer. Comme celui-ci, il croît lentement, mais il vit long-temps. Son fruit, d'un jaune doré comme les poires de bon chrétien, est gros comme le poing, mais oblong et aplati; une peau ferme et élastique le recouvre, et à l'intérieur se trouve un gros noyau aplati et filamenteux. Pour le manger, on sépare le noyau du fruit avec un couteau, en le coupant dans la longueur, et l'on obtient ainsi deux coquilles, dont on mange la pulpe, assez ferme, avec une cuiller. Les mangues sont des fruits délicieux, mais quelques-unes ont un petit goût de térébenthine, auquel, du reste, on s'habitue facilement.

Les moines, fermiers des haciendas, sont de vrais seigneurs suzerains; ils habitent de vastes couvents, où ils jouissent de toutes les commodités qu'il est possible de se procurer dans ces lointains climats. Ils ont à leur service de nombreux domestiques, des chevaux, des voitures; en un mot, rien ne leur manque de tout ce qui constitue le confortable de la vie. Quelquefois

aussi ce sont des frères lais qui dirigent ces propriétés. Leurs fonctions ne laissent pas d'être fort difficiles et d'exiger des connaissances assez étendues chez celui qui les remplit. En effet, il s'agit d'abord de faire cultiver les terres que le couvent s'est réservées pour son propre compte, ensuite de recouvrer les loyers de toutes les terres louées aux Indiens. Il faut encore favoriser la propagation des bestiaux dans la montagne, empêcher qu'ils ne se répandent ou ne soient volés dans des propriétés qui ont souvent de quatre à douze lieues de tour, veiller à ce que la population ne se déplace pas, car sans population, point de produits; et surtout la maintenir dans l'obéissance et le respect. On voit donc qu'il ne peut être donné à tout le monde de bien administrer une hacienda monacale aux Philippines. Quelquefois un frère lai a deux frères sous ses ordres, qui profitent quelque temps de ses leçons, et vont ensuite diriger d'autres propriétés.

Je parlerai un peu plus loin des avantages apportés dans ce pays par la civilisation des catholiques et des moines; qu'il me suffise de dire que les Indiens de ces propriétés vivent heureux, et que dans celles qui sont régies par les moines en particulier, il n'y a ni pauvres ni pauvreté; on ne connaît pas de mendiants, car les infirmes ou les vieillards sont toujours recueillis par quelques parents, auxquels les moines accordent des secours pour leur entretien.

Quoiqu'en apparence chacun soit parfaitement libre d'embrasser la profession qui lui convient, il n'en est pas moins vrai que, par suite de l'impulsion donnée, les villages qui se forment sur les propriétés des couvents finissent par constituer de véritables phalanstères, dans lesquels chaque individu travaille au bien-être commun. Je ne dis pas au bonheur général, car on concevra bien que le couvent étant le propriétaire des terres, les

fermages doivent nécessairement entrer dans sa caisse; mais une grande partie do l'argent ainsi obtenu retourne aux habitants dont il paye les travaux : le couvent est donc là, qui veille à uno juste répartition du travail et du bonheur nécessaires à chaque individu de la communauté.

Rien n'est joli comme les deux villages de Tierra-Alta et d'Imus, soumis à la juridiction des moines de Saint-Augustin; on dirait qu'ils ont été construits pour les bergers de l'opéra. Les maisons, faites de bambous et de l'aspect le plus gracieux, forment des rues larges, bien alignées et sablées, qui aboutissent sur une vaste place où se trouvent l'église, le couvent et la maison de ville. Ces rues, ou plutôt ces charmantes allées, sont bordées d'une foule d'arbres, qui se réunissant à leur sommet, en font autant de berceaux impénétrables aux rayons du soleil.

Des convolvulus, aux fleurs blanches, rosées ou violettes; de petites graines noires et rouges, que l'on connait en France sous le nom de petits nègres, mille autres plantes aux brillantes étamines, viennent diversifier, par leurs couleurs, la teinte verte et presque uniforme des touffes de bambous. Rien de charmant comme ces promenades, et lorsqu'à l'aurore les oiseaux animent par leur gazouillement et leurs chants ces campagnes délicieuses, on se croirait transporté dans un nouvel Éden. L'illusion, du reste, ne dure pas long-temps.

Vous vous approchez pour cueillir une fleur: un aspic dangereux lève sa tête surmontée d'une crête rouge, et menace de vous donner la mort. Plein d'effroi, vous faites un saut en arrière, et vous mettez le pied dans une fourmilière dont les habitantes rouges ou noires vous ont bientôt fait sentir leur aiguillon. Un troupeau de buffles était dans le voisinage; effrayés par vos cris, ces animaux partent au galop, et passent près de vous, en vous lançant des regards farouches : malheur à vous si vous

vous trouvez sur leur passage! vous serez foulé ou percé par les cornes longues et pointues de quelques-uns d'entre eux. Les fourmis continuent de vous faire sentir leurs douloureuses piqûres ; ne sachant comment vous délivrer de ces hôtes incommodes, vous vous précipitez vers un ravin au fond duquel, à travers les ronces et les épines, serpente un courant d'eau limpide. Le bain seul peut mettre un terme à vos souffrances ; vous vous frayez brusquement un passage, au risque d'être précipité au fond du ravin, ou de vous voir écrasé par les masses de pierre qui se détachent et roulent avec fracas dans l'abîme. D'énormes chauves-souris, dont l'envergure dépasse votre taille, s'échappent de ce noir séjour en poussant des cris plaintifs, et le nombre en est si grand que parfois elles interceptent la lumière du jour. Enfin vous êtes près d'arriver : quelque chose a remué sous vos pieds, vous avez même senti une morsure, vous regardez avec effroi, et une longue iguane s'échappe en grinçant des dents et en relevant sa crête hideuse. Vous tombez assis sur la pierre, exténué par toutes les sensations pénibles qui, dans l'espace d'un quart d'heure, ont fait frissonner tout votre être. Enfin, pour vous débarrasser de l'ennemi qui vous tourmente, vous vous déshabillez des pieds à la tête et vous vous plongez dans l'onde pure, en songeant qu'il n'est point de rose sans épine, de tableau sans ombre et de bonheur sans lendemain.

Quelle récolte ferait un naturaliste dans ce pays couvert d'une végétation admirable! Le révérend Fr. Manuel Blanco a décrit en un gros volume la flore des Philippines ; mais dans l'état actuel des sciences naturelles, il y a encore dans cette contrée des découvertes importantes à faire. Pour aider le voyageur, dans mon précédent ouvrage sur les Philippines j'ai donné moi-même, non pas la description naturelle ou zoologique de toutes les plantes et de tous les animaux de ce pays, mais leur nom en français, en

tagal et en latin, et je suis convaincu que cette nomenclature ne saurait manquer d'être d'une grande utilité. Une flore ne peut-être complète qu'autant que l'on ajoute toujours, à côté du nom générique d'une plante, celui qui lui est donné par les naturels du pays où elle croît.

Lorsque nous revînmes au couvent, un déjeuner splendide nous attendait. De charmantes jeunes filles du village étaient venues en aide aux domestiques des deux moines. On aurait pu penser que ces messieurs tenaient à nous convaincre qu'ils ne manquaient *de rien* dans leur résidence.

Je ne dirai pas les mets nombreux qui nous furent servis; mais ce qui me parut fort extraordinaire à la campagne et surtout chez des moines, ce fut la quantité prodigieuse de gâteaux, de confitures et de petites pâtisseries de toute espèce qui couvraient une longue table, où vingt-cinq personnes eussent pu facilement trouver à s'asseoir. Il est vrai de dire que, comme le climat de cette hacienda est délicieux et qu'elle possède des bains minéraux semblables à ceux de Tierra-Alta, très-souvent on envoie de Manille les moines malades ou convalescents pour s'y rétablir. Le supérieur de cette propriété est donc muni de tout ce qui constitue le nécessaire et même le superflu de la vie ordinaire.

Nous mangeâmes de notre chasse accommodée de cent manières différentes, et nous fîmes surtout honneur à la chair du cochon sauvage, qui nous parut délicieuse; celle du cerf est fort bonne aussi, quoique noire et beaucoup moins délicate. Dans le pays, on la coupe en lanières, on la sale, et on la fait sécher au soleil; ainsi préparée, elle s'appelle *tapa* et peut se conserver plusieurs mois. C'est ce que notre hôte faisait exécuter dans l'une des cours de l'hacienda, où un grand nombre d'Indiens étaient occupés à écorcher et à dépecer tous les cerfs et cochons sauvages que nous avions tués. De petits morceaux frais furent

distribués à tous les habitants du village, et le moine promit à M. de Etchaparré de lui envoyer une partio de ces viandes lorsqu'elles seraient entièrement préparées, pour sa provision do l'année; ce que celui-ci n'eut garde de refuser, car à la campagne, les provisions de cette espèce sont fort précieuses.

Le moine nous dit encore qu'il avait un très-bon tanneur dans le village, qu'il ferait tanner les peaux de cerf avec le poil, et nous les enverrait à Manille, pour nous servir de tapis. Nous emportâmes avec nous quelques bois, comme trophées, et nous revînmes à Tierra-Alta, par une autre route que celle parcourue par nous le jour précédent. M. de Etchaparré était enchanté de nous faire les honneurs des beautés du pays.

Nous descendimes sur les bords de la mer par une route directe et fort bonne pour les voitures; cette route s'embranchait avec celle de la côte qui conduisait à Cavite; nous nous trouvions ainsi de l'autre côté de San-Roque, dans le coude de la baie que forme la pointe Sangley, vis-à-vis de la grande entrée de la baie de Manille. Le coup d'œil de l'endroit où nous nous trouvions était vraiment magnifique. A gauche, les navires se montraient entrant et sortant du port; dans le Nord-Ouest, l'île du Corrégidor; au nord, le fond de la baie couverte d'une foule de pêcheurs et d'embarcations du pays; dans le Nord-Est, Manille et la rade, où étaient ancrés bon nombre de navires européens et de jonques chinoises; à droite, Cavite et les clochers de ses églises. Une grande quantité de pêcheries sont établies dans les anses et dans les criques, et s'avancent assez loin dans la mer. Des salines occupent les berges, et produisent un revenu considérable aux habitants de ces rivages. Pourtant, la plus grande partie des salines est située aux extrémités Nord et Est de la baie de Manillo, parce qu'elles s'y trouvent plus abritées que dans ce coude fréquemment exposé aux vents d'ouest.

Nous examinâmes tout en détail, n'oubliant rien de ce qui méritait d'arrêter nos regards; puis nous revînmes à Tierra-Alta, où nous restâmes jusqu'au lendemain matin. Notre retour à Cavite s'effectua en voiture. M. de Etchaparré nous fit conduire dans une fallua de l'arsenal jusqu'à Bacor; et là nous trouvâmes nos voitures, que M. Ramos avait envoyées au devant de nous. Nous nous dirigeâmes alors vers Manille, en prolongeant toute la côte Est de la baie, et en traversant plusieurs rivières et villages, tels que Talaba, Piñas, Parañaqué, Tambo, Passay, Malate et Ermita, charmants petits endroits, sur le bord de la mer, tous peuplés de pêcheurs et de salins. Le pays que nous parcourûmes était des plus pittoresques, et tout y annonçait le mouvement et la vie. Il serait difficile en effet d'imaginer un lieu plus propre que la baie de Manille à devenir le siége d'un grand établissement colonial.

CHAPITRE HUITIÈME.

Fiançailles de la fille du capitaine. — La belle Agustina. — Visite au gouverneur général des Iles Philippines. — Maison de plaisance de don Mariano Ricafort. — Projets d'opération pour l'Amérique. — Espérances déçues. — Arrivée du *Relampago.*

Avant de nous transporter de nouveau à Manille, je vais faire un retour sur mes pas, et ramener l'attention du lecteur sur des détails qui lui paraîtront peut-être frivoles, mais que je me hasarde à consigner ici, d'abord comme étude de mœurs, et ensuite en mémoire des souvenirs qu'ils retracent à mon esprit.

Lorsque, notre chasse terminée, nous fûmes revenus chez M. de Etchaparré, le *capitan del pueblo* (espèce de maire) d'un village à deux lieues de Tierra-Alta vint nous inviter à assister aux fiançailles de sa fille, qui devaient avoir lieu le lendemain. Les deux familles qui allaient s'unir étaient fort riches, disait-on, ce qui nous promettait des fêtes et des cérémonies fort belles. Une noce d'Indiens n'était pas d'ailleurs un spectacle à dédaigner, et nous nous empressâmes d'accepter l'invitation. Le lendemain nous étions en route de bonne heure; nous fûmes reçus par la famille du futur époux, avec le respect et les égards dont les *Castillas* sont assurés d'avance. L'arrivée du curé fut le signal de la cérémonie, et l'on partit, croix et bannière en tête, aux accords assourdissants d'une musique indienne. Hommes et femmes, dans tout l'éclat de leurs plus beaux atours, suivaient en bon ordre et chacun de leur côté. L'église, ornée avec un luxe champêtre, offrait un ravissant coup d'œil, et tout se passa avec

la dignité et la pompe imposante qui accompagnent les plus belles cérémonies du catholicisme.

Tandis que mes regards curieux parcouraient avec un intérêt assez naturel à mon âge un groupe nombreux de jeunes filles qui remplissaient la nef de l'église, tout-à-coup j'aperçus au milieu d'elles une jeune Indienne dont les grâces touchantes et naïves me frappèrent vivement. C'était une beauté à peine éclose; elle no devait pas compter plus de seize ans, et sa figure chaste et modeste eût pu servir de modèle pour peindre la pudeur. Sa taillo était souple et gracieuse. Ses choveux, noirs comme du jais, s'échappaient en abondance de dessous un mouchoir jeté négligemment sur sa tête. Son teint était aussi blanc que celui d'une métisse peut l'être, et une légère nuance d'incarnat venait parfois colorer ses joues et trahir les sensations qu'elle éprouvait. Ses yeux à demi voilés, languissants et peu ouverts, comme ceux des Chinoisos, s'animaient souvent d'un vif éclat, annonçant ainsi qu'il ne fallait qu'une étincello pour embraser cette âme candide. On va quelquefois vite en amour; nous nous fixâmes cette jeune fille et moi; et, soit que l'examen qu'elle fit de ma personne ne fût pas à mon désavantage, soit pour toute autre raison, toujours est-il que nos regards nous firent connaître la secrète sympathie que nous éprouvions l'un pour l'autre.

La cérémonie était terminée, et j'avoue que je serais fort embarrassé de raconter ce qui s'y était passé. On sortit de l'église, la foule me sépara de l'objet de mon admiration ; en vain je m'efforçai de le rejoindre, il me fallut renoncer pour le moment à l'espoir de le retrouver. Jo rejoignis les deux fils de M. de Etchaparré. Le plus jeune m'annonça d'un air conquérant qu'il était en bonne fortune; il avait, disait-il, ravi le cœur d'une jeune fille qu'il assurait être la fleur la plus belle de toutes

celles du village, prétention, comme on pense, qui me parut quelque peu exagérée et fort contestable. Quant à l'aîné, il était d'une nature beaucoup moins inflammable, et les illusions sentimentales paraissaient avoir peu de prise sur lui ; aussi nous plaisanta-t-il beaucoup sur nos amours. Vers le soir, après avoir pris congé du curé, nous montâmes à cheval, feignant de retourner à Tierra-Alta. Il avait été convenu qu'après avoir cheminé quelque temps dans cette direction, nous laisserions nos montures sous la garde de notre compagnon peu sensible, et que nous reviendrions ensuite sur nos pas pour voir si quelque heureux hasard ne nous favoriserait pas.

J'étais coiffé d'un salacot, selon la mode du pays ; et désirant me rendre en tout semblable à un Indien, afin de ne pas attirer l'attention, je quittai ma veste et ne conservai que ma chemise flottante par-dessus mon pantalon. Ce fut dans cet accoutrement que j'effectuai ma rentrée dans le village, me croyant ainsi parfaitement déguisé; mais j'avais compté sans les chiens de l'endroit, que j'eus bientôt à mes trousses, et qui ne me parurent nullement disposés à respecter mon incognito. Ma tournure en outre surprenait beaucoup les habitants; à chaque instant je voyais quelques-uns d'entre eux s'arrêter, cherchant à deviner qui j'étais ; je compris qu'il manquait quelque chose à mon travestissement, et que je n'étais que la pâle contrefaçon d'un Indien pur sang. Mais les ténèbres commençaient à me favoriser, et j'entrepris hardiment mes explorations. Arrivé près de la *Casa real*, je me baissais pour allumer mon cigare à un feu qui brûlait à la porte, lorsqu'une jeune fille passa rapidement près de moi. Heureusement il n'est point de nuit pour les yeux du cœur; dans l'ombre furtive, que je n'avais fait qu'entrevoir, j'avais reconnu ma belle inconnue de l'église. Aussi prompt que l'éclair, je m'élançai à sa poursuite à travers le dé-

dale des cases du villago, m'embarrassant dans ma course, tombant, me relevant, perdant la piste et la retrouvant, en un mot ne reculant devant aucun obstacle, comme le ferait un amateur intrépide dans un *steeple chase*. Enfin, mes efforts furent couronnés d'un plein succès. Je vis la fugitive entrer dans une habitation. Ne doutant point que ce ne fût sa demeure, je me plaçai en embuscade à la porte. Cependant le temps s'écoulait, personne ne sortait de la case, et je commençais à songer que je courais grand risque de voir ma faction se prolonger indéfiniment, lorsque le son monotone de voix qui récitaient le rosaire dans l'intérieur, vint m'arracher à mes réflexions et me rendre l'espoir : l'heure du repos allait sonner, j'espérais qu'elle serait aussi pour moi l'heure du bonheur. Je ne m'étais pas trompé : bientôt une ombre se dessina dans l'obscurité ; moments pleins de trouble et de charme ! J'avais devant moi celle que je cherchais. Je pris son bras, et plaçant ma main sur sa bouche, je lui fis signe de se taire.

Anico po (laissez-moi, monsieur), me dit-elle tout bas, et sa voix n'indiquait ni colère ni crainte. Je lui répondis de manière à la rassurer complètement ; mais notre dialogue était fort pénible, car à peine parlait-elle l'espagnol, quoiqu'elle le comprit parfaitement ; du reste, les amants ont un langage à eux, qu'eux seuls comprennent, et qu'on peut appeler avec raison l'idiome universel ; aussi après avoir passé quelques instants ensemblo, nous entendions-nous parfaitement. Elle se nommait Agustina, son père était *capitan pasado*, ancien maire, et à ce propos nous dirons que celui qui a été investi des fonctions de capitan en conserve toujours le titre, ce qui lui donne une certaine influence sur les habitants. La nouvelle mariée était la cousine d'Agustina, et plusieurs fois celle-ci me recommanda de ne pas manquer de me trouver à sa noce, où nous nous verrions.

Le moment de la séparation fut cruel, et je la quittai en lui renouvelant les promesses d'une éternelle tendresse.

Certes, voilà un brillant début et un roman bien vite commencé; mais les voyageurs n'ont pas de temps à perdre. Il s'en faut que les bons Indiens soient aussi expéditifs. Il n'est pas rare d'en voir, à l'exemple de Jacob, entrer en qualité de serviteurs chez le père de celle qu'ils adorent, et rester ainsi, deux ans et plus, dévoués aux ordres et soumis aux caprices de leur belle et de ses parents, pilant le riz, conduisant les troupeaux, en un mot faisant le service de la maison pendant tout le temps de leur esclavage. Et je laisse à penser si pendant cette épreuve il peut y avoir trêve aux soupirs, aux larmes et aux doux soucis. Tremblant sans cesse d'être éconduits, ils épuisent cette fleur de sentiment qui accompagne chez les amants tendres et bien appris les phases et les progrès d'une passion; trop heureux si, après un temps plus ou moins long de servage, ils ne sont pas mis poliment à la porte et remplacés par d'autres soupirants!

Le temps avait rapidement passé pour moi, et je dus songer à rejoindre mes compagnons, qui, peut-être, n'avaient pas occupé le leur aussi agréablement. Arrivé au lieu du rendez-vous, je n'y trouvai plus que mon cheval; mes camarades s'étaient ennuyés d'attendre, et ils étaient partis sans moi. Je remontai en selle, et piquant des deux, je pris au galop la route de Tierra-Alta; mais après une course de quelques minutes, les sons d'une guitare accompagnant une voix d'un fort joli timbre et que je crus reconnaître, attirèrent mon attention. Je mis pied à terre et me dirigeai vers la maison d'où partaient ces accords harmonieux. Je ne m'étais pas trompé: là, je trouvai mes deux compagnons au milieu de plusieurs Indiens et Indiennes. Le plus jeune fils d'Etchaparré, une guitare à la main, chantait un boléro. Le punch et le vin de coco circulaient à la ronde, et la joie animait

toutes les figures A mon apparition le maître et la maitresse de la maison vinrent à moi et me dirent, avec effusion, que j'étais le bienvenu. On m'offrit un cigare et le bétel d'usage; et quelques minutes après on apporta le chocolat, accompagné de *tamals*, de biscuits, de *calamay*, d'*alfaniques* et autres confitures du pays.

Le *tamal* se compose avec de la pâte de farine de maïs ou de riz, qu'on étale sur une feuille de bananier en y ajoutant des confitures, du sucre et des fruits; ce sont les tamals sucrés. D'autres fois, on y met du poisson, du cochon, du poulet ou des viandes hachées; on replie la feuille en petits paquets, que l'on attache et que l'on fait bouillir; on les sert généralement chauds. C'est un mets introduit dans toutes les possessions espagnoles de l'Amérique et des Indes.

Le *calamay* est une espèce de confitures, faites avec du coco et de la mélasse, et ressemblant beaucoup au caramel, mais il est gluant au lieu d'être cassant; on l'enferme dans deux moitiés de coco, et il peut se transporter ainsi à de grandes distances; le meilleur vient de la province d'Ilocos.

On nomme *alfanique* une sorte de sucre ressemblant à la pâte de guimauve; il se prépare avec du sirop cuit à un certain degré et étiré jusqu'à ce qu'il devienne blanc.

Nous fîmes honneur à la collation qu'on nous offrait de si bon cœur; les chants et les rires se prolongèrent encore pendant quelque temps; et enfin, prenant congé de nos bons Indiens, nous enfourchâmes nos montures et les poussâmes vers Tierra-Alta, que nous atteignîmes à une heure fort avancée de la nuit.

Le lendemain, après avoir remercié M. de Etchaparré de sa bienveillante hospitalité, je retournai à Manille.

En partant du Pérou, j'avais reçu de la comtesse doña Rosa de Villavicencio, une lettre de recommandation pour le général Ricafort, gouverneur général des îles Philippines.

Quelques jours après mon arrivée à Manille, je m'empressai de porter cette lettre au palais. Je traversai plusieurs salons et antichambres, gardés par des hallebardiers, et enfin je parvins jusqu'à l'aide de camp de service, à qui je la confiai. J'attendis quelque temps, et l'on me fit prévenir que Son Excellence était indisposée et ne pouvait me recevoir.

A quelques jours de là, je reçus une invitation du général pour une collation qu'il donnait dans sa jolie maison de San-Miguel, sur les bords du Passig, où il réunissait souvent la meilleure société de Manille. Cette habitation, gracieusement suspendue sur des piliers en maçonnerie, était située sur le côté droit de la rivière. Grâce à une large varanda, on pouvait se promener sous les arcades naturelles formées par les arbres et les fleurs qui entouraient le rez-de-chaussée, occupé tout entier par deux larges escaliers. Des croisées et des jalousies doubles empêchaient le soleil de pénétrer dans les appartements, qui étaient meublés fort simplement, comme tous ceux de la campagne et même de la ville de Manille.

Des fauteuils et des canapés en rotin, quelques tables supportant des candélabres garnis de verreries, des globes suspendus au plafond et tenant lieu de lustres, point de rideaux aux fenêtres, tel était l'ameublement de la maison de plaisance du gouverneur général des îles Philippines.

Au moment où j'entrais chez lui, le gouverneur général se promenait dans la caïda en fumant son cigare et en causant avec plusieurs personnes, auxquelles mes amis et compatriotes, Genu et Godefroy, m'avaient déjà présenté. Dans le nombre se trouvaient le brigadier don Andrès Garcia Camba, dont nous avons déjà parlé, et le lieutenant-colonel don Juan Garrido; tous deux avaient fait la guerre du Pérou avec le gouverneur général, qui boitait encore d'une blessure qu'il y avait reçue à la jambe.

M. Ricafort pouvait avoir de cinquante-cinq à soixante ans; il était gros, fort, d'une figure agréable et pleine de bienveillance et de bonté, qualités que chacun s'accordait à lui reconnaître; mais on le disait sans esprit et dépourvu de toute vivacité d'imagination. Le général s'avança à ma rencontre, et me dit qu'il était désolé de n'avoir pu me recevoir plus tôt, mais qu'il fallait attribuer ce retard à sa blessure, qui ne lui avait pas laissé un instant de repos. Il me demanda des nouvelles de la charmante femme qui m'avait recommandé à lui, et s'informa longuement de la position des partis en Amérique; cette conversation dura près d'une heure. « Mais, mon Dieu! monsieur, me disait souvent le gouverneur général, vous connaissez tout le monde au Pérou; aucune personne ne vous y est étrangère, pas plus dans l'armée espagnole que dans celle des insurgés. » Je savais fort bien, en arrivant à Manille, qu'il me faudrait taire que j'avais servi dans l'armée patriote; cela eût été une très-mauvaise recommandation et un motif qui m'eût même exclu de la colonie; j'avais soigneusement caché les décorations qui m'avaient été données en Colombie et au Pérou, et je prenais le titre de négociant, ce que j'étais effectivement alors.

Dans tous les pays du monde, une personne bien accueillie par le chef l'est aussi par tous ceux qui l'entourent. Dès ce jour, Manille sut que le général Ricafort avait causé fort longtemps avec moi; toutes les maisons me furent ouvertes et je reçus partout le meilleur accueil.

Les dames arrivèrent en foule à San-Miguel; on servit à dîner sur les deux heures, pour laisser à chacun le temps de faire sa sieste. Le repas fut très-gai, et l'on porta successivement des toasts au roi d'Espagne, au gouverneur, aux principales autorités, et surtout aux dames. Le café fut servi dans la varanda, sur de petites tables de quatre à cinq personnes, ce qui donnait un

air piquant à cette fête, et la faisait ressembler à une grande réunion dans un caravensérail. Bientôt de toutes les bouches s'échappèrent des torrents de fumée. J'avais été séparé du général pendant le dîner; MM. Camba et Garrido m'avaient fait asseoir à leurs côtés et près de doña Thérésa Garrido, jeune Espagnole, et l'une des plus jolies femmes qui fussent présentes. Bientôt le général s'approcha de nous, et me demanda, sur l'Amérique espagnole, de nouveaux détails que je m'empressai de lui donner.

« Vous avez, me dit-il en me quittant pour aller faire sa sieste, de bons amis en MM. Garrido et Camba; si vous avez besoin de moi aux Philippines, vous pouvez vous adresser sans crainte au gouverneur général; il se fera un plaisir de vous être agréable. » Il se retira alors sans m'inviter à retourner au palais; j'en fis l'observation à ces messieurs : « Votre remarque est juste, me fut-il répondu; le général vous rendra tous les services que vous réclamerez de lui, mais vous arrivez d'Amérique, de l'Amérique insurgée, et il tient à ne pas paraître entretenir de rapports avec ce pays. J'ai été même fort étonné, dit l'un d'eux, qu'il ait causé si longuement avec vous; soyez convaincu que vous n'aurez plus à l'avenir d'aussi longues conférences. Il vous verra chez moi, dans d'autres maisons, il vous invitera peut-être encore: mais il ne vous attirera pas au palais. Vous devez en concevoir le motif : le gouverneur général a un décorum à garder, décorum, il est vrai, qui n'exclut pas la politesse; tous les yeux sont fixés sur lui, et il y a deux et même trois partis qui le surveillent : le parti ultra-royaliste, le parti des prêtres, et celui des gens du pays. Le parti ultra-royaliste ne le voit pas avec plaisir, quoiqu'il soit Espagnol, parce que tous ici, tant que nous sommes, nous avons fait partie de l'armée espagnole en Amérique, armée qui était cons-

titutionnelle; parce que le trésorier général des îles, M. Barañao, est Chilien, et que l'intendant général, M. Urejola, est Péruvien : le général Ricafort ne veut donc pas leur donner un motif de pouvoir l'accuser à la cour. Les moines n'aiment pas les étrangers, et surtout les Français, qu'ils traitent de Voltairiens; ils ont toujours peur qu'on ne vienne propager ici des idées anti-religieuses. Les enfants du pays, d'après ce qui se passe dans l'Amérique espagnole, seraient très-disposés à bien accueillir toutes les personnes qui en arrivent; et vous comprenez parfaitement que tous les métis désirent être à la tête du gouvernement, occuper les places lucratives, et qu'ils nous regardent toujours comme les oppresseurs de leur pays. Ainsi, mon cher don Gabriel, réglez votre conduite sur ce que je viens de vous dire; n'allez pas trop souvent, ou plutôt n'allez pas du tout chez le général, car s'il veut vous voir il vous le fera dire. Ne fréquentez pas trop les créoles, car vous donneriez de l'ombrage au gouvernement; visitez de temps en temps nos principaux ecclésiastiques, vous trouverez parmi eux quelques gens honorables et instruits qui vous donneront des renseignements sur le pays; et quant à la maison de M. Camba et à la mienne, je n'ai pas besoin de vous dire qu'elles vous seront toujours ouvertes et qu'un bon accueil ne vous y fera jamais défaut. » Je remerciai sincèrement le colonel Garrido de ses bons avis, et je lui promis de suivre la ligne de conduite qu'il m'avait tracée. Le colonel Garrido avait été élevé à Pau et parlait le français avec une très-grande facilité; il jouissait d'une haute considération à Manille, où l'on savait qu'il devait sa position à son mérite et à son épée. Sa femme, qui avait aussi fait son éducation en France, était une des plus jolies femmes de Manille, et la cousine germaine des dames Parreño, chez lesquelles demeurait mon ami Godefroy. Une société élégante et choisie se réunissait fréquemment chez lui.

Le soir, il y eut promenade sur l'eau. Le général avait eu l'attention de faire venir la musique du régiment de Garrido, qui eût pu rivaliser avec nos meilleures musiques d'Europe; elle fut placée dans deux grandes pirogues, dont l'une précéda et dont l'autre suivit celle qui nous portait. Nous remontâmes ainsi la rivière, formant une escadrille de légères pirogues, au milieu desquelles s'avançait majestueusement la falua du gouverneur, toute remplie de femmes charmantes. Les deux troupes de musiciens se répondaient l'une à l'autre, et les sons des instruments allaient se perdre sur les berges et dans les bosquets qui ombragent les bords de la rivière. Parfois des échos lointains reproduisaient les sons harmonieux du cor et jetaient dans l'âme une douce mélancolie. La nuit nous surprit au retour; car sous les tropiques le soleil se couche à six heures, et à sept l'on n'y voit presque plus. Il fallut alors éclairer notre marche, et des torches résineuses furent allumées sur le devant de chaque embarcation. Les lumières reflétées par une eau limpide, les étincelles qui voltigeaient dans l'air, les innombrables mouches brillantes, formant des illuminations naturelles autour des arbres du rivage; un beau ciel, un air doux, une musique excellente, et parfois les sons plaintifs des cantates du pays, ou les fandango vifs et expressifs, tout cela, dis-je, enivrait le cœur et faisait oublier les peines et les tristesses de la vie dans un profond sentiment de bonheur.

De retour à San-Miguel, un tableau d'un autre genre s'offrit à nous : c'était une table immense pliant sous le poids d'une collation, composée de thé, de chocolat, de pâtisseries et de sucreries de toutes espèces. Du reste, quelque vaste que fût la table, les femmes seules purent s'y asseoir; on plaça devant les hommes de petites tables d'un pied carré, s'emboîtant les unes dans les autres, et que chacun d'eux put transporter à volonté

derrière le fauteuil de la femme qu'il voulait servir, ce qui donna beaucoup d'animation et de gaieté à cette réunion. L'usage de ces tables a été importé aux Philippines par les Nababs, et résidents anglais du Bengale, qui savent réunir dans leur intérieur le confortable à l'élégance.

Après le thé on se sépara : les uns retournèrent à Manille dans leurs voitures, les autres dans leurs embarcations. Je fus enchanté d'une journée dans laquelle l'accueil gracieux du chef du gouvernement et les bons conseils de M. Garrido m'avaient mis à même de paraitre avantageusement au milieu de la société philippinoise.

Vers le même temps, mon ami Godefroy, le médecin, qui avait parlé de moi et de mes projets à don Manuel Barañao, vint me trouver, et me dit : « Voulez-vous faire une opération, et une grande opération pour la côte du Pérou? — C'est mon désir, lui répondis-je, le but de tous mes efforts, car je suis certain de la réussite d'une affaire semblable. —Eh bien, reprit-il, suivez-moi; je vais vous conduire chez un de mes clients. » Nous prîmes notre voiture, et je partis pour la ville de guerre, où demeurait le trésorier général de ces îles.

Je trouvai en M. Barañao un homme d'une quarantaine d'années, fort agréable dans ses manières; mais malheureusement une de ses jambes lui refusait le service, et l'on avait été plusieurs fois sur le point de la lui couper. M. Barañao avait été blessé au Chili pendant la guerre de l'Indépendance; quoiqu'il fût Chilien lui-même, il était alors lieutenant-colonel dans l'armée royale. On l'avait envoyé aux Philippines avec quelques autres Américains, comme l'intendant Urejola, pour les récompenser de leur fidélité au roi.

M. Barañao s'était marié, au Chili, avec la sœur d'un de mes amis, don Dionizio Fernandez; le hasard m'avait empêché de



connaître madame Barañao, parce qu'au Chili elle habitait la campagne, car une année à peine s'était écoulée depuis qu'elle était venue retrouver son mari, accompagnée par un jeune Chilien de ses parents, don Manuel Urisar, avec lequel j'avais été lié. Je n'étais donc point un étranger pour cette famille.

M. Barañao n'ignorait pas que tôt ou tard il serait obligé d'abandonner le poste qu'il occupait, et que les Espagnols souffraient beaucoup de le voir rempli par un Américain; il voulait donc mettre sa fortune à l'abri et la faire passer en Amérique, sauf, dans le cas où il conserverait son emploi, à l'utiliser dans une seconde opération, si la première était fructueuse.

Nous convînmes de monter ensemble une affaire de cent vingt mille piastres, soit six cent mille francs; nous devions acheter à Macao un navire portugais ou fréter un navire étranger si l'on en trouvait un. Don Louis Baretto aurait été l'armateur du navire, moi le subrécargue et le capitaine, si l'opération se faisait avec un bâtiment qui nous appartînt.

Comme aux Philippines les capitaines qui entreprenaient des voyages de ce genre étaient fort bien payés, je pus stipuler pour moi des avantages considérables; ainsi, tout calcul fait, l'opération, n'eût-elle pas été fructueuse, devait me rapporter au moins cent mille francs. Depuis nombre d'années, d'ailleurs, aucun navire n'était revenu des Philippines sur la côte du Pérou, et je pouvais compter en toute assurance sur des bénéfices énormes.

La veille de la signature du contrat, M. Barañao me fit appeler en toute hâte, et s'écria en m'apercevant : « Notre opération est manquée pour le moment. Chose inouïe, et qui ne s'est jamais vue aux Philippines, les trois maisons principales, MM. Baretto, Aristorsa et Revilla, viennent de suspendre leurs paiements ! » C'étaient les premières faillites depuis la conquête.

M. Barañao en était tout bouleversé, et me dit : « Vous comprenez que n'agissant pas avec nos propres fonds dans cette opération, et ne pouvant l'entreprendre avec de faibles capitaux, à cause des frais énormes que doit nécessiter le transport des marchandises à de si grandes distances, il faut attendre et voir comment l'affaire de ces trois maisons va s'arranger. » Aux Philippines, les confréries et les couvents avaient l'habitude, depuis un temps immémorial, de faire des avances au commerce sur trois signatures de maisons reconnues notoirement solvables. MM. Baretto, Revilla et Aristorsa ne s'étaient pas contentés d'user de cette facilité, ils en avaient abusé dans leurs entreprises commerciales, et, comme ils passaient pour les négociants les plus riches du pays, ils avaient pu se faire avancer des sommes considérables, chaque maison ayant répondu successivement les unes pour les autres. Dès l'instant où ces messieurs suspendaient leurs paiements, toutes les caisses se fermaient ; et comme M. Barañao, en sa qualité de trésorier général, était le gardien naturel du crédit public, il se trouvait dans la nécessité d'arrêter toute demande de fonds, quelle qu'elle fût, avant que ce coup, qui pouvait entraîner la ruine de bien d'autres commerçants, eût révélé la position véritable du commerce manillois.

Cet évènement vint me frapper indirectement, et arrêter mon retour en Amérique. Je laissai donc s'écouler deux mois, que j'employai utilement à étudier le pays. Au bout de ce temps, les affaires reprirent de l'assurance ; quelques maisons secondaires furent obligées de prendre des arrangements avec leurs créanciers et les confréries ; mais quoique le résultat ait été fort désavantageux pour le commerce de cette place, il ne le fut pas autant qu'on se l'était imaginé d'abord, car, dès le principe, on avait regardé comme certaine la stagnation de toutes les affaires

en général. M. Barañao était un financier très-habile; il renoua notre opération, qui, au lieu de six cent mille francs, ne devait plus être que de quatre cent mille; et la chose devenait d'autant plus facile qu'il s'engageait pour la moitié, moi pour le quart, et la maison Campana pour le reste. Nous nous occupâmes de tous les articles que je devais emporter; déjà nos commandes étaient faites, lorsqu'un autre évènement aussi inattendu que le premier vint encore traverser nos projets. Un brick de guerre espagnol, *le Relampago* (*l'Éclair*), arriva à Manille sans que son départ d'Espagne eût été ni annoncé ni prévu; il portait à son bord un nouveau gouverneur général, un nouvel intendant militaire, un nouveau trésorier général, des oidors et plusieurs employés civils et militaires, qui venaient remplacer ceux qui étaient en activité à Manille.

Au moment de céder la place à son successeur, M. Barañao allait peut-être se voir forcé de retourner en Espagne pour rendre ses comptes au gouvernement. Il fallut donc renoncer à nos projets de grandes affaires, appeler à notre aide la résignation, dernière ressource de toutes les espérances déçues, et tâcher par d'autres voies de retourner en Amérique, ou accepter les offres qui depuis bien long-temps m'étaient faites par M. Ramos.

Vers cette époque vint à Manille un jeune Espagnol, à peine âgé de vingt ans, qui changea la routine traditionnelle des transactions commerciales de ces îles. Lorsqu'un navire arrivait à Manille avec une cargaison, le capitaine vendait au comptant, aux Chinois et aux autres petits marchands du pays, tout ce dont il pouvait se défaire, et, avec le produit de ces ventes, il achetait des marchandises de retour. M. Mariano de Bertodano, soutenu par quelques capitalistes espagnols qui eurent foi en son intelligence, sut inspirer assez de confiance pour pouvoir ache-

ter à crédit des cargaisons entières. Il répartissait ensuite ces cargaisons entre tous les petits marchands ou entre quelques riches métis, par lesquels il se faisait alors céder les cargaisons de retour qu'il devait livrer aux navires en échange de leurs premiers chargements.

Le commerce maritime américain est fort expéditif. Un capitaine ou un subrécargue arrive avec une cargaison qu'il a l'intention d'échanger contre des produits du pays, afin d'opérer son retour : il jette l'ancre, s'informe bien du prix des marchandises, et se décidant de suite, il vend s'il le peut toute sa cargaison en bloc, sans attendre des éventualités qui pourraient lui faire obtenir de plus grands avantages. Les Américains ont pour principe, et l'expérience m'a démontré qu'ils ont raison, de croire que les premiers prix offerts sont en général les meilleurs, et que si l'on fait, en temporisant, un bénéfice souvent fort minime sur quelques articles, on perd en général sur les masses qui effrayent les acheteurs. D'un autre côté, chaque jour de retard diminue d'autant la valeur de la cargaison du navire et de son armement par la perte de l'intérêt commercial, laquelle peut être de cent à trois cents francs par jour.

Dans la première année de son séjour à Manille, M. de Bertodano observa attentivement la marche des affaires ; il vit bientôt qu'il lui serait facile d'entreprendre de grandes opérations avec peu de capitaux. Il se lança dans cette carrière, qui pouvait paraître au premier coup d'œil aventureuse, mais qui était, en réalité, combinée avec une rare habileté et une grande sagesse. Voici, d'ailleurs, comment il procédait.

Il se présentait chez le consignataire du navire et traitait pour toute la cargaison, qu'il obtenait à des prix bien plus modérés que s'il n'en eût acheté qu'une faible partie ; il vendait ensuite en échange le sucre, l'abaca, l'indigo, l'écaille, la nacre, le

rotin, qui devaient former le chargement de retour ; de là, il se rendait chez les détenteurs de tous ces articles, et se les procurait soit contre argent, soit contre marchandises, quelquefois en donnant moitié argent, moitié marchandises ; puis il ratifiait l'achat principal de toute la cargaison étrangère. Dès qu'il en était devenu le propriétaire, il réunissait chez lui les principaux marchands du pays et leur distribuait toute la cargaison à des prix qu'ils n'eussent jamais obtenus séparément, en leur faisant prendre des engagements à deux ou trois mois pour le paiement ; ce qui leur donnait une grande facilité pour acquérir une plus grande quantité d'articles, et avec les obligations de ses acheteurs il payait ses vendeurs. Il réalisait immédiatement un bénéfice très-minime sur chaque partie, mais important sur l'ensemble de son opération.

Cette manière d'opérer lui devint de plus en plus facile ; les acheteurs le prièrent eux-mêmes de continuer un genre d'affaire qui leur était si profitable, et M. Bertodano devint pour ainsi dire le commissionnaire général du commerce de Manille. On conçoit que pour créer des opérations de cette importance et changer ainsi le commerce routinier qui, depuis la conquête, se faisait dans ce pays, il fallait une intelligence commerciale supérieure. Enrichi par ses spéculations, M. Bertodano revint en Espagne, où ses combinaisons financières trouvèrent un large développement, et le firent promptement parvenir à une brillante position. Il a épousé la fille du comte de Parsent, *mayordomo mayor* de S. A. R. l'infant don Francisco de Paula, et chambellan de la reine doña Isabela II.

Je me liai dans ce même temps avec un de nos compatriotes, M. Louis Vidal, qui était venu à Manille pour choisir des indigos pour une maison de Rouen. Aux Philippines, les Indiens mélangent souvent les diverses qualités d'indigo les unes avec les

autres, et comme cette teinture n'est pas faite par tablettes et avec le même soin que dans les possessions anglaises de l'Inde, il est fort difficile de bien acheter à Manille des indigos pour la France, où l'on ne veut en général que les qualités supérieures.

M. Vidal avait loué un très-grand magasin. Après avoir acheté les meilleures qualités aux Indiens des provinces, aux métis et aux Chinois de Manille, il faisait un triage morceaux par morceaux, mettait en caisse tous les bons indigos, revendait sur place tous les rebuts, et formait une cargaison de choix, se trouvant ainsi largement récompensé de la peine et des soins nécessaires pour mener à bien une opération de ce genre.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Le général don Andrès Garcia Camba. — Révolution de Novalez. — Insurrection de Tayavas. — Le frère lai de San-Juan de Dios. — Sa mort. — Vues de l'Angleterre sur les îles Philippines.

J'ai souvent parlé dans le conrs de cet ouvrage du général don Andrès Garcia Camba, et je crois qu'il est temps de faire connaître au lecteur cet homme distingué.

Don Andrès est né dans le royaume de Galice. En 1800, lorsque Napoléon déclara la guerre à son pays, il abandonna, comme la plupart des jeunes Espagnols, le collége pour les champs de bataille, et fut reçu cadet dans un régiment de cavalerie. Après avoir fait toute la guerre de la Péninsule dans des grades inférieurs, il se rendit, en 1815, au Venezuela, en qualité d'adjudant-major du régiment de hussards de Ferdinand VII. Il assista avec son corps à la reprise de l'île Marguerite, et fut ensuite envoyé au Pérou. Il prit part, depuis 1816 jusqu'en 1824, à la longue lutte terminée par la journée d'Ayacucho. Don Andrès était alors brigadier des armées royales.

C'était un homme grand, bien fait, d'une figure martiale et des plus agréables, très-distingué dans ses manières, et l'un des officiers les plus braves et les plus instruits de l'armée espagnole. Il possédait un esprit fin et cultivé, et c'était à lui que les missions les plus délicates et les plus difficiles étaient ordinairement confiées.

Ce fut lui qui étant chef d'escadron fit les premiers prison-

niers sur l'armée indépendante, commandée par le général San-Martin.

Lorsque le général Laserna fut nommé vice-roi par l'armée royale, le lieutenant-colonel Camba fut appelé à l'état-major général, et se vit chargé de la rédaction des bulletins de l'armée, travail qui exigeait un style clair et concis et une connaissance parfaite de tous les mouvements militaires. Don Andrès Garcia était fort aimé et surtout fort estimé des créoles attachés à la cause de l'Espagne. Ils lui reconnaissaient une justice de caractère, une supériorité de manières et de tact; qu'ils ne trouvaient pas toujours dans les autres chefs espagnols, et l'on attribua à son influence la nomination du noble colonel comte Villar de Fuentès au gouvernement de Lima.

La conduite affable de M. Camba avec les naturels et même avec tous les étrangers qui eurent à traiter avec l'état-major général de l'armée a été d'un puissant secours pour l'illustre comte des Andes; elle n'a pas laissé pourtant de lui susciter des rivalités, qui auraient pu lui devenir préjudiciables si cette armée avait compté dans ses rangs des hommes d'un esprit moins noble et moins élevé. En effet, aucune des armées qui ont fait la guerre de l'indépendance en Amérique ne peut être comparée à celle du Pérou, dans laquelle un concours d'heureuses circonstances avait réuni un corps d'officiers de la plus haute capacité.

Après la bataille d'Ayacucho, le général Camba et le général la Héra s'embarquèrent pour les îles Philippines, sur le brick *l'Achile*, dont l'équipage se souleva aux îles Mariannes.

Arrivé à Manille, il y trouva gouverneur le général Ricafort, avec lequel il avait long-temps servi au Pérou, et qui le nomma major-général et sous-inspecteur de toutes les troupes de ces îles.

Le général Camba s'occupa spécialement de leur instruction militaire, et bientôt, grâce à ses soins, elles furent à même de manœuvrer avec la précision des troupes européennes.

En 1830, il épousa la fille aînée de l'intendant général des îles, don Francisco Enriquez; et en 1835, le suffrage des habitants de Manille l'appela aux Cortès comme député, ce qui prouve combien il avait su mériter l'estime générale. Il revint en Espagne en août 1836, et fut chargé par intérim du ministère de la guerre et de la marine. La reine le nomma alors maréchal de camp et capitaine-général des îles Philippines. La province de Lugo le choisit à cette époque pour son député aux Cortès.

Satisfaite des bons et loyaux services du général Camba, la reine lui en donna sa sanction écrite, le 26 novembre 1836. Il s'embarqua ensuite pour les îles Philippines, où il arriva en août 1837. Il conserva les fonctions de capitaine-général jusqu'à la fin de décembre 1838, époque à laquelle il remit son commandement au successeur que le gouvernement lui avait choisi.

J'ai sous les yeux le mémoire adressé à la reine dans lequel il expose la conduite qu'il tint aux Philippines. On y voit tout ce qu'il fit pour le bonheur de ce pays, et les sages moyens qu'il sut employer pour le remettre sur la voie de son ancienne prospérité. Lorsqu'en 1841 le général Espartero fut appelé à la régence de l'Espagne, Camba fit partie du ministère espagnol, et dirigea avec beaucoup d'habileté et de talent le ministère de la marine, du commerce et des colonies, un des plus importants ministères de l'Espagne.

Dès qu'il put soupçonner que quelques-uns de ses collègues avaient perdu la confiance des Cortès, il se hâta de donner sa démission, et força par cette mesure le cabinet entier à se retirer. Tous les partis, en Espagne, rendirent justice à sa conduite loyale et franche, et sa retraite obtint l'approbation générale.

Don Andrès Garcia Camba est lieutenant-général des armées, grand'-croix de San-Hermerigildo, de San-Fernando, et revêtu de l'habit de Santiago; il a reçu, en outre, un grand nombre de décorations pour de brillants faits d'armes accomplis dans les deux mondes.

Un état qui est le maître d'une colonie aussi riche et aussi brillante que celle des Philippines doit songer aux moyens propres à s'en assurer la possession, et travailler à y introduire toutes les améliorations possibles; il faut pour cela qu'il en confie le gouvernement à des hommes dont la capacité et le talent long-temps éprouvés soient un gage de succès pour l'avenir. Don Andrès Garcia Camba réunissait toutes ces éminentes qualités. Si le gouvernement de Madrid l'avait nommé surintendant, il eût put continuer les améliorations que son beau-père, don F. Enriquez, avait apportées à la colonie; et l'Espagne aurait trouvé dans la possession des Philippines de grands avantages commerciaux ét agricoles.

On serait tenté de croire que la rude leçon infligée à l'Espagne par ses colonies de l'Amérique ne lui a nullement profité. En effet, elle semble ignorer que ce n'est que par un bon et large système d'administration, mis en œuvre par des mains habiles, pures et intègres, et aussi par de prudentes concessions, qu'elle peut espérer de conserver les colonies qui lui restent. Le général Camba, le seul homme peut-être qui convenait aux Philippines, fut rappelé à cette époque en Espagne, et ce fut là une faute dont l'avenir se chargera, sans doute, de nous révéler les tristes conquences.

Quoique les Philippines soient jusqu'à présent demeurées fidèles à la métropole, les fauteurs d'insurrection ne leur ont pourtant pas fait défaut, et leurs projets se seraient réalisés, en 1824, sans le courage de l'intrépide général Martinez. Les cir-



constances qui accompagnèrent ce fait sont peu connues, et je vais les rappeler brièvement.

A l'exemple du colonel Iturbide au Mexique, du nègre Christophe à Saint-Domingue, un simple officier de la garnison de Manille s'imagina de prendre le titre d'empereur, qui n'allait guère à sa taille; mais il paya fort cher cette velléité gouvernementale. Dans la nuit du 2 juin 1824, M. Novalès, capitaine au régiment du Roi, avec l'aide du lieutenant Ruiz, fit prendre les armes à son régiment. Il comptait sur le secours de ses officiers, mais il fut trompé dans son espoir, et les sergents seuls le secondèrent. Sorti des casernes à minuit, il s'empara, sans coup férir, de tous les postes intérieurs; puis, il fit ouvrir les prisons, et renforçant sa troupe de tous les malfaiteurs qu'elles renfermaient, il procéda à l'arrestation immédiate d'un grand nombre de chefs de corps, d'administrateurs et d'officiers. Ruiz, chargé de s'assurer de la personne du commandant, trouva plus commode de l'assassiner. Les rebelles occupèrent les remparts et les batteries, et Novalès, ne doutant plus du succès de son entreprise, se fit proclamer empereur des îles Philippines. Mais le plus difficile restait à faire. Des officiers étaient parvenus à s'introduire dans la citadelle et y avaient jeté l'alarme; d'autres s'étaient rendus aux quartiers des soldats et à celui de l'artillerie. Au moment où les régiments du Prince et de la Reine prenaient les armes, le gouverneur-général Martinez arrivait de sa maison de campagne, située à une demi-lieue de la ville; il se mit à la tête des troupes, et attaqua en personne la porte de Saint-Louis. A sept heures du matin, il était maître du terrain, et aussitôt il travailla à refouler les insurgés dans les rues, tandis que le régiment de la Panpanga venait les attaquer sur un point opposé.

Dès qu'il fut sorti de la citadelle, Martinez prit les rebelles

entre deux feux, et les obligea de se replier sur la place du gouvernement. Là, ils se retranchèrent et combattirent pendant quelque temps ; mais bientôt toute résistance devint impossible, et vers les dix heures il fallut mettre bas les armes. Arrêté au moment où il allait s'échapper et franchir les portes de Manille, Novalès fut livré immédiatement à un conseil de guerre, et fusillé quelques heures plus tard, avec le lieutenant Ruiz et un certain nombre de sergents. Quant aux caporaux du régiment du Roi, ils furent déportés; on incorpora les soldats dans d'autres corps. Novalès n'avait pas même régné vingt-quatre heures ; certes, c'était payer un peu cher une telle fantaisie.

Créer aux Philippines de nouveaux éléments de prospérité, se concilier l'affection des colons et surtout celle des indigènes, tels sont les moyens que l'Espagne doit employer pour se conserver ce riche fleuron à sa couronne. Plus une colonie est éloignée, plus on doit être envers elle prodigue de bienfaits; or, un espace de quatre mille lieues sépare les Philippines de l'Espagne. On ne doit pas se le dissimuler, tôt ou tard les républiques d'Amérique chercheront à jeter des germes d'indépendance dans ce pays, qui deviendrait ainsi une colonie libre, et je crois qu'il a été d'une sage et prévoyante politique d'interdire pendant la guerre de l'indépendance américaine l'accès de la colonie aux sujets de ces républiques. Je n'ignore pas que l'Espagne a eu d'excellents serviteurs parmi les Américains, et que plusieurs d'entre eux ont abandonné patrie, fortune, famille, pour se dévouer à une cause qu'ils avaient juré de défendre. Aussi, loin de moi la pensée de comprendre aujourd'hui dans l'ostracisme ces fidèles défenseurs. Si la prudence a été et si elle est encore nécessaire, on doit cependant blâmer énergiquement l'ingratitude odieuse avec laquelle l'Espagne a récompensé les services de don M. Barañao et de plusieurs autres Américains.

Barañao, lieutenant-colonel de milices au Chili, perdit une jambe en combattant contre son pays au service de l'Espagne, et reçut plusieurs blessures qui n'étaient pas encore fermées dix ans plus tard. Le contraindre de retourner au Chili au milieu de ses ennemis, était une œuvre inique, dont le gouvernement doit supporter seul le blâme.

Depuis long-temps l'Angleterre convoite les Philippines, soit qu'elle veuille s'en emparer pour son propre compte, soit qu'elle préfère les émanciper comme l'Amérique, ce qui aura pour elle le même résultat. Elle s'est fait céder naguère, par le sultan de Mindanao, l'île de Burawor, sur la côte de Borneo. Elle a ainsi un poste d'observation pour surveiller la colonie, objet de sa convoitise, et un comptoir commercial pour ouvrir des débouchés avec l'intérieur de Borneo. L'Angleterre est loin de contempler avec indifférence les îles Batanès, sur la côte Nord de Luçon; îles sans ressources et sans richesses, il est vrai, mais placées entre la Chine et l'immense archipel des Philippines, et dont elle ferait un autre Gibraltar. La demande qu'elle a faite au gouvernement espagnol pour en obtenir la cession montre assez clairement les vues qu'elle a formées sur cet archipel. D'autres nations européennes, d'ailleurs, la Hollande, la Belgique, la Prusse même, paraissent avoir, dans ces derniers temps, formé des projets pour ouvrir des relations avec cette contrée, projets qui n'ont point obtenu l'adhésion du gouvernement espagnol, excepté un seul, dont je ne puis révéler le secret.

Puisque j'ai parlé des velléités d'indépendance de quelques métis Manilois et des vues de l'Angleterre sur ce dernier fleuron de la couronne coloniale de l'Espagne, je vais consigner ici les évènements qui eurent lieu, en 1841, dans la province de la Laguna, évènements que l'on attribue en grande partie à l'in-

fluence britannique. Une maison espagnole, dont je tairai le nom, qui représente à Manille des intérêts anglais, offrit aux pères Dominicains de leur acheter un très-grand domaine, appelé Calamba, borné au Nord par le lac de Bay, et au Sud par la mer de Mindoro, dans le détroit de San-Bernardino.

Soit qu'il y vît l'intérêt du pays, soit qu'il fût trompé lui-même sur les projets des Anglais, l'intendant don Luis de Urrejola était son intermédiaire et engageait les moines à vendre leur propriété. Ceux-ci, mieux avisés, refusèrent. Le général Oraa, nouveau capitaine général des îles Philippines, fut circonvenu, et comme il ne connaissait pas encore parfaitement le pays, il poussa de son côté les pères Dominicains à ne pas s'opposer à ce que des capitaux arrivassent dans la province pour aider au développement de l'agriculture et de l'industrie coloniale. Le général Oraa, homme droit et sincèrement dévoué aux intérêts de sa patrie, ne pouvait vouloir le malheur de la colonie sous le vain prétexte d'améliorations peut-être chimériques; il écouta donc les raisons données par les Dominicains, qui lui firent entrevoir toute la portée de l'acquisition pour les Anglais d'une habitation si heureusement située.

Devenus maîtres de la propriété de Calamba, les négociants anglais n'eussent pas manqué d'établir des bateaux à vapeur sur le lac, des bateaux à vapeur sur la contre-côte; bientôt, par leurs soins, des machines, des moulins à poudre se fussent élevés; peu à peu toute cette vaste étendue de terrain se fût peuplée; ils eussent mis à la tête de chaque usine, de chaque fabrique, de chaque grande ferme, des sujets anglais, et créé ainsi une population anglaise au sein de la population indienne, et des intérêts anglais en présence des intérêts espagnols.

Il leur eût été facile alors de faire débarquer des troupes par la mer de Mindoro; ni les vivres ni la poudre ne leur

eussent manqué, car un riche métis, don Domingo Roxas, possédait une fabrique de poudre à peu de distance, sur les bords du lac. En deux jours, ils pouvaient couvrir la province de la Laguna de leurs troupes et de leurs émissaires, soulever la population indienne contre la capitale et venir à Manille.

Ces considérations étaient assez importantes pour mériter un mûr examen, et au lieu de presser davantage les Dominicains, le général Oraa les engagea à formuler un nouveau refus.

Les prévisions des moines étaient justes et leurs craintes fondées. Peu de temps après éclata la révolte de Tayavas, province limitrophe de celle de la Laguna, et par conséquent de la propriété de Calamba. Voici quelle en fut l'origine. Un frère lai de l'hôpital de San-Juan de Dios, nommé Apolinario de la Cruz, chassé de son couvent pour sa conduite irrégulière, se réfugia dans la province de Tayavas. Il fit des prosélytes à Manille et dans les villages environnants en faveur d'une nouvelle religion ou confrérie, qu'il nomma San-Jose (Saint-Joseph), patron des charpentiers et de tous les ouvriers. Comme on le voit, le *lego* s'adressait à la classe des gens qui souffrent, gens malheureusement trop nombreux, partout faciles à séduire, et toujours tourmentés d'un violent désir de changer de position.

Apolinario bâtit un village, construisit une chapelle qu'il inaugura le 19 octobre 1841, où il réunissait ses adhérents le 19 de chaque mois. Il faisait des miracles et comptait déjà de nombreux prosélytes.

Le frère lai était poussé par le parti des métis, qui avait su faire admettre un grand nombre des siens dans les emplois de confiance du gouvernement; ainsi l'assesseur du gouverneur général était un métis du pays.

L'alcade de Tayavas s'adressa au gouverneur général; il lui fit un rapport sur ces rassemblements, qui grossissaient chaque

jour, et il vint même à Manille pour l'engager à prendre des mesures sévères à cet égard. Mais l'assesseur, qui avait peut-être dans cette affaire un intérêt personnel, ne tint aucun compte des avertissements de l'alcade, et l'engagea au contraire à retourner dans sa province.

Apprenant de tous côtés que le nombre des sectaires ne cessait d'augmenter, et qu'il devenait de plus en plus menaçant, ce fonctionnaire forma le projet de s'emparer d'Apolinario de la Cruz et de disperser les réunions.

Il se transporta en personne au village des Joséphites, accompagné de quelques Indiens, soldats de l'alcaldia, et de quelques gardes des droits réunis, armés de deux pierriers. Il somma les rebelles de lui livrer leur chef et de se disperser; sur leur refus, il voulut les attaquer, mais il fut trahi, pris et massacré.

L'alcade était un jeune sous-lieutenant envoyé de Madrid pour occuper cette alcaldia, et l'on peut croire qu'il devait cet emploi à l'influence du parti philippinois, afin que son inexpérience pût servir les desseins des révoltés.

Le général Oraa s'aperçut alors qu'il avait attendu trop longtemps, et que s'il ne prenait pas des mesures énergiques, le premier succès pourrait avoir une fâcheuse influence sur la tranquillité du pays. Il envoya donc aussitôt dans cette province deux bataillons d'infanterie, une compagnie de cavalerie et quatre pièces de campagne, sous les ordres d'un colonel qui, à la première rencontre, dispersa tous ces Indiens indisciplinés et en fit un grand carnage.

Le commandant voulant à tout prix s'emparer du chef de la sédition, fit promettre une forte somme à celui qui le lui remettrait en vie, car il pensait bien en obtenir des aveux importants. Le frère lai, fuyant les Espagnols, se réfugia dans les bois. Arrivé près de la petite rivière de *Sadiaya*, mourant de

faim, il entra dans la case d'un Indien, et croyant alors inspirer plus de confiance, il se fit connaître et demanda à manger. Dans l'espoir de gagner les piastres promises, ces Indiens lui fournirent tout ce dont il avait besoin; ils se jetèrent sur lui tandis qu'il était occupé à apaiser la faim qui le tourmentait, lui attachèrent les membres, et de peur qu'il ne leur échappât, ils le ficelèrent dans une natte saupoudrée de cendre. Ils croyaient toutes ces précautions nécessaires; car le lego avait persuadé à ses crédules partisans qu'il était impossible aux Espagnols de parvenir à l'arrêter, et qu'il était d'ailleurs en sa puissance de glisser dans les mains de ceux qui voudraient le saisir en se transformant en une anguille, ou de s'envoler sous la forme d'une grande chauve-souris, *panique*. Des miracles, comme celui de faire jaillir des flammes de la pointe d'une épée à laquelle étaient attachées des allumettes phosphoriques, avaient suffi pour porter la conviction dans tous les esprits.

Les Indiens l'amenèrent dans cet état au commandant, qui leur fit compter la récompense promise. Le captif fut traité avec humanité, et ses dépositions occupèrent un secrétaire pendant plusieurs heures; il remit une liasse de lettres qui compromettaient un très-grand nombre d'individus. Mais pendant que ces dépositions avaient lieu, les agents du parti vaincu n'étaient pas restés inactifs; ils expédiaient à Manille un courrier pour annoncer tout ce qui se passait à Tayavas. Les personnes qui pouvaient craindre d'être compromises firent alors agir tous les ressorts de leur politique, et le capitaine général, sans qu'il s'en doutât, fut amené à ordonner la mort du lego sur les lieux mêmes. Il s'appuyait pour cela sur deux motifs puissants : d'abord l'urgence qu'il y avait à frapper sans retard les esprits par un exemple, et ensuite la crainte d'exciter la compassion ou peut-être une émeute dans la capitale.

Le commandant fit cependant de sérieuses objections, eu prévenant le gouvernement que le frère lai, une fois à Manille, pourrait être confronté avec les personnes compromises; mais il lui fallut enfin céder aux ordres qu'il avait reçus, et il fit pendre le lego, instigateur des troubles.

Plusieurs Indiens et métis des plus influents, ainsi que des prêtres du pays, furent arrêtés, et parmi eux Florentino, avocat indien fort habile, qui avait été assesseur du gouverneur; don Domingo Roxas, riche métis, qui, déjà en 1823, avait été envoyé en Espagne; don Inigo Azaola Oidor, Espagnol, qui avait également été envoyé dans la Péninsule à la même époque; parce qu'ils avaient assisté tous deux à un banquet donné par un négociant anglais, nommé Stracham, où des toasts en faveur de l'indépendance du pays avaient été portés. Mais la mort prématurée du lego arrêta les poursuites faute de preuves; toutes les lettres d'ailleurs se trouvèrent écrites sans être signées, et d'une main inconnue. Ainsi se termina cette levée de boucliers; mais que les Espagnols y prennent garde, l'esprit de révolte n'est jamais éteint dans un pays dont les Anglais convoitent la possession.

CHAPITRE DIXIÈME.

Excursion à Hala-Hala. — San-Nicolas. — La grotte de San-Mateo. — L'île de *Patero*. — Restaurants indiens. — Pêcheries. — Passig. — Angono. — Binangonan. — Détroit de Quinaboutazan. — Ile de Talim.

Peu de temps après notre retour de Tierra-Alta, M. Lindsay vint me proposer d'entreprendre avec lui un voyage à Hala-Hala; MM. de la Gironnière nous avaient vivement engagés à visiter leur habitation, ainsi que le lac de Bay et ses environs. Joaquim Balthazar Deshaye, agriculteur français, connu sous le nom de don Joaquim, et qui faisait valoir une certaine étendue de terrain sur la propriété de Paul de la Gironnière, m'avait aussi beaucoup pressé d'aller lui rendre visite, et je m'étais facilement laissé convaincre par lui du plaisir que j'éprouverais dans cette excursion.

Nous prîmes jour pour notre départ, M. Lindsay et moi. Une excellente falua, ou chaloupe, alla nous attendre à l'entrée du lac avec nos domestiques, des provisions en vins et en liqueurs, et tout notre attirail de chasse. Nous retînmes ensuite une grande et légère pirogue du Passig, munie de vigoureux rameurs, et nous allâmes, avec nos voitures, nous embarquer à Santa-Ana.

La rivière de Manila, ou le Passig, serpente à travers un pays charmant, très-bien cultivé, et couvert de gros bourgs, de villages et de hameaux. Elle peut avoir cinq lieues de cours, grâce aux nombreux détours qu'elle fait; mais à vol d'oiseau, elle compte à peine neuf milles depuis sa source dans le lac jus-

qu'à l'endroit où elle se jette dans la mer. Cette rivière forme deux îles assez grandes, Pandacan et Paco, que l'on peut considérer comme les faubourgs de la capitale des îles Philippines. Depuis Manille jusqu'à Santa-Ana, en remontant le Passig, on traverse plusieurs paroisses très-considérables, telles que Santa-Cruz, Quiapo, San-Sébastien, San-Miguel, Paco, Pandacan, San-Paloc, et Santa-Mesa. Au-dessus de Santa-Mesa, il s'est recourbé légèrement pour arroser les paroisses de San-Pedro de Macati, de Guadaloupe et de San-Nicolas.

Déjà les tristes et sombres fortifications de Manille, les pont-levis, les casernes avaient disparu derrière nous. Parcourant rapidement les nombreuses sinuosités de la rivière, nous jouissions tour-à-tour des points de vue les plus variés et les plus délicieux. Ici de jolis villages entourés de bambous, dont les hautes cimes se balançaient mollement dans les airs; là, des cases construites sur pilotis et gracieusement placées au milieu des champs de riz; plus loin, des fabriques de poterie et des tuileries, qui vomissaient des torrents de fumée; autour de nous, une multitude d'embarcations, chargées de marchandises, de poissons, de légumes et de fruits, se rendant au marché de Manille.

En entrant dans San-Nicolas, les regards se portent sur un énorme bloc de granit, qui sert de base à une chapelle fort vénérée des Chinois, et auquel se rattache la tradition suivante. Un Chinois chrétien était tombé dans l'eau à cet endroit, et se voyait menacé de servir de pâture à un énorme crocodile qui le poursuivait, lorsqu'il eut l'idée d'appeler à son aide saint Nicolas, pour lequel il professait une dévotion toute particulière. Se rendant à sa prière, le saint apparut aussitôt; il étendit la main, changea le crocodile en pierre, et sauva ainsi le Chinois. Aussi, le 6 décembre de chaque année, tous les Chinois de Manille viennent y fêter la Saint-Nicolas. Il y a alors des proces-

sions et des réjouissances de toutes espèces qui sont toujours favorisées par le beau temps, car c'est à cette époque que règne la mousson du Nord-Est. Plusieurs fois j'ai assisté à cette fête, et rien ne saurait donner une idée du spectacle ravissant qu'offre en cette occasion le cours du Passig, sur lequel glissent des myriades de pirogues légères et qu'éclairent les feux de mille étincelantes illuminations.

Au delà de San-Nicolas, est la grotte de San-Mateo, que M. Lindsay avait visitée avec Paul de la Gironnière.

« J'avais déjà exploré, me dit le savant voyageur, une partie du souterrain de San-Mateo, et je voulus y faire une seconde excursion pour tenter de pénétrer jusqu'à son extrémité. Ayant pris mon point de départ du bourg de San-Mateo, je traversai une certaine étendue de champs cultivés, et je parvins entre les montagnes où coule la rivière de ce nom. J'avais pour compagnons de voyage, comme vous savez, M. Paul de la Gironnière et plusieurs Indiens. Nous étions tous montés sur d'excellents chevaux, et nous suivions gaiement une route qui, du reste, n'offrait rien de bien remarquable. Enfin nous arrivâmes à la rivière, dont le lit resserré entre deux montagnes de forme régulière, coule en se précipitant sur d'énormes blocs de marbre blanc et se trouve ainsi divisé en plusieurs torrents. La vue en cet endroit était vraiment magnifique, quoique limitée à une des sinuosités de la rivière par les deux montagnes dont les pitons ne s'élèvent pas à moins de quatre mille pieds au-dessus du sol ; je m'y arrêtai long-temps, monté sur un bloc de marbre d'une blancheur éblouissante. Nous gravîmes ensuite le flanc de la montagne qui s'élève sur la rive gauche du torrent; et à trois cents pas de distance environ, nous reconnûmes l'entrée du souterrain. Cette entrée, de forme régulière, représente assez bien le portique d'une église. Toute la montagne se compose de pierres

calcaires absolument semblables à celles dont est jonché le lit de la rivière.

« Après avoir allumé des torches, nous pénétrâmes dans la grotte, et à peine avions-nous fait quelques pas, qu'une multitude de petites chauve-souris, effrayées par la lumière, se mirent à voltiger de tous côtés en cherchant à sortir du lieu de leur retraite. Nous nous trouvions alors sous une voûte de plusieurs pieds d'élévation, dont les parois étaient garnies de stalactites affectant différentes formes, et que l'imagination n'avait pas de peine à prendre, dans l'obscurité, pour de gigantesques fantômes recouverts d'une longue tunique blanche.

« Bientôt la voûte s'abaissa tout-à-coup de manière à nous obliger de marcher le corps entièrement courbé. A nos pieds serpentait un ruisseau d'une eau limpide, mais fort désagréable au goût, eu égard à la grande quantité de parties calcaires qu'elle contient. Après avoir franchi cet espace, où nous n'avancions qu'avec les plus grandes difficultés, nous nous trouvâmes sous une voûte de quelques cents pieds d'élévation. Une espèce de muraille ne tarda pas à nous barrer le chemin; nous l'escaladâmes, et, parvenus de l'autre côté, nous découvrîmes deux précipices dont il nous fut impossible de calculer la profondeur, car les pierres que nous y jetâmes furent plusieurs secondes avant d'en atteindre le fond. A peu de distance de ces précipices, découlent de la voûte des gouttes d'eau qui se cristallisent peu à peu et finissent par atteindre le sol, en formant ainsi de minces stalactites de forme pyramidale. Un peu plus loin, nous en vîmes d'énormes qui forment comme une chapelle dont le fond est occupé par un petit étang. Nous tentâmes alors, mais inutilement, de poursuivre notre route, ce qui nous fit penser que nous avions atteint l'extrémité du souterrain. Espérant trouver, sous le rocher d'où paraissait sortir l'eau, la continuation de la voûte,

je me jetai résolument dans le petit étang; mes efforts ne furent pas plus heureux en cet endroit, et nous dirigeâmes nos recherches d'un autre côté. Nous découvrîmes enfin dans le rocher une fissure presque entièrement masquée par d'énormes pierres. Dans l'espoir de nous y frayer un passage, un de nos Indiens se mit à élargir la fente avec un pic. Mais après une heure de travail, au moment où nous allions pouvoir nous y engager, une énorme pierre vint à se détacher du rocher, et si, par un hasard providentiel, elle ne s'était pas calée dans sa chute sur le pic de notre Indien, nul doute que le souterrain de San-Mateo n'eût servi de tombeau à plusieurs d'entre nous. Un instant nous eûmes la pensée de retourner sur nos pas; mais un examen plus attentif nous fit reconnaître que cette pierre laissait libre un passage fort étroit à la vérité, mais qui pourrait peut-être nous donner accès. Nous essayâmes d'ébranler l'énorme masse, et n'ayant pu y réussir, nous nous glissâmes par dessous, ce qui n'était rien moins que facile. Dès que nous eûmes franchi cet obstacle, nous nous trouvâmes de nouveau sous une belle voûte dont le sol était tout jonché de stalactites. Ici notre marche ne s'accomplissait pas sans danger, car la voûte n'était plus formée par de la pierre, mais bien par de la terre végétale, qui pouvait d'un instant à l'autre se détacher par masses et nous engloutir. Bientôt nous fûmes débarrassés de cette crainte, et amplement payés de toutes nos peines par le ravissant spectacle qui s'offrit à nos regards. Nous étions parvenus dans un magnifique souterrain dont les parois étaient tapissées de stalactites aussi brillantes que des cristaux de roche taillés à facettes, et qui dessinaient d'un côté un splendide autel avec des gradins et des colonnes. La lumière de nos torches, se réfléchissant de toutes parts, produisait un de ces effets merveilleusement enchanteurs dont la parole ne saurait donner une juste idée. Nous voulûmes

encore pousser plus avant; mais il fallut y renoncer faute d'outils pour nous frayer un passage, et nous dûmes enfin songer au retour, pour lequel nous n'étions pas sans inquiétude : peut-être la pierre qu'assujettissait notre instrument s'était-elle dérangée depuis et nous coupait-elle maintenant la retraite, ce qui eût rendu notre position véritablement affreuse. Heureusement il n'en fut rien, et nous pûmes effectuer notre retour sans encombre, après avoir passé huit heures dans le souterrain et parcouru un espace d'environ trois mille pas. » Je restai émerveillé de ce récit, qui me donna le désir de visiter aussi la grotte de San-Mateo. Mais M. Lindsay me dit : « Croyez-moi, contentez-vous de la description que je viens de vous faire; s'il y avait quelque chose à gagner pour la science, je concevrais vos désirs, mais vous vous exposeriez à des périls certains sans but utile et pour un plaisir stérile.

A partir de San-Mateo, on rencontre une série d'îles séparées par des canaux navigables. La plupart de ces canaux vont jusqu'au lac et se terminent par des barres souvent assez basses pour arrêter les embarcations et obliger les rameurs à les remorquer dans la vase. C'est ce qui a surtout lieu à la fin de la mousson sèche ou de Nord-Est; alors les eaux du lac, qui ne sont plus grossies par des pluies abondantes et des cours d'eaux accidentels, s'évaporent et baissent d'une façon notable. Parmi ces iles, les principales sont Bambang et Passig, qui, avec la côte ferme du côté du Nord, forment le canal et la barre de Passig. Sur cette dernière île il y a un gros bourg du même nom, très-populeux, très-commerçant. Je citerai ensuite les îles de Napindam et Tipas, qui, avec celles de Bambang et de Passig, forment le canal et la barre de Napindam, et les îles de Patero et Taguig, qui, avec celles de Napindam et de Tipas, forment le canal et la barre de Tipas Quant à la côte Sud et aux dernières îles, elles don-

nent naissance au canal le plus long, et aussi à la barre la plus profonde ; on les appelle Taguig.

C'est sur l'île de *Patero* (du mot *pato*, canard) que s'élèvent d'une manière toute particulière d'immenses quantités de canards. Ce n'est point, du reste, cette belle espèce à tête rouge, de l'Inde, mais le canard ordinaire et semblable aux canards sauvages, dont les essaims couvrent les eaux du lac. On a prétendu que la chaleur du corps humain était employée pour faire éclore de jeunes canards, et que les Indiens ne dédaignaient pas de descendre à la profession de couveurs ; il n'en est rien, et voici ce qui a donné lieu à cette fable. L'île de *Patero* est couverte d'une infinité de petites cases en bambou dans lesquelles les Indiens font couver des œufs. Elles sont closes hermétiquement, l'air s'y renouvelle au moyen d'une seule fenêtre. On y dépose les œufs par couches sur un lit de cinq à six pieds de long, trois de large, et un ou deux de haut ; on recouvre chaque couche de la balle ou pellicule du riz, que l'on a fait préalablement chauffer dans une grande chaudière, et le tout est encore abrité par une couverture. Le Tagal qui se tient dans l'intérieur entretient la température nécessaire à l'incubation dont il surveille les progrès. Un canneton vient-il à éclore ? L'Indien ouvre la porte, et pousse dehors le nouveau né ; celui-ci prend de suite sa course vers la poule couveuse, qui se charge de faire le reste. Les canards mâles sont ensuite portés au marché ; on garde les femelles pour la reproduction. Pour conserver les œufs, on les couvre d'un mélange de sel et de marne ; ainsi préparés, ils sont très-recherchés des Chinois, et peuvent se garder assez long-temps. Les Tagals ont, du reste, un goût décidé pour les œufs couvés ; ils les mettent cuire avec les petits prêts à éclore, et font de ce mets une consommation vraiment prodigieuse.

Aux approches du lac, les terrains ne sont plus que des

rizières souvent inondées; on ne voit sur les bords que quelques saules ou quelques bouquets épars de bambous, et le regard cherche en vain de jolis villages semblables à ceux qui, tout à l'heure, animaient la campagne. Les restaurants indiens suspendus sur les ondes, et qui permettent aux voyageurs de prendre leurs repas sans sortir de leurs pirogues, ont aussi disparu. Pour que le lecteur me comprenne, je crois qu'il est nécessaire d'en faire ici la description.

Sous un bouquet d'arbres touffus, dans un endroit où le sol est solide et coupé à pic, à cinq ou six pieds au-dessus du niveau des eaux, s'élève une cabane en bambou, avec une plate-forme à jour, aussi en bambou, qui s'avance de quelques pieds sur la rivière. Un grand auvent recouvre cette plate-forme et l'abrite des rayons du soleil. Sur le côté sont une cuisine et un garde-manger, qui ont toujours à vous offrir du riz cuit (*morisqueta*), du poisson, et différentes sortes de ragoûts pimentés. On monte sur la plate-forme par une petite échelle, ou bien, si on le préfère, on reste dans sa pirogue, et pour la valeur de cinq à six sous, on peut se restaurer convenablement. Puis on se lave les mains, on boit une tasse d'eau claire, et le repas est terminé.

De toutes parts, sur notre route, des buffles, mollement étendus sur les rives, en attendant l'heure du travail, ou presque entièrement cachés dans l'eau et la vase, nous lançaient des regards inquiets, et semblaient les gardiens de ce fleuve, dont je n'ai jamais côtoyé les bords charmants sans que l'envie ne me soit venue d'y fixer pour toujours ma demeure, loin de la foule et du bruit. Çà et là, des Indiens étaient occupés à ramasser avec une longue perche, au fond de l'eau, de petits coquillages pour nourrir les canards. D'autres réparaient les immenses palissades, ou pêcheries, qui font de ces barres des labyrinthes fort difficiles à franchir quand on ne connaît pas

parfaitement ces lieux. Voici en quoi consistent ces pêcheries. Une multitude de longs bambous, enfoncés dans la vase et joints entre eux par des rotins, s'élèvent au-dessus de la surface des eaux, et forment un étroit dédale, dans lequel le poisson, s'engageant de plus en plus, va se prendre dans la nasse qui ferme l'issue qu'il cherchait. Les propriétaires de ces pêcheries en tirent un grand profit, et payent en conséquence de très-gros fermages au gouvernement; aussi celui-ci ferme-t-il les yeux sur les inconvénients qu'elles entraînent partout où elles sont établies, en obstruant la navigation et en amoncelant la vase, ainsi que nous pûmes nous en apercevoir à nos risques et périls.

Nous avions parcouru toutes les sinuosités de la rivière; nous avions aussi visité tous les villages environnants, et comme j'ai fait plusieurs excursions sur le lac, soit durant mon premier séjour à Manille, soit après mon retour des Moluques, soit enfin lors de mon dernier voyage dans ce pays, en 1832, lorsque je revins malade m'établir chez Paul de la Gironnière, je vais de suite donner le résumé de tout ce que j'ai été à même d'apprendre sur cette belle contrée.

Le curé de Passig, que je connaissais déjà, et auquel nous fîmes une visite, m'offrit de fort bonne grâce et pour plusieurs jours l'hospitalité dans son presbytère; mais je ne pus me rendre à ses instances, car nous voulions arriver le lendemain de bonne heure à Hala-Hala, et il fallait pour cela que nous allassions coucher à Sou-Soun, afin d'être en mesure de passer la barre avant le lever du soleil. Ce soir-là, nous fûmes fortement incommodés par des myriades de mouches blanches qui s'abattirent sur la rivière lorsque la brise cessa de se faire sentir. Quoique ces mouches soient inoffensives et nullement comparables sous ce rapport aux moustiques, toujours est-il qu'elles gênent beaucoup en venant se heurter sur votre figure, en

s'introduisant sous vos vêtements; et le nombre en est parfois si grand qu'on croirait voir tomber la neige.

Le lendemain nous arrivâmes sur les neuf heures du matin à notre *falua*, qui, dès la veille, nous attendait mouillée près de très-grands *champans* de deux cents à deux cent cinquante tonneaux. Ces champans sont construits sur les bords du lac pour le transport des marchandises de Pagsanjan, capitale de cette province, et dans laquelle se tiennent toutes les semaines de très-grands marchés. Quelle nouvelle vie pourrait donner à ce pays l'établissement de bateaux à vapeur! Certes, la baie de Manille, le lac de Bay, et même toutes les mers de Bisayas semblent faites exprès pour cette navigation; car, outre qu'on a trouvé des mines de charbon de terre aux Philippines, le bois y est tellement abondant partout, que le chauffage de leurs moteurs serait facile et peu dispendieux.

La brise du Nord ou du Nord-Est, que nous attendions, n'était pas encore faite, et nous fûmes obligés pour avancer d'avoir recours à nos rames. Notre embarcation était grande et commode ; dix rameurs vigoureux et exercés la faisaient glisser rapidement sur les eaux tranquilles du lac; et pour nous, mollement étendus sur les coussins de son rouffle, en fumant nos cigares, nous devisions sur tous les objets qui, tour-à-tour, attiraient nos regards. Cette mer immense, encadrée dans une chaine de hautes montagnes, et sur laquelle voguaient de nombreuses embarcations; ces bords animés par des bourgs et des villages; ces plaines ensemencées; ces coteaux couverts de pâturages et de forêts aussi anciennes que le monde : toute cette riche nature nous exaltait l'âme et nous ravissait d'admiration.

Nous étions alors à l'époque de la mousson du Nord-Est; il fallut donc nous rapprocher davantage de la côte Nord pour pouvoir conserver le vent, et éviter de louvoyer en gagnant le

détroit de Quinaboutazan, formé par la pointe de Pipindam et la pointe Nord de l'île de Talim, et de là atteindre Hala-Hala. La côte, jusqu'au détroit, courait au Sud-Ouest, et nous permettait de voguer grand largue avec les vents du Nord; nous pûmes donc la prolonger en entier et l'examiner avec soin.

Nous attérîmes au premier village qui s'offrit à nous, à Angono, que nous trouvâmes très-bien situé sur le bord du lac, près d'une petite rivière. Nous allâmes de suite rendre visite au curé, qui était en ce moment occupé à dire la messe; et nous fûmes examiner l'église, dont l'intérieur était des plus modestes. Un très-petit nombre d'Indiennes et d'enfants entendaient l'office, car c'était alors un jour de la semaine, et tous les hommes étaient au travail. La messe terminée, nous abordâmes le moine qui desservait cette cure, et il nous invita à déjeûner avec lui, ce que nous acceptâmes avec plaisir.

Il nous conduisit ensuite dans le village, qui était très-propre et très-bien tenu; nous rencontrâmes partout une population laborieuse, dont le sort nous parut digne d'envie : nous comprîmes alors tout ce que peut faire un bon prêtre. « Mon prédécesseur, nous dit le moine de Saint-Augustin, était vieux et très-austère; il s'occupait peu des choses de ce monde, aussi son village dépérissait-il chaque jour. Les voleurs infestaient les côtes, et les métis, qui avaient de l'aisance, désertaient pour aller porter leur activité dans un autre coin de la Laguna, où ils se croyaient plus en sûreté, et à l'abri des outrages de ces bandits. — Vous avez donc des voleurs sur le lac, mon père? m'écriai-je. — Sans doute; et ce qu'il y a de plus surprenant, ce n'est pas d'en rencontrer, mais d'en voir aussi peu. — Comment! vous vous plaignez de ce qu'ils sont en petit nombre? — Loin de moi cette pensée! Mais vous conviendrez avec moi qu'il est extraordinaire de rencontrer aussi peu de voleurs, eu égard aux faibles

ressources que nous avons pour les atteindre, dans un pays couvert de forêts qui offrent tant d'abris impénétrables. — Est-ce que vous n'avez pas une police? — Pardon; chaque village est placé sous la protection de *comisionados*, commandés par des sergents, des officiers et des capitaines; mais lorsque les *comisionados* ont des Indiens à leur tête, les voleurs trouvent toujours moyen de s'échapper, soit que les Indiens favorisent sciemment leur fuite, soit qu'ils mettent trop de mollesse dans leurs poursuites. Ah! si j'avais pu être commandant des comisionados de mon village, poursuivit le bon père, je vous assure que j'aurais bravement rempli ma tâche; mais, comme le consolateur ne peut être le persécuteur, je me contente de diriger le commandant, qui est un de mes compatriotes, un Aragonais que j'ai rencontré matelot à Manille, où il était assez malheureux, et que je suis parvenu à faire nommer ici majordome du couvent et capitaine des *comisionados*. Vous allez à Hala-Hala, messieurs; vous y verrez le plus habile et le plus brave de tous nos capitaines de la Laguna, je veux parler de M. de la Gironnière. Par son activité et son courage, il est arrivé à débarrasser la presqu'île de tous les bandits auxquels elle servait de repaire; et grâce à lui, et peut-être aussi un peu à moi, vous pouvez traverser le détroit de Quinaboutazan sans danger. »

Le bon moine nous parla ensuite longuement de l'importance commerciale de son village, qui est en effet l'entrepôt naturel de tous les produits et de tout le bétail de cette partie du lac, qui approvisionnent la boucherie et les marchés de Manille. Il nous dit aussi qu'avant son arrivée dans le pays, les chemins étaient impraticables, et que nous ne saurions croire à tout ce qu'il lui avait fallu de courage et de persévérance pour réussir à les améliorer, et cela dans une contrée où il pleut pendant six mois de l'année. Autrefois peu de produits venaient

s'embarquer à Angono, et maintenant le commerce de transit y est très-actif en bétail, buffles, chevaux, cornes, peaux, riz, bois à brûler et charbon.

C'est aussi dans cet endroit que les pêcheurs des côtes viennent vendre leur poisson. Le bourg de Binangonan, beaucoup plus considérable, lui fait, il est vrai, une redoutable concurrence, mais Angono l'emporte par sa proximité avec Manille et la province de Tondo.

L'excellent homme à qui nous devions tous ces renseignements voulait nous garder quelque temps avec lui; et comme nous nous excusâmes de ne pas accepter ses offres en disant que nous étions attendus à Hala-Hala, il nous demanda si nous voulions bien le prendre avec nous jusqu'à Binangonan, où ses affaires l'appelaient. Nous souscrivîmes de grand cœur à ce désir, car le bon père connaissait depuis long-temps le lac et ses bords, et nous étions assurés d'avance de trouver en lui le plus obligeant cicérone. Grâce à lui, nous sûmes bientôt les différentes méthodes en usage chez les Indiens pour chasser les canards sauvages qui vivent en si grand nombre sur les eaux du lac; méthodes qui ne laissent pas, une surtout que je vais décrire, d'être fort dangereuses pour ceux qui les emploient.

On sait que les canards se nourrissent de préférence de petits coquillages qui vivent par bancs dans le fond du lac, au-dessus desquels ils se tiennent généralement, et qu'ils vont chercher en plongeant à une profondeur quelquefois de plusieurs brasses. Les Indiens s'en approchent aussi près que possible en laissant dériver leurs pirogues, puis ils jettent dans l'eau de grosses calebasses creusées et des noix de cocos à la vue desquelles les sauvages volatiles finissent par s'accoutumer; le chasseur se met alors à l'eau, sur laquelle il se soutient au moyen de deux paquets de jonc placés sous ses aisselles. Une calebasse, disposée

à cet effet et convenablement percée de trous pour ne point gêner la vue et la respiration, recouvre sa tête et lui permet d'arriver peu à peu jusqu'au milieu de la bande, qui ne soupçonne point le piége que lui tend cette calebasse, avec laquelle on l'a familiarisée. L'Indien saisit alors les canards par les pattes et les entraine entre ses jambes, où il les noie; puis il les attache à sa ceinture, et lorsqu'il en a pris une certaine quantité, il fait un signe à sa pirogue, qui vient le chercher, à moins qu'il ne disparaisse lui-même entraîné par quelque crocodile, qui avale d'un seul coup homme et canards. Il est vrai de dire pourtant que les crocodiles se tiennent généralement près des rives et dans les criques, où ils trouvent plus facilement à se repaître.

Lorsque nous eûmes doublé la pointe de Huililug et les deux îlots qui lui servent de sentinelles au Nord et au Sud, nous aperçûmes le grand bourg de Binangonan, dont le clocher se dessinait dans les airs au-dessus de tous les autres édifices. La principale industrie des habitants de cet endroit consiste à ramasser des coquillages, dont ils font de la chaux, qu'ils vendent aux populations environnantes.

« Vous voyez cette pointe, dans le Sud de Binangonan, nous dit le curé d'Angono, pointe qui ressemble assez à un pont jeté sur le lac; elle s'appelle Toulay del Diablo (pont du Diable), et voici la légende qui s'y rattache.

Un Indien demeurait depuis long-temps au sein d'une famille dans laquelle il espérait entrer. La main de la fille aînée lui était promise; mais celle-ci ne voulait pas se marier, elle préférait se faire nonne et se dévouer au culte de la Vierge. L'Indien, désespéré, fit un pacte avec le diable, et poursuivit celle qu'il aimait jusque sur les bords du lac; mais arrivée sur la rive, la jeune fille invoque la Vierge, et se précipitant dans les ondes, elle gagne l'autre bord, soutenue par sa protectrice. Furieux de

voir leur proie s'échapper, et ne trouvant aucune embarcation pour la poursuivre, l'Indien et le diable se mirent alors à jeter tant de pierres dans le lac, qu'ils donnèrent naissance à la pointe que vous voyez : ils voulaient ainsi arriver sur l'autre rive. Il était à craindre, s'ils continuaient, que les communications ne se trouvassent interrompues entre les villages qu'aurait séparés cette jetée d'un nouveau genre. On alla donc chercher un moine de mon ordre, et celui-ci exorcisa le diable et son compagnon, qui se précipitèrent dans le lac, où ils devinrent les deux îles que vous voyez plus loin, et que l'on nomma Pulo Buaga, îles Buaga, du nom de l'Indien.

— Et se fait-il encore de ces miracles chez vous? demandai-je à notre narrateur.

— Quelquefois, repartit en souriant le père, et je dois convenir qu'ils nous sont de la plus grande utilité dans ce pays. »

Nous étions arrivés à Binangonan, et comme nous n'avions rien de bien curieux à y voir, nous prîmes congé de notre aimable cicérone, qui nous souhaita un bon voyage, et nous nons dirigeâmes vers le détroit de Quinaboutazan. Il pouvait être quatre heures de l'après-midi ; jusque-là le vent nous avait toujours été favorable; mais comme il nous fallait remonter vers le Nord, et que le vent soufflait précisément de ce côté, nous carguâmes nos voiles, nos matelots prirent leurs avirons, et nous eûmes bientôt franchi ce passage autrefois si redouté des habitants du lac. Les voleurs, en effet, ne pouvaient choisir un endroit plus commode pour commettre leurs brigandages. L'île de Talim et la pointe opposée, couvertes de bois jusqu'au bord de l'eau, leur offraient une retraite assurée. Le détroit, d'un autre côté, ayant tout au plus un demi-mille de largeur, il leur était toujours facile de tomber à l'improviste sur les voyageurs qui passaient soit à droite, soit à gauche. Mais M. de la Gironnière,

comme je l'ai dit plus haut, avait mis bon ordre à un pareil état de choses, et les vols commençaient à devenir fort rares dans le détroit de Quinaboutazan. L'île de Talim peut avoir à peu près huit milles de long sur trois de large. Elle est assez élevée, et couverte d'arbres et de broussailles. On y trouve peu de terres cultivées, excepté pourtant sur le littoral de l'Ouest. Elle appartenait à cette époque à un riche métis du bourg de Passig; mais on lui en disputait la possession, et il soutenait un procès à ce sujet. Dans la partie défrichée de l'île, les habitants de Binangonan cultivaient du riz; des coupes de bois à brûler s'y effectuaient aussi, et des bâtisses s'y élevaient dans plusieurs endroits. On y voyait encore quelques bêtes à cornes et des chevaux qui, abandonnés à eux-mêmes, y venaient fort mal et étaient souvent volés. Inutile de dire que cette île, à peu près déserte, abondait en oiseaux aquatiques de toutes espèces, tels que le cormoran, en latin *phalacrocorax*, en philippinois *casilis*; l'aigrette, *ardea*, en philippinois *garcas*, et le héron. D'innombrables vampires peuplaient ses rives et les arbres du rivage, et quelques cerfs et cochons sauvages y vivaient paisiblement dans les vallées formées par les montagnes appelées *Suzo Dalaga* (les Seins de la Jeune Fille).

A cinq heures nous avions doublé la pointe Nord de Talim et dépassé le détroit. La brise était encore assez bonne, quoiqu'elle eût perdu de sa force; car de même qu'à la mer, la brise du large, ou plutôt ici celle du jour, commence sur les onze heures environ et finit de quatre à cinq heures.

CHAPITRE ONZIÈME.

Arrivée à Hala-Hala. — M. Paul Proust de la Gironnière. — Description de la province de la Laguna. — Productions. — Pagsanjan. — Le lac de Bay. — Village de *los Baños*. — Paquil. — Chasse au crocodile.

Nous avions encore cinq grandes lieues à faire avant d'arriver à Hala-Hala; il fallut donc songer à notre dîner. J'ai dit que notre falua était grande et commode. Mon domestique portugais Bengali se piquait à juste titre d'être un assez habile cuisinier. De concert avec le patron de l'embarcation, il avait su improviser très-convenablement un fourneau sur le devant de la falua, et je dois dire qu'il se distingua particulièrement en cette occasion. De la volaille, du poisson, des œufs achetés à Binangonan, quelques provisions de Manille, un délicieux cari, d'excellentes bananes, un ananas juteux et des sapotilles, nous composèrent un repas qui n'eût point déparé la table d'un gastronome.

Nous arrivâmes sur les huit heures du soir à Hala-Hala, dont les hôtes nous avaient longtemps attendus; mais la nuit leur dérobant notre approche, et désespérant de nous voir arriver, ils s'étaient enfin décidés à ne plus compter sur nous.

La famille réunie au grand complet, et se composant de madame de la Gironnière et de deux de ses sœurs, de MM. Paul et Henri de la Gironnière, se trouvait encore augmentée de la présence de deux négociants étrangers, MM. Paterson et Rossel, l'un Anglais, l'autre Américain; aussi ne restait-il pas une place vide dans toute la maison, ce qui n'influa, du reste, en aucune façon sur l'aimable accueil que nous étions certains d'avance de

recevoir à Hala-Hala. La maîtresse de la maison paraissait désolée de ne pouvoir mieux nous loger; mais son mari la consola bientôt en lui disant que nous étions des voyageurs habitués aux difficultés de la vie aventureuse, et que nous saurions parfaitement nous contenter de ce que pourrait nous offrir une cordiale et franche hospitalité. Nous nous empressâmes, comme on pense, de lui donner la plus complète approbation, et de calmer les inquiétudes de madame de la Gironnière à notre égard. Ce soir-là les heures s'écoulèrent rapidement; on causa, on fit de la musique, on prit du thé, puis chacun se retira dans la chambre qui lui était destinée; et bientôt le sommeil vint clore nos paupières et rendre à nos membres fatigués les forces nécessaires pour les nouvelles courses que nous projetions. J'ai fait de nombreux voyages à Hala-Hala; j'y ai même vécu pendant six mois, en 1832, entouré de soins et de prévenances : c'est à cette charmante famille que je dus le rétablissement de ma santé délabrée par un long voyage et par une cruelle maladie; on ne sera donc pas surpris de me voir me complaire dans le récit que je vais entreprendre de mon séjour au milieu d'elle, alors que sa généreuse affection me fit presque oublier que j'étais aux antipodes de ma patrie.

M. Paul Proust de la Gironnière, né à Nantes, allié à tout le haut commerce de cette ville, partit en 1818 en qualité de docteur sur *la Victorine*, navire armé par son oncle, et destiné pour Manille. Cette belle contrée le séduisit : il y revint l'année suivante, s'y établit pour exercer la médecine, et finit par y épouser, en 1822, la veuve du marquis de Las Salinas. Il acquit ensuite une vaste propriété sur les bords de la Laguna, et appela auprès de lui son frère, pour l'aider à la mettre en valeur. En 1828, le gouvernement espagnol, qui avait perdu ses colonies d'Amérique, sentant le besoin de donner une forte impulsion à celles qui lui restaient, voulut atteindre aux Philippines les

résultats commerciaux et agricoles qu'il avait obtenus à Cuba, alors dans tout l'éclat de sa prospérité. Par un décret du 31 octobre, il créa diverses primes pour encourager la culture de l'indigo, du cacao, de la cannelle de Ceylan, des clous de girofle, du thé, du café ; huit mille piastres furent promises à celui qui le premier planterait et ferait fructifier soixante mille pieds de café. M. de la Gironnière voulut tenter de les gagner. Il fit venir de Bourbon mon compatriote et condisciple, M. Adolphe Delaunay, et le chargea de la direction de ses plantations. Défaut de bras, pénurie de ressources pécuniaires, essais avortés, ravages causés par les buffles, les porcs sauvages, les cerfs et les singes ; ajoutez à cela des nuées de sauterelles, et vous n'aurez qu'une faible idée des difficultés de tous genres qu'il eut à surmonter tout d'abord. M. de la Gironnière devint même l'objet des défiances et des jalousies de quelques colons qui se liguèrent pour l'entraver dans son entreprise ; mais, avec l'aide de personnes éclairées, il finit heureusement par triompher de tous les obstacles. Il attira la population et créa des villages; il construisit des magasins, une belle maison ; en un mot il transforma un sol improductif en une magnifique propriété ; il fit sa seconde récolte de café, et obtint la prime de quarante mille francs qui lui fut payée par l'intendant Enriquez. Et afin que mon amitié pour M. de la Gironnière ne me fasse pas suspecter de partialité à son égard, je vais extraire ici quelques lignes du *Voyage autour du Monde*, de M. Laplace, qui vint à Hala-Hala dans l'intervalle des deux voyages que j'y fis moi-même : « Au lieu d'une maison commode et bien construite en pierres, dit le commandant de *la Favorite*, au lieu d'une belle usine pour faire le sucre, de plusieurs magasins, d'un joli village dont les habitants cultivent de vastes plantations de cannes à sucre, et défrichent de nouveaux terrains, Hala-Hala n'offrait, il y a encore peu d'an-

nées, que des bois épais, des marais infects, et quelques misérables cabanes habitées par des hommes, la terreur des voyageurs; maintenant elle est le séjour de la paix et de l'activité; sa population augmente rapidement, et déjà plusieurs rangs de cases propres, bien construites, élevées sur des pieux, suivant la coutume des Tagals, forment plusieurs rues ombragées d'arbres, et composent un paysage fort riant. »

M. de la Gironnière trouvera sans doute des imitateurs; la prospérité de son établissement éveillera l'apathie des habitants, et cette preuve évidente de ce que peut une volonté ferme et éclairée portera ses fruits. Hala-Hala, baignée par les eaux limpides de la Laguna, peut envoyer sur des embarcations le produit de ses récoltes dans les magasins de Manille, ou à bord même des navires qui doivent les porter en Chine, dans l'Inde ou en Europe; sa position est admirable, et l'une des plus heureuses de la colonie. L'intérêt qu'inspire cette belle création, les grands travaux qu'elle a nécessités, et les magnifiques résultats qui en ont été la suite, attirèrent à Hala-Hala une foule d'étrangers et surtout de Français, auxquels la plus noble et la plus généreuse hospitalité ne fit jamais défaut. Malheureusement des chagrins domestiques ont éloigné M. de la Gironnière de ce pays, où il a perdu son frère, sa femme et ses enfants. A son retour en France, le gouvernement, sur la proposition de M. Adolphe Barrot, consul général à Manille, et du maréchal Soult, qui sait aussi récompenser le courage civique, lui a accordé la décoration de la Légion d'honneur, récompense méritée à si juste titre.

Mais l'Espagne doit plus à Proust de la Gironnière que la France; celle-ci a distingué en lui un de ses enfants, qui l'a honorée en portant la civilisation au bout du monde : l'Espagne reconnaîtra-t-elle de son côté des services qui lui sont person-

nels, puisqu'ils ont été rendus à l'agriculture philippinoise?

La propriété achetée par M. de la Gironnière était de 880 quiñons de terre (le quiñon renferme 700 pieds carrés). Le village contenait 1200 âmes, et 1500 Indiens des villages environnants cultivaient des terres sur cette propriété, qui avait à peu peu près dix lieues de tour. Elle consistait dans l'extrémité d'un promontoire dont les deux côtés, baignés par les eaux, s'étendaient à peu près sur une longueur de sept à huit milles; la ligne de démarcation dans les terres pouvait avoir de six à sept milles, eu égard à la hauteur de la montagne de *Sembrano*, qu'elle traversait. On y trouvait des montagnes élevées, des rivières dont l'une était surtout remarquable par le principe acide-ferrugineux de ses eaux, des forêts séculaires et de superbes carrières de tuf et de granit. Lorsque M. de la Gironnière s'en défit, elle possédait :

90,000 pieds de café;

7 quiñons ou 7,000 pieds carrés de terres plantées en cannes à sucre;

40,000 pieds d'abaca (soie végétale, ou *mimosa*);

30 quiñons de riz (un quiñon donne 400 mesures de 75 liv. chaque);

3,000 bœufs, vaches et veaux;

600 buffles;

600 chevaux;

100 moutons;

150 chèvres.

On en tirait environ :

2,000 talacsans de bois à brûler (le talacsan équivaut à un stère, deux cordes de France);

200 chargements de bois de charpente de 25 talacsans;

200 chargements de pierres de tuf taillées.

La province de la Laguna est une des plus belles et surtout des plus pittoresques de la colonie. Son sol est doué d'une admirable fécondité, et partout les villages y possèdent un air d'aisance qui séduit le voyageur. Les principales productions de l'agriculture dans cette province sont le sucre, le riz, l'indigo, un peu de cacao, de l'huile et de l'eau-de-vie de coco, des bestiaux, du bois de construction ; elle renferme en outre plusieurs excellentes mines de fer. En fait d'industrie, on s'y occupe surtout de la fabrication des nattes, de l'exploitation des bois et de la construction des embarcations de transports, appelées cascos. C'est par la province de la Laguna que viennent à Manille toutes les denrées de la côte orientale de Luçon, nommée dans le pays *la contre-côte*; on les débarque vis-à-vis de Polillo, d'où elles arrivent à la Laguna, après un trajet d'une quinzaine de lieues par terre. Ce transport s'opère à dos de cheval, de buffle ou d'homme, et ces produits sont ensuite embarqués sur le lac pour la capitale.

Pagsanjan, *cabecera*, ou chef-lieu de la province, bâtie au fond de la Laguna, dans une situation des plus heureuses, est une petite ville charmante, parfaitement construite ; de délicieuses campagnes l'entourent. Aussi la vie y est-elle douce et l'aisance générale. Il n'est pas rare de rencontrer sur le lac des embarcations de plus de deux cents tonneaux qui transportent les marchandises, et les passagers chinois qui viennent toutes les semaines au marché de Santa-Cruz, port de la capitale de la province.

A Paquit, au Nord de Pagsanjan, un métis espagnol plein d'intelligence, M. Roxas, a créé deux établissements d'une haute importance. Manille tirait de l'Espagne sa poudre de guerre ; M. Roxas eut l'heureuse idée d'en établir une fabrique; depuis lors il fournit tout l'approvisionnement nécessaire à la colonie ;

il établit à la même époque une filature de coton, d'après le système français, et chargea de la direction de cette entreprise un de nos jeunes compatriotes, très-versé dans cette industrie. La manufacture, créée d'abord près de Manille, a été récemment transférée à Paquit, où elle continue à prospérer. La province de la Laguna compte trente-trois pueblos, sa population s'élève à 135,810 habitants. Son climat est renommé pour sa salubrité.

Le lac de Bay on Vay est de forme irrégulière; il a trente lieues de circonférence, si l'on s'en rapporte aux Espagnols. Une grande île sauvage, élevée et boisée, et autour de laquelle on tronve presque constamment une profondeur de vingt-cinq à trente pieds, le partage en deux parties inégales. Cette masse d'eau douce est entretenue par une multitude de rivières et de ruisseaux descendant des hautes terres couvertes de sombres forêts, qui sont elles-mêmes encadrées par les diverses chaînes de montagnes qui se dirigent vers l'intérieur de l'île.

Parmi les principales iles du lac de Bay, je citerai Talim, Pulo Calamba, Pulo Bay, trois autres petites terres, et les deux Pulo Hala-Hala. Il y a encore trois autres îles, une en face de Quisaco, l'autre vis-à-vis de Moron; la troisième, appelée Socol, est à quelque distance des bains; elle renferme un lac qui est un ancien cratère éteint. Cette île, de forme parfaitement ronde, consiste en une ceinture de terres, de 60 à 80 pieds d'élévation dans certains endroits; dans d'autres de 100 à 180, et d'une largeur de 40 à 50 pas. De grands arbres la couvrent dans sa totalité, et servent de retraite à une multitude d'oiseaux aquatiques, et surtout de cormorans. Le milieu est occupé par un lac rempli de crocodiles, et dont la profondeur atteint partout trente-six brasses.

Le lac de Bay renferme des poissons de diverses espèces, des mulets, des aloses, des anguilles monstrueuses, des dalats, des

quitans, poissons plats qui ne se pêchent ordinairement que dans la mer, et que l'on nomme lunes; des candoles, et une grande quantité de machoiarains. On y trouve aussi des crocodiles énormes, des requins blancs, des tortues d'une espèce particulière, et des scies de dix à quinze pieds de long.

A la partie Ouest du lac, entre le bourg de Bay et celui de Calamba, s'élèvent les bains de Bay. Ces bains sont alimentés par des sources thermales dont la température est celle de l'eau bouillante, et qui prennent naissance dans la montagne de Calamba. Sur le sommet de la montagne, on trouve de petits lacs d'une eau boueuse et sulfureuse toujours en ébullition. Nul doute que les sources de Calamba ne communiquent avec le volcan de Tal, qui en est peu éloigné. A l'endroit où ces sources se jettent dans le lac, il s'élève une grande quantité de vapeurs, et partout aux alentours, en creusant le sol à une certaine distance dans la mer, il en jaillit de l'eau chaude.

Les vertus attribuées aux sources de *los baños* contre un grand nombre de maladies attiraient autrefois les habitants de Manille, qui venaient passer dans ce petit village quelques mois de la belle saison pour y chercher la santé, et jouir des sites ravissants qu'on rencontre dans les environs; les bandes de brigands qui longtemps désolèrent cette province en ont éloigné les visiteurs. Il est juste de dire aussi que les exigences des Indiens qui mettaient les baigneurs à contribution, et le peu de comfort que l'on y trouvait, ont sans doute beaucoup contribué à les faire abandonner.

J'ai parlé de Paquit dans la description que je viens de donner de la province de la Laguna; je vais raconter l'évènement auquel ce village doit la célébrité dont il jouit dans le pays :

Un Arménien, qui voyageait sur le lac au mois de mai, fut surpris par un ouragan terrible, et allait périr dans les vagues

lui et les siens. Dans cette cruelle extrémité, il fit vœu, s'il se sauvait, de donner au premier endroit où il aborderait une statue de la Vierge richement ornée, et de la porter en dansant tout autour du village. Aussitôt ce vœu prononcé, la tempête s'apaisa comme par miracle, et l'Arménien put arriver sain et sauf à Paquit, où il ne tarda pas à accomplir religieusement sa promesse. L'année suivante on le vit revenir, accompagné de plusieurs malades, dont les aumônes abondantes donnèrent à penser au curé du lieu qu'il agirait sagement en continuant cette procession tous les ans. Depuis cette époque, les boiteux, les manchots, les borgnes, les aveugles, les bossus, et enfin toutes les personnes de forme plus ou moins défectueuse, ainsi que tous les malades qui peuvent se tenir sur leurs jambes, se rendent à cette fête religieuse, qui ne dure pas moins de huit jours, et où l'on déploie une grande pompe. Tout ce monde danse, saute, gambade, en chantant les paroles consacrées par l'Arménien, paroles dont il ne serait possible à personne d'expliquer le sens. A coup sûr, si quelques privilégiés guérissent, l'exercice immodéré auquel on est obligé de se livrer doit en faire passer dans l'autre monde un plus grand nombre. De plus de trente lieues à la ronde, les curieux arrivent en foule à cette réunion d'estropiés, qui devient ainsi une fête et une source de lucre pour toute la province.

Le lendemain de notre arrivée à Hala-Hala, nous reçûmes la visite de don Balthazar, que nous trouvâmes péniblement affecté d'un horrible évènement dont il venait d'être témoin. L'avant-veille, tandis qu'il traversait à cheval et à gué, accompagné d'un de ses Indiens, la crique ou la petite rivière de Naglabas, sur les bords de laquelle est établie son exploitation, un énorme crocodile montra sa tête hideuse au-dessus de l'eau. L'Indien mit bravement pied à terre, et saisissant le bolo suspendu à sa cein-

ture, il voulut en asséner un coup sur la tête du monstre; mais soit que son pied eût alors glissé, soit qu'un faux mouvement ait déterminé sa chute, lorsque don Joaquim retourna la tête en l'entendant pousser un grand cri, il ne vit plus qu'une partie de son corps au-dessus de l'eau que rougissait le sang du malheureux dont le crocodile venait de faire sa proie.

A ce récit, toutes les dames frémirent d'horreur, et les hommes jurèrent unanimement la perte du monstre. Il fut convenu que lorsque don Joaquim serait de retour à Naglabas, il ferait attacher un vieux cheval très-près de la crique, afin d'attirer le crocodile, et apporter du village de la pointe un très-grand filet semblable à ceux qui servent à pêcher les poissons-scies. Deux pirogues et vingt-cinq Indiens des plus déterminés devaient encore être à nos ordres pour cette expédition, que nous fixâmes au surlendemain.

Don Joaquim ne négligea aucun des préparatifs convenus, et nous partîmes tous, le jour fixé, avant le lever du soleil, pour la demeure de notre ami. Nous comptions chasser sur notre route les tourterelles, les canards, et les autres volatiles des bords du lac; chacun s'associa un compagnon de voyage, avec qui il pût causer. Pour moi je fixai mon choix sur H. de la Gironnière, le frère aîné de Paul, arrivé de France depuis une année à peine, et qui avait tant de choses à me dire sur tous mes amis de Nantes; j'avais été élevé au lycée, qui devint plus tard le collége royal de Nantes, avec ses cousins les Bonamys, les Athenas, les Leroy. Ses amis étaient les miens, sa société était celle de ma famille; on conçoit donc tout le plaisir que nous éprouvions à nous trouver réunis : aussi ne cessions-nous pas, moi de questionner et lui de répondre.

Les coups de fusil se succédaient autour de nous sans interruption : le gibier partait sous nos pieds; mais nous étions trop

occupés l'un et l'autre pour songer à faire usage de nos armes : il est si doux de parler de la patrie quand on en est séparé par un espace de six mille lieues !

C'était un flux de paroles. Après le chapitre des amis vint celui vraiment intarissable des connaissances ; puis il fallut bien faire un peu de politique. Henri de la Gironnière avait été et était encore ultra-royaliste ; j'étais libéral : nous ne fûmes donc pas longtemps d'accord, et la conversation ne tarda pas à s'échauffer. Je m'en souviens encore ; arrivés au point culminant de la route, sur la montagne Mabilac, d'où notre vue embrassait toute la partie Sud-Est et Sud-Ouest du lac, et placés tous deux à l'ombre protectrice d'un immense tamarin, je m'écriai avec cette chaleur de sentiment qui est le propre de la jeunesse :
— Vous vous rappellerez, Henri, ce que je vais vous dire.

La branche aînée des Bourbons a fait son temps en France ; elle ne connaît pas le pays qu'elle prétend dominer et non gouverner ; elle ne peut tarder à être remplacée... Mais par qui ? Le parti guerrier de la nation voudrait Napoléon II. Un autre parti, beaucoup plus nombreux, se groupe autour d'un chef dont les idées sont toutes pacifiques, et appelle de ses vœux la branche cadette, le libéral duc d'Orléans. Notez bien ceci, Henri, avant peu il y aura une révolution en France, révolution qui fera crouler le trône des Bourbons. Nous vivons loin des partis et des factions ; tous les petits incidents du grand drame qui se joue dans notre patrie y restent inaperçus. Pour nous, au contraire, dont l'attention n'est point distraite des faits principaux, nous pouvons juger des choses plus sainement, et entrevoir ce que l'avenir nous réserve.

Si Charles X avant de monter sur le trône avait eu l'esprit de faire du libéralisme, il aurait attiré à lui toute la force vitale de la nation, toute l'opposition ; mais il a mieux aimé suivre la

voie opposée, il a voulu essayer de la résistance; eh bien! en France, et même dans plusieurs états de l'Europe, tôt ou tard, dans deux ans, dans dix ans, dans vingt ans, ce parti sera renversé par le parti plus vigoureux, plus attaché aux idées du siècle, par le parti libéral. — Mes prédictions bouleversaient toutes les idées de mon adversaire, et la conversation s'échauffa de plus en plus.

Tout-à-coup il porta brusquement la main sur la garde de son fusil, et s'écria : Je pourrais bien, avant ce temps, faire disparaître un des hommes de ce parti. — Son exaltation calma la mienne, et me fit comprendre tout ce qu'il y a d'insensé dans les passions politiques. Je me croisai les bras sur la poitrine, et le regardant fixement : Voudriez-vous, lui dis-je, m'assassiner aux îles Philippines pour le bonheur et à la grande gloire du roi de France? Prévenez-moi, du moins, afin que je puisse me défendre. — A ces mots il laissa tomber son fusil, et me tendant la main : — Vraiment, me dit-il, des opinions exagérées peuvent troubler la raison. Eh! tenez, mon cher Lafond, occupons-nous de notre chasse, et bannissons toutes ces idées, cela vaudra beaucoup mieux.

Henri de la Gironnière était aussi vif que son frère Paul était calme et réservé. Grand, fort, osseux, d'un tempérament de fer, il avait pris une part active à la rentrée des Bourbons en France, et leur était franchement attaché, sans qu'il fût le moins du monde guidé par l'intérêt personnel, mais par conviction, et avec la sincère persuasion que leur gouvernement était celui qui convenait le mieux à la France. Son âme ardente s'était passionnée pour leur parti, qu'il servait avec le dévouement chevaleresque d'un preux d'autrefois.

Nous arrivâmes enfin à Naglabas, où étaient déjà réunis tous nos amis, qui, laissant sagement la politique de côté, avaient mis

le temps à profit et tué un grand nombre d'oiseaux magnifiques pour la plupart, et dont quelques-uns étaient fort bons à manger.

La petite rivière de Naglabas fut barrée avec le filet, qu'on eut soin d'attacher solidement à de gros arbres. Tous les chasseurs se postèrent sur les deux côtés de la rivière, et plusieurs Indiens, armés de fusils et de lances, occupèrent tous les endroits où l'on pensait que le crocodile pourrait se montrer. Les deux pirogues furent lancées à l'eau, montées chacune par trois Indiens; un pour conduire, et les deux autres pour sonder avec leurs lances les souches des arbres, les herbes et les roseaux.

On avait aussi apporté des cornes de buffle, des cornets, des chaudrons en cuivre, et bientôt un vacarme épouvantable se fit entendre; quelques minutes s'étaient à peine écoulées que le crocodile élevait sa tête au-dessus de l'eau. Un coup de feu partit aussitôt, puis un second, puis un troisième, puis tout rentra dans le silence.—Est-il blessé? telle est la question que chacun s'adressa. Dans le même moment, l'horrible animal se présenta devant moi en ouvrant son énorme gueule, qui pouvait bien avoir un mètre de hauteur. Je lui lâchai alors en même temps mes deux coups de fusil sur la langue; mon fusil contenait quatre balles, et le recul fut si violent que je faillis être renversé. La bête paraissait n'avoir aucun mal; pendant quelque temps les coups de fusil se succédèrent sans interruption, et pas une seule tache de sang ne paraissait à la surface de l'eau. En vain cherchait-on à percer les yeux du crocodile, il ne nous présentait jamais que sa tête ou son dos, sur lesquels les balles glissaient comme sur une cuirasse. Depuis plus de trois heures que nous bataillions avec le monstre, aucune blessure ne lui avait été faite. Une pirogue avait été retirée de l'eau, car on craignait qu'il ne la renversât d'un coup de queue, et ne vînt à dévorer les Indiens qui la montaient.

L'autre barque restait toujours sur la rivière, et les intrépides Indiens qu'elle portait ne cessaient de donner des coups de lance dans toutes les directions, espérant tôt ou tard atteindre l'animal. Enfin la lance est arrachée des mains de l'un d'eux, et l'on voit la surface de l'eau se teindre de sang; l'arme était entrée dans le corps du monstre, et bientôt son extrémité devenant le point de mire des chasseurs, vingt détonations partent à la fois. Je criai alors aux Indiens d'enfoncer, lorsqu'ils le pourraient, la lance avec le banc de leur pirogue, et l'un d'eux saisissant la planche sur laquelle il s'asseoient, en frappa si violemment l'extrémité de la lance qu'il la brisa du coup. Un instant nous crûmes avoir perdu la trace du crocodile, mais bientôt les eaux de la rivière se rougirent davantage, et nous eûmes la preuve que notre proie ne pouvait plus long-temps nous échapper. En effet, le mouvement extraordinaire imprimé aux eaux de la rivière, les violentes secousses qui ébranlent les arbres auxquels est attaché le filet, tout nous dit que l'animal est atteint mortellement. Un arbre de plus de quatre pieds de circonférence est arraché et tombe sur la barre. Tout le monde se précipite vers l'embouchure de la crique. Mais enfin le bruit se ralentit, la rivière cesse d'être agitée; plus de doute, le monstre est à l'agonie.

La difficulté consistait maintenant à le retirer de dessous l'arbre qu'il avait déraciné, et sous lequel il gisait enlacé dans les plis du filet. Mais Paul de la Gironnière a tout prévu. Aussi brave qu'intelligent, il s'élance avec ses Indiens, et au moyen de lacets de cuir de bœuf, il parvient à passer deux nœuds coulants aux deux énormes pattes de devant, de manière à paralyser les mouvements qu'il pourrait encore tenter. Tout le monde s'attèle alors aux attaches du filet, et bientôt l'horrible bête est sur la berge. En ce moment un hourra de triomphe

sortit de toutes les bouches, et chacun se rua sur l'ennemi pour l'achever à coups de masse ou en lui enfonçant des lances sous les aisselles.

La lance qui lui avait donné la mort était entrée dans l'endroit le plus vulnérable de la partie supérieure de son corps, sur le cou, entre les deux épaules.

Nous eûmes d'abord l'idée de le dépouiller de sa peau, couverte d'écailles, pour la conserver; mais l'animal était si grand, que sous le ciel des Philippines il eût fallu un quintal ou deux de savon arsenical pour le préserver de la putréfaction; on le coupa donc en morceaux, on sépara la tête du tronc, et nous nous mîmes à chercher les blessures que nos coups de fusil avaient pu faire. Nous n'en trouvâmes pas une seule; quelques-unes de nos balles avaient laissé, pour toute trace, des taches blanches sur les écailles, sur le front, dans la gueule; sur la langue, couverte d'une peau rude et impénétrable, plus de cinquante balles s'étaient aplaties sans causer la plus légère lésion.

Dans le ventre, nous reconnûmes des os de cheval, déjà amollis par la digestion, et plus de deux cents livres de gros cailloux.

Une longue discussion s'établit alors entre nous pour décider si le crocodile avalait des cailloux pour déguiser sa faim, ou pour se composer ainsi une espèce de lest qui lui fît gagner le fond de l'eau. Mon opinion fut qu'il avalait des cailloux comme les poules, afin d'aider à la digestion. Le monstre n'avait pas moins de vingt-sept pieds de long de la tête à la queue; sa tête seule avait cinq pieds de haut, et il fallut deux buffles pour la traîner jusqu'à Hala-Hala, où nous arrivâmes à la nuit close.

Avant de quitter Naglabas et le village de la Pointe de la presqu'île de Hala-Hala, je dois dire quelques mots sur Joaquim-Balthazar Deshayes. Parti fort jeune de France sur *l'Uranie*, qui allait faire le tour du monde sous le commandement de M. Freycinet, le jeune Deshayes ne pouvant s'accommoder du métier de marin, abandonna son navire aux îles Mariannes. De là il vint à Manille. Don Jose Tirado, professeur d'hydrographie, le prit en amitié, et lui fournit les fonds nécessaires pour créer une hacienda. Voila donc Joaquim défrichant, plantant, récoltant, et n'oubliant, hélas! de remplir, avec soin, aucun des droits d'un seigneur suzerain de village.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Excursion à la cascade ou *Salto de Mapacla*. — Pêche et chasse dans l'île de Talim. — Le *Salto de Bumbuan*. — Mabitac. — Chasse au buffle sauvage.

La presqu'île de Hala-Hala est jointe au continent par une chaîne de montagnes qui s'élèvent graduellement, s'étendent jusque sur un plan très-éloigné, et renferment des sites ravissants auxquels nous ne pouvions manquer d'aller payer le tribut de notre admiration. On nous avait surtout beaucoup vanté la cascade ou *salto* de la rivière Mapacla, et nous dirigeâmes, un matin, notre course de ce côté. A partir de Hala-Hala jusqu'au terme de notre excursion, nous trouvâmes toute la côte bordée de rizières, qu'il nous fallut traverser en passant sur les chaussées destinées à retenir les eaux. Nous cheminions gaiement, mais non sans obstacles; car souvent les terres, détrempées par l'irrigation, cédaient sous nos pieds, et nous enfoncions dans la boue jusqu'aux genoux, ce qui, loin de nous décourager, ne faisait qu'accroître notre ardeur. Partout se déroulait à nos regards la plus riche végétation; partout nous pûmes admirer les heureux effets de l'intelligence et de l'activité de Paul de la Gironnière. Ici, à Tabacuan, de vastes champs de cannes à sucre; plus loin, à Linis, des plaines couvertes de riz, et enfin, à Puan, la grande cafeterie établie par les soins d'Adolphe Delaunay. Bientôt nous arrivâmes au pied de la montagne de Sambrano, d'où s'élance la rivière de Mapacla. Déjà nous pouvions entendre le bruit lointain de la cascade que nous allions visiter; nous gravîmes lestement la pente rapide de la rivière, car son lit, quoique par-

semé de roches énormes, au milieu desquelles l'eau bouillonnait en se précipitant vers le lac, était le seul chemin viable, encore était-il fort périlleux. Heureusement nous atteignîmes tous sans accident le but désiré. Un spectacle admirable de grandeur et de majesté sauvages s'offrit alors à nos regards, et nous ne pûmes nous défendre d'un secret sentiment d'effroi en pénétrant dans ce lieu, dont les animaux semblaient fuir l'approche; on n'y entendait ni le chant des oiseaux ni le bruissement des insectes, et nos cris seuls se mêlèrent au fracas du torrent, qui, se précipitant du haut de rochers coupés perpendiculairement, bondissait sur les grosses pierres amoncelées à ses pieds, s'y déployait en une blanche nappe d'écume, et poursuivait ensuite sa course bruyante à travers les troncs d'arbres et les blocs de granit. D'affreuses chauves-souris, seuls habitants de cette solitude, sortirent en foule de leurs retraites et vinrent voltiger autour de nous. Des rochers suspendus sur nos têtes, et couverts d'arbres énormes, s'élançaient d'immenses faisceaux de lianes, qui formaient une voûte sombre et impénétrable aux rayons du soleil. Elles nous servirent à grimper contre les parois perpendiculaires de cet endroit du ravin. Lorsque, non sans beaucoup de peines et de périls, nous eûmes atteint le sommet de la cascade, ce fut une monstrueuse pierre mouvante, placée sur le bord de l'abîme, qui attira notre attention. Le torrent semblait d'un instant à l'autre devoir l'entraîner avec lui; mais on nous assura que cela n'arriverait probablement jamais, car depuis bien des années le bloc n'avait pas avancé d'une ligne, bien que l'on pût remuer aisément cette masse avec la main. Parmi les endroits plus ou moins curieux que nous visitâmes ce jour-là, je citerai un ruisseau dont l'eau claire et limpide a un goût acide très-prononcé, et dépose un léger sédiment couleur d'oxide de fer; il est probable qu'elle passe dans son cours sur quelque veine de ce

métal. Les indigènes en boivent rarement, et je lui trouvai un goût désagréable qui justifie parfaitement leur aversion.

Quelques jours après notre excursion au *salto de Mapacla*, nous fîmes une partie de chasse et de pêche dans l'île de Talim, dont j'ai déjà parlé plus haut. Notre train était composé de quelques Indiens, et d'une vingtaine de chiens, de races différentes, il est vrai, mais vétérans remplis d'ardeur et habitués à la fatigue. Inutile de dire que notre accoutrement ne ressemblait en rien aux gracieuses créations de nos tailleurs à la mode, et qu'il était tout-à-fait en harmonie avec le pays sauvage que nous allions parcourir. Le *salacot*, abri également bon contre la pluie et le soleil, la veste et le pantalon de toile, et les souliers à épaisses semelles : telle est, en deux mots, sa description.

Arrivés à notre destination, nous nous dirigeâmes vers les rives de l'île, sous les flancs de la montagne appelée *Suzo Dalaga* (les seins de la jeune fille), dont le sommet était couvert de grandes herbes, et la base garnie de bois épais; aussi n'avancions-nous que fort lentement et avec les plus grandes peines. Enfin nous atteignîmes les lieux fixés pour la chasse, et nous nous empressâmes aussitôt de les parcourir dans toutes les directions. L'île de Talim est si giboyeuse que nous ne faisions que charger et décharger nos fusils; à chaque instant partaient sous nos pieds des troupes de canards, de cormorans, de tourterelles, des loriots, des coqs sauvages, et d'énormes chauves-souris dont nous tuâmes un grand nombre. Après deux heures de chasse, si toutefois ce nom peut s'appliquer à une pareille boucherie, nous atteignîmes tous, ainsi que nous en étions convenus d'avance, le sommet de la montagne, d'où nous pûmes jouir de la magnifique vue du lac. Le temps était superbe, l'eau unie comme une glace, et le soleil, parvenu à sa plus grande hauteur, dorait la cîme des montagnes qui se déroulaient à l'horizon. Talim, qui

sépare en deux parties la Laguna, nous servait d'observatoire, et nous distinguions parfaitement Pulo Socol, dont le lac entouré d'arbres brillait comme un diamant enchâssé d'émeraudes. En parlant plus haut de Pulo Socol, j'ai oublié de dire que cet endroit curieux inspire une terreur superstitieuse aux Tagals; ils appellent ce petit lac le puits du diable, et n'y accompagnent les Européens qu'avec la plus vive répugnance. C'est ce que m'apprit alors Henri de la Gironnière.

« Quant à l'île où nous nous trouvons, ajouta-t-il, il n'y a pas longtemps qu'elle servait de repaire à des brigands, qui, après avoir inquiété pendant des années les environs de Manille, vinrent y chercher un refuge contre les poursuites dont ils étaient l'objet. Bientôt, grâce à mon frère, leur retraite fut découverte; ils furent attaqués, et l'on brûla tous les bateaux qui leur servaient à commettre de nouveaux crimes. Parmi ces malfaiteurs, les uns s'échappèrent de l'île; d'autres préférèrent mourir de faim et de misère plutôt que de se rendre. La bande ne tarda pas à se réorganiser dans la partie Ouest de la baie de Manille, et se rendit tellement redoutable aux habitants et aux soldats envoyés contre elle, que le gouvernement ne trouva d'autre moyen pour rétablir la paix dans ces provinces, que de promettre aux coupables leur pardon, des terres, et l'entier oubli du passé; conditions qui furent acceptées, et tenues fidèlement des deux parts. De la conversion de ces hommes, autrefois si féroces, et qui vivent maintenant à Cavite comme de bons et paisibles bourgeois, l'archevêque fit l'objet d'une pompeuse cérémonie. D'abord, pour les purifier de leurs méfaits et les préparer à une vie morale, on les conduisit dans un couvent où ils furent gardés pendant quelques jours; puis on les habilla de blanc; ils communièrent ensuite, et allèrent, au milieu d'un nombreux cortége de moines, recevoir leur pardon de la bouche

même du capitaine général. Après quoi, ils furent rendus à la liberté, et reçurent le produit d'une quête faite en leur faveur. Il paraît que l'appareil religieux déployé en cette circonstance exerça une heureuse influence sur l'esprit de la multitude, car depuis lors on n'a plus entendu parler de brigands. »

Notre chasse terminée, et nos estomacs bien reconfortés par une excellente collation, nous nous dirigeâmes vers la côte, afin de tenter la fortune, et de voir si elle nous serait aussi favorable sur l'eau que dans les bois. Jamais, je crois, depuis la pêche miraculeuse, pareilles masses de poissons n'étaient tombées au pouvoir de mortels; chaque fois que nous jetions notre filet, c'était à grand'peine que nous parvenions à le tirer hors de l'eau, tant il nous rapportait une riche moisson. Nous prîmes surtout plusieurs poissons-scies de douze à quinze pieds de long, et dont la scie seule n'avait pas moins de trois à trois pieds et demi de long. J'ai rapporté en Europe un de ces trophées, et je puis le montrer encore aujourd'hui à mes amis en souvenir de Hala-Hala. La nuit, par son approche, vint mettre un terme à nos plaisirs, et nous revînmes à Hala-Hala dans cette délicieuse disposition d'esprit qui distingue les chasseurs ou les pêcheurs dont les travaux n'ont pas été stériles.

Un autre jour, nous dirigeâmes notre excursion vers la capitale de la province; nous traversâmes toute la propriété, montés sur de bons chevaux, et nous nous embarquâmes sur la côte Est pour aller de là visiter le *Salto de Bumbuan;* puis nous redescendîmes la rivière jusqu'à Pagsanjan, dont nous désirions voir le marché. Pagsanjan, jolie petite ville, chef-lieu de la province, est située près du lac, sur les côtés d'une plaine couverte d'arbres et de plantations de toute espèce; elle doit sa prospérité au commerce des produits de son sol. Le couvent, habité par un moine, qui, avec l'alcade, compose toutes les autorités du lieu;

l'église, les maisons blanches des habitants, parmi lesquelles on compte beaucoup de Chinois, offrent un assez joli coup d'œil. Malheureusement, le climat de Pagsanjan n'est pas sain ; et cette ville, centre du commerce des provinces environnantes, et qui reçoit chaque jour au port de Santa-Cruz de nombreuses embarcations venant de Manille, se voit tous les ans décimée par les fièvres et le choléra.

La principale branche de commerce de Pagsanjan consiste dans le vin de palmier et l'eau-de-vie de coco. On sait comment se fabriquent ces liqueurs qui ont quelque analogie avec nos eaux-de-vie blanches, quoiqu'elles soient moins spiritueuses. Le vin de palmier est tiré de l'arbre dont il porte le nom, au moyen d'une incision faite à la partie supérieure du tronc. L'eau-de-vie de coco est faite avec le jus qui découle de la queue de la grappe du fruit que l'on a coupé, soumis à la fermentation, puis distillé. L'odeur et le goût de ces liqueurs, aussi fortes que malsaines, sont loin d'être agréables ; l'ivresse qu'elles occasionnent est terrible dans ses effets et rend furieux. Cependant la consommation en est immense, et le gouvernement, tout en prohibant la vente du rhum hors de ses entrepôts ou débits, s'en est réservé le monopole, ce qui augmente considérablement ses revenus.

Tous les environs de Pagsanjan portent les traces des tremblements de terre et des éruptions volcaniques, auxquels on peut attribuer, sans craindre de se tromper, la formation de la Laguna. Nul doute que ce ne soit aussi un grand bouleversement qui ait fait sortir du sein des eaux cette presqu'île que les embarcations doivent contourner dans le canal au fond duquel est bâti Pagsanjan. Des collines dont les sommets s'arrondissent, et dont les pentes deviennent moins rapides à mesure qu'elles approchent de son extrémité, forment cette longue et étroite langue de terre.

En revenant du *Salto de Bumbuan*, nous allâmes visiter Mabitac, où l'on construit de grandes embarcations pouvant contenir de dix à quinze tonneaux de marchandises, et qui sont faites avec les troncs de deux arbres, rehaussés seulement de larges bordages. On conçoit quel doit être le diamètre d'arbres dont deux suffisent à de pareilles embarcations.

Nous jouissions à Hala-Hala d'une liberté que les attentions et les soins affectueux de nos hôtes nous rendaient plus précieuse; et le temps passait vite au milieu des distractions qui se renouvelaient à chaque instant pour nous. Le matin, c'était la chasse ou une visite à quelque site curieux des environs qui nous occupait. Un peu avant le coucher du soleil, nous cherchions à nous rendre utiles en faisant la guerre à une espèce de gros singes qui dévastent les plantations de cannes à sucre et les champs de riz. Aussi sont-ils l'objet de la haine acharnée des indigènes, et surtout des enfants, que l'on force à monter la garde jour et nuit pour garantir les moissons des ravages de l'ennemi. Ces animaux, aussi féroces que destructeurs, sont doués d'une force extraordinaire; ils font des bonds prodigieux quand ils sont poursuivis, et une blessure mortelle peut seule les arrêter dans leur course. Mais je renonçai bientôt, pour ma part, à cette guerre d'un nouveau genre : il m'était désagréable de voir traquer à coups de fusil des animaux qui offrent dans leurs formes tant de ressemblance avec l'homme; et l'on ne saurait se faire une idée de l'impression pénible que j'éprouvai un jour qu'ayant abattu un gros singe, je le vis me lancer en mourant un regard de reproche, un de ces regards qui semblent n'appartenir qu'à un être doué de raison. Les singes, du reste, ne sont pas les seuls ennemis des plantations, et les cerfs, ainsi que les porcs sauvages, leur font encore plus de mal, s'il est possible. Paul de la Gironnière avait permis aux Indiens de chasser sur ses terres,

à condition qu'ils apporteraient à l'habitation une cuisse de chaque animal tué. Pendant les six mois que j'ai passés à Hala-Hala, il ne s'est pas écoulé un seul jour où l'on ne reçût plus d'une cuisse de cerf ou de porc sauvage; habituellement ce nombre variait de six à huit.

Mais revenons à l'emploi que nous assignions à notre temps. Le soir, assis autour d'une grande table, en attendant l'heure du souper, nous écoutions les histoires du village, auxquelles se mêlait parfois un peu de médisance. D'ordinaire, les plaisanteries tombaient sur le curé, gros Tagal, de peu d'instruction, et de mœurs assez relâchées, mais rempli d'esprit naturel, et qui pratiquait encore, à l'égard de ses paroissiens, le système de la persuasion à coups de poing pour les forcer à approcher du confessionnal, dont les revenus formaient la meilleure partie de sa prébende. D'autres fois la conversation prenait un caractère plus sérieux, mais non moins intéressant pour nous. Nous entendions expliquer le mode de surveillance suivi pour maintenir la tranquillité dans des provinces populeuses et tout-à-fait dépourvues de troupes réglées; et personne mieux que notre hôte, qui était capitaine des milices de la Laguna, ne pouvait nous fournir des renseignements étendus sur cette matière. « Instruit par l'expérience du passé, nous dit-il, le gouvernement espagnol, ou plutôt celui des moines, a su se mettre en garde contre une nouvelle attaque des Européens; et si les Anglais, maitres des fortifications de Manille, ont vu pendant une année leurs convois interceptés, et leurs troupes décimées par la famine et les maladies dans des murs où les retenaient des bandes de partisans féroces et sans pitié; quelles difficultés ne rencontrerait-on pas maintenant pour s'emparer de remparts défendus par une garnison européenne aidée de troupes indigènes bien disciplinées, et par une forte milice soutenue de la masse de la popula-

tion ! » Pour moi, je ne partage pas entièrement l'opinion de M. de la Gironnière, et je crois que l'ennemi apporté par une flotte dans ces contrées lointaines aura des chances de succès, car les habitants de Luçon, quoique fanatisés par des curés jaloux de leur autorité, sauront bien accepter tout secours étranger, pour secouer le joug de l'Espagne. Je ne prétends pas que cette liberté fera leur bonheur, je crois au contraire que ce sera le commencement d'horribles calamités pour cette belle colonie, qui pourrait jouir long-temps encore de la paix et du bonheur sous la protection de la mère-patrie.

Je ne quitterai point Hala-Hala sans donner la description d'une chasse au cerf et au buffle que nous y fîmes, en compagnie de nos hôtes et de tous leurs chasseurs. Cette fois une meute considérable, que pouvaient à peine contenir des piqueurs armés de lances, nous suivait; des Indiens furent placés pour arrêter les cerfs à certains passages, et bientôt les aboiements répétés des chiens annoncèrent qu'ils étaient sur la trace; ces aboiements devinrent de plus en plus distincts, et nous ne tardâmes pas à atteindre les lieux désignés pour la chasse. Un poste fut alors assigné à chacun de nous, et la fusillade commença. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que deux de ces magnifiques quadrupèdes passèrent près de moi si rapidement, que j'eus à peine le temps de les apercevoir, encore moins celui de les ajuster; mais je pris bientôt ma revanche en frappant mortellement un cerf au moment où, franchissant un ravin, il allait se précipiter dans le plus épais du fourré. Notre hôte, qui était un des plus habiles tireurs que j'aie jamais vus, fut encore plus heureux ; il tua pour sa part deux cerfs dont les bois magnifiques annonçaient l'âge et la force des animaux qui les portaient. Déjà une partie des chiens était réunie autour de leur proie ; il fallut songer à donner la curée. Un piqueur fut chargé de ce soin ; il éventra les

victimes, et en jeta les entrailles à la meute affamée, qui les dévora en un instant. Quant aux corps, ils furent placés sur des chevaux et envoyés à l'habitation. La fin de la chasse ne répondit pas aux espérances qu'on pouvait fonder sur un aussi heureux début; le gibier s'était réfugié dans des montagnes escarpées où les chiens seuls avaient pu le suivre, et dans lesquels il nous était impossible de pénétrer.

Nous fûmes amplement dédommagés de ce petit contretemps par la rencontre que nous fîmes d'un énorme serpent boa qui venait d'avaler une biche, dont la tête sortait encore de sa gueule horriblement dilatée. Lorsqu'il aperçoit un animal dont il veut faire sa proie, le boa ne commence jamais avec ses dents un combat qui pourrait être trop désavantageux pour lui, si son ennemi a quelques moyens de défense; mais il se précipite avec tant de rapidité sur sa malheureuse victime, l'enveloppe dans tant de contours, la serre avec tant de force, fait craquer ses os avec tant de violence, que ne pouvant s'échapper ni user de ses armes, et réduite à pousser de vains et d'affreux hurlements, elle est bientôt étouffée sous les efforts multipliés du monstrueux reptile.

Si le volume de l'animal qui vient d'expirer est trop considérable pour que le boa puisse l'avaler, malgré la grande ouverture de sa gueule, la facilité qu'il possède de la dilater, et l'extension dont presque tout son corps est susceptible, il continue de presser sa proie mise à mort; il en écrase les parties les plus compactes, et lorsqu'il ne peut point les briser avec facilité, il l'entraîne en se roulant avec elle auprès d'un gros arbre, dont il renferme le tronc dans ses replis. Il place sa proie entre l'arbre et son corps; ils les environne l'un et l'autre de ses nœuds vigoureux, et se servant de la tige noueuse comme d'une sorte de levier, il redouble ses efforts, et parvient bientôt à

comprimer en tous sens, et à moudre, pour ainsi dire, le corps de l'animal qu'il a immolé.

Lorsqu'il a donné ainsi à sa proie toute la souplesse qui lui est nécessaire, il l'allonge en continuant de la presser, et diminue d'autant sa grosseur; il l'imbibe de sa bave gluante ou d'une sorte de liqueur visqueuse qu'il répand en abondance. Il pétrit, pour ainsi dire, à l'aide de ses replis, cette masse devenue informe, ce corps qui n'est plus qu'un mélange hideux de chairs ramollies et d'os concassés. C'est alors qu'il l'avale en commençant par la partie la plus petite, en l'attirant à lui, et en l'entraînant dans son ventre par de fortes aspirations plusieurs fois répétées; mais, malgré cette préparation, sa proie est quelquefois si volumineuse, qu'il ne peut l'engloutir qu'à demi; il faut qu'il ait digéré, au moins en partie, la portion qu'il a déjà fait entrer dans son corps, pour pouvoir y faire pénétrer l'autre, et l'on a vu souvent le serpent boa, la gueule horriblement ouverte, et remplie d'une proie à demi dévorée, étendu à terre, et dans une sorte d'inertie qui accompagne presque toujours sa digestion.

Ce fut dans cet état que nous trouvâmes notre reptile: aussi nous fût-il très-facile de nous en rendre maitres. Nous l'écorchâmes; sa peau avait trente pieds de long, et plus de quatre pieds de large; elle échut en partage à M. Lindsay, qui l'emporta en Chine.

Quant à M. Rossel, il ne retourna pas aux États-Unis les mains vides, et il en rapporta la mâchoire du crocodile que nous avions tué quelques jours auparavant.

Bientôt nous descendîmes dans les plaines entrecoupées de marais et de bouquets touffus pour traquer le buffle sauvage, genre de chasse où l'on est souvent exposé aux plus grands dangers; car cet animal, si doux dans la domesticité, est au contraire

terrible quand il vit en liberté, et rien ne peut l'arrêter dans sa course lorsqu'il veut atteindre le chasseur dont le coup mal dirigé l'a manqué ou légèrement blessé. Et à ce propos, je vais citer une anecdote qui me fut racontée par M. de la Gironnière, et qui se trouve consignée dans le voyage de Laplace. Un Tagal du village de Hala-Hala, travaillant à couper du bois, se vit tout-à-coup attaqué par un buffle énorme, auquel il eut le bonheur d'échapper en grimpant précipitamment sur l'arbre au pied duquel il se trouvait. Le buffle, rencontrant de l'herbe dans le voisinage et n'étant pas obligé de s'éloigner pour chercher sa nourriture, ne perdit pas un instant de vue le pauvre bûcheron. Celui-ci avait pour toute arme le large couteau que les Indiens portent toujours attaché à leur ceinture, et dont ils savent se servir avec adresse. Pressé par la faim, il finit par descendre de l'arbre, autour duquel vint encore le poursuivre son ennemi, plus irrité que jamais. Dans cette extrémité, il profite d'un instant où les terribles cornes le serrent de moins près, parvient à saisir la queue du buffle, s'y cramponne d'une main, et frappe à coups redoublés son ennemi avec le couteau dont sa main droite est armée. L'animal, furieux, part comme un trait; mais bientôt épuisé par la perte du sang qui s'échappe de ses nombreuses et profondes blessures, il ralentit sa course, et tombe expirant auprès du bûcheron, couvert lui-même de blessures, de sang et de boue.

Pareille aventure faillit m'arriver dans la chasse dont il est ici question. Je me trouvais séparé de mes compagnons, et venais de tirer un buffle au front. L'animal, un instant étourdi, se précipite sur moi en rugissant; mais faisant faire une volte à mon cheval, je suis assez heureux pour me dérober à son atteinte. Piquant alors des deux, je pars comme un trait, dans l'espoir de lasser la colère du buffle, que je ne tarde pas à entendre se

ruer de toute sa vitesse à ma poursuite. Je ne craignais qu'une chose, c'était que ma monture ne vînt à broncher, et par suite à s'abattre; car le terrain où nous courions était rempli de pierres et de broussailles. Heureusement mon cheval semblait lui-même sentir le danger qui nous menaçait, et il ne fit pas un faux pas dans la lutte de vitesse qu'il soutenait avec notre ennemi commun, et dans laquelle il eût fini sans aucun doute par remporter l'avantage, si tout-à-coup un ravin profond ne se fût présenté devant nous. Le franchir est impossible; je roule en bas plutôt que je ne le descends avec mon cheval, et lorsque nous nous relevons tous deux, tout meurtris de notre chute, j'entends l'haleine bruyante du buffle, dont les cornes effleurent déjà la croupe de ma monture. Quelques instants encore et je vais être atteint. Un seul parti restait à prendre, et il n'y avait pas de temps à perdre. J'avise à quelque distance un arbre dont les branches s'élèvent peu au-dessus de terre, je dirige de ce côté la course de mon cheval, je dégage mes pieds des étriers, et réunissant toutes mes forces, je m'élance sur l'arbre au pied duquel mon pauvre coursier tombe bientôt sous les coups du buffle furieux. Je ne tardai pas du reste à venger sa mort, car je ne m'étais pas séparé de mon fusil, que je portais en bandoulière; et prenant mon temps pour ajuster l'animal au défaut de l'épaule, de mes deux coups j'étendis à terre le buffle, qui me lança en mourant un dernier regard de rage.

Sur ces entrefaites arrivèrent tous les chasseurs, que ma disparition avait fort inquiétés, et qui me proclamèrent, d'un accord unanime, le héros de la journée quand ils eurent appris le danger que j'avais couru et le bonheur avec lequel je l'avais évité. Dans cette chasse, outre mon cheval, dix chiens furent éventrés; nous eûmes aussi à déplorer la perte d'un Indien, mis en lambeaux par un buffle dont sa balle n'avait fait qu'effleurer la peau.

Nulle part mieux qu'à Hala-Hala, je ne pouvais m'instruire du prix des terres, de leurs produits, et enfin de tout ce qui a trait à l'agriculture des Philippines. En Europe, on connaît la qualité d'un domaine par le prix de la mesure agraire; il en est tout autrement aux Philippines, où l'on accorde si peu d'attention à la valeur intrinsèque des terres, qu'il serait impossible de leur en assigner une: le travail et la culture leur donnant seuls du prix. Cependant cette règle souffre quelques exceptions dans les environs de Manille et dans les provinces les plus rapprochées de cette ville; mais les propriétés restent dans les familles, et les mutations sont très-rares. L'État possède une vaste étendue du territoire qui reste improductive entre ses mains. Les communautés religieuses ont conservé et n'employent guère qu'à l'élevage des bestiaux les terrains immenses qui leur ont été concédés à l'époque de la conquête. Les Indiens, de leur côté, jouissent de la possession et de l'usufruit des petites portions de terre qui leur sont nécessaires pour la culture du riz, du maïs, des principaux fruits dont ils se nourrissent, et pour quelques plantations de cotonniers et de cannes à sucre; ils louent aussi, par petits lots, aux communautés religieuses, de faibles parcelles de leurs vastes domaines.

Celui qui veut se livrer à des essais de culture sur une vaste échelle, achète et obtient des terres en telle quantité qu'il le désire, et à des prix tellement bas qu'il est presque inutile d'en parler. Le gouvernement ne dispose jamais de la propriété ou du temps des Indiens, à moins qu'il ne s'agisse de la culture privilégiée du tabac et du vin de coco ou de nipa. Dans ce cas, les agents de l'autorité ont le droit de choisir, soit dans les terres du domaine, soit dans les terres des indigènes, celles qui leur paraissent les plus favorables à cette production. Ils passent alors avec les propriétaires des contrats, indiquant les quantités, les

qualités, le mode de payement, le prix et les époques de livraisons. La cultnre des plantes les plus riches des tropiques réussit admirablement aux Philippines, et leurs produits sont supérieurs pour la qualité à tous ceux des autres contrées de l'Inde sans exception. Les accidents du sol, en se multipliant à chaque pas, offrent une variété infinie d'expositions heureuses et appropriées à toutes les cultures. Ce sol est privilégié, et M. de la Gironnière a déjà fait connaître les merveilleux résultats que l'on pourrait en obtenir. Les galions, la Chine et l'Inde, offraient autrefois des moyens prompts et faciles d'arriver à la fortune, et les Espagnols n'ont jamais songé à se livrer dans ces îles aux travaux plus longs, plus pénibles, mais non moins fructueux de l'agriculture. Quelques essais dans ce genre furent pourtant tentés par quelques Chinois; mais leur situation précaire et les troubles qu'ils ont suscités à diverses époques, nuisirent au succès de leurs entreprises. Du reste, ce sont toujours eux qui dirigent, soit comme propriétaires, soit comme régisseurs, les principaux établissements agricoles. De même que dans les anciennes colonies espagnoles de l'Amérique, l'élevage des bestiaux est, aux Philippines, une des principales branches de l'industrie agricole. Les immenses troupeaux qui couvrent les campagnes sont toujours un sujet d'étonnement pour les étrangers, et il n'est pas rare de voir des couvents posséder des portions de territoire de vingt à vingt-cinq lieues carrées, couvertes de dix mille têtes de bétail. La propriété est constituée et régie comme en Espagne, avec les modifications apportées par le *Ley de Indias*. Il existe des bureaux d'hypothèques, et le débiteur peut être exproprié dans les formes prescrites par la loi.

Partout le sol est d'une merveilleuse fécondité, particnlièrement aux environs de Manille, dans la province de la Laguna, dans celles qui bordent la côte Nord-Ouest, aux îles de Panay

et de Mindanão ; l'on assure qu'il rend ordinairement de cent à cent cinquante pour un. Néanmoins les terres les plus belles, les plus productives, sont encore entre les mains des Indiens qui habitent les montagnes et les vallées de l'intérieur.

Le riz, le sucre, le coton, le tabac, l'indigo, le cacao, le café, l'abaca (soie végétale), le blé sur les plateaux élevés, une petite espèce de légumineux, appelée mongo, le bétel, toutes les épiceries, telles sont les principales productions agricoles des Philippines. Dans les montagnes, on trouve de la cire, et les arbres dont les feuilles servent à nourrir les vers à soie abondent de toutes parts. L'industrie séricicole pourrait même y atteindre un immense développement. Le riz forme dans tout l'Orient la base de la nourriture de l'homme ; dans l'Inde, il faut arroser la terre à force de bras, ou à l'aide de moyens dispendieux ; aux Philippines, la culture en est des plus faciles : il croît au bord des nombreuses rivières qui sillonnent le sol, et les champs où on le sème sont couverts d'eau dans la saison des pluies. Il y a aussi aux Philippines des riz qui croissent sur les terres élevées et sans irrigation.

Le coton égale en beauté les qualités les plus renommées ; mais sa culture n'étant pas encouragée, ses produits se bornent à la fabrication de quelques grossiers tissus ; les Indiens en connaissaient l'usage avant la conquête. Le café est originaire de ces îles ; il croît spontanément autour des habitations des Indiens, et sa qualité s'est améliorée par de récentes et heureuses innovations. L'indigo est aussi beau que celui du Bengale ; malheureusement, la fraude des producteurs qui mêlent la pâte avec de la terre, a contribué à le discréditer sur les marchés de l'Europe et de la Chine.

Longtemps la canne à sucre n'a été cultivée que pour les besoins de la colonie, et une mesure absurde prohibait l'exporta-



tion du sucre, dans la crainte qu'il ne vînt à renchérir; cette mesure suffisait pour entraver la culture de la canne, qui prend aujourd'hui un grand développement, et fournit des produits à l'exportation.

Le sucre, d'ailleurs, ne se fabrique pas de la même manière qu'aux Antilles, à Bourbon, et dans les colonies anglaises, où les propriétaires maîtres du sol, ayant des bras nombreux à leur disposition, créent avec de grands capitaux de véritables fabriques, où ils terrent leurs sucres. Aux Philippines, les Indiens cultivent la canne, et la vendent au moment de la récolte à des métis chinois, habitants des villages voisins, qui la font écraser dans un moulin nommé *trapiche*, lequel est mis en mouvement par des buffles. Le *vesou*, ou suc de la canne, est reçu dans de grandes chaudières; après la cuisson, il est transvasé dans de grands moules de terre cuite. Ce sucre se vend, à Manille, à des fabricants qui le terrent, le font sécher, le réduisent en poudre, et le mettent en sac pour l'exportation. Les moines, dans quelques-unes de leurs haciendas, fabriquaient le sucre en grand; mais c'est à M. de la Gironnière que les Philippines doivent l'introduction des procédés de fabrication en usage à Bourbon, avec les batteries de cinq chaudières et la cuisson par la bagasse, au lieu de bois à brûler employé dans les usines imparfaites, même des grandes propriétés monacales.

Les Philippines sont aussi redevables d'importants progrès agricoles à deux de nos compatriotes. En 1736, un missionnaire français, M. Letondal, y apporta de la Chine plus de vingt pieds de bananiers différents, qui s'y sont depuis propagés; une espèce de banane rouge d'O'Taïti, porte encore le nom de Letondal. En 1744, ces îles ne produisaient aucun légume. M. Mahé de Villabagne y arriva à cette époque, avec toutes sortes de graines qu'il ensemença. Mais cette innovation n'obtint que le mépris des

Espagnols d'alors, les hommes les moins progressifs du monde; bientôt même une basse jalousie les porta à détruire les nouvelles plantations; heureusement les Chinois avaient recueilli des graines qui reproduisirent, et l'œuvre de M. de Villebagne ne fut pas entièrement perdue.

Nous reçûmes à *Hala-Hala* la visite de l'archevêque de Manille. Le père Segui, frère augustin, qui avait été longtemps missionnaire en Chine, était un homme de soixante-cinq ans environ, fort instruit, et très-aimable.

Il fallait voir avec quel empressement on se précipitait sur son passage pour baiser une main que nous nous contentions, nous autres étrangers, de serrer cordialement; familiarité qui ne paraissait nullement déplaire au bon père.

La venue de l'archevêque plongea dans le ravissement le curé du lieu, le jovial *Padre* Miguel, et nous fournit, à nous profanes, l'occasion de passer en revue toutes les jeunes filles des environs accourues à *Hala-Hala* pour se faire confirmer, et parmi lesquelles nous en remarquâmes de vraiment charmantes. Puisque je parle ici des ecclésiastiques, j'ajouterai que les pères de Saint-Augustin arrivèrent les premiers à Manille avec les conquérants. Vinrent ensuite les Augustins déchaussés, puis les Dominicains et les Franciscains.

Ce sont ces trois principaux ordres qui se sont successivement partagé et qui occupent maintenant les cures des Philippines.

Les jésuites ont aussi laissé des traces nombreuses de leur passage dans les grands établissements qu'ils ont fondés dans ces îles.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Gouvernement. — Justice. — Gouverneur-général. — Intendant. — Alcade mayor. — Gobernadorcillo. — Éducation. — Industrie. — Beaux-arts. — Préjugés.

Aux Philippines, toute l'autorité est concentrée en une seule main, et nos idées modernes sur la division des pouvoirs doivent nous faire paraître fort étrange un pareil système d'administration, système fort économique d'ailleurs, et qui convient parfaitement à un peuple dans l'enfance de la civilisation. Le chef d'une province est à la fois préfet, juge en première instance, commandant militaire, receveur des contributions, commissaire de police; en un mot tout émane de lui et se concentre en lui. Je parlerai plus loin du gouvernement des îles Mariannes, qui est aussi compris dans celui des Philippines : le séjour de six mois que j'ai fait à Guaham, leur capitale, me permettra de traiter cette matière *ex professo*.

Un gouverneur capitaine-général est chargé de l'administration supérieure des Philippines. D'ordinaire ses fonctions durent trois ans; mais elles se prolongent quelquefois jusqu'à six. Son traitement annuel s'élève de soixante à soixante-dix mille francs, dans lesquels je ne comprends pas quelques prestations, telles qu'un palais en ville, une résidence à la campagne, et de nombreux domestiques payés par l'état. Son autorité s'étend sur toutes les branches du service qu'il dirige et dont il nomme les employés, à l'exception toutefois de l'administration des finances

et des revenus, dans laquelle il ne peut s'immiscer, à moins qu'il ne soit surintendant général des finances des îles; et de celle de la justice, qui est confiée à l'*audiencia real*. Pour l'expédition des affaires ordinaires, il est assisté de trois assesseurs, dont l'un pour les affaires civiles, les deux autres pour la guerre et la marine. Il consulte également l'audience royale quand il le juge convenable; mais si son avis prévaut, il est responsable des conséquences qui peuvent s'ensuivre. Dans les cas extraordinaires, il lui est loisible de s'entourer d'un conseil composé des chefs des divers services.

Quant aux affaires civiles, la direction en est confiée à un intendant, nommé pour six ans; mais qui reste presque toujours en fonctions pendant neuf années. Cet intendant peut aussi être surintendant des finances, et en cette qualité il nomme et propose à toutes les places de ce service; il surveille seul l'emploi et la distribution des fonds de l'état, unique branche d'administration dans laquelle le gouverneur ne peut intervenir, si ce n'est dans des cas extrêmes de danger pour le pays, ou lorsqu'il réunit tous les pouvoirs. Le traitement de cet intendant est de soixante mille francs; il s'augmente de quelques remises sur les saisies en cas de fraude, remises qui s'élèvent de cinq à dix mille francs; il a en outre la jouissance d'un hôtel.

Un régent ou président dont le traitement s'élève à vingt-trois mille francs, et cinq auditeurs ou conseillers qui reçoivent dix-neuf mille francs chacun, composent l'audience royale, qui est la cour supérieure de justice. C'est à ce tribunal qu'appartient, en cas de décès du gouverneur, la nomination par intérim de son successeur; il juge sur l'appel de toutes les sentences de première instance. Ce tribunal est la sauvegarde des droits des citoyens, et l'on a vu bien souvent l'audience royale modérer le pouvoir discrétionnaire du capitaine-général, protéger les

citoyens dans leurs droits et leurs personnes, et se constituer le gardien sacré des franchises de la commune. Chaque province est régie par un fonctionnaire. A Cavite, à Zamboanga, et aux îles Mariannes, ces fonctionnaires prennent le titre de gouverneur; celui de *corregidor* dans les autres provinces maritimes, et d'*alcade mayor* dans celles de l'intérieur. Ils sont nommés pour trois ans par le capitaine-général, qui propose les candidats à Madrid; s'ils sont acceptés, leurs fonctions durent six ans. Ceux qui ne le sont pas se retirent après trois ans pour faire place aux titulaires venus d'Espagne, qui achèvent les six années d'exercice. Ils peuvent être nommés directement pour six ans par le gouvernement de Madrid. Ces fonctionnaires sont subordonnés au gouverneur général, qu'ils représentent pour les affaires administratives; à l'audience royale pour la justice; et à l'intendant pour les finances, dont ils sont les receveurs, moyennant un cautionnement qui varie selon les provinces. On ne sera pas étonné d'apprendre qu'ils commettent parfois de monstrueuses exactions. Quinze cents francs leur sont alloués par an; mais au moyen de l'abandon de ce traitement, ils peuvent, par forme de compensation, faire le commerce avec leurs administrés, sur lesquels ils exercent impudemment le plus scandaleux monopole, qui leur permet de gagner, pendant les trois ans de leur gestion, de cent vingt-cinq à cent cinquante mille francs. Voici comment les choses se passent. Dès qu'un alcade ou corrégidor est nommé, il fait, avant de quitter Manille, l'achat de toutes sortes de marchandises à l'usage des Indiens, telles que petits meubles, instruments aratoires, quincaillerie, tissus de soie et de coton, médicaments, vêtements confectionnés, etc., etc.

Il ouvre alors un magasin de ces divers articles, sur lesquels il peut facilement gagner 100 ou 200 p. °/₀. Il force ensuite les

cultivateurs à lui faire la cession exclusive de leur récolte, qu'il achète ordinairement avec l'argent même de l'impôt, dont il est le receveur. Il est à désirer, et cela est très-facile, que ce système change, et qu'une juste liberté soit accordée au système commercial entre les provinces et la capitale. Du reste, cette manière de faire fortune, aussi simple que commode, a fait naître des réclamations universelles; souvent l'audience royale s'en est mêlée, et a condamné à d'énormes amendes ceux qui ont été reconnus concussionnaires. Les alcades ont sous leurs ordres une garde soldée de vingt à soixante hommes, et il leur est alloué une remise de 3 à 5 p. °/₀ sur le recouvrement de l'impôt.

A Manille, il existe nn *ayuntamiento* (municipalité), composé de deux alcades, et de douze régidors, présidés au besoin par le gouverneur général en personne. Le premier ayuntamiento a été installé par le conquérant Legaspi, le 24 juin 1571, avec le titre de *Insigne y siempre Leal*, et à l'île de Luzon avec celui de *Nuevo Reino de Castilla*. Tous les ans, les membres de ce corps sont renouvelés par moitié, et les électeurs ne sont autres que ceux qui ont rempli les fonctions d'alcades ou de régidors pendant les années précédentes. Ce système électoral est appliqué à toutes les fonctions électives ou soi-disant telles, et il a beaucoup plus de ressemblance qu'on ne le pense avec celui dont nous jouissons dans notre pays. Chaque ville, chaque bourg, a son capitaine ou *gobernadorcillo*, qui est dans sa commune ce que le corrégidor ou l'alcade-mayor sont dans leurs provinces. Il a ses lieutenants et ses alguazils de justice, chargés chacun d'une attribution particulière : l'un pour la police, l'autre pour la justice, un troisième pour l'ensemencement des terres, et enfin le *juez de palma*, qui est chargé des délimitations des propriétés et des réclamations.

Le gobernadorcillo ou capitan décide de toutes les affaires civiles, jusqu'à concurrence de deux taëls d'or (120 fr.), et il remplit les fonctions de juge d'instruction dans les affaires criminelles. Les procès-verbaux sont transmis au chef de la province, l'alcade, qui juge en première instance, car ce fonctionnaire réunit en lui tous les pouvoirs. Le mode d'élection auquel les gobernadorcillos sont soumis mérite d'être connu.

La population indienne tout entière se partage en sections de quarante-cinq à cinquante familles, ayant chacune à leur tête un chef qui porte le nom de *cabeza de barangay*. C'est lui qui veille au maintien de l'ordre et de la bonne harmonie entre les habitants, qui répartit entre eux les travaux qui doivent être exécutés en commun, et qui se charge de recouvrer l'impôt, après en avoir fait préalablement la répartition. Ces *cabezas* ont sous leurs ordres des hommes de leur barangay, qui font partie du *bencay*, garde nationale indigène, armée de piques et de sabres. Les douze plus anciens cabezas nomment les gobernadorcillos.

En descendant l'échelle des pouvoirs, et dans les villages qui ne dépendent pas des gobernadorcillos, nous trouvons les *tenientes*, qui s'adjoignent comme conseils le *capitan pasado*, lequel a lui-même pour adjoint le *teniente pasado*.

Dans les faubourgs, il y a deux alcades; leurs fonctions durent deux ans, mais chaque année un nouvel alcade est élu, il a pour adjoint l'alcade de l'année précédente. Il y a de même dans les villages un gobernadorcillo pasado, et teniente pasado; sous ce dernier titre, le fonctionnaire sortant sert d'adjoint à son successeur; comme on le voit, la perpétuité des fonctions forme la base du système de gouvernement, sans cependant gêner le droit électoral.

Dans toutes les villes où habitent les Chinois ou les métis chi-

nois, ils se réunissent pour former une administration municipale séparée, mais organisée de cette même manière.

Les moyens employés par ces administrations pour contenir les populations peuvent nous paraître assez étranges, et rentrent tout-à-fait dans la classe des moyens coërcitifs. Dans le plus petit village on est sûr de trouver une maison nommée *casa real* ou *el tribunal* : c'est la maison commune. Au premier étage, l'on s'occupe des délibérations et de l'expédition des affaires, le rez-de-chaussée sert de prison.

L'ameublement obligé de ce lieu consiste dans un chevalet, destiné à recevoir les individus auxquels on administre la fustigation, et dans un *cepo* (ceps), composé de deux pièces de bois qui emboîtent le cou et les pieds des prévenus et des condamnés.

Nous avons dit plus haut que trois ordres religieux, les Augustins, les Dominicains et les Franciscains, sont seuls établis à Manille. Tous les moines sont Européens, et c'est parmi eux que l'on choisit les curés des paroisses les plus considérables; les cures les moins importantes sont abandonnées au clergé séculier, presque entièrement composé de métis ou d'Indiens. Pourtant le couvent de San-Juan de Dios, chargé des hôpitaux, renferme des religieux métis ou Indiens. Le clergé, par le rôle prépondérant qu'il joue aux Philippines, doit être considéré comme le premier véhicule gouvernemental de ces îles. A la tête de ce clergé est l'archevêque de Manille, qui jouit de 26,000 fr. de traitement fixe. Il a sous lui trois évêchés : Zebu, Camarines et Nueva Segovia; quatre cent quatre-vingt-trois cures, dont deux cent trente-une desservies par des prêtres réguliers ou moines, et deux cent cinquante-deux par des prêtres séculiers; il y a en outre dix-sept missions établies sur les points les plus favorables de Luçon et des autres îles; et pour finir, les curés

des paroisses limitrophes des pays occupés par les Indiens indépendants, remplissent aussi les fonctions de missionnaires.

Le premier soin des moines qui arrivèrent aux Philippines fut de catéchiser les Indiens, dont la conversion s'opéra avant que ces îles, qu'on peut appeler à bon droit une conquête de la religion, eussent reçu une organisation administrative. Leur influence devait de plus en plus s'accroître et s'affermir par la nature même de cette organisation, le chef politique ne faisant qu'une résidence passagère dans la colonie, et les divers fonctionnaires n'étant élus que temporairement, tandis que les membres du clergé restaient dans le pays, conservaient leur autorité et l'exerçaient, il faut le dire, de manière à se concilier l'affection et le respect. L'ascendant que le clergé a pris sur les Indiens est tout-puissant; mais il n'en abuse pas, si ce n'est peut-être pour le conserver. Pour maintenir ces peuples dans la soumission, un moine vaut mieux qu'un escadron de cavalerie, et l'on a vu, dans les grandes crises qui parfois ont agité la colonie, des prêtres marcher à l'ennemi à la tête de leurs néophytes, et donner les premiers l'exemple du courage et du dévouement.

L'instruction publique est fort arriérée aux Philippines, et cependant l'instruction primaire l'est beaucoup moins qu'on ne le pense. A Manille, on compte trois colléges; deux sont dirigés par des religieux, et le troisième par des laïques. On y enseigne tout ce qui est nécessaire pour entrer dans la carrière administrative et même dans la carrière civile. Les conditions d'admission à ces écoles sont de savoir lire et écrire correctement, ce que l'on enseigne dans les écoles primaires.

Quant aux sciences, elles sont complètement négligées, ou, pour mieux dire, on ne s'en occupe nullement. Aucun collége ne possède un professeur de chimie, de physique, de mathéma-

tiques, ni même de minéralogie, science dont l'étude serait si profitable dans une contrée où les montagnes recèlent tant de richesses minéralogiques.

Il est vrai de dire pourtant que l'on a fondé, aux frais de la chambre du commerce, une chaire où l'on enseignait les éléments théoriques de la navigation. Cette institution utile, mais malheureusement éphémère, a formé à Manille de très-bons *pilotos*, capitaines; elle est morte aujourd'hui avec son professeur, don José Tirado; et la plupart des bâtiments de commerce sont conduits maintenant par des pilotes européens. Manille renferme trois couvents où les jeunes demoiselles reçoivent une faible instruction, et il est probable qu'une brillante fortune serait réservée à l'institutrice française qui arriverait avec le personnel et le matériel d'une maison d'éducation bien organisée.

Les routes et les canaux, les établissements publics, seuls progrès opérés aux Philippines, sont l'ouvrage des Jésuites et des moines. Grâce à eux, une population toute malaise par son origine s'est transformée en une population espagnole par les mœurs et les croyances. Les conquêtes de la religion catholique en Amérique et aux Philippines sont empreintes d'un cachet de grandeur qui impose et frappe tous les esprits sérieux. La morale et les pompes du catholicisme, si propres à exalter l'imagination et à pénétrer les cœurs, ont opéré ces merveilles; et quand on compare ces travaux gigantesques avec les froides et mesquines spéculations religieuses des prêtres méthodistes dans les îles de l'Océanie, on est vraiment saisi d'admiration. Et qu'on n'aille pas me prendre pour un fanatique! Je sais et je conterai le mal que peuvent faire les moines, comme aussi je dois dire le bien dont leur sont redevables les Indiens Philippinois.

Les prêtres espagnols ne veulent pas voir les étrangers et même les Espagnols d'Europe venir s'établir dans les provinces;

ils craignent leur contact à l'égal d'un fléau. Mais si les Indiens n'ont que faire de notre civilisation pour être heureux, toujours est-il que les moines arrêtent, au détriment de la mère-patrie, les progrès de l'industrie qui seule pourrait centupler la richesse naturelle de ces îles.

Dans les campagnes, les écoles sont sous la direction des curés; les jeunes Tagals y apprennent à lire et à écrire. Les Indiens excellent dans les travaux calligraphiques; ils ont aussi une aptitude merveilleuse pour tous les arts. Ils travaillent les métaux avec un goût exquis, et exécutent particulièrement des ouvrages en or et en ivoire, du fini le plus précieux, et semblables en tout à ceux des Européens. Ils construisent des édifices solides, réguliers, et parfois élégants, d'après des règles qui ne sont pas, à la vérité, celles de Vitruve; ils font des portraits d'une ressemblance parfaite, quoiqu'ils ne brillent pas sous le rapport du coloris ni de la perspective, et ils montrent une adresse rare dans les constructions navales, tout en manquant des connaissances théoriques nécessaires.

Ils excellent dans la fabrication des fusées et des feux d'artifice; ils façonnent d'assez bonnes statues, de très-jolies statuettes en ivoire, et ils sont tous musiciens. On comprend facilement ce que pourrait faire un pareil peuple s'il était plus instruit. Malheureusement son intelligence n'est pas assez développée; et peut-être cela tient-il à l'éducation mystique qu'il reçoit dès l'enfance, et à l'habitude où il est des pratiques minutieuses de la religion. Car, on ne peut se le dissimuler, les moines ont fait des Indiens la race la plus fanatique du monde; et pour perpétuer le succès de leur œuvre coloniale, ils s'obstinent, dans les villes aussi bien que dans les campagnes, à ne pas écarter les limbes qui obscurcissent encore l'intelligence de leurs néophytes. On pourra juger de la vérité de ce que j'avance en lisant les lignes

suivantes que je traduis de l'Almanach de Manille, pour l'an de grâce 1843.

« FÊTES (INDICATION DES).

« Celles que tous les chrétiens indistinctement doivent chô-
« mer, portent ce signe : ✠✠✠. Celles qui obligent seulement
« les Espagnols et les étrangers chrétiens, celui-ci : ✠✠. Celles
« qui obligent d'entendre la messe et permettent de travailler,
« celui-ci : ✠☞. Le même, avec les lettres M. C., avertit tous
« les Espagnols et les chrétiens étrangers autres que les Chinois,
« y compris les équipages des embarcations ancrées dans le port,
« d'entendre la messe à Manille ou à Cavite.

« *Oration.* Ce mot indique que, lorsque dans ce jour on visite
« cinq églises ou autels, en y récitant les prières accoutumées,
« on gagne toutes les indulgences accordées à ceux qui visitent
« les sept églises de Rome.

« *Anima.* Indique le jour où l'on retire les âmes du purga-
« toire, en faisant les visites et les prières accoutumées. »

Certes, pour une religion dont le premier précepte est l'égalité devant Dieu, de pareilles distinctions de chrétiens espagnols, de chrétiens indiens et de chrétiens chinois, doivent paraître assez étonnantes. Elles n'ont cependant pas été établies sans motifs, ou dans le but de constater l'infériorité des Indiens, et doivent être bien plutôt considérées comme une sorte d'allégeance accordée à ces derniers. Il est rationnel, en effet, que l'Espagnol, qui a rarement besoin de son travail manuel pour vivre, soit astreint à des devoirs religieux dont l'Indien est dispensé.

Il est probable que la menace de la destruction des ordres religieux aux Philippines aurait été le signal de l'indépendance; aussi le gouvernement, qui a supprimé les couvents dans la Péninsule, a bien compris la nécessité de ne pas adopter une pareille

mesure dans ces îles. La révolution de l'Amérique espagnole avait vu au nombre de ses plus ardents promoteurs des évêques et une foule de moines, et l'on sait comment ce dévouement a été récompensé.

Les couvents ont été supprimés dans la plupart des républiques nouvelles, et les moines des Philippines n'ignorent pas que le même sort leur serait réservé. Les Philippinois sont en retard de plusieurs siècles; ils semblent encore être au moyen âge, époque où les moines préludaient à la civilisation; aussi, par une sorte de convention entre eux et la métropole, on leur laisse leur influence; et la colonie reste fidèle. Les Espagnols ont une superbe possession dans les Philippines, et ils doivent prendre toutes les mesures nécessaires pour la conserver. J'ai dit plus haut que la révolution américaine avait vu des évêques et des grands dignitaires de l'Église dans les rangs de ses plus zélés défenseurs; mais ces évêques et ces prêtres étaient tous Américains, parce qu'ils voyaient surtout au Mexique l'éloignement qu'avaient pour eux les prêtres européens, qui leur faisaient fréquemment subir des avanies. Aux Philippines également, les moines n'ont pas d'ennemis plus acharnés que les prêtres indiens; ceux-ci le plus souvent sans aucune instruction, dissolus parfois, rongent leur frein en silence, et baisent les pieds de ceux qu'ils déchireront, s'ils sont jamais les plus forts.

Les curés reçoivent du trésor public un traitement proportionné à l'étendue et à la population de leur paroisse. Ce traitement est de trois cents piastres (1,600 fr.) pour les grandes paroisses desservies par des moines, et de cent piastres pour les plus petites desservies par des métis ou Indiens. Les Indiens leur payent en outre une légère cotisation nommée *sanctorum*, qui n'excède pas un réal de Plata (65 c.), par chaque individu mâle

au-dessus de dix-huit ans. Cette cotisation est destinée aux menues dépenses du culte, à l'ornement des processions, aux feux d'artifice; ce sont les fêtes des Indiens, et ils se montrent toujours disposés à contribuer à leur embellissement. Il y a pourtant des cures desservies par des moines qui rapportent de quatre à cinq mille piastres par an.

Jamais Manille n'a vu un théâtre bien organisé; les Tagals cependant sont de grands amateurs des représentations scéniques. On leur avait construit autrefois un édifice en bois et en roseau figurant une espèce de scène; mais les frais d'entretien de cette fragile construction ne furent pas couverts par sa maigre recette, et il fallut bientôt le démolir. Deux causes s'opposeront toujours à la prospérité d'un théâtre étranger aux Philippines : ce sont le climat et le fanatisme.

Long-temps ce fanatisme excita à l'horreur des étrangers, que les moines désignaient indistinctement sous le nom d'hérétiques. Les sentiments de haine étaient entretenus par la barrière qui séparait du reste du monde cette contrée, dont l'accès était rigoureusement interdit aux étrangers, et dans l'intérieur de laquelle les Espagnols eux-mêmes ne pouvaient élever d'établissements. Ce ne fut qu'en 1815 que Ferdinand VII ouvrit les portes de la colonie aux diverses nations, ce qui parut d'abord une énormité scandaleuse et intolérable; mais peu à peu les négociants espagnols, et les Tagals eux-mêmes, se firent à l'idée de se trouver en contact avec des hérétiques qui apportaient des capitaux et imprimaient une nouvelle activité à une ville dont le commerce était anéanti depuis le commencement de la guerre maritime.

Ce qui paraîtra surtout étonnant, c'est que dans une ville de luxe comme Manille, qui est en même temps l'une des échelles les plus opulentes de l'Asie, on ne lise pas un seul journal : depuis mon départ de ces îles seulement, une malheureuse



feuille d'annonces est imprimée tous les mois, pour donner au commerce les prix-courants. On avait autrefois créé, il est vrai, une feuille publique, spécialement consacrée aux affaires commerciales et à la publication des ordres du gouvernement; le manque de fonds et d'abonnés fit bientôt abandonner cette entreprise, qui a été renouvelée comme on vient de le voir. Deux imprimeries existent à Manille; la meilleure est encore incomplète, et l'autre, la plus ancienne, est hors de service. Dans les provinces on ne trouverait pas une seule presse. Quelques alcades, quelques curés viennent parfois faire imprimer dans la capitale les *ordo divini officii recitandi et missæ celebrandæ*, ou mainte œuvre de cette importance; mais ces travaux ne font guère prospérer les imprimeurs.

Cependant il a été publié à Manille, surtout par des moines, des ouvrages importants, parmi lesquels je citerai plusieurs histoires de la conquête des îles Philippines, dont l'une, la plus abrégée et la meilleure, imprimée en 1803, est due au R. F. Joaquim Martinez de Zuniga; une Flore de 900 pages, par F. M[el] Blanco, 1837, et enfin quelques livres. Faire fortune promptement et se préserver de la chaleur, telles sont les deux seules occupations des Espagnols et des autres Européens à Manille. Du reste, si on ne lit guère, on n'écrit pas davantage; et la poste, pour une population de plus de trois millions d'âmes, n'expédie pas soixante mille lettres par an. C'est à M. Enriquez que l'on doit l'amélioration de ce service encore fort imparfait. La correspondance est transportée par des bateaux qui partent de la capitale pour les îles et les côtes, et par des piétons ou des cavaliers pour l'intérieur; dans ce dernier cas le service se fait aux frais des communes. Autrefois, il s'écoulait quelquefois six mois avant qu'on pût faire parvenir une lettre aux Bisayas, soit faute d'occasion, soit à cause des

moussons. L'Espagne a récemment envoyé dans la colonie une administration des postes bien complète et parfaitement rétribuée; elle devait organiser le service; mais si l'on s'en rapporte aux dernières nouvelles, elle n'a réussi qu'à bouleverser ce qui était précédemment établi, et les employés se bornent jusqu'à présent à recevoir régulièrement leurs traitements à la fin de chaque mois. Il faut cependant espérer que les besoins incessants du commerce viendront troubler leur béatitude, et qu'ils ne laisseront pas les Philippines étrangères à une institution dont les avantages sont appréciés partout.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Armée. — Milices. — Marine. — Don Francisco Enriquez. — Population. — Finances. — Revenus. — Tribut. — Capitation. — Ferme. — Douane.

Aux Philippines, le recrutement est volontaire; parfois cependant on y supplée par des réquisitions. Les provinces du Nord sont celles qui fournissent le plus d'hommes. Voici les éléments dont se compose la milice.

MILICE.

1er de ligne.	Régiment des grenadiers de Luçon, de 10 compagnies..	1,150	hommes.
2e —	— de Pangasinan, 8 compagnies..............	1,150	
3e —	— de la Pampanga, 8 compagnies............	1,150	
4e —	— de Batangas, 8 compagnies.................	1,150	
1er léger.	— d'Ilocos, 10 compagnies....................	1,000	
2e —	— de Flécheros, 10 compagnies...............	1,000	
Grenadiers de Manille, 2 sections de 150 hommes	....	300	
Milice urbaine de Manille, 4 compagnies	....	400	
	Total....	7,300	hommes.

Les régiments de milice ne sont jamais sous les armes; leurs états-majors existent seulement dans les chefs-lieux de province, prêts à réunir leurs soldats en cas de besoin. Les colonels et les chefs supérieurs sont toujours Espagnols. Ces emplois sont fort recherchés, parce qu'ils donnent le droit de porter les insignes des grades, et plusieurs autres priviléges avantageux, comme de ne dépendre que des tribunaux militaires.

L'uniforme de la milice est bleu sans revers; vert pour les

chasseurs, rouge et revers bleu de ciel pour les flecheros. La milice urbaine de Manille a l'habit bleu de ciel, avec revers, parements et collet noirs.

L'armée chargée de la défense de la colonie se compose ainsi qu'il suit :

ARMÉE DE LIGNE (VETERANA).

État-major général, environ	130 hommes
1er de ligne. Régiment du Roi, expéditionnaire d'Asie	1,000
2e — — de la Reine	1,000
3e — — du Prince	1,000
1er léger. — de l'Infant	1,000
Brigade d'artillerie, 8 compagnies à pied, 2 à cheval	1,000
Compagnie d'ouvriers de la Pampanga	575
Cavalerie. Dragons de Luçon, 4 escadrons	400
Hallebardiers ou gardes intérieurs du palais	200
Total	6,305 hommes

Envoyé d'Espagne en 1830, le régiment d'expédition d'Asie, 1er de ligne, est entièrement composé de blancs. Cette troupe, recrutée parmi tous les mauvais sujets de la métropole, contribua beaucoup à déconsidérer les Européens, d'abord par sa composition, et ensuite parce que c'était ravaler les blancs que de les faire descendre au rang de simples soldats.

Tous les autres régiments sont formés d'Indiens, mais on compte peu de sous-officiers qui ne soient Espagnols. Quant aux corps d'infanterie, ils n'ont qu'un bataillon de huit compagnies, dont une de grenadiers et une de voltigeurs.

Les dragons de Luçon ont aussi un escadron de lanciers entièrement composé d'Européens, mais destiné à la garde du gouverneur. L'un des escadrons d'artillerie ne compte dans ses rangs que des Européens, ainsi que beaucoup de hallebardiers, qui tous ont le grade de sergents, et sont destinés à servir de

cadre pour le recrutement des sous-officiers de l'armée. Les officiers sont ou des Européens ou des indigènes, mais les chefs des corps et des compagnies sont des Espagnols.

La garde de la citadelle est confiée uniquement au 1er de ligne.

Pour les ingénieurs, les officiers sans troupes, ils sont chargés des travaux des diverses places.

Habit bleu sans revers, collet et parements rouges, pantalon blanc, schakos, boutons blancs ou jaunes ; tel est l'uniforme des bataillons de ligne. L'infanterie légère porte l'habit vert et le pantalon blanc; l'artillerie et les ouvriers l'uniforme bleu, et les dragons de Luçon la veste bleue et le pantalon blanc.

Généralement les corps de vétérans ne sont point au complet ; néanmoins leur force numérique se rapproche beaucoup du chiffre de leur organisation.

Cette force peut être augmentée, en cas de danger, du *resguardo* du fisc, que l'on réunit promptement, et qui présente un effectif de quinze à seize cents hommes, dont sept cents de cavalerie.

En outre, il existe quarante à cinquante petites compagnies ou détachements, ayant chacune leur organisation séparée, et dont le cadre varie de vingt à cent hommes, les uns destinés à servir près des autorités dans les chefs-lieux de province, ainsi que je l'ai dit ; les autres commis à la garde des places fortes et des postes militaires répandus sur divers points de la côte. La principale de ces forteresses est celle de Sambouanga à Mindanao ; elle a une garnison composée de trois compagnies sédentaires, formant ensemble trois cent soixante hommes.

A Misamis, le fort du Triunfo a une compagnie de soixante-quinze hommes; les autres ne sont occupés que par de petits détachements, souvent de dix à douze hommes, commandés par

un sergent ou un caporal, qui a le titre et l'uniforme de lieutenant ou de sous-lieutenant.

L'effectif do ces diverses compagnies ou détachements est de quatre-vingt-quatre officiers et de quinze cent trente-huit sous-officiors et soldats, parmi lesquels trente-huit artilleurs.

Voici maintenant les traitements affectés aux différents grades de l'armée, en commençant par les officiers généraux :

Maréchal de camp, 30,500 fr.

Brigadier (grade intermédiaire entre le colonel et le général), 21,000 fr.

Pour les officiers d'infantorie :

Colonel, 15,750 fr.

Lieutenant-colonel, 10,450 fr.

Major, 7,875 fr.

Capitaine, 4,785 fr.

Lieutenant, 3,590 fr.

Sous-lieutenant, 2,770 fr.

Le traitement des officiers de cavalerie et d'artillerie est un peu plus élevé que celui des autres, et ils ont de plus quelques gratifications de remonte, de harnachement, etc.

945 francs sont comptés chaque année aux sergents d'infanterie de première classe; ceux de deuxième classe reçoivent quelque chose de moins.

Caporaux, 351 fr.

Soldats, 275 fr.

Le bas prix des vivres et l'abondance de la viande, du poisson et des légumes, permettent de nourrir ces troupes beaucoup mieux que celles d'Europe. Leur ordinaire se compose toujours de plusieurs plats, et il n'est pas étonnant qu'une existence aussi confortable séduise les Indiens et les porte à s'engager assez facilement.

Du reste, il s'en faut de beaucoup que les officiers de milice, lorsqu'ils sont sous les armes, soient aussi bien traités que ceux de la ligne; ils ne sont payés que lorsqu'ils font un service actif. Les capitaines des compagnies d'élite reçoivent alors 145 fr. de solde par mois; les lieutenants 100 fr. environ, et les sous-lieutenants 80 fr. seulement.

Le général Garcia Camba, très-bon officier, et excellent administrateur, s'est occupé avec succès de dresser aux manœuvres les régiments de ligne. Les corps sont pourvus d'assez bonnes musiques, car, nous l'avons dit, les Indiens possèdent au plus haut degré l'instinct musical.

Ceci est tellement vrai, que l'on s'en est servi pour imaginer une méthode qui donne plus de précision à leurs mouvements. Lorsque les régiments manœuvrent au commandement, ils font très-bien le maniement des armes et les évolutions; mais si la musique exécute un air dont la mesure indique les divers commandements, l'aplomb et la dextérité avec lesquels se font tous les mouvements sont vraiment admirables; nos troupes d'Europe si bien exercées ne feraient pas mieux.

Cinquante à soixante faluas, bâtiments petits, mais admirables dans leur construction, et qui, malgré leur peu d'élévation au-dessus des flots, manœuvrent avec la plus grande facilité, composent la marine coloniale des Philippines, marine désignée sous le nom de marine corsaire, et destinée à défendre les côtes contre les déprédations des pirates malais. Chacun de ces bâtiments porte deux pièces d'artillerie, et de soixante à cent hommes d'équipages. Les officiers en sont peu rétribués; mais on leur a donné, par forme de compensation, des parts de prises, dont ils n'ont par malheur que très-rarement l'occasion de profiter.

C'est à Cavite qu'étaient autrefois les magasins de la compagnie des Philippines. C'est aussi dans ce port que sont situés

l'arsenal et les chantiers de construction, d'où il est sorti jusqu'à des frégates, mais qui ont coûté fort cher.

Voici les traitements des officiers de la marine coloniale.

Capitaine, 2,500 fr.

Lieutenant, environ 1,800 fr.

Sous-lieutenant, 1,500 fr.

Quant à l'arsenal de Cavite, il est commandé par un capitaine de frégate de la marine royale, qui a 15,120 fr. de traitement; 10,500 fr. sont alloués au chef des constructions.

J'ai déjà parlé des services incalculables que les bateaux à vapeur pouvaient rendre à ces îles, où les mêmes moussons règnent pendant six mois sans changer de direction. Au moyen des pyroscaphes, les provinces pourraient toujours être en communication les unes avec les autres, et l'on réussirait à détruire les pirates malais, que les faluas, malgré leur légèreté, ne peuvent atteindre; car les embarcations de ces écumeurs de mer sont construites pour la course, et souvent armées de cent à cent cinquante avirons, par deux et trois rangs.

Nous allons maintenant mettre en regard les appointements des militaires du même grade, mais appartenant aux divers corps qui servent aux Philippines, pour bien faire comprendre la différence établie entre ces corps. On n'oubliera pas que dans les provinces c'est l'alcade mayor ou corrégidor qui remplit les fonctions de capitaine ou de commandant de toute la force armée.

Dans le tableau ci-contre, les soldes comptent par mois, et sont notées en piastres de 5 fr. 25 c., et en réaux de 65 c.

Tableau comparatif des appointements des diverses armes qui servent aux Philippines.

GRADES.	TROUPES DE LIGNE.			MILICE SOUS LES ARMES.				MARINE COLONIALE.
	ARTILLERIE.	CAVALERIE.	INFANTERIE.	ARTILLERIE.	INFANTERIE dans les provinces.	PROVINCIALE.		
						Élite.	Centre.	
Capitaine P. F. (1).	90 p. » r.	100 p. » r.	85 p. » r. (2)	100 à 25 p.	25 p. alcade.			
Capitaine B. (3)..	81 »	90 »	76 »	30 10		28 p. » r.	25 p. » r.	.... 40 p.
Lieutenant.......	59 »	64 »	57 »	15 8	4 p. » r. à 8 p.	20 »	18 »	 30
Sous-lieutenant...	46 »	47 »	44 »	8 4	2 » à 6	16 »	14 »	 25
Sergent 1er.......	16 »	16 »	15 »	6 4	2 » à 4	7 »	6 »	Pat. emb. 8
Sergent 2e.......	14 »	14 »	13 »	4 2	2 » à 4	6 »	5 »	Matel. 3 à 4
Caporal 1er......	5 7	6 5	5 5	3 2	1 4 à 2	5 »	4 »	
Caporal 2e.......	5 5	5 5	5 1	3 2	1 4 à 2	4 »	3 4	
Tambour........	5 5	6 1	6 et 5	3 2	1 » à 2	4 »	3 4	
Soldat..........	4 7	4 5	4 p. 5 r. 4 1	2 1	1 » à 2	3 4	3 »	

(1) P. F. *Plana Facultativa.* Officiers sortis de l'école royale.
(2) Au plus ancien.
(3) B. Officiers de bataillon qui, dans l'artillerie, ne peuvent dépasser le grade de capitaine.
Les officiers espagnols ont des grades, sans en avoir les appointements. Ainsi, un lieutenant peut être colonel gradué, et à ce titre il concourt pour l'ancienneté; mais quoiqu'il en porte les insignes, il n'a le traitement que de lieutenant et fait le service de ce dernier grade.

Nous ne terminerons pas ce que nous avons à dire sur l'armée sans consacrer quelques lignes à un homme fort distingué, à don Francisco Enriquez, qui fut intendant général de l'armée et des finances des îles Philippines.

Don Francisco Enriquez débuta de bonne heure dans la carrière des armes. En 1787, il entra dans un régiment d'infanterie, et se trouva à la défense de la place de Ceuta en Afrique, où il demeura pendant toute la durée du siége. Il servit ensuite dans l'armée du Roussillon et de la Catalogne, et fut même blessé grièvement dans la guerre que l'Espagne soutenait alors contre la France.

En 1808, il prit une part active à la guerre de l'indépendance, à la tête du régiment d'infanterie d'Antequera, qu'il avait formé et instruit, et dont il fut nommé colonel. Il se trouva avec ce régiment aux célèbres batailles de Mengibar, Bailen et de Valls, et il reçut une blessure dans cette dernière. En 1824, il fut nommé intendant de la police, et il servit en cette qualité à Santander, à Cuenca, à Granada et à Barcelone. En 1828, il reçut le brevet d'intendant général de l'armée et des finances aux Philippines, et l'année suivante il fut promu à la surintendance, qu'il conserva pendant huit années.

Il profita de ce temps pour mettre de l'ordre dans les différentes administrations, et rembourser les dettes anciennes et considérables des divers services; il sut aussi faire décupler le produit des rentes, et il laissa à son successeur plus de cinq millions de piastres de surplus, tant en numéraire qu'en tabac. En 1836, il obtint son remplacement, que sa santé délabrée lui avait fait solliciter, et il alla dans sa patrie pour y terminer sa glorieuse carrière.

Don Enriquez avait épousé en 1808 doña Gertrudis Sequeya y Carvazul, fille des comtes de la Puebla de Portugal. Il eut de

cette noble dame plusieurs enfants ; sa fille aînée épousa à Manille don Andres Garcia Camba.

La fashion parisienne n'a pas oublié, sans doute, la beauté des deux filles aînées de don Enriquez, qui se trouvait à Paris avec sa famille de 1838 à 1842.

Voici, d'après des documents officiels publiés en 1842, la population, par provinces, et l'état financier de la colonie ;

PROVINCES.	VILLAGES.	TRIBUTS.	HABITANTS.
Albay	34	23,632	115,308
Antique	13	12,231	48,333
Bataan	10	7,512	39,002
Batanes (Iles)	3	»	8,000
Batangas	15	36,542	170,282
Bulacan	19	34,846	165,078
Cagayan	20	13,602	57,022
Calamianes (Iles)	12	3,017	16,052
Camarines Nord	11	5,130	21,476
Camarines Sud	37	31,361	153,245
Capiz	28	27,249	136,248
Caraga	31	5,179	29,977
Cavite	13	16,593	90,696
Zebu	44	47,728	280,729
Ilocos Nord	14	30,379	132,167
Ilocos Sud	30	40,526	179,315
Iloilo	31	52,172	265,847
Ile des Nègres	30	11,174	55,535
Laguna	33	27,147	119,607
Leyte	33	17,717	91,819
Mariannes (Iles)	12	»	7,414
Mindoro	9	5,789	26,727
Misamis	27	4,773	36,429
Nouvelle Exija	16	4,813	19,745
Nouvelle Vizcaya	14	2,901	20,411
Pampanga	29	39,364	152,232
Pangasinan	30	45,361	200,348
Samar	28	18,946	94,730
Tayabas	17	17,117	82,619
Tondo	32	46,013	233,062
Zambales	12	7,517	44,225
Zamboanga	1	»	9,765
32 provinces.	688	636,331	3,103,445

Je vais donner maintenant l'état comparatif de l'augmentation

des tributs dans l'espace de dix années, de 1826 à 1835 :

ANNÉES.	TRIBUTS des NATURELS.	TRIBUTS des MÉTIS.	TOTAL des TRIBUTS.	DIFFÉRENCE en AUGMENTANT.
1826	449,077	19,290	468,367	
1827	459,285	19,680	478,965	10,598
1828	466,896	20,421	487,317	8,352
1829	478,369	21,403	499,772	12,455
1830	485,890	21,969	507,859	8,087
1831	493,485	24,747	518,232	10,373
1832	502,271	22,832	525,103	6,871
1833	508,461	22,895	531,356	6,253
1834	517,120	23,364	540,484	9,128
1835	527,748	24,067	551,815	11,331
	Total de l'augmentation des Tributs........			83,448

Afin de donner une juste idée de ce que peuvent produire ces îles, et des augmentations dont les recettes sont susceptibles, si les finances sont bien administrées, et si le gouverneur général veut imprimer un mouvement énergique à l'agriculture et au commerce, je vais citer l'extrait du procès-verbal de *remise des caisses royales*, par l'intendant-général de l'armée, surintendant délégué des finances royales des îles Philippines, don Francisco Enriquez (le 20 mai 1836).

TRÉSORERIE GÉNÉRALE.

Entrées en espèces en 1828..........................	1,649,960 piastres.
— en 1835..........................	2,094,900
Augmentation en 1836......	444,940 piastres.
Il existait en espèces métalliques, en 1836, la quantité de	714,700
Après avoir payé depuis 1828 une dette fort ancienne de..	393,635
Frets et passages des grandes expéditions depuis la conquête..	719,475
A reporter..	2,272,750 piastres.

Report........	2,272,750 piastres.
Fusils et poudre pour l'armée et les places fortes......	200,000
Arsenal et construction de la frégate *l'Espérance*.....	1,344,830
Fortifications..................................	479,755
Travaux d'artillerie..............................	327,800
Traites d'Espagne pour soldes de chefs militaires......	150,000
Pour l'augmentation de l'armée et pour tout ce qui en dépend, à partir de 1828..........................	450,000
	5,225,135

			Augmentation.
Les fonds de communauté des Indiens avaient en caisse.....................	en 1828	361,030 piastres.	
Idem........................	en 1836	371,795	10,765 piast.
Fonds de *Temporalidades*........	en 1826	211,426	
Ramos agenos...............	—	44,034	255,460
Régie des tabacs, produits.......	en 1828	1,219,130	
Idem........................	en 1835	1,731,375	512,245
Existence en feuilles : 263,472 fardeaux de 125 l. chacun, produisant net, après dépenses de fabrication, 158 p. 50 c., soit une valeur de.......!.................		4,114,816 piastres	
ou vingt-deux millions de francs.			
Régie du vin et des eaux-de-vie de Coco et Nipa : produits..............	en 1828	426,340	
Idem........................	en 1835	687,010	260,670
Douane : produits..............	en 1828	142,240	
Idem........................	en 1835	211,550	69,310
			1,108,450 piast.

On voit, par ce tableau, que dans l'espace de sept années seulement, un intendant, secondé par un gouverneur qui eut le bon esprit de ne pas l'entraver dans sa gestion, est parvenu à solder toutes les anciennes dettes de la colonie, à pourvoir à l'augmentation des dépenses, aux frais de l'arsenal et de construction d'une frégate, estimés 6,724,150 fr., à laisser en caisse une valeur métallique de près de 4 millions de francs; dans les magasins de la régie, des tabacs pour plus de 20 millions, et enfin à accroître les revenus annuels de 5 millions et demi de francs. Qu'on juge maintenant de l'avenir de cette colonie, si le gouvernement de la métropole savait faire choix pour la diriger d'hommes probes, éclairés et progressifs!

La branche la plus considérable du revenu public dans l'île de Luçon consiste dans la ferme des tabacs; les quantités nécessaires à la fabrication des cigares sont fournies par les provinces de Gapan, Cagayan et Nueva Exiza, où le tabac est planté pour le compte de l'administration, et par les contrats qu'elle fait avec les alcades des provinces des Bisayas.

L'intendant don Francisco Enriquez encouragea beaucoup l'exportation des tabacs fabriqués pour l'Inde et la Malaisie; il étendit les cultures des provinces de Gapan et Cagayan, et obtint cette feuille à moitié prix au moyen de traités qu'il conclut avec les petits noirs qui vivent dans les montagnes des provinces d'Ilocos et Pangasinan. Malheureusement, le temps lui manqua, et son rappel vint l'empêcher d'étendre ce monopole aux îles Bisayas, qui, avec une population de près de moitié de celle de Luçon, pourraient fournir un revenu fort important.

Don Francisco Enriquez proposa aussi au gouvernement espagnol plusieurs mesures économiques tendant à augmenter rapidement le revenu colonial si elles eussent été approuvées. L'application en serait d'autant plus indispensable, que les dépenses se trouvent dans un véritable désordre par le cumul des emplois et la superfétation d'employés inutiles qui encombrent les bureaux; mais en Espagne, comme partout, ce ne sont pas toujours les hommes intelligents qui sont écoutés. En établissant une ligne de bateaux à vapeur pour surveiller les côtes, il eût été très-aisé de faire comprendre aux populations des Bisayas que le monopole du tabac serait un impôt nécessaire, uniquement affecté à subvenir aux dépenses nécessitées pour les sauvegarder de l'esclavage et du pillage des Ilanons, Bouguis, et autres Mahométans malais, et tout dans leur intérêt, puisque les bateaux à vapeur seraient destinés à les protéger contre ces exactions.

Le tribut des Indiens est d'environ 11 réaux d'Amérique (6 à 7 fr.) par chaque chef de famille, ou 5 réaux par tête imposable. Bon nombre d'entre eux, tels que les vieillards, les infirmes et les pauvres, en sont exempts. Sans cette circonstance, le tribut dépasserait de beaucoup le chiffre que j'ai indiqué. Cet impôt, si modéré qu'il soit, ne laisse pas d'inspirer aux Indiens beaucoup de répugnance, parce qu'il donne naissance à une foule d'abus. Ainsi, il arrive souvent que, par des manœuvres frauduleuses, les collecteurs comprennent dans leurs rôles des individns qui n'y devraient pas figurer, à cause de leur jeunesse ou de leur âge avancé. Ce qui prouve encore l'augmentation toujours croissante des abus dans la perception, c'est qu'en 1740 ce tribut rapporta 620,559 piastres, et il n'était alors que de 8 réaux par famille!

Depuis plus d'un siècle la capitation des Chinois est toujours la même; le tarif n'a subi ni augmentation ni diminution, et il serait facile de l'augmenter. Disons pourtant que M. Enriquez établit pour les Chinois un droit de patente, qu'il détermina par classe, afin que leur impôt individuel augmentât en proportion de leurs richesses. Dans les grandes nécessités, le gouvernement colonial frappe sur cette population un impôt souvent énorme, dont la quotité est fixée par l'autorité; les Chinois en font entre eux la répartition, proportionnellement à leurs richesses.

J'ai parlé de la passion des Philippinois pour les combats de coqs; ces jeux sont mis en ferme dans ces îles, et l'autorité a fait affecter des locaux à cet effet. Les droits sont perçus à l'entrée sur les spectateurs, souvent aussi par tête de coq; les combattants payent ordinairement 3 réaux, et les non-combattants 1 réal.

La culture du tabac, je l'ai dit plus haut, est affermée à Luçon, et libre dans les îles Bisayas; mais l'exportation de cette plante ne pouvant avoir lieu pour Manille qu'en feuilles, elle

est fort limitée; et, dans les îles, chaque village produisant ce qui lui est nécessaire, la consommation de cette feuille est peu considérable. Cette culture, d'ailleurs, n'étant point encouragée par le commerce, est naturellement peu soignée dans les provinces du Sud, et les qualités s'en ressentent. Les cigares de Manille jouissent dans l'Inde de la même renommée que les cigares de la Havane en Europe; rien ne serait plus facile que d'en étendre la vente, lors même que le gouvernement espagnol en conserverait le monopole. Il faudrait pour cela établir des entrepôts à Calcutta, à Batavia, à Madras, à Singapour, à Macao, enfin, dans les principales places de commerce des Indes. La manufacture de tabac de Binondo est un bel établissement qui occupe jusqu'à cinq mille six cents ouvriers, dont quatre mille sept cent cinquante femmes; car, ainsi qu'en France, ce sont elles qui font les cigares. Les produits vont sans cesse en augmentant : en 1800 ils n'étaient que de 516,000 piastres; en 1820 de 640,000, et en 1833 ils atteignaient 1,750,000; aujourd'hui ils dépassent 2 millions de piastres.

Dans les communes, la perception de l'impôt se fait par les cabezas de Barangay, qui versent au gobernadorcillo ou à l'alcade, et celui-ci au chef de la province.

La *Contaduria mayor de cuentas*, espèce de chambre des comptes, composée de l'intendant, du régent de l'audience, d'un fiscal civil et du payeur général, examine avec soin les comptes de tous les préposés aux recettes.

Au moment où la loterie venait d'être supprimée en France, cet impôt immoral était établi à Manille : une cédule royale de 1832 en accordait le privilége à une compagnie, sous la condition que la compagnie abandonnerait au trésor de la colonie 40 p. 100 sur ses bénéfices, et qu'il serait perçu un droit de 25 p. 100 sur les billets gagnants.

Quant à l'excédant des recettes, avec lequel on pourrait créer tant de choses utiles à la colonie, les urgentes nécessités de la métropole l'obligent à en disposer en sa faveur, et la trésorerie de Madrid a toujours grand soin de se l'appliquer, même d'avance.

Afin de protéger les intérêts du fisc, la colonie est obligée d'entretenir une petite armée d'employés. *El resguardo*, tel est le nom que l'on donne à cette troupe organisée militairement, et se composant, pour l'administration des tabacs, de plus de sept cents gardes à cheval, et de vingt-deux embarcations, manœuvrées par près de trois cents marins; le tout ensemble coûte annuellement 682,500 fr.; l'impôt sur le vin de nipa et de coco employe cinq cents hommes et neuf embarcations, dont les frais d'entretien dépassent 225,000 fr.; enfin la douane exige cent hommes, tant gardes que matelots, et deux faluas; cette dépense s'élève à 70,600 fr.

En résumé, point d'impôts fonciers ni territoriaux; point de droits sur les maisons, sur les loyers et sur l'air que l'on respire; point de droits de portes ou d'alcavalas.

Pour les Indiens, le tribut.

Pour les Chinois, la capitation et la patente.

Pour le commerce, des droits de douanes très-modérés.

Les vices seuls, pour ainsi dire, et tout ce qui les alimente, comme le jeu, les cartes, le tabac et le vin, sont imposés.

Aucune nation étrangère n'est privilégiée; tous les pavillons payent indistinctement les mêmes droits, sauf les avantages que la métropole réserve naturellement au sien. Ces droits sont de 14 p. 100 à l'entrée, et de 3 p. 100 à la sortie, à quelques exceptions près; pour les Espagnols, ils ne sont que de 7 et de 2 $1/2$ p. 100.

Les Européens et même les Espagnols ne sont grevés d'aucun

impôt. Chacun peut, à son gré, se créer une industrio, sans que le fisc survienne à l'improviste pour en partager los profits; aucun octroi ne vient réduire le pécule de l'artisan, en élevant le prix de son salaire; ct, sous ce rapport, il n'existe pas un coin du monde où l'on jouisse d'autant de liberté; ajoutez à cela un beau climat, des terres productives et abondantes, que le pauvre peut toujours obtenir en quantité suffisante pour qu'il y trouve sa nourriture ct colle de sa famille, et vous me direz lecteur, si les îles Philippines ne sont pas *l'Eldorado* du dix-neuvième siècle.

Manille est l'un des entrepôts les plus importants du commerce de l'Indo-Chine, et en particulier de la Chine, dont elle avoisine le littoral méridional. Ses relations avec Macao sont fort étendues, et un grand nombre de navires américains, anglais et chinois, s'échangent constamment entre ces ports.

Nous allons présenter ici un aperçu du commerce de Manille.

D'après les renseignements recueillis sur les lieux, il se serait élevé, au total, à une somme de quarante millions de francs dans l'année de 1841, dont :

Dix-sept millions à l'importation;

Vingt-trois millions à l'exportation.

Les principales contrées avec lesquelles Manille a effectué ce commerce sont, d'après le rang d'importance :

L'Angleterre; les États-Unis; l'Espagne; la Chine; les Indes Orientales; Sydney (Austrasie); la France.

Pour l'importation, les principales marchandises ont été :

Les tissus de coton, de lin, de laine et de soie; les comestibles, les métaux, les vins et spiritueux, la soie grège, le thé, la quincaillerie, les articles pour la marine, la papeterie, la verrerie, les cristaux, etc., et pour 1,131,000 francs de numéraire.

Quant aux articles d'exportation, les principaux sont : le sucre, le tabac, l'indigo, *l'abaca* ou la soie végétale, la poudre d'or, les nids d'hirondelles, le Tripan ou Bicho-de-mar (*Holoturies*), le coton, et pour 1,068,000 francs de numéraire.

Voici maintenant la part de la France dans le commerce de Manille en 1841.

MARCHANDISES IMPORTÉES DE FRANCE A MANILLE.

Vins et spiritueux	56,000 fr.
Tissus	12,000
Marchandises diverses, dont une partie en entrepôt	124,000
Total	192,000 fr.

MARCHANDISES EXPORTÉES DE MANILLE POUR FRANCE.

Cigares	222,000 fr.
Café	175,000
Sucre	111,000
Indigo	85,000
Écaille	38,000
Cuirs	29,000
Bois de sapan	22,000
Autres articles	68,000
Total	750,000 fr.

D'après les renseignements fournis précédemment, l'ensemble du commerce de Manille avec tous pays avait été, en 1840, de 35 millions, dont 16 ½ à l'importation, et 18 ½ à l'exportation. En comparant ces résultats avec ceux qui viennent d'être constatés pour l'année 1841, on trouve, en faveur de cette dernière, un accroissement de 5 millions de francs, lequel porte presque exclusivement sur la sortie. Les pays qui en ont principalement profité sont l'Espagne et la Chine.

Les relations de Manille avec les Indes-Orientales et les possessions anglaises de l'Australie ont aussi pris un développement

assez considérable, mais dont il serait difficile d'évaluer exactement l'importance. Le contraire a lieu pour l'Angleterre, les villes anséatiques et la France, car ces différentes contrées ont fait moins d'affaires avec Manille en 1841 qu'en 1840. La diminution, en ce qui concerne la France, serait de 847,000 francs, et la part de ce pays, dans les opérations du premier semestre de 1842, se borne à l'introduction dans la colonie d'une valeur de 311,000 francs de ses produits, dont 134,000 francs de *cambayás*, espèce de guingans de l'Alsace imitant les mêmes étoffes de Madras.

Du reste, si le commerce enropéen est en souffrance à Manille, celui que les États-Unis font avec cette colonie prend chaque jour plus d'extension; circonstance qui s'explique par ce caractère d'utilité générale et première qu'ont la plupart des marchandises expédiées des États-Unis pour l'Indo-Chine. Ce sont en général des *comestibles, des toiles de coton écrues ou teintes en bleu*, qui servent à l'habillement des classes inférieures, et des objets nécessaires à la marine, toiles, cordages, goudrons, etc. Les *comestibles* destinés à la consommation de Manille ou à l'approvisionnement des navires en rade, consistent surtout en *farines, biscuit, jambons, viandes salées*, etc. Les principaux produits exportés de Manille pour les États-Unis sont l'*abaca*, le *sucre* et l'*indigo*, qui procurent aux navires américains un excellent fret de retour. L'abaca est employé à faire toutes les manœuvres courantes des navires. Ce sont encore les Américains qui apportent à Manille les articles de Russie, et souvent une grande partie de ceux de Suède, de Norwége, et même de France. Ils effectuent aussi les transports du commerce qui se fait entre cette colonie et les îles de la Polynésie. Je crois devoir faire remarquer que ces navires ne vont pas tous directement à Manille; ils doublent le cap Horn, et portent, pour la plupart, sur les

côtes de l'Amérique espagnole des farines et des objets de première nécessité. De là ils relèvent pour Manille, et reviennent aux États-Unis après avoir fait le tour du monde.

Nous avons dit plus haut que le commerce de Manille avec la France avait décru dans une assez forte proportion en 1841. Une industrie nouvellement née dans le pays menace l'un de nos principaux articles : c'est la fabrication indigène des *cambayas piña* et *soie*, étoffe qui a obtenu une grande faveur parmi la classe aisée, et qui a fait descendre les nôtres, ainsi que les *cambayas* d'Angleterre, au rang des tissus de consommation courante, où les attend une concurrence redoutable.

Plusieurs de nos produits fabriqués paraissent devoir remplacer avec avantage le commerce des *cambayas*, en admettant qu'il doive échapper tout-à-fait à nos fabricants. Ce sont les articles de luxe, d'ameublement, la cristallerie, et en général tous les objets de l'industrie parisienne

Sont exemptes des droits d'importation :

Les matières colorantes provenant de racines, fruits, pépins, etc., employées pour la teinture, autres que la cochenille;

Les plantes et les graines de végétaux de toutes sortes, fleurs, légumes, etc.

Sont admis, en transit seulement, les produits du sol et de l'industrie des colonies asiatiques des nations de l'Europe, savoir :

Boissons spiritueuses ou fermentées, rhum, arrak, etc.;

Café; coton en laine; huile de coco; indigo; opium; poudre à tirer; sucre; tabac.

Ces articles ne sont admis qu'à l'entrepôt, sauf *la poudre à tirer*, qui doit être déposée dans un magasin spécial du gouvernement et y rester jusqu'à la réexportation.

Les armes à feu, fusils de calibre et de chasse, pistolets d'ar-

çon, etc., ne peuvent entrer, pour la consommation, sans un permis spécial du gouvernement. A défaut du permis, elles ne sont admises qu'à l'entrepôt.

Le séjour en entrepôt ne peut, sans l'autorisation du surintendant, dépasser deux ans.

Dans aucun cas, il ne peut être prolongé au delà de trois ans.

L'évaluation des marchandises entreposées a lieu d'après le tarif. Celles qui ne sont pas dénommées sont évaluées par les vérificateurs, d'après le prix courant de la place, au moment de l'importation.

Pour les liquides, en cas de coulage, de casse des contenants, ou d'évaporation, le droit, à la sortie des magasins, se perçoit sur la quantité constatée par la vérification.

Pendant quarante jours, à partir de la présentation de leur manifeste, les capitaines ou subrécargues des navires étrangers sont admis à déclarer en transit la totalité ou partie de leur chargement.

Ce délai expiré, les marchandises dont se compose le chargement doivent être déclarées ou pour l'entrepôt ou pour la consommation intérieure.

En cas de non déclaration, les marchandises sont réputées en entrepôt.

Toute demande d'embarquer sur un navire des marchandises de retour, avant l'expiration des quarante jours, implique la renonciation au bénéfice de la déclaration en transit des marchandises importées par ce navire.

J'ai déjà dit que les droits d'importation étaient de 14 p. 100 pour les marchandises introduites par navires étrangers et de 7 p. 100 par navires espagnols.

Voici le tableau des droits d'exportation.

	UNITÉS.	DROITS SOUS PAVILLON ESPAGNOL.	DROITS SOUS PAVILLON ÉTRANGER.
Argent.. Pour l'Espagne.. Lingots........ Numéraire.....	»	exempt	exempt
Argent.. Pour toute autre destination ... Lingots........	la valeur.	6 p. °/₀	6 p. °/₀
Argent.. Pour toute autre destination ... Numéraire.....	id.	(1) 2 p. °/₀	8 p. °/₀
Or...... Pour l'Espagne.. C. Argent.			
Or...... Pour toute autre destination ... Lingots .... Poudre........	id.	1/2 p. °/₀	1/2 p. °/₀
Or...... Pour toute autre destination ... Numéraire.....	Id.	(2) 1 p. °/₀	(3) 1 p. °/₀
Abaca (chanvre de Manille)...............	Id.	1 1/2 p. °/₀	2 p. °/₀
Riz (1)	id.	exempt	4 1/2 p. °/₀
Tabac extrait des magasins du monopole......... En feuilles......	Id.	id.	exempt
Tabac extrait des magasins du monopole......... Fabriqués C. En feuilles.			
Autres produits du sol et de l'industrie de la colonie.. Pour l'Espagne.	id.	1 p. °/₀	2 p. °/₀
Autres produits du sol et de l'industrie de la colonie.. Pour l'étranger.	Id.	1 1/2 p. °/₀	3 p. °/₀
Produits étrangers importés pour la consommation. C. les produits de la colonie.			

L'administration de la douane était confiée aux officiers royaux; mais en 1779 le surintendant la donna en partie à l'administration de l'Alcavala. Enfin, après divers retraits, une ordonnance royale du 5 juillet 1805 créa une administration des douanes tout-à-fait indépendante, et ne relevant que du surintendant et du tribunal des comptes.

Nous terminerons cet aperçu du commerce des Philippines par des tableaux indiquant le nombre des navires qui sont entrés dans le port de Manille, et qui en sont sortis pendant l'année 1841, et par la police de la baie et du port.

(1) Aux Philippines, l'exportation du riz est permise seulement au-dessous du prix fixé par le gouvernement.

PROVENANCE.

NATIONS.	ESPAGNE.	PORTS ÉTRANGERS D'EUROPE.	AMÉRIQUE DU NORD.	AMÉRIQUE DU SUD.	CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.	BATAVIA ET SES DÉPENDANCES.	SINGAPOUR.	HOLO.	CHINE.	INDE.	NOUVELLE-HOLLANDE.	TOTAL DES NAVIRES.	TONNAGE.
Espagnols......	5	»	»	»	»	2	11	3	22	»	»	43	11,779
Anglais	»	5	»	»	»	1	5	»	10	»	54		
Français.......	»	»	»	»	»	»	»	»	2	»	»		
Hollandais.....	»	»	»	»	»	2	1	»	3	»	»		
Anséatiques....	»	»	»	2	»	»	1	»	3	»	»		
Suédois........	»	»	»	»	»	»	1	»	»	»	»		
Portugais......	»	»	»	»	»	»	»	»	1	»	»	132	43,728
Belges.........	»	»	»	»	»	»	1	»	»	»	»		
États-Unis.....	»	1	10	2	»	3	3	»	7	»	8		
Péruviens......	»	»	»	1	»	»	»	»	»	»	»		
Chinois........	»	»	»	»	»	»	»	»	5	»	»		
	5	6	10	5	»	8	23	3	53	»	62	175	55,507

Dans ces deux tableaux ne sont pas comprises l'entrée et la sortie de tous les navires qui font le cabotage entre les îles.

DESTINATION.

NATIONS.	ESPAGNE.	PORTS ÉTRANGERS D'EUROPE.	AMÉRIQUE DU NORD.	AMÉRIQUE DU SUD.	CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.	BATAVIA ET SES DÉPENDANCES.	SINGAPOUR.	HOLO.	CHINE.	INDE.	NOUVELLE-HOLLANDE.	TOTAL DES NAVIRES.	TONNAGE.
Espagnols......	6	»	3	»	»	2	10	3	22	3	»	49	13,112
Anglais........	1	15	»	»	»	»	12	»	32	5	18		
Français.......	»	3	»	»	»	»	»	»	2	»	»		
Suédois........	»	1	»	»	»	1	»	»	»	»	»		
Hollandais.....	»	»	»	»	»	3	»	1	»	»	»	137	42,721
Anséatiques....	»	3	»	»	»	»	»	»	3	»	»		
Belges	»	»	»	»	»	»	1	»	»	»	»		
États-Unis.....	»	»	13	»	»	1	2	»	14	»	»		
Péruviens......	»	»	»	»	»	»	»	»	1	»	»		
Chinois........	»	»	»	»	»	»	»	»	5	»	»		
	7	22	16	»	»	7	25	4	79	8	18	186	55,833

Les bâtiments nationaux ou étrangers sortis du port avec un chargement de produits du sol et de l'industrie coloniale, ou avec d'autres produits quelconques, peuvent, s'ils sont contraints à relâcher sans avoir touché à un port étranger, débarquer et introduire telle partie dudit chargement qu'ils jugent convenable, sans acquitter aucun droit. Pour pouvoir être réexportées, sans payer de droits autres que ceux qu'elles ont acquittés à leur première exportation, les marchandises dont il s'agit doivent être déposées dans les magasins de la douane, ou dans

tel autre magasin que désigne l'administration, sous la surveillance convenable.

PRINCIPALES DISPOSITIONS DE LA POLICE DE LA BAIE ET DU PORT.

1° Tout bâtiment est tenu de hisser son pavillon à l'entrée de la baie, et de se laisser visiter par les embarcations du gouvernement, qui sont stationnées à l'île du Corrégidor.

2° Il ne doit communiquer avec qui que ce soit avant la visite de la santé. Le capitaine doit remettre sa déclaration de santé, son rôle d'équipage et de passagers, la correspondance publique. L'amende pour chaque contravention est de 250 piastres.

3° Lors du débarquement, le capitaine est tenu de se présenter avec les passagers au capitaine du port.

4° Dans les trente heures après la visite, le capitaine doit présenter au gouvernement un consignataire et une caution de 500 francs. La permission du capitaine du port est nécessaire pour lester ou délester.

6° Après dix heures du soir, aucune embarcation ne peut faire sur rade ou dans la rivière une opération de commerce sans autorisation; après huit heures du soir, aucun feu ne peut être allumé dans les navires en rivière.

7° On ne doit pas laisser à terre ou embarquer un passager sans permission.

8° Les navires en partance doivent hisser un pavillon de signal au grand mât. Pour secours, tirer un coup de canon et hisser un pavillon.

Droits de tonnage sur navires étrangers :

DROITS DE TONNAGE SUR NAVIRES ÉTRANGERS.

Navires	déchargeants ou chargeants,	2	réaux	ou 1 fr.	30 cent.	par tonneau.
»	entrant et sortant sur lest,	1	»	»	15 c.	»
»	en relâche p. vivres et et eau,	1	»	»	15 c.	»

Le droit de tonnage se liquide sur la jauge constatée par la patente.

CHAPITRE QUINZIÈME.

Aperçu sur le règne animal aux Philippines.

ZOOLOGIE.

Avant de passer à l'histoire de la conquête des Philippines, je vais faire connaître les animaux les plus utiles ou les plus curieux qu'on rencontre dans ces îles.

Je parlerai d'abord du buffle, en latin *bos bubalus*, en philippinois *calabao*. On sait que cet animal, si doux dans la domesticité, est, au contraire, terrible dans l'état sauvage. La vue de l'homme le rend furieux; ses yeux étincellent, ses naseaux semblent lancer du feu; et malheur au chasseur dont le coup, mal dirigé, ne l'a pas mortellement atteint! Les indigènes pourtaut parviennent à le dompter en le faisant tomber dans des fosses, d'où il ne sort que lorsque la faim a épuisé ses forces. Le nouveau captif est alors attaché à des buffles domestiques, et il prend ainsi peu à peu l'habitude du joug. Mais s'il trouve moyen de s'échapper, il reprend bien vite son ancienne indépendance et devient plus sauvage qu'auparavant. Un buffle né dans la domesticité cherche très-rarement la liberté : il porte même au cou les traces du collier qui fatigua sa mère, et l'on prétend que ces marques de servilité le rendent un objet d'horreur pour les buffles sauvages. Le buffle souffre beaucoup de la chaleur; le voisinage des rivières, des lacs ou des mares, lui est indispensable, et l'on ne doit pas le faire travailler plus

de quatre heures de suite. Sa puissance de jarret est considérable, mais ses efforts ne peuvent lutter pour la durée avec ceux d'un cheval. Il se laisse facilement conduire par des enfants qui le montent et le dirigent au moyen d'un anneau passé dans ses narines. Au reste, dans l'Inde et dans la Malaisie, les indigènes montent les buffles, les taureaux et les bœufs aussi bien que les chevaux. La chair du buffle n'est pas agréable au goût; son cuir est spongieux et ses cornes sont généralement noires. Les femelles se laissent traire sans difficulté, et le beurre que donne leur lait est blanc comme de la neige.

Dans les immenses forêts qui couvrent la majeure partie des îles Philippines, on trouve plusieurs variétés de cerfs, en latin *cervus*, en philippinois *oussa*. On y remarque surtout la race à grands bois des Moluques, qui a été si bien décrite par MM. Quoy et Gaymard. Les cerfs se tiennent de préférence sur la lisière des plantations de canne à sucre et de riz, dont ils sont très-friands. On les chasse d'abord pour mettre un terme à leurs dévastations, et ensuite pour se procurer leur chair, que les Indiens salent et font sécher, et qui se désigne alors sous le nom de *tapa*. La peau des cerfs se vend aux chamoiseurs, et leurs bois sont employés pour la coutellerie européenne.

Les chevaux, aux Philippines, sont petits, mais robustes et pleins d'ardeur. Ils se nourrissent à bon marché, et comme ils sont très-nombreux, tout le monde, à Manille, a voiture.

On trouve dans ces îles une très-grande variété de singes; mais on y chercherait vainement le babouin et l'orang-outang. Quelques-uns sont tout-à-fait blancs. Est-ce une variété? est-ce une exception? — Je laisse à de plus savants le soin de trancher la question.

Le chat, en tagal *soussa* (autant de variétés qu'en Europe);
La chèvre (cabri), cambin;

Le chien, *azo ;*

Le cochon, *baboui ;*

Le cochon sauvage, *baboui damon* (à peu près semblable au sanglier, mais moins sauvage) ;

Le mouton, *carnero* (sa laine n'est bonne à aucun usage) ;

Le rat et la souris, *rata* et *raton ;*

Le rat musqué, *rata algalla* (le *mus pilorides* des Antilles).

Ce rat est fort désagréable : il laisse un goût infect à tout ce qui a subi son contact, et l'on prétend que le vin renfermé dans des bouteilles sur lesquelles il a passé, se ressent de son passage.

La civette. Il y a deux espèces de civettes aux Philippines ; elles sont comprises sous le nom générique de *viverra indica.* Ces animaux carnassiers ne se montrent guère que la nuit, et vivent à la manière des renards et des chats, auxquels ils ressemblent encore par leurs formes. Ils ont environ deux pieds de long sans compter la queue, et dix à douze pouces de hauteur. Une des variétés se distingue par de longs poils qu'elle porte tout le long de l'épine dorsale, et qui jouissent de la faculté de pouvoir se hérisser comme une crinière : c'est la zibette. L'autre variété n'a pas de crinière et diffère un peu de la première. La civette est douée d'une poche glanduleuse, semblable chez les individus de l'un et de l'autre sexe, et qui s'ouvre par une longue fente située entre l'anus et les parties génitales. Cette poche renferme le musc, que les Espagnols appellent algalla.

J'ai eu l'occasion d'étudier deux de ces petits animaux que le docteur Genu avait chez lui dans une cage. Ils étaient taciturnes et fort peu remuants le jour, et exhalaient souvent une odeur insupportable. Les Chinois mélangent ordinairement de la graisse avec le musc pour en augmenter la quantité. Le moyen de reconnaître la fraude est facile ; il suffit pour cela d'étendre le tout sur du papier, que le musc pur a la propriété de ne pas tacher.

J'ai souvent parlé dans le cours de cet ouvrage des énormes chauves-souris que l'on rencontre dans les lieux inhabités des Philippines, surtout sur les bords des rivières et des lacs, et qui sont un régal fort estimé des Indiens. On distingue plusieurs espèces de ces cheiroptères, que les naturalistes classent parmi les quadrupèdes ovipares. Nous ne nous occuperons pas de la chauve-souris ordinaire; nous dirons seulement quelques mots de la grosse espèce, appelée, aux Philippines, *panique*.

Ces animaux ont le corps aussi gros qu'un chapon, et do quatro à quatre pieds et demi d'envergure. Dans le jour, ils se suspendent en troupe aux branches des arbres, au moyen d'un crochet placé au coude de leurs ailes, qui les enveloppent complétement, et les font ressembler de loin aux morceaux de cuir quo les barbiers de village suspendent devant leurs boutiques. Les paniques se nourrissent de feuilles et de fruits, et se laissent approcher facilement. Leur chair est très-blanche, et lo goût en est assez agréable. Les femelles portent toujours leurs petits accrochés à leurs mamelles. Ce sont, au reste, de bien vilains animaux.

Voici maintenant la nomenclature des oiseaux, des reptiles et des insectes qui vivent aux Philippines.

FRANÇAIS.	PHILIPPINOIS.	LATIN.
Aigles de toute espèce.	Lauin.	Aquila.
Aigrette ardoisée.	Garcas.	Ardea.
Aigrette mouchetée.	*Idem.*	*Idem.*
Aigrette noire.	*Idem.*	*Idem.*
Alouette de mer.	Candourou.	Pelidna.
Cacatoa.	Cacatoa.	Psittacus albus.
Caille.	Pogos.	Coturnix.
Canard domestique gros.	Pan bilouin.	Anas.
Canard domestique ord.	*Idem.*	*Idem.*
Canard sauvage.	*Idem.*	*Idem.*
Chouette.	Azuan.	Ulula.
Cigogne.	Garcas.	Ciconia.

FRANÇAIS.	PHILIPPINOIS.	LATIN.
Colibri (variété).	Pipi.	Trochilus.
Coq sauvage.	Labouyo.	Phasianus gallus.
Cormoran.	Casilis.	Phalacrocorax.
Coucou.	Bajaaou.	Cuculus.
Dindon.	Pavo.	Meleagri gallo-pavo.
Échassier.	Candourou.	Grallæ.
Fauvette.	Maria cafra.	Curucca.
Foulque.	»	Fulica.
Galfat.	Maya.	Fringilla-Indica.
Grue ardoisée à panache.	Candourou.	Grus.
Grue grise.	Garcas.	*Idem.*
Héron.	*Idem.*	Ardea.
Ibis gris.	Candourou.	Ibis.
Loriot.	Coullauan.	Oriolus.
Martin pêcheur.	Salacsaque.	Gracula.
Oie.	Gansos.	Anas anser.
Pélican.	Alcatras.	Pelecanus.
Perroquet.	Coulasi.	Psittacus.
Perruche.	Conlasisi.	Coeracus.
Pies de toute espèce.	Manou nouctou.	Picus.
Plongeon.	Coulisit.	Colymbus.
Pluvier.	Candourou.	Charadrius.
Poule de Chine.	Manouc.	Phasianus.
Poule à chaire noire.	Manouc Itum.	*Idem.*
Poule d'eau.	Manouc au toubic.	Fulicula
Poule sauvage.	Labouyo.	nus.
Sarcelle.	Balan.	Anas.
Tabon, oiseau de mer qui fait ses œufs dans le sable.	Tabon.	
Tourterelle coup-de-poignard. » faisan. » jaune. » grise. » pan. » verte.	Batoubatou	Columba.
Boa constrictor.	Boya.	Boa constrict..
Couleuvres.	Ajas.	Coluber.
Cent-pieds.	Daloulpan.	Scolopend
Couleuvres dangereuses.	Dajan palay Alin morani Talbous toubou variétés.	Coluber.
Fourmis noires.	Couitis.	Formica

FRANÇAIS.	PHILIPPINOIS.	LATIN.
Fourmis noires grandes.	Lantec.	Formica.
Fourmis rouges.	Langam.	*Idem.*
Fourmis blanches.	Anay.	*Idem.*
Insectes.	Insectos.	Coleoptera.
Papillons.	Paros.	Lepidoptera.
Puce.	Pulga.	Pulex.
Punaise.	Sourout.	Hemiptera.
Punaise verte (espèce de).	Mania.	Pentatoma.
Scarabées.	Ouan.	Scarabæus.
Scorpion de terre.	Manatan.	Scorpio.

Le coq sauvage, *labonyo*, ressemble beaucoup, par ses formes élégantes, au faisan doré de la Chine; cependant ce n'est qu'un coq malgré son beau plumage, sa crête rouge et son chant belliqueux. Son vol est aussi lourd que celui du faisan, et sa chair est très-délicate.

Le *tabon* est un oiseau aquatique assez curieux; on le trouve sur les bords de la mer et des grands lacs. Ses plumes, d'un noir bleu, sont d'un fort joli effet. Le tabon recherche la solitude; il dépose ses œufs dans un trou fort profond qu'il creuse dans le sable, et les laisse éclore tout seuls. Une fois sortis de la coque, les petits percent la couche de sable qui les recouvre, et se nourrissent des petits coquillages qu'ils trouvent sur la plage. En fouillant le bord de l'eau, on rencontre quelquefois jusqu'à cinquante œufs de tabon enfouis à différentes profondeurs.

En parlant plus loin des nids d'oiseaux, je dirai quelque chose de l'hirondelle, qui construit ceux dont les Chinois sont si friands (*hirundus esculenta*).

Le *tordus occipitalis*, fort jolie espèce de merle aux couleurs d'un brun-verdâtre, mélangées de jaune sous le ventre.

Le *phytotoma rara*, ou le *fringilla indica* (*maya*), que les marins nomment calfat à cause du bruit qu'il produit avec son bec, bruit absolument semblable à celui que feraient plusieurs de ces ouvriers calfatant un navire.

Aux Philippines, les variétés de tourterelles sont très-grandes; je citerai seulement la colombe à la gorge pourprée, oiseau charmant, dont la gorge, au premier abord, semble tachée de sang.

Dans les parties les plus reculées des lacs et des marais, on trouve un grand nombre de crocodiles. Cet énorme saurien, vivant à la fois sur la terre et dans l'onde, étend sa puissance sur les habitants de ces deux éléments, et l'on peut dire que sa domination est bien plus absolue que celle de l'aigle et du lion, ces deux rois de l'espace aérien et terrestre. La femelle pond des œufs aussi gros que ceux des dindons et des oies, et les enfouit dans le sable après les avoir couvés pendant quelque temps, puis elle les abandonne, et s'en repose sur le soleil du soin de les faire éclore.

Les petits, à leur naissance, ont cinq à six pouces de longueur; et l'on ne peut s'empêcher de fixer à près d'un siècle la durée de la vie de ces animaux, quand on songe à la taille monstrueuse de ceux que l'on rencontre quelquefois, témoin celui que nous tuâmes à Naglabas. La graisse du crocodile passe, aux Philippines, pour jouir de la propriété de guérir les rhumatismes.

L'iguane est, à peu de chose près, un crocodile de terre; mais c'est un animal timide et nullement dangereux, car les Indiens le prennent souvent avec la main : ils sont très-friands de ses œufs et mangent aussi sa chair, dont le goût est, dit-on, agréable. Quoique je fusse peu difficile sur le choix des mets, je n'ai jamais pu vaincre le dégoût que m'inspiraient l'iguane et la chauve-souris.

Le nombre des serpents de toutes sortes est considérable aux Philippines, et plusieurs sont fort dangereux. Au premier rang, je dois placer la couleuvre dajan palay, qui se tient dans les

rizières, et qu'il est très-difficile de distinguer de la plante, sa couleur étant verte, lorsque cette plante est jeune, ou jaune, lorsqu'elle est mûre.

Il y a encore une autre variété qui porte sur la tête une crête rouge, et qui se repliant sur sa queue, dont elle se sert comme d'un arc, s'élance d'assez loin sur la personne ou l'animal qu'elle veut atteindre.

Parmi les nombreux lézards et salamandres, on remarque le caméléon, et un gros lézard appelé chacon, parce que le cri qu'il fait entendre jour et nuit imite à s'y méprendre la consonnance de ce mot. Le chacon vit souvent dans les appartements, où il détruit tous les insectes, dont il est très-friand. Mais le plus curieux de tous les lézards, est le lézard ailé, ou, si vous l'aimez mieux, le dragon.

Ce nom de dragon réveille toujours une idée extraordinaire. La mémoire rappelle avec promptitude tout ce qu'on a lu, tout ce qu'on a ouï dire sur ce monstre fameux. L'imagination s'enflamme par le souvenir des grandes images qu'il a présentées au génie poétique ; une sorte de frayeur saisit les cœurs timides, et la curiosité s'empare de tous les esprits. Les anciens et les modernes ont parlé du dragon. Il a vivifié la poésie moderne après avoir animé l'ancienne. Proclamé par la voix sévère de l'histoire, partout décrit, partout célébré, partout redouté, montré sous toutes les formes, toujours revêtu de la plus grande puissance, immolant ses victimes par son regard, se transportant au milieu des nuées avec la rapidité de l'éclair, réunissant l'agilité de l'aigle, la force du lion, la grandeur du serpent, présentant même quelquefois une figure humaine, doué d'une intelligence presque divine, adoré de nos jours dans de grands empires de l'Orient, et formant encore le symbole de la puissance dans l'empire Céleste ; le dragon a été tout, et s'est trouvé par-

tout, hors dans la nature. Il vivra pourtant toujours, cet être fabuleux, dans les heureux produits d'une imagination féconde. Il embellira long-temps les images hardies d'une poésie enchanteresse; le récit de sa puissance merveilleuse charmera les loisirs de ceux qui ont besoin d'être quelquefois transportés dans le pays des chimères, et qui aiment à voir la vérité parée des ornements d'une fiction agréable; mais à la place de cet être fantastique, que trouvons-nous dans la réalité? un animal aussi petit que faible, un lézard innocent et tranquille, un des moins armés de tous les quadrupèdes ovipares, et qui, par une conformation particulière, a la facilité de se transporter avec agilité et de voltiger de branche en branche dans les forêts qu'il habite. Les espèces d'ailes dont il est pourvu, son corps de lézard, et tous ses rapports avec le serpent, ont fait trouver une sorte de ressemblance éloignée entre ce petit animal et le monstre imaginaire dont nous avons parlé, et lui ont fait donner le nom de dragon par les naturalistes.

Le lézard volant, ou dragon spiloptère, le *draco pardalis d'Eydoux* (1), a six pouces environ de longueur sans compter la queue, qui atteint quatre pouces. Les ailes sont soutenues par six rayons; et sa couleur est bleu-verdâtre, tachetée de points noirâtres.

Passant maintenant aux insectes, nous dirons qu'on trouve aux Philippines des scarabées de la plus grande beauté, et qu'un entomologiste serait à même d'y faire une riche moisson. Mais aussi que d'insectes odieusement incommodes! Il me suffira de nommer les cousins, les moustiques, les fourmis, qui se fourrent partout, dans vos armoires, dans vos lits, dans vos effets. Et rien

(1) M. Fortuné Eydoux, chirurgien de la marine, fit un voyage autour du monde pendant les années 1830, 1831 et 1832, à bord de *la Favorite*. Ses amis, dont j'étais du nombre, ont eu le malheur de le perdre l'année dernière à la Martinique, où il était chirurgien en chef.

que parmi ces dernières, combien de variétés toutes plus désagréables les unes que les autres! Il en est une surtout qui est cent fois plus à craindre que les buffles sauvages, que les serpents les plus venimeux, que les scorpions et les cent-pieds, je veux parler de la fourmi blanche, de l'*anay*. L'anay, que l'on connaît dans nos colonies sous le nom de *carias*, et qui a aussi reçu les noms de pou de bois, de vaz nugens, est entièrement blanche, à l'exception des serres de sa bouche, qui sont noires. Son corps est tellement tendre et fragile, qu'elle ne peut passer sur de la balle de riz sans s'y déchirer et périr.

Cet insecte, de la famille des termites, est un véritable fléau pour les habitants du pays, car il détruit et dévore non-seulement les ustensiles, les provisions de bouche, les vêtements, mais encore les boiseries, les charpentes des maisons, et les bâtiments à la mer, en laissant la superficie parfaitement intacte; et cette destruction s'opère en très-peu de jours sans qu'il soit possible de s'en apercevoir.

Ces insectes redoutables vivent en société; ils se construisent des habitations au milieu des champs, sur des branches d'arbres, ou dans des retraites qu'ils s'élèvent ou qu'ils se creusent. Pour voyager, ils percent des voûtes qui ont la forme de tuyaux cylindriques.

J'ai vu à Hala-Hala, dans les champs nouvellement mis en friche, de nombreux cônes d'un mètre ou deux de hauteur élevés par ces termites, et sur lesquels on pouvait monter sans les enfoncer, tant ils étaient construits avec solidité. M. de la Gironnière faisait démolir ces cônes, puis on les couvrait de broussailles, et on y mettait le feu. Les oiseaux sont très-friands des œufs de l'anay, et dans quelques pays les habitants les mangent.

On distingue parmi ces insectes des neutres que l'on peut comparer aux soldats d'une monarchie constitutionnelle; des

mâles et une ou plusieurs femelles ou reines, mais toujours en très-petit nombre.

Les larves, ou travailleuses, sont dépourvues d'ailes. Dès que les femelles ont été fécondées par les mâles, leurs ailes tombent; les larves s'emparent alors de ces anges déchus, à la nourriture desquels elles vont pourvoir désormais, et les enferment dans des cellules dont l'orifice est assez étroit pour qu'ils n'en puissent plus sortir.

A Manille, on a soin d'étendre dans tous les magasins du rez-de-chaussée une couche de ballo de riz d'un pied d'épaisseur, afin de préserver les maisons de l'invasion de ces hôtes redoutables.

Parlerai-je maintenant des nombreux poissons qui peuplent les mers, les lacs et les rivières des Philippines, depuis l'énorme cachalot jusqu'au poisson lilliputien appelé *anas*; du requin vorace; du lamentin, qui a donné lieu à la fable de la sirène, par sa ressemblance avec une femme, et dont les défenses en ivoire servent au sculpteur manillois pour faire des bustes et de petites statuettes de saints? Décrirai-je les bancs d'innombrables sardines qui apparaissent comme une manne pour les populations des côtes, les tortues carets qui donnent l'écaille, et les tortues vertes, si prodigieusement fécondes, que leurs œufs forment souvent des chargements entiers de barques? Non, sans doute. Ce serait oublier que je n'écris pas un dictionnaire d'histoire naturelle; je me contenterai donc de dire qu'il n'y a pas de pays au monde où les baies, les rivières et les lacs soient plus abondants en poissons et en coquillages de toutes espèces.

Il est cependant un poisson que je dois faire connaître, parce que les Indiens des Philippines le regardent comme un de leurs biens les plus précieux. C'est le *dalac*. Sa chair est très-bonne, il pèse de deux à cinq livres, et quelquefois plus. Le dalac vit dans les rivières et dans les lacs; mais dès que la saison plu-

vieuse commence, on le trouve partout, dans les rizières, dans les mares qui se forment sur le sommet des montagnes, dans des troncs d'arbres, dans les jarres que les Indiens placent sur le toit de leurs maisons, dans tous les endroits où l'eau a séjourné. Comment expliquer la présence universelle du dalac aux Philippines? Les œufs sont-ils emportés par le vent pendant la saison sèche, après avoir été fécondés, et peuvent-ils se conserver et éclore pendant la saison humide? Je l'ignore, et laisse à d'autres le soin de nous faire connaître la cause de ce phénomène. Quelle qu'elle soit, le dalac est partout, je tiens à le constater.

Je bornerai ici cet aperçu du règne animal aux Philippines. Quant à la flore de ce pays, je renvoie le lecteur aux naturalistes français qui ont visité cette contrée, et qui, à l'exemple de MM. F. Eydoux et Gaudichaud, ont enrichi leur patrie de précieuses découvertes. Je conseillerai aussi de consulter la *Flora de Philippinas*, du révérend frère Manuel Blanco.

CHAPITRE SEIZIÈME.

Histoire de la conquête des Philippines. — Différents gouvernements qui se sont succédé dans ces îles. — Sentiment des Chinois. — Attaques des Pirates. — Prise de Manille par les Anglais. — Séditions. — Visite de nos bâtiments de guerre.

En 1519, l'Amérique était presque entièrement conquise, et la mer Pacifique ou mer du Sud, qui baigne toutes ses côtes à l'Ouest, était reconnue. Balboa, par cette découverte, avait ouvert une nouvelle route pour aller en Asie. Cependant il restait à trouver une voie plus directe que celle de Panama; car le passage du cap Horn n'était pas connu, et pour se rendre d'Europe en Asie par l'Ouest, il fallait débarquer à Chagres, puis reprendre un nouveau naviro à Panama.

Hernando de Magallanes ou Magellan, navigateur portugais du plus haut mérite, pensa que si l'on pouvait gagner les Moluques par l'Ouest, on abrégerait de beaucoup le voyage. Selon lui, l'Amérique devait avoir, comme l'Afrique, dans l'hémisphère Sud, un cap facile à contourner. Magellan fit part de ses idées à son souverain don Manuel, roi de Portugal, et lui demanda le commandement d'une flotte pour tenter une entreprise dont il regardait la réussite commc certaine. Don Manuel accueillit fort mal la proposition de l'audacieux navigateur, et celui-ci, dans son dépit, alla offrir ses services à l'empereur Charles-Quint, qui se trouvait alors à Saragosse.

L'empereur comprit de suite qu'il allait pouvoir inquiéter la puissance des Portugais dans les Moluques, et que même, si Magellan réussissait à se frayer un passage par l'Ouest, il de-

viendrait facile de contester la possession de ces îles au Portugal, puisque d'après le bref du pape Alexandre VI, du 4 mai 1493, les rois catholiques devaient être possesseurs de toutes les terres que leurs sujets découvriraient à l'Ouest des Açores, et les Portugais, de tout ce qui serait découvert à l'Est, jusqu'au 180e degré. Mais après la découverte du Brésil, le roi de Portugal demanda au pape que la ligne de démarcation fût reculée de cent lieues du côté de l'Occident ; plus tard, il obtint encore qu'elle le fût de trois cents autres lieues ; ce qui le rendit maître non-seulement de toutes les côtes, mais encore de la totalité de ce riche royaume.

Les Moluques se trouvaient par ce fait en dehors des limites de la partie concédée à la couronne de Portugal, et devenaient la propriété de l'Espagne, en vertu des brefs du saint-père. Désirant aussi s'emparer des îles des Épices, ou du moins en découvrir d'autres qui donnassent des produits de même nature, l'empereur se rendit au vœu de Magellan, et lui confia le commandement d'une escadre composée de cinq navires, montés par deux cent trente-quatre hommes d'équipage, et portant des vivres pour deux ans.

Magellan partit de Séville sur *la Trinité*, le 10 août 1519, et arriva le 13 décembre sur la côte du Brésil. Il prolongea cette côte jusqu'à la baie de Saint-Julien, qu'il atteignit le jour de la Pâques de Résurrection ; et il se décida à passer l'hiver dans cette baie, située par le 50e degré de latitude Sud.

Après avoir triomphé de la révolte qui éclata plus d'une fois parmi ses équipages, il découvrit le 1er novembre 1520 l'entrée du détroit qui porte son nom : vingt jours plus tard, il avait franchi le détroit, et se trouvait dans la mer du Sud avec trois de ses navires seulement. *Le Saint-Jacques* avait fait naufrage, et *le Saint-Antoine*, commandé par son cousin, avait abandonné l'expé-

dition pour retourner en Espagne, en prolongeant la côte de Guinée. Satisfait d'avoir découvert le passage de l'Ouest, Magellan remonta dans le Nord, passa la ligne, et se plaçant par le parallèle de 12 à 15 degrés de latitude Nord, il reconnut, le dimanche de Saint-Lazare, un archipel auquel il donna le nom de ce saint. Le jour de la Pâques des fleurs, il arriva sur la côte de Mindanão, et fit dire la première messe au village de Batuan, dans la province de Caraga, où il planta la croix sainte, et prit possession de toutes les îles au nom du roi d'Espagne.

De Batuan, Magellan se dirigea sur Zebou (Zebu), où il fut très-bien accueilli par le roi du pays, Hamabar, qui se fit baptiser avec toute sa famille.

Mais le chef ou le roi de la petite île de Mactan, qui est située en face de Zebou, ne vit pas du même œil l'arrivée de ces étrangers, et il envoya un cartel à Magellan, qui fut assez imprudent ou plutôt assez fou pour l'accepter. Il choisit pour cette entreprise une cinquantaine d'Espagnols, et marchant à leur tête, il s'en fut attaquer l'ennemi au milieu de marais et de terrains fangeux, couverts d'épais mangliers. Mortellement atteint par une flèche, Magellan paya de sa vie, sur la place même, sa folle témérité; six Espagnols périrent également dans le combat, les autres se dérobèrent par la fuite aux flèches des naturels.

Après la mort de Magellan, les Espagnols nommèrent don Juan Serrano général de la flotte. A celui-ci, massacré dans une surprise par la trahison des Zebougiens, succéda don Juan Carvallo, qui partit de Zebou à la recherche des Moluques, après avoir brûlé un de ses navires, *la Conception*, afin d'augmenter l'équipage des deux seuls qui lui restaient. Arrivé à Tidore, l'une des Moluques, le 8 novembre, il fut fort bien reçu par le souverain de cette île, qui lui permit d'y établir des factoreries pour traiter de l'achat des épices. Le 21 décembre, les deux

navires avaient leur chargement complet, et étaient prêts à retourner en Espagne. Don Gonzalo Gomez de Espinosa voulut revenir à Panama avec *la Trinité*; mais après une navigation longue et difficile, il se vit obligé par les vents contraires de relâcher aux Moluques, où il fut fait prisonnier par les Portugais.

Don Sebastian del Cano prit la route du cap de Bonne-Espérance; et, après une traversée fort pénible pendant laquelle il perdit son monde, à l'exception de dix-huit personnes, il entra dans le port de San-Lucar de Barrameda, le 17 septembre 1522, trois ans et quelques jours après le départ de l'escadre de Séville.

Sebastian del Cano était le premier navigateur qui eût fait le tour du monde; aussi Charles-Quint le combla-t-il d'honneurs et de richesses. Il lui donna pour écusson d'armes un globe terrestre, avec cette légende : *Hic primus geometres*. Du reste, la relation que don Sebastian fit de son voyage engagea bientôt l'empereur à envoyer de nouvelles expéditions aux Moluques.

En 1524, Esteban Gomez tenta le passage par le Nord de l'Amérique, mais on ne tarda pas à le voir revenir avec ses navires désemparés par la tempête.

L'année suivante, don Fray Garcia Jose de Loaysa sortit du port de la Corogne, avec sept navires, et quatre cent cinquante hommes choisis, commandés par de bons capitaines au nombre desquels se trouvait Andrès Urdaneta, qui se fit depuis religieux de saint Augustin, et qui dirigea plus tard l'expédition de Legaspi.

Loaysa passa le détroit de Magellan, où il perdit un de ses navires. Les autres furent dispersés par les ouragans, qui les assaillirent à leur sortie du détroit. Peu de temps après, l'amiral mourut, et Sebastian del Cano, qui avait été nommé par l'empereur commandant en second, devint général de l'escadre. Mais celui-ci

étant mort, Martin Yañez Biscaino prit le commandement du vaisseau amiral, qui atteignit seul Tidore, le 31 décembre 1526. Les autres navires arrivèrent ensuite dans un état déplorable, et avec leurs équipages considérablement réduits.

Les Espagnols eurent à soutenir différents combats contre les Portugais, mais leurs plus cruels ennemis furent les maladies qui les assaillirent. Ils se maintinrent pendant quelque temps, sous les ordres de Hernando de la Torre, au nombre de cent cinquante hommes, dans un fort qu'ils s'étaient construit avec des palissades.

Tel était le misérable état de la flotte de Loaysa, lorsque le vice-roi du Mexique, d'après les ordres de la cour, envoya aux Moluques trois navires, sous le commandement d'Alvaro de Saavedra. Celui-ci passa par les iles des Voleurs, appelées aujourd'hui iles Mariannes, et en prit possession au nom du roi d'Espagne l'année 1528. Saavedra continua son voyage, et arriva aux Moluques, où il fut reçu par ses compatriotes comme un sauveur qui venait mettre un terme aux maux qu'ils enduraient depuis long-temps Après des difficultés de tout genre, après maints combats soutenus contre les Portugais, les Espagnols parvinrent à réparer leurs navires, et se mirent en devoir de revenir à la Nouvelle-Espagne. Deux fois ils tentèrént le passage, et deux fois ils furent obligés de relâcher.

Enfin, ces aventuriers eurent tellement à souffrir dans les tentatives qu'ils firent pour retourner au Mexique, qu'après la mort de leur général, ils ne trouvèrent pas d'autre moyen de remédier à leur misère que de se rendre aux Portugais.

Si M. de Walckenaër avait navigué dans ces mers, il n'aurait certes pas affirmé dans son *Monde maritime*, que les peuples de la Polynésie étaient venus de la Malaisie et par conséquent de l'Ouest à l'Est. Aujourd'hui encore, malgré les in-

menses progrès qu'a faits l'art de la navigation, et malgré la marche supérieure des navires construits de nos jours, le voyage des îles Philippines au Mexique, au Pérou, ou au Chili, est fort long et fort difficile. Ainsi, pour se rendre au Mexique pendant la mousson de Nord-Est, il faut descendre au Sud de l'équateur, et prendre le passage des Moluques ou de Dampierre; il faut ensuite prolonger une partie de la Nouvelle-Guinée, puis faire au Sud de la ligne, avec la mousson de l'Ouest, assez de chemin à l'Est pour pouvoir, en remontant au Nord, avec les vents de Nord-Est, venir rencontrer les vents variables, à l'Est des côtes du Japon.

Dans la mousson de Sud-Ouest, on est obligé de passer au Nord de Luçon entre les Bachis et Formose, afin d'aller au Nord chercher également les vents variables.

Pour gagner le Chili ou le Pérou, il faut traverser toutes les mers de la Chine et de Java, passer par le détroit de la Sonde ou l'un des détroits de l'Est, doubler au Sud la Nouvelle-Hollande, la Tasmanie et la Nouvelle-Zélande, pour atteindre les côtes de l'Amérique du Sud.

Il n'est donc pas étonnant que dans l'histoire des Philippines on voie très-fréquemment les galions, les pataches, et les vaisseaux du roi, qui partaient pour la Nouvelle-Espagne, relâcher avec de fortes avaries, ou périr corps et biens avant d'arriver à leur destination.

La gloire de conquérir les îles Philippines était réservée à la valeur de don Miguel Lopez de Legaspi, et à l'habileté du Père Augustin, qui avait figuré comme capitaine dans la flotte de Loaysa. Une partie de cette gloire rejaillit aussi sur le roi catholique Philippe II.

Miguel Lopez de Legaspi, noble biscayen, partit du port de la Nativité de la Nouvelle-Espagne, le 21 novembre 1564, avec

quatre navires équipés pour cet important voyage, et cinq moines Augustins chargés de faire la conquête spirituelle des peuples que subjugueraient les armes des soldats du roi.

Le 22 janvier 1565, il aborda aux îles des Voleurs (Mariannes), et le 13 février il découvrit les îles Philippines. Il passa par le détroit de Surigao, et arriva à Bohol, sans avoir pu obtenir des vivres des Indiens, qui se retirèrent dans les montagnes à son approche. Le 27 avril, il mouilla devant Zebou, avec trois navires; le quatrième s'était séparé de lui dès le commencement de l'expédition.

Les Indiens de Zebou reçurent fort mal les Espagnols, qui furent obligés de se servir de leurs armes à feu pour s'établir à terre et obtenir des vivres.

Je n'ai point l'intention d'entrer ici dans tous les détails de la conquête des Philippines; je me bornerai à dire que Legaspi subjugua successivement Zebou, l'île des Noirs, Panay, et quelques autres terres environnantes; et que, par sa fermeté et sa présence d'esprit, il sut mettre un frein à l'esprit de mutinerie qui régnait parmi ses troupes. Il sut aussi fortifier sa position, et se placer à l'abri des attaques des Portugais, dont quelques navires, faisant partie de l'escadre de l'amiral Pereyra, s'étaient montrés dans les environs, et avaient même bloqué les Espagnols dans Zebou.

Les pirates de Bornéo et de Holo ou Soulou ne laissèrent pas d'inquiéter les Espagnols établis aux Philippines; mais ils furent repoussés et contraints de porter leurs brigandages d'un autre côté.

Quelques religieux de Saint-Augustin vinrent bientôt s'établir à Zebou, avec des secours en hommes et en argent que leur avait donné la Nouvelle-Espagne; le Père Herrera fut le premier provincial élu.

Le général, s'étant avancé jusqu'à Mindoro, voulut tenter la conquête de Luçon et s'emparer de Manille. A cet effet, au mois de mai 1570, il fit sortir de Panay, sous les ordres du mestre de camp et de son petit-fils Juan de Salcedo, une expédition composée de cent vingt Espagnols, et d'un grand nombre d'auxiliaires Indiens, qui marchèrent par deux côtés différents.

Le mestre de camp se rendit à Manille par la baie, et rejoignit bientôt Juan de Salcedo, qui y était arrivé par la province de Taal. Tous deux furent reçus amicalement par le roi du pays, qui s'appelait Raxa Matanda, ou le vieux Raxa; mais le neveu de celui-ci, Raxa Soliman, attaqua les Espagnols avec douze canons qu'il avait placés dans un fort situé à l'endroit même qu'occupe aujourd'hui la forteresse de Santiago, sur la rive gauche du Passig.

L'historien de la conquête des îles Philippines, Fr. Joaquin Martinez de Zuniga, ne dit pas de quelle manière les Indiens se trouvaient possesseurs de canons; il ne nous apprend pas davantage qui leur avait appris l'art de les fondre et l'usage de la poudre à canon. Mais il est probable que los Philippinois étaient redevables aux Chinois do ces découvertes, qui indiquent une civilisation déjà avancée.

Le vieux Raxa resta neutre dans le combat que son neveu livra aux Espagnols, et pendant tout le temps que dura la lutte, il fit arborer un drapeau blanc. Le mestre de camp, pensant que les vents de Sud-Ouest l'empêcheraient de se retirer à Panay, s'empressa de se ravitailler à Gavite, et revint trouver le général Legaspi.

Le 23 juin, lo capitaine Juan de la Isla arriva avec trois navires et plusieurs religieux de Saint-Augustin. Il apportait au général Legaspi une dépêche royale, qui lui donnait le titre d'*Adelantado* des îles des Voleurs, et la mission de peupler les îles

Philippines. Le nouveau gouverneur ou vice-roi, car le titre d'Adelantado correspondait à cette dignité, puisque Pizarre et tant d'autres conquérants de l'Amérique furent dans le principe nommés *Adelantados*, le nouveau gouverneur, dis-je, se mit de suite en mesure d'obéir aux ordres du roi Philippe II.

Le 1er janvier 1571, l'Adelantado fonde la ville de Zebou, nomme deux alcades, six régidors, deux alguazils, un écrivain, et dédie la ville au saint nom de Jésus, parce que l'on avait trouvé dans cet endroit une statuette qui représentait, dit-on, l'enfant Jésus. Puis il distribue des *encomiendas*, ainsi que le lui permettait le roi, entre les citoyens de cette nouvelle cité, lesquels pouvaient être au nombre de cinquante.

Legaspi nomma le trésorier Guido de Labezares régisseur de l'impôt à répartir sur les Indiens. Cet impôt devait composer avec les terres sur lesquelles ils habitaient les encomiendas échues à chaque Espagnol. Il se rend ensuite à Panay, où il réunit le mestre de camp, les capitaines Andres de Ibarra, Luis de la Haya, et Juan de Salcedo, les soldats et gentilshommes de sa compagnie, au nombre de deux cent quatre-vingts hommes en tout. A la tête de cette troupe, il marcha sur l'île de Luzon pour faire la conquête de Manille. En passant à Mindoro, il eut l'occasion de secourir un champan Chinois, et tel fut le commencement des relations commerciales entre les Espagnols et les habitants du Céleste Empire.

De Mindoro, Legaspi fut à Cavite, où il attendit le reste de sa division. Là, il reçut les Indiens qui s'y trouvaient comme vassaux du roi d'Espagne; et, deux jours après, il entra avec son escadre dans la rivière de Manille.

Les Indiens crurent que les Espagnols venaient les punir de la résistance qu'ils leur avaient opposée; ils brûlèrent leur ville, et se retirèrent à Tondo. Legaspi envoya son mestre de camp, afin

de les tranquilliser; et bientôt Raxa Matanda, roi de Manille, ainsi que Laçandola, roi de Tondo, vinrent rendre hommage à l'Adelantado. Celui-ci leur assura qu'il n'avait aucune intention hostile à leur égard; qu'il venait pour les protéger, pour les recevoir vassaux du roi d'Espagne, et pour leur faire connaître le vrai Dieu. Et en parlant ainsi, il leur montrait le Père Herrera comme le chef de ceux qui devaient les instruire.

Raxa Soliman fit sa soumission un peu plus tard, le 18 mai, et le général Legaspi prit alors toutes ses dispositions pour fonder dans cette baie superbe, et sur les bords de cette rivière, la métropole de toutes ces îles.

Avec l'aide des Indiens, il fit construire un fort, une grande case pour son palais, une autre pour l'église et les religieux, et cent cinquante plus petites pour tous les officiers et soldats espagnols. La prise de possession de Manille eut lieu le 19 mai 1571, le jour de sainte Potenciana, qui devint la patronne de la nouvelle ville. Comme Zebou, Manille eut ses miracles : le jour de la prise de possession, un soldat trouva dans un palmier l'image de Notre-Dame de Guide, que l'on vénère encore aujourd'hui dans la chapelle du sagrario de la cathédrale.

Peu de temps après, Raxa Soliman et Lacandola, aidés des Indiens de Macabebe et Hagonoy, montés sur quarante embarcations armées, se soulevèrent contre les Espagnols, mais le mestre de camp Martin de Goiti, avec quelques embarcations équipées par quatre-vingts des siens, les défit complétement.

Le 24 juin 1571, l'Adelantado Legaspi donna à la ville de Manille le titre de métropole des îles Philippines. Il nomma deux alcades, douze régidors, un alguazil mayor, un écrivain, et cela, au nom du roi d'Espagne Philippe II. Le pape Pie V était dans la cinquième année de son pontificat.

Legaspi désigna l'endroit où devaient être la place publique

et le couvent de Saint-Augustin; il laissa au cavildo (municipalité) le soin de répartir les terrains de la ville entre les autres citoyens. Il appela la nouvelle ville Manila ; ce nom fut approuvé par le roi, qui lui donna pour armoiries un écu d'armes formé d'un lion tenant une épée et battant la mer avec sa queue de dauphin, le tout sur champ rouge, et surmonté d'un château d'argent.

Les mots Luzon, Manila et Cavite, sont empruntés à la langue tagale; Luzon dérive du mot tagal *losong*, qui désigne les mortiers dans lesquels on pile le riz: Manila, de *ma* il y a; *nila*, du *nila*, arbre légumineux; et Cavite, du mot tagal *caouit*, hameçon, parce que le port de Cavite a la forme d'un hameçon.

J'ai cru devoir m'étendre un peu sur les premiers évènements qui ont précédé l'établissement définitif des Espagnols aux Philippines; et surtout à Manille; mais comme les années qui ont suivi immédiatement la conquête n'ont été employées qu'à soutenir des guerres contre les Indiens de l'intérieur ou des côtes, contre les pirates de Soulou ou Holo, de Bornéo et de Mindanão, ou encore contre ceux du Japon et de la Chine, ainsi que contre les Portugais, les Hollandais, et les Anglais, je ne raconterai que les faits principaux et la chronologie abrégée des autres années.

En 1571, un neveu du gouverneur arriva à Manille pour annoncer des secours du vice-roi de Mexico. Legaspi fit alors venir sa famille de Zebou à Manille, et le capitaine Juan de Salcedo, son petit-fils, aidé du révérend frère Alonzo de Alvarado, de l'ordre de Saint-Augustin, commença à subjuguer tous les Indiens qui vivaient aux environs de Manille, dans la Pampanga, et sur les bords du lac de Bay ou Vay.

Le gouverneur partagea les terres et les Indiens entre ses officiers et soldats sous le titre d'*encomiendas*. Au commencement

de 1572, les Chinois que Legaspi avait délivrés des mains des Indiens de Mindoro, vinrent à Manille avec des marchandises précieuses en soieries, porcelaines, etc., que les Espagnols commencèrent à expédier à Acapulco.

Les Chinois, que l'on appela à partir de ce moment *Sangleyes*, de deux mots chinois, *hiang lay*, qui signifient marchands voyageurs, commencèrent à s'établir dans les îles, où leur séjour a été quelquefois si funeste. C'est aussi vers cette époque que les Augustins célébrèrent leur premier chapitre provincial, et songèrent à envoyer des missionnaires en Chine.

En mai 1572, Juan de Salcedo part avec quarante-cinq soldats pour découvrir les provinces du nord de Luçon. Après s'être rendu à Pangasinan et à Ilocos, il subjugue tout le pays jusqu'au cap Bojeador, touche à Cagayan, et opère son retour par la contre-côte de l'Est. Il traverse l'île par terre, s'embarque, fait naufrage sur le lac de Bay, et revient à Manille apprendre la mort de son grand-père l'Adelantado Legaspi, arrivée le 20 août 1572.

Le trésorier Guido de Labezares succéda au général Legaspi. En 1574, Juan de Salcedo fondait la ville de Vigan sur la côte de Ilocos, lorsqu'il apprit qu'un grand nombre d'embarcations étrangères avaient été vues cinglant vers le Sud. Craignant qu'elles n'allassent attaquer le nouvel établissement de Manille, il réunit tous ses soldats et s'embarqua pour cette ville.

L'escadre qui avait été aperçue était celle du fameux pirate chinois Limahon, qui mit la nouvelle colonie à deux doigts de sa perte. Il arriva à l'entrée de la baie le 29 novembre 1574, et se rendit d'abord à Cavite, au lieu de gagner directement Manille. Il fit débarquer à Parañaque, son second, le général japonais Sioco.

Quoique surpris, les Espagnols se défendirent avec courage.

Juan Salcedo arriva le même soir, et fut nommé mestre du camp en remplacement de son prédécesseur, tué dans le combat. Il se met à la tête de la troupe : Sioco est tué, et Limahon se voit contraint de rembarquer le reste de ses troupes qui n'a pas trouvé la mort sous les palissades et dans les rues mêmes de la ville. Puis, il se retire à Pangasinan, où il se fait proclamer roi. Les Espagnols remportèrent cette victoire le jour de Saint-André, que l'on choisit par ce motif pour patron de la nouvelle ville.

Le gouverneur fit rentrer dans le devoir les Indiens qui s'étaient soulevés à l'approche de Limahon, et confia le soin de poursuivre le pirate chinois au mestre de camp Salcedo. Celui-ci arriva à Pangasinan le 29 mars 1575; et, après quatre mois de siége, Limahon s'échappa, la nuit du 3 août de la même année, dans les embarcations qu'il avait fait construire en secret dans son fort. Vers la même époque, deux Pères de Saint-Augustin s'embarquèrent comme missionnaires pour la Chine, avec un envoyé de l'empereur du nom d'Aumon.

En 1576, année néfaste, Juan de Salcedo, qui fut le Cortez et le Pizarre des îles Philippines, mourut dans la province d'Ilocos.

Cette même année, plusieurs religieux de Saint-Augustin périrent dans un naufrage, et dix-sept pères Franciscains arrivèrent aux Philippines. Le nouveau gouverneur ayant fort mal reçu une ambassade de la Chine, arrêta les bonnes dispositions du vice-roi de Fo-Kien, qui avait accordé un port aux Espagnols pour commercer.

Le capitaine Drack, envoyé par la reine Isabelle d'Angleterre, avec une escadre, dans ces contrées, pilla les navires espagnols qui faisaient les voyages de la Nouvelle-Espagne, et chargea ses navires d'épices qu'il prit dans les îles Moluques.

Vers cette époque, le gouverneur don Francisco Lasande dirigea une expédition contre Bornéo; elle s'empara de Holo, qui secoua le joug peu de temps après. Pendant cette année, de grandes difficultés s'élevèrent entre les Espagnols et les religieux, qui voulaient empêcher les premiers d'opprimer les Indiens de leurs commanderies.

L'année 1580 vit le gouvernement de don Gonzalo Ronquillo de Peñalosa, neveu du fameux alcade Ronquillo, qui fit pendre l'évêque de Zamora, en Espagne. Don Gonzalo fonda un établissement pour la demeure des Chinois : il l'appela Alcayceria, et le fit construire sous les canons de la forteresse de Santiago, forteresse qui existe encore aujourd'hui.

Au mois de mars 1581, don F. Domingo Salazar, de l'ordre des Prédicateurs, arriva à Manille avec deux Jésuites, qui furent les fondateurs de leur province dans ces îles, et érigèrent leur église en cathédrale, sous l'invocation de la Conception de la Vierge.

Ce fut en 1587 que les pères Dominicains vinrent se fixer aux Philippines, où ils s'établirent dans les provinces de Cagayan et de Pangasinan. Le gouvernement de don Gomez Perez Dasmariñas, noble gallicien, commença en 1590. Le traitement de ce gouverneur fut fixé à 10,000 ducats de Castille, remis avec *le situado* qui était envoyé tous les ans du Mexique pour payer les employés et la force militaire des Philippines.

On dut à don Gomez la suppression de l'audience, ainsi que la construction de la forteresse de Santiago et de magasins royaux à Manille et à Cavite. Il créa aussi le collége de Santa-Potenciana, où devaient être élevées, jusqu'à ce qu'elles fussent nubiles, les filles des militaires morts sans fortune; il partagea l'administration des Indiens entre les différents ordres religieux, assignant à chacun d'eux des provinces et des villages, et, ré-

glant la marche du gouvernement, il sut donner à cette colonie la forme d'une véritable république.

Malheureusement, l'administration de don Gomez ne fut pas de longue durée. Sorti de Cavite, en octobre 1590, à la tête d'une expédition dirigée contre les Moluques, il fut assassiné par les Chinois qui conduisaient sa galère. Son fils lui succéda dans sa charge de gouverneur.

Ce fut vers cette époque que le señor Morga, qui était alors assesseur du gouvernement, et qui fut depuis oïdor au Mexique, fit imprimer la première histoire de la conquête des Philippines.

Un prêtre séculier, le vertueux père Josa, avec l'aide du capitaine Esqueira, fonda vers ce temps l'œuvre pieuse de la Miséricorde. Grâce aux aumônes qu'ils ramassaient, et qu'ils prêtaient ensuite au commerce, ces deux philanthropes purent bientôt fonder le collége de Santa-Isabel, destiné à recevoir de jeunes orphelines et à doter celles qui seraient en âge de se marier. Sur le modèle de cette belle institution, plusieurs autres se formèrent, qui se chargeaient de prêter de l'argent pour le commerce avec la Chine, Batavia, la côte de Coromandel, et Acapulco. Le produit était employé à fonder des hôpitaux, à doter des orphelines, à racheter des prisonniers des mains des infidèles, et en autres bonnes œuvres.

J'ai déjà expliqué le mécanisme de ces prêts maritimes; mais comme ils ont été de tout temps la ressource du commerce philippinois, je ne puis passer sous silence les avantages et les inconvénients qu'ils pouvaient offrir.

Ces compagnies prêtaient leur argent à la grosse, sous la garantie de trois signatures reconnues solvables, à raison de 25 à 50 p. °/₀, pour le voyage de Manille à Acapulco et retour, voyage qui durait généralement deux années. Elles répondaient de la

perte totale du navire seulement, mais jamais des avaries partielles, quelles qu'elles fussent,

Il en résultait un mal ; c'est que si un navire venait à échoner et faisait des avaries, on ne voulait plus le relever; si un navire était obligé de relâcher pour cause d'avaries, on préférait le voir se perdre, car l'emprunteur n'avait alors rien à rembourser. Nous savons que l'on fait en Europe des assurances franc d'avaries; quoique ces assurances soient moins absolues que ne l'étaient celles des œuvres pieuses, il arrive parfois des fraudes, et à cette époque elles étaient bien plus faciles encore. Combien de navires ne se sont-ils pas perdus n'ayant certainement pas la moitié des valeurs prêtées à bord! — C'étaient des risques de baraterie que couraient les prêteurs, qui, au reste, prenaient d'assez gros intérêts.

Il faut le dire pourtant, ces banques maritimes, car ce nom leur convenait sous tous les rapports, ont beaucoup aidé à la prospérité du commerce de ces îles avec l'Amérique Espagnole.

Don Francisco Tello de Guzman, chevalier de l'ordre de Santiago, succéda, en 1596, au gouverneur Dasmariñas. Plusieurs faits importants signalèrent ce gouvernement.

Un galion, qui avait relâché au Japon, fut saisi par les autorités, et l'empereur Taycosama, afin de rester propriétaire des marchandises, condamna à mort les religieux Franciscains et autres, qui prêchaient l'Évangile, et qui reçurent le martyre à Nangasaki le 5 février 1597. Cette même année l'audience royale fut rétablie, et la ville de Manille fut élevée au rang d'archevêché; trois évêchés furent aussi créés à Ilocos, à Zebou et à Camarines.

Le premier archevêque de ces îles fut le docteur frère Ignacio Santiba, naturel de Burgos, de l'ordre de Saint-François; il prit possession du siége archiépiscopal le 8 mai 1598.



Dès cette époque on a envoyé des expéditions contre les musulmans de Holo ou Soulou ; aucune de ces expéditions n'eut le résultat que l'on avait espéré obtenir ; et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ces pirates, comme ceux de Mindanão, que l'on appelle *ilanons*, et ceux de Bornéo, osaient encore, dans le temps où j'étais aux Philippines, exercer leurs brigandages sur les côtes et se montrer jusqu'à l'embouchure de la baie de Manille. Je crois que les couvents de Manille ont eu tort de ne pas leur envoyer des missionnaires, qui auraient peut-être obtenu par la persuasion ce qu'on n'y pouvait accomplir par la force. Espérons qu'aujourd'hui, avec l'aide de bateaux à vapeur, le gouvernement pourra enfin atteindre ce but.

Ce fut en 1600 que les Hollandais commencèrent à venir dans l'Inde faire la course contre les possessions des Espagnols et des Portugais. En 1602, don Pedro de Acuña, qui fut le septième gouverneur de Manille, reçut une ambassade de l'empereur du Japon, Daifusama ; il lui fit porter des présents par des missionnaires qu'il envoya dans ce pays. Cette même année, deux cent cinquante maisons de Manille furent détruites par un incendie, ainsi que le couvent de Santo-Domingo et l'hôpital des Espagnols.

Trois mandarins chinois arrivèrent bientôt aux Philippines sous un vain prétexte, mais dans le fait afin de reconnaître l'état du pays, et de s'assurer si le moment était opportun pour un coup de main. Vingt-cinq mille Sangleyes ne tardèrent pas en effet à se soulever; mais leur trahison avait été dévoilée à temps par une Indienne, qui avertit le curé de Quiapo.

Les Chinois formaient alors à Manille deux classes bien distinctes : à la première appartenaient ceux qui venaient tous les ans de la Chine pour commercer; la seconde se composait de

ceux qui vivaient en dehors de la ville dans l'Alcayceria, nommée Parian.

Chassés de Manille et des villages environnants, les Chinois s'enfuirent dans les montagnes, où ils furent presque tous tués. Cent hommes seulement avaient échappé à ce grand carnage; ils furent jetés sur les galères de la colonie et attachés à la rame, afin que leur supplice fût un continuel sujet d'épouvante pour ceux de leurs compatriotes qui viendraient désormais se fixer aux Philippines. Le chef de la conspiration, le Chinois Engcan, fut pendu, et sa tête placée au bout d'un poteau, dans une cage.

En mars 1604, huit cents soldats arrivèrent de la Nouvelle-Espagne, et le gouverneur entreprit une expédition pour les Moluques. Il prit Ternate, où il laissa une garnison, et revint dans la capitale. L'année 1608 vit arriver à Manille les Pères Augustins déchaussés, que l'on nomme communément récollets. Ils fondèrent leur couvent en Bagongbayan, hors des murs, puis dans l'intérieur; ils obtinrent ensuite les provinces de Sambales et de Caraga..

Les Hollandais venaient de s'établir à Java et dans les autres îles Malaises. S'unissant aux Portugais, qui dépendaient alors de l'Espagne, le gouverneur, don Juan de Silva, se porta à leur rencontre du côté des Moluques; à la fin de l'année 1615, il sortit de Manille, avec une escadre formidable, pour aller attaquer les forces hollandaises dans le détroit de Malacca, où il mourut le 19 avril 1616.

Je n'ai point l'intention de raconter en détail ces guerres interminables de la Hollande contre l'Espagne, et surtout contre les Portugais, à qui elle prit toutes leurs possessions dans la Malaisie; je ne ferai que les indiquer en passant.

En 1621, les nonnes de Sainte-Claire arrivèrent d'Espagne,

et fondèrent aux Philippines leur couvent, sous l'invocation de la Conception de la Vierge. A peu près vers cette époque, le collége de la Compagnie de Jésus reçut les bulles de Grégoire XV, et la cédule de Philippe IV, qui lui conféraient le droit d'octroyer des grades de docteur en philosophie et en théologie.

En 1625, le gouverneur don Fernando de Silva prit possession de la partie Sud de l'île Formose, afin d'y faire construire des forts dans un endroit appelé Tayguán, et de contrebalancer l'influence des Hollandais, qui s'y étaient déjà établis dans la partie du Nord.

Le successeur de don Fernando de Silva, don Juan Niño de Tabora, excellent militaire, mit la colonie sur un pied fort respectable, et se rendit maître, avec ses escadres, des mers de la Chine et de la Malaisie.

On lui fut redevable de la construction du pont en pierres de Manille, de la fortification des murailles de la ville, et de plusieurs grands travaux exécutés à Cavite. Il mourut le 22 juillet 1632, après avoir fait preuve, pendant toute sa gestion, de beaucoup d'activité et de sagesse.

Pour mettre un terme aux déprédations des musulmans de Holo et de Bornéo, le gouverneur don Juan Zerezo de Salamança fonda le presidio de Samboenga au Sud de l'île de Mindanão, et facilita, par cette mesure, au gouverneur Corcuera la conquête d'une partie des îles de Mindanão et de Holo. Il est même certain que ces îles auraient été entièrement soumises, s'il y avait eu plus d'harmonie entre les Pères jésuites et les capitaines qui restèrent commandants dans ces presidios.

En 1639, trente mille Chinois se soulevèrent de nouveau; ils se fortifièrent dans l'église de San Pedro de Macati, qui appartenait aux jésuites, et ils y établirent leur quartier général.

Enfin, après une résistance opiniâtre, ils eurent le dessous, et sept mille Sangleyes se rendirent en mars 1640.

Moins par affection pour les Espagnols, que par haine contre les Chinois, les Indiens restèrent fidèles pendant toute cette guerre.

En 1640, le royaume de Portugal se sépara du royaume d'Espagne, auquel il avait été réuni, et se choisit pour roi le duc de Bragance. Toutes les colonies portugaises de l'Inde reconnurent le roi don Juan de Portugal, et les Hollandais recommencèrent leurs pirateries. Ils s'emparèrent de Malacca et de l'établissement espagnol de Formose.

Voulant se prémunir contre les attaques des Hollandais, le gouverneur don Diégo Faxardo rassembla ses forces, et fit la paix avec Corralat, sultan de Mindanão, ainsi qu'avec Salicala, prince de Holo.

Les Hollandais entrèrent l'année suivante dans la baie de Manille, avec douze vaisseaux; mais leur général ayant été tué par une balle partie des batteries de Cavite, ils retournèrent à Batavia sans avoir obtenu de résultats.

En 1645, le jour de la fête de saint André, anniversaire de la victoire remportée sur Limahon, un tremblement de terre détruisit presque toute la ville de Manille; les provinces ne furent pas épargnées dans cette catastrophe, et les secousses se firent sentir pendant soixante jours.

On prétend qu'une statue de saint François, qui se trouvait dans la maison d'un Indien de Dilao, fut aperçue dans cette circonstance suant et versant des larmes. Aussi a-t-on choisi ce saint pour le patron des tremblements de terre, sous le nom de saint François des Larmes.

Don Juan Geronimo Romero fonda, en 1650, le collége de Juan de Latrap, destiné à recevoir les orphelins, dont l'éduca-



tion était ensuite confiée aux soins des Pères Dominicains. Bientôt, le pirate chinois Cogseng inspira des craintes sérieuses à la colonie, il envoya un ambassadeur au gouverneur pour lui demander de le reconnaître pour seigneur et maître. Ce pirate, disent les historiens, pouvait disposer de cent mille hommes, et faisait trembler sur son trône l'empereur de la Chine lui-même. Il s'empara des établissements hollandais de Formose; mais la mort, qui n'épargne ni les conquérants ni leurs victimes, l'arrêta au moment où il se préparait à marcher contre les Espagnols.

En 1669, le père jésuite San Victores obtint une cédule royale pour aller prêcher l'Évangile dans les îles des Voleurs, et il y arriva avec quatre prêtres, un frère lai de la compagnie de Jésus, et quelques Espagnols et Tagals. Il établit à Agagna, dans l'île de Gualiam, un collége et un séminaire, pour la fondation duquel la reine doña Mariana de Austria lui envoya 3000 piastres (15,000 fr.). En mémoire de cette faveur, et des secours que la reine lui faisait parvenir pour la conversion des naturels, il donna à ces îles le nom d'îles Mariannes, nom qu'elles ont conservé jusqu'à ce jour.

En allant prendre, en 1678, le gouvernement des Philippines, don Juan de Vargas installa le premier gouverneur aux îles Mariannes.

De 1678 à 1690, les dissensions continuèrent entre les autorités civiles et ecclésiastiques, dissensions dans lesquelles on vit toujours intervenir l'audience royale et souvent des décrets royaux.

Le gouverneur, don Francisco Cruzat Gongora et Navarro, se voua corps et âme à récupérer les sommes immenses qui étaient dues au roi par les habitants de Manille, et avec ce qu'il obtint, il réédifia les palais du gouvernement, les salles de l'audience

royale, les bureaux du trésor, la prison, et les magasins royaux. Don Francisco Cruzat diminua les appointements des employés, et fit des économies de plus de 500,000 piastres. Ce fut enfin un des gouverneurs les plus intègres que l'on eût connus aux Philippines, et sous sa gestion le pays jouit d'une paix que les dissensions religieuses seules vinrent troubler.

Le comte de Lizarraga, vingtième gouverneur, voyant que Manille était encombrée de Chinois, prit le parti d'en renvoyer un très-grand nombre dans leur patrie. Le comte avait remarqué que sur mille Chinois qui venaient aux Philippines pour y cultiver la terre, un seul se faisait laboureur; tous les autres se livraient au négoce, ou devenaient artisans, tout en ne se départant pas un instant, dans leurs opérations, du système adopté chez eux, et qui consiste à tromper le plus possible.

Les Chinois, en effet, ne se font aucun scrupule d'altérer les poids, les mesures, ainsi que le sucre, la cire, et toutes les denrées qui peuvent prêter à la fraude.

Ce sont aussi des monopoliseurs qui cachent au besoin les marchandises, pour les vendre ensuite à des prix exorbitants. Et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'ils font tout cela avec impunité aux Philippines, car ils savent se créer, par des cadeaux ou à prix d'or, des protecteurs zélés; s'ils sont condamnés quelquefois, le jour où l'amende est prononcée contre eux ils volent pour la payer.

De cette façon, ils s'enrichissent très-vite, et peuvent bientôt regagner leur pays, en emportant tout le numéraire de ces îles.

En 1696, on vit arriver à Guiguan, village de l'île de Samar, administré par les Jésuites, deux pirogues portant vingt-neuf naturels des îles Pelew. Contrariés par les vents d'Est, ils n'avaient pu atteindre leur destination, et, après soixante jours de fatigues, ils s'étaient vus forcés de relâcher aux Philippines : ce

qui prouve encore une fois d'une manière irrécusable combien il est difficile d'aller à l'Est entre les tropiques.

Des Jésuites recueillirent ces Indiens, et deux femmes de Pelew, que le même motif avait conduites depuis long-temps dans ces îles, servirent d'interprètes. Les Pères jésuites sollicitèrent alors de la cour de France, du pape et de Philippe V, et obtinrent, en 1708, une cédule royale, en vertu de laquelle le gouverneur Zabalburu envoya aux îles Pelew une goëlette, avec quatre religieux; mais l'expédition ne put arriver. Enfin, en 1710, le gouverneur Comte de Lizarraga fit partir deux navires; un seul parvint à gagner ces îles, dont *le Navigateur anglais*, Wilson a donné une description très-intéressante. Deux prêtres y restèrent avec quelques Espagnols, et l'on n'entendit jamais parler d'eux : le navire qui les y avait conduits, s'étant laissé tomber sous le vent, ne put jamais regagner le mouillage, et fut obligé de retourner à Manille.

Le gouvernement du maréchal de camp, don Fernando Bustamente Bustello Rueda, fut signalé par de nombreuses discussions entre lui, le pouvoir ecclésiastique et l'audience royale, et par des mesures acerbes contre les citoyens, mesures qui le rendirent encore plus odieux que tous les décrets qu'il lança contre les oïdores, les fiscales, les assesseurs et les religieux, dont la conséquence finale fut le soulèvement d'une partie de la population.

Pour une discussion qui s'éleva entre l'archevêque et un oïdor, Bustamente osa faire arrêter en même temps le prélat, le commissaire du saint office, ainsi que plusieurs prêtres et religieux. Ces violences portèrent l'exaspération publique à un tel point, que le peuple, entraîné par les religieux qui le dirigeaient le crucifix à la main, et aux cris de : vive la foi! vive l'Église! vive le roi Philippe V! se porta en foule sur le palais du gou-

verneur. Celui-ci saisit un fusil et voulut se défendre; mais il fut bientôt tué, ainsi que son fils, commandant de la forteresse de Santiago, qui était monté à cheval pour venir à son secours; les insurgés se jetèrent ensuite sur les prisons, délivrèrent les citoyens qui les encombraient, et mirent à leur place ceux qui avaient aidé le gouverneur dans ses actes cruels et arbitraires.

Diverses cédules royales ordonnaient qu'en cas de mort des gouverneurs, l'audience royale fût seule chargée de la gestion des affaires; mais comme il n'y avait plus à cette époque qu'un membre de ce corps, et que même il était en prison, le peuple fut chercher à la forteresse l'archevêque, qui y avait été enfermé, et le força à prendre les rênes du gouvernement. L'archevêque, du reste, refusa d'entrer au palais des gouverneurs, et se rendit à l'archevêché. Bientôt une nouvelle audience royale fut installée. L'archevêque fit enterrer le gouverneur et son fils, avec tous les honneurs qui leur étaient dus, et il envoya au Mexique, auprès de parents riches et aux dépens du trésor, les six enfants que le maréchal avait laissés.

Il prit ensuite des dispositions fort sages contre les Malais mahométans qui menaçaient les provinces philippinoises, et gouverna ces îles, pendant deux ans, à la satisfaction générale.

Le nouveau gouverneur qui fut nommé eut ordre de poursuivre les meurtriers de don Francisco et de son fils. Quelques personnes furent mises en accusation; mais le roi, après avoir pris connaissance de tout ce qui s'était passé, accorda son indulgence royale, et l'archevêque seul fut chargé des iniquités de tous. C'était lui qui avait pris la moindre part au mouvement; il ne s'était même décidé à accepter le bâton de chef suprême que pour assurer la tranquillité du pays. Mais la cour voulait un coupable; il fut exilé à Mechoacan (Mexique), où il mourut quarante jours après son arrivée.

L'empereur de la Chine, qui avait permis aux chrétiens de s'établir dans l'empire, mourut en 1720; son successeur expulsa tous les missionnaires, et permit seulement à quelques jésuites de rester à Pékin pour enseigner les mathématiques. Cette persécution s'étendit à la Cochinchine et au Tonquin.

Le sultan de Holo envoya un ambassadeur à Manille pour traiter de la paix, le gouverneur expédia de son côté don Miguel Aragon.

Le marquis de Torre-Campo avait gouverné avec sagesse, et les îles avaient joui de la paix pendant sa gestion, qui finit en août 1729.

Don Fernando Valdes y Tamon, chevalier de l'ordre de Santiago, trouva la colonie dépourvue d'armes; ce que l'on pouvait attribuer à la perte de plusieurs galions, à l'armement des forteresses des provinces, et de l'escadrille envoyée contre les Malais. La fonderie de Manille ne pouvant pas en fournir suffisamment, il en fit acheter à Batavia, et remit en bon état les fortifications, ainsi que tout l'armement de la troupe.

Fatigué de ne pas trouver de remède aux maux que causaient les Malais mahométans, communément appelé Moros (Maures), le gouverneur réunit une junte des principaux citoyens de Manille, et l'on décida d'envoyer contre eux des escadrilles; on arrêta aussi que les populations des côtes se réuniraient dans chaque village pour résister à ces pirates, et élever des forteresses qui les tinssent en respect.

A cette époque, un grand conflit s'éleva entre le commerce de Manille et celui de Séville. Ce dernier, qui jouissait d'un grand pouvoir à la cour, obtint du roi que le commerce des Philippines ne pourrait point expédier de soie grège en fil ou en étoffes, et qu'il ne lui serait permis d'introduire au Mexique que des articles de fil, de coton, des faïences et porcelaines, de

la cire et des épices, et encore dans certaines limites; ce qui causait un préjudice incalculable aux négociants de Manille. Le vice-roi du Mexique répondit à cet ordre royal que le commerce de Manille était indispensable au Mexique; que les droits acquittés par ces marchandises formaient le *situado* que la vice-royauté du Mexique envoyait aux Philippines pour payer les employés et la troupe; et que ces îles avaient d'ailleurs beaucoup souffert des exactions du gouverneur Bustamente.

Le conseil des Indes ordonna qu'il y aurait aux Philippines deux vaisseaux destinés au commerce, et que chaque année on y embarquerait la somme de 300,000 piastres, destinée à l'achat des marchandises que l'on expédiait annuellement; on excepta toutefois les soies tramées d'or dont l'introduction par des navires philippinois était prohibée au Mexique. Le commerce de Manille s'adressa de nouveau à la cour. Celui de Séville soutint de son côté ses intérêts; et le vice-roi du Mexique eut ordre de remettre en vigueur après cinq ans le premier règlement qui prohibait l'introduction des soieries par Manille. Enfin, après de nombreuses démarches, les députés du commerce de Manille obtinrent, à Madrid, l'arrêté qui a été suivi jusqu'à la séparation du Mexique de la mère-patrie. Cet arrêté portait qu'on enverrait au Mexique pour 500,000 piastres, 2,560,000 francs, de marchandises de Chine et d'Asie, en toiles, soies, cotons, cire, épices, etc., etc.; et qu'on rapporterait un million de piastres ou 5,150,000 francs en argent, et le reste en marchandises de l'Amérique. Ce commerce était ainsi limité pour favoriser outre mesure celui de la métropole.

Ces discussions avec le commerce métropolitain eurent lieu sous le gouvernement de don Fernando Valdes y Tamon, vingt-troisième gouverneur, et de 1729 à 1737.

Pendant la gestion de don Gaspar de la Torre, qui commença

à administrer en 1739, l'Espagne fut en guerre avec l'Angleterre. L'amiral George Anson doubla le cap Horn avec une escadre, et pilla les villes de la côte de l'Amérique. Il prit la ville de Payta, dont les historiens du temps ont exagéré l'importance. Puis il fut guetter le galion *Notre-Dame de Cabadonga*, pour s'en emparer lorsqu'il sortirait du port d'Acapulco. Après l'avoir attendu longtemps inutilement, il partit avec deux de ses vaisseaux pour les îles Mariannes. Il s'arrêta à Tinian, où il rafraîchit ses équipages décimés par le scorbut. Jean-Jacques Rousseau, dans sa *Nouvelle Héloïse*, ainsi que Voltaire, ont immortalisé le voyageur anglais en racontant l'histoire de sa campagne. J'ai vu moi-même à Tinian une ancre *du Centurion*, vaisseau amiral de George Anson, qu'il perdit dans la rade de cette île. Le gouverneur Madinilla la fit retirer de l'eau, et après l'avoir fait couper en trois morceaux, il l'envoya à Londres au gouvernement anglais.

L'amiral Anson gagna la Chine pour réparer ses avaries; de là il revint avec *le Centurion* se placer à l'entrée du détroit de San-Bernardino, pour attendre le galion, qui, malgré les avis des autorités des îles Mariannes, ne changea pas de route. Il s'en empara après un combat acharné, et se rendit ainsi maître d'un million et demi de piastres en argent, soit près de huit millions de francs.

Il conduisit *la Cabadonga* à Macao, où il laissa les marins espagnols; puis il fut à Canton réparer son navire. Avec l'aide du commerce de Manille, le gouverneur arma quatre navires qu'il expédia sous les ordres de don Antonio Guyano; mais, comme les marins espagnols, en général, agissent avec lenteur, quand cette division arriva sur les côtes de la Chine, l'amiral Anson était déjà loin avec sa riche capture. On mit en jugement les officiers de *la Cabadonga*, mais ils furent acquittés.

Cette perte fut à Manille l'origine d'un très-grand procès entre les négociants et les œuvres pieuses qui avaient prêté de l'argent en risques maritimes : le désastre était général, et les œuvres pieuses devaient perdre le capital et l'intérêt maritime; mais plusieurs négociants ayant laissé leurs capitaux à terre au Mexique, leur perte n'avait pas été réelle et les œuvres pieuses réclamaient ce qui n'avait pas été embarqué.

Les négociants, de leur côté, prétendaient que si *la Cabadonga* était arrivée à sa destination, ils auraient été obligés de rembourser la totalité des capitaux, mais qu'ils étaient libérés par la perte du navire.

L'audience royale de Manille les condamna; ils en appelèrent alors au conseil des Indes, à Madrid, qui leur donna gain de cause.

La sentence du conseil des Indes était inique. Les œuvres pieuses devaient être considérées comme de véritables assureurs, et ne pouvaient pas perdre, puisque le capital n'avait pas été embarqué; l'opinion contraire favorise la fraude et le vol. Il suffirait en effet pour se libérer de ses engagements de perdre les navires en retour, après avoir eu la précaution de ne pas charger la contre-valeur des cargaisons du premier voyage.

De 1745 à 1755, il y eut plusieurs ambassades échangées avec les sultans de Mindanao et de Holo. Ce dernier, chassé par son frère, vint à Manille, où il se fit chrétien, et fut ensuite réintégré dans son royaume par les forces espagnoles.

Diverses tentatives furent aussi faites par les jésuites et les missionnaires pour convertir les musulmans de ces îles, ainsi que pour civiliser les Igorrotes, petits noirs des montagnes; mais toutes restèrent sans résultat.

Sous le gouvernement de don Pedro Manuel de Arandia, tous

les Chinois résidents furent renvoyés. On construisit alors *la Alcayseria*, de San-Fernando, sur la rive droite du Passig, et sous les feux de la forteresse de Santiago, afin que les passagers et les pacotilleurs venant de la Chine pussent s'y loger avec leurs marchandises, et repartir ensuite sur les mêmes jonques ou champans qui les auraient amenés. On fit exception cependant pour ceux qui se feraient chrétiens, et qui se voueraient à l'agriculture.

Nous approchons d'une époque plus mémorable dans l'histoire des Philippines. Toutes les guerres intérieures avec les Indiens et les Malais mahométans du Sud; les pirateries des Hollandais et des Anglais, qui, à différentes reprises, s'emparèrent de galions richement chargés allant au Mexique ou en revenant; les discussions des gouverneurs avec les archevêques et l'audience royale; celles des divers corps et des diverses religions entre elles, ne sont que de très-petits événements, si on les compare à ceux qui livrèrent la colonie aux forces de la Grande-Bretagne. Avec l'attaque du pirate Limahon, qui pourtant ne parvint pas à s'emparer de Manille, c'est ce que l'histoire de ces îles offre de plus intéressant.

Par la mort du gouverneur Arandia, arrivée le 31 mai 1759, l'archevêque, don Manuel Roxo, avait été investi, en 1761, du commandement provisoire par une cédule royale. Ce fut l'année suivante que Manille se vit attaquée par une division anglaise; et l'on peut déjà juger combien ces îles, placées sous la juridiction immédiate d'un archevêque, durent être mal défendues.

En novembre 1761, la guerre venait d'éclater entre les cours d'Angleterre et d'Espagne. Rien n'avait encore transpiré aux Philippines. Le père Quadrado de Saint-Augustin reçut par la Chine une lettre de sa famille, qui lui parlait de cette déclaration de guerre; mais comme les négociants qui faisaient le commerce

de Canton et de Batavia ne savaient rien, on ne crut pas à cette nouvelle. Le 14 septembre 1762 un paquebot anglais entra dans la baie; sans permettre qu'aucun garde montât à bord, il la sonda bien dans tous les sens, et sortit sans être inquiété. Les Indiens de Mindoro vinrent dire qu'un grand navire anglais s'était présenté sur la côte avec un équipage d'hommes rouges, et qu'on leur avait adressé plusieurs questions sur les navires qui faisaient les voyages à la Nouvelle-Espagne.

On crut à Manille que ces navires venaient avec l'intention de surprendre le galion *le Philippinois*, qui devait être sur le point d'arriver au détroit de San-Bernardino avec les capitaux qu'il rapportait de la Nouvelle-Espagne. On envoya par la province de la Laguna un exprès pour avertir son commandant d'être sur ses gardes; mais on reconnut bientôt qu'on avait affaire à une division anglaise sortie de Madras le mois précédent pour s'emparer de Manille, et qui devait se réunir près de Luban si quelque accident séparait les vaisseaux, ce qui effectivement était arrivé. Un typhon avait désemparé la majeure partie des navires de l'escadre, et une frégate avait été obligée de se diriger sur Canton; deux autres bâtiments furent signalés plus de huit jours après l'arrivée du dernier navire de l'escadre.

Le 22 septembre 1762, à cinq heures et demie de l'après-midi, on aperçut en vue de Manille une escadre de treize voiles.

L'archevêque gouverneur fit faire aussitôt tous les préparatifs de défense nécessaires; il expédia des secours à Cavite, et envoya un officier porter au commandant anglais une lettre, dans laquelle il lui demandait qui il était, et pourquoi il était entré dans la baie. Le lendemain matin, deux officiers anglais apportèrent la réponse.

L'amiral Cornish, commandant l'escadre, et le général William Draper, commandant les troupes de débarquement, répon-

dirent qu'ils venaient conquérir ces îles d'après les ordres du roi de la Grande-Bretagne; que les autorités espagnoles eussent à leur en abandonner immédiatement la possession, si elles ne voulaient voir les hostilités commencer aussitôt.

Le gouverneur ayant refusé de souscrire à cette proposition ou plutôt à cet ordre, l'escadre s'approcha de la poudrière, située à deux milles au Sud des fortifications, sans rencontrer de résistance. Les troupes espagnoles ne vinrent même pas inquiéter le débarquement des forces anglaises, qui s'emparèrent sans coup férir des églises de Malate, Hermita, Sân-Juan de Bagunbayan, de Santiago, et de toutes les maisons des faubourgs de Manille.

Les troupes de la place se composaient seulement du régiment du roi, qui n'avait que la moitié de son effectif, soit cinq cent cinquante soldats. Avec l'artillerie et quatre compagnies de milices que l'on forma de suite, le total des troupes pouvait s'élever à huit cent soixante-dix hommes peu exercés. Ce fut cette petite armée qui se chargea de la défense de Manille. En peu de jours, près de cinq mille Indiens arrivèrent des provinces; mais ils savaient à peine tenir un fusil, et leur secours fut très-peu efficace. Les Anglais avaient à leur disposition quinze cents soldats européens, représentant le régiment de Draper et le bataillon de Chamal, ci. . . . 1,500 hommes

Deux compagnies d'artillerie.	200
Matelots européens.	3,000
Cipayes fusiliers et hommes de pied.	2,200
Total des forces britanniques. . .	6,900 hommes

Il serait trop long de raconter toutes les péripéties du siége, les sorties des assiégés, la prise des églises des environs de Manille, l'attaque des diverses batteries, etc., etc.; il suffira, je pense, de savoir qu'après douze jours de siége, les Anglais avaient

fait une brèche considérable aux fortifications de la ville, vers le fortin de la fonderie, et que le major anglais Felt, ayant été la reconnaître pour pouvoir donner l'assaut, la trouva abandonnée par les soldats indiens chargés de la défendre. Il entra dans la ville avec quatre cents hommes d'élite, et, surpris qu'on le laissât pénétrer avec tant de facilité, il craignit quelque embûche et partagea sa troupe en deux divisions : l'une fut dirigée sur la courtine de la marine, et l'autre vers la porte Royale, où la garde, prise à l'improviste, fut sabrée sans pitié. Le major fit ouvrir la porte Royale ; le général Draper put alors pénétrer dans la ville avec une forte colonne et deux canons, qu'il faisait tirer à mitraille tout en avançant. Pendant ce temps, les deux divisions du major Felt contournaient la ville à l'intérieur des remparts, afin de s'assurer si les têtes des rues étaient gardées.

Le général Draper, suivant toujours la rue Royale, arriva à la place du Palais, ne rencontrant que des habitants effrayés qui fuyaient de toutes parts.

L'archevêque, qui s'était retiré à la citadelle de Santiago avec les oydores, défendit que l'on fît feu, afin de ne pas exaspérer les Anglais, qui étaient maîtres de la ville.

Une capitulation fut ensuite proposée, acceptée et signée par l'archevêque, comme gouverneur général par intérim, et par les *oydores*.

D'après les termes de cette capitulation, le culte devait être libre, ainsi que le commerce, pour tous les habitants des îles sans distinction ; on promettait aussi de respecter les propriétés particulières, et l'on reconnaissait que l'audience royale continuerait à exercer son pouvoir. Enfin la remise de Cavite et de toutes les autres places de guerre devait répondre de la soumission de tout l'Archipel.

Les Anglais, qui avaient mis la ville au pillage pendant vingt-quatre heures, exigeaient encore une contribution de quatre millions de piastres, qu'il fut impossible de leur payer; car, malgré tous les efforts des habitants, qui s'étaient vus dépouillés par une soldatesque furieuse et par les voleurs et les bandits que les vainqueurs avaient délivrés des galères, malgré l'or des œuvres pieuses, la vaisselle plate de l'archevêque et ses bijoux, on ne put réunir que 546,000 piastres. Le général anglais voulait bien se contenter d'un million, en songeant à ce qui pourrait revenir de la cargaison du galion *le Filipino*, mais il fut impossible de compléter cette somme.

Le général Draper, voyant qu'il lui serait très-difficile de faire la conquête de toutes les provinces, abolit le tribut pour se concilier la faveur des Indiens. Il traita avec respect les religieux et leurs églises, et demanda à l'archevêque de convoquer un congrès pour faire une cession de toutes les îles à sa majesté britannique.

Le fiscal du roi, M. Vianat, s'y opposa de toutes ses forces; mais les autres Espagnols, menacés par les Anglais, eurent la honteuse faiblesse de signer cette cession.

Un Français, M. Taller, qui pendant le siége avait plusieurs fois servi de parlementaire, et que l'on traitait de traître, se comporta cependant avec plus de fierté, car il refusa de prendre le commandement de Sanbouenga. Une partie de la division anglaise mit enfin à la voile avec le général Draper, laissant le major Felt, commandant des troupes, M. Drack, gouverneur, et pour conseillers MM. Smith et Brothe.

La veille de la prise de Manille l'oydor Anda avait reçu la commission de son gouverneur pour visiter toutes les provinces de ces îles, et les maintenir dans l'obéissance au roi d'Espagne.

Quoique dépourvu d'armes et d'argent, il parvint à réunir

le supérieur des Augustins, quelques autres religieux, l'alcade de la province de la Pampanga, et il établit le siége du gouvernement à Bacolor. Plusieurs affaires assez vives eurent lieu alors entre les Indiens soulevés par le señor Anda et les Anglais, affaires dont ceux-ci sortaient toujours vainqueurs; mais la ville manquait souvent de vivres, car on ne pouvait empêcher les Indiens de les intercepter.

L'amiral Cornish songea enfin à retourner au Bengale; il fit savoir à l'archevêque que, si on ne lui comptait pas deux millions, il allait livrer une seconde fois la ville au pillage. L'archevêque obtint enfin que l'amiral se contentât, pour complément, d'une lettre de change sur le trésor royal d'Espagnè.

L'oydor Anda de son côté continuait d'armer et de discipliner des Indiens avec l'argent du galion *le Filipino*, qui enfin put être sauvé et lui fut remis. Les Anglais emprisonnaient les Espagnols partisans d'Anda, et aidés des Sangleyes ou Chinois, qui avaient tous pris parti pour eux dès la prise de Manille, ils mettaient tout en œuvre pour dompter les rebelles, qui finirent par mettre le siége devant la ville, et par intercepter toutes les issues par où lui arrivaient les vivres.

Malgré ses succès apparents, M. Anda n'était rien moins que rassuré sur l'avenir, car il avait encore à contenir des provinces entières qui se soulevaient contre lui. Ainsi, par exemple, des Chinois, devaient, la nuit du 25 octobre 1762, mettre le feu à l'église de Bacolor, siége du gouvernement dans la province de la Pampanga.

Le 2 février 1763, les Indiens Timavas, de la province de Cagayan, se soulevérent, ayant à leur tête un Indien élevé à Manille, appelé Diego Silang. Celui-ci s'empara de Bigan, et fut nommé *alcade mayor* de ces provinces par le gouverneur anglais. L'évêque d'Ilocos excommunia Silang, en attendant



du secours. Un métis espagnol, appelé Vicos, demanda la bénédiction de l'évêque, se rendit à la maison de l'Indien, et le tua d'un coup de fusil, le 8 mai 1763. La rébellion, qui avait commencé le 14 décembre 1762, s'apaisa de suite par la mort de son chef. L'insurrection la plus redoutable fut celle de Pangasinan, qui commença le 3 novembre 1762, et ne cessa qu'en 1765.

Le 29 juillet 1763 arriva à Manille une frégate anglaise qui apportait la convention de la trêve conclue entre l'Espagne, la France et la Grande-Bretagne. Dans quelque endroit du monde que ce fût, les hostilités devaient cesser entre ces trois nations. Le 26 août, un vaisseau anglais apporta les préliminaires de la paix, et le gouverneur anglais en adressa la nouvelle à M. Anda, sous le titre de commandant en chef des armes de sa majesté catholique. Une publication officielle instruisit le peuple de ce fait le 19 septembre.

Les Anglais et les troupes de M. Anda continuèrent de se faire la guerre jusqu'au 30 janvier 1764, jour de la mort de l'archevêque, seul gouverneur reconnu par les officiers de sa majesté britannique.

L'archevêque avait commis deux grandes fautes : d'abord en promettant 4,000,000 de piastres, et ensuite en faisant la cession de toutes les îles; il valait beaucoup mieux se rendre à discrétion que de signer une capitulation de cette sorte, qui laissait aux mains des Anglais des titres à des réclamations qui se sont pourtant toutes terminées par les traités qui accordèrent à l'Angleterre le droit de s'établir à Noukta, et de pouvoir pêcher les baleines à quelques milles des côtes Ouest des possessions espagnoles en Amérique.

Après le départ des Anglais, des difficultés sérieuses allaient s'élever pour savoir à qui appartiendrait le gouvernement des

Philippines; elles furent heureusement terminées par l'arrivée à Marinduque du premier lieutenant du roi, don François Xavier de la Torre, envoyé par le vice-roi du Mexique pour prendre le commandement de ces îles, qui lui fut remis à Bacolor, avec beaucoup de désintéressement, par M. Anda, le 17 mars 1764. Xavier de la Torre sut rendre justice au patriotisme de l'oydor Anda. Lorsque Manille fut rendue par les Anglais, il feignit une indisposition, et, par son absence, permit à l'oydor de recevoir la ville et de jouir des honneurs du triomphe qu'il avait si bien mérités. Quoique Manille ne fût pas reprise sur les Anglais, c'était en effet à l'oydor Anda, à tous les religieux, et spécialement à ceux de Saint-Augustin, que l'Espagne devait la conservation des autres provinces des Philippines.

Don Rafael Maria de Aguilar gouvernait ces îles lorsque la révolution française éclata. L'Espagne ayant pris parti pour la France, une escadre espagnole, sous le commandement de don Ignacio Maria de Alava, lieutenant général de la marine royale, fut envoyée dans les mers pour protéger la colonie et son commerce maritime contre les forces anglaises.

Cette escadre doubla le cap Horn, et toucha au Chili; elle avait à son bord plusieurs officiers français, dont l'un, M. Etchaparre, effrayé par le despotime sanglant qui pesait alors sur notre malheureuse patrie, resta employé à l'arsenal de Cavite en qualité de lieutenant de vaisseau.

La frégate *la Canonnière*, partie de Cherbourg le 14 novembre 1805, sous le commandement du capitaine de frégate Bourayne, arriva à Manille le 1er octobre 1806, après avoir touché à l'île de France, et soutenu avec avantage plusieurs combats contre les Anglais. Dès que ses avaries furent réparées, elle repartit de Manille le 22 mai 1807, se dirigeant vers Acapulco, et fut bientôt de retour avec le *situado* de la colonie, consistant

en 2,700,000 piastres fortes. Le besoin d'argent se faisait alors vivement sentir aux Philippines, et les habitants ne savaient comment exprimer leur reconnaissance à M. Bourayne pour le service signalé qu'il venait de leur rendre. On lui offrit en présent des sommes considérables, qu'il refusa avec le plus noble désintéressement, et il quitta Manille le 12 janvier 1808, emportant les bénédictions de toute la colonie. *La Canonnière* arriva à l'île de France après avoir fait sur les Anglais plusieurs prises, dont deux corvettes de guerre *Laurel* et *Descovery*.

Le 14 août 1808, une très-petite goëlette française, *la Mouche*, nº 6, que j'ai encore revue à Manille, fut envoyée de France sous le commandement de M. Ducrest de Villeneuve, lieutenant de vaisseau, et aujourd'hui contre-amiral, aux îles Philippines, afin d'y faire reconnaître l'avènement du roi Joseph I[er] au trône des Espagnes et de ses colonies.

Le gouverneur de ces îles, don Fernando Mariano Fernandez de Folgueras, poussé par la population espagnole de Manille, et à l'exemple de ce qu'on avait déjà fait dans des cas semblables en Amérique, voulut conserver la colonie à son souverain légitime Ferdinand VII.

La Mouche, nº 6, ayant mouillé, le 25 mai 1809, dans la baie de Batangas, fut prise le 29; son commandant ainsi que son équipage furent faits prisonniers.

Voici les noms des principaux navigateurs français qui ont visité, sur des navires de l'état, le port de Manille depuis cette époque. Leur nombre n'est pas, à beaucoup près, aussi grand qu'on pourrait le penser.

Le commandant Kergariou, ayant pour second M. de Bougainville, à bord de *la Cybèle;* M. Courson de la Ville-Helio, ayant pour second M. Ducamper, à bord de *la Cléopâtre*.

En 1819, M. Philibert, commandant *le Rhône*, et M. Dubuis-

son, commandant *la Durance*, furent chargés d'aller chercher en Chine et aux Philippines des Chinois qui connussent la culture du thé, pour les conduire à la Guyane française, où l'on voulait naturaliser cet arbuste. Comme il arrive assez souvent en pareille circonstance, les Chinois qui voulurent bien s'embarquer n'étaient pas cultivateurs; ils ignoraient la culture et la préparation du thé, et n'étaient que le rebut de la population.

M. Perrottet était le naturaliste de cette expédition.

En 1824, M. Bougainville, sur *le Thétis*, et M. Ducamper, sur *l'Espérance*, touchèrent à Manille dans un voyage autour du monde. J'eus occasion de voir, en 1825, ces deux navires à Valparaiso.

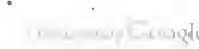
M. de la Place, avec *la Favorite*, toucha à Manille en 1829, tandis qu'un voyage aux Moluques me tenait éloigné de la colonie.

En 1837, *la Bonite*, commandée par le capitaine Levaillant, conduisait à Manille, après avoir doublé le cap Horn, notre consul général, M. Adolphe Barrot, dont on a pu apprécier dans les revues parisiennes les articles intéressants qu'il a publiés sur la Chine et sur l'Inde.

M. de la Place, commandant *l'Artémise*, qui pendant ce voyage sut obtenir réparation des griefs dont nos nationaux avaient à se plaindre dans la Polynésie, visita de nouveau Manille.

Enfin, *la Danaïde*, corvette de vingt-quatre canons, commandée par M. Joseph de Rosamel, dernier fils de l'amiral, ministre de ce nom, qui vient d'être promu au grade de capitaine de vaisseau pour sa belle campagne, en 1839, 40 et 41, autour du monde, aborda plusieurs fois aux Philippines, tout en commandant la station française en Chine, pendant la guerre des Anglais.

J'ai raconté le massacre qu'on fit des étrangers à Manille, en 1820, sous le gouverneur par intérim, don Mariano Fernandez de Folgueras; la révolte de Novalez, en 1824, sous le



général don Juan Antonio Martinez; les diverses transactions qui eurent lieu aux Philippines pendant le séjour que j'y fis sous les gouverneurs don Mariano Ricafort et don Pasqual Eurile.

J'ai parlé aussi des améliorations apportées à l'administration des finances et à l'organisation civile et militaire du pays par le surintendant don Francisco Enriquez, et par don Andrès Garcia Gamba, qui fut inspecteur et gouverneur général de ces îles.

On connaît la révolte de Tayavas, en 1841, révolte qui fut apaisée par le général don Marcelino Oraa. Je vais terminer maintenant cet aperçu de l'histoire des Philippines par le récit des derniers évènements dont les lettres que j'ai récemment reçues de ce pays m'ont apporté la nouvelle.

Peu de temps après l'insurrection de Tayavas, un régiment de la garnison de Manille, composé de naturels, se révolta et s'empara du fort de Santiago. Le général Oraa prit aussitôt les mesures les plus énergiques; il fit bombarder le fort, et contraignit les rebelles de se rendre à discrétion. Quatre-vingts hommes furent passés par les armes, et tout rentra dans l'ordre. Le général Oraa vit bientôt ses services méconnus; on lui reprocha de n'avoir pas su prévenir ces deux rébellions, et il fut remplacé par un autre gouverneur général.

Un autre mouvement insurrectionnel menaça la colonie. Un prêtre, né aux Philippines, desservant d'une paroisse des environs de Manille, monte en chaire, et prêche aux Indiens les charmes de la liberté. L'autorité ecclésiastique lui infligea un châtiment tout paternel, et se contenta de le changer de résidance. Loin de s'amender, ce prêtre réunit de nouveau les populations, et les excite à la révolte contre le gouvernement de la mère-patrie. Séduit, entraîné par ses discours, le peuple prit les armes, et se prépara à marcher contre la capitale. Le nou-

veau gouverneur, instruit par l'autorité ecclésiastique, gardien vigilant des intérêts de la colonie, envoya contre les rebelles des troupes composées de naturels, les seules qu'il eût à sa disposition. Arrivées sur les lieux, foyer de la révolte, ces troupes égorgèrent leurs chefs et les blancs, et passèrent du côté des insurgés; tous alors, conduits par le prêtre indien, marchèrent contre Manille. Déjà ils s'étaient emparés d'une des portes de la ville, quand le gouverneur les fit tourner par un bataillon de troupes indigènes, restées fidèles, et les défit complètement. Sa justice fut prompte et expéditive, et la plupart de ces malheureux furent passés au fil de l'épée.

Ces tentatives d'insurrection si fréquemment renouvelées aux Philippines décèlent la main ennemie qui abuse dans un intérêt mercantile de la faiblesse de l'Espagne pour la précipiter dans un abîme de maux. Par elle, ces îles ont appris à détester l'autorité de la mère-patrie et à demander avec instance leur émancipation. Les conséquences de leurs désirs insensés sont faciles à prévoir, et bien que les enseignements de l'histoire doivent, par une fatalité déplorable, rester éternellement stériles pour l'éducation politique des peuples, je vais les signaler. Des guerres intestines, le soulèvement des populations les unes contre les autres, l'achat ruineux de secours accordés par certains gouvernements, et enfin l'échange pour les Philippines, comme pour les anciennes colonies espagnoles de l'Amérique, du repos et de la tranquillité dont elles jouissent contre les passions et les soucis de l'indépendance, et la perte pour l'Espagne de la plus belle des colonies qui lui restent aujourd'hui.

Angleterre! Angleterre! la soif de l'or qui te tourmente devrait te faire mettre au ban des nations prudentes et sagement conseillées.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

CHINE.

Départ pour Macao. — Côtes de la Chine. — Forbans. — Ching-Yih. — Sa veuve. — O-po-thaé. — Macao. — Population. — La Praya Grande. — Maisons. — Fête des pêcheurs.

Mon séjour se prolongeait inutilement aux îles Philippines, et je me déterminai à me rendre à Canton, où j'espérais trouver, à l'aide des maisons américaines établies dans cette ville, les moyens de retourner dans l'Amérique du Sud, soit comme pacotilleur, soit en dirigeant une opération qu'une de ces maisons aurait pu entreprendre. Le brick *la Maria*, appartenant à don Manuel Campana, transportait à Macao un chargement de riz; je fis mes accords avec le capitaine, et quelques jours après nous étions en mer,

Notre traversée fut assez heureuse. Le huitième jour, je débarquai à Macao. J'avais été adressé à don Gabriel Irureta Goyena, chef de la maison Calvo, en Chine, et correspondant de don Jose Ascarraga de Manille. Mon premier soin fut de me rendre auprès de lui. M. Goyena et son premier commis, don Pedro Isagazurrieta, m'offrirent un logement dans leur maison; mais j'avais rencontré au débarcadère M. Édouard Bovet, l'un des associés de la maison suisse Bovet frères, depuis longtemps établie à Macao et à Canton, et dont j'avais fait la connaissance en 1819, lors de mon séjour dans cette dernière ville. M. Édouard

Bovet m'avait reconnu et accueilli avec une bienveillance extrême; il m'avait fait prendre l'engagement d'aller descendre chez lui, où il avait une chambre à ma disposition. Je me vis donc forcé de refuser l'offre obligeante de M. Goyena, et après lui avoir promis de le voir souvent, j'allai retrouver MM. Bovet, dont je devins le commensal. Ces messieurs s'informèrent avec intérêt du motif qui me ramenait; ils s'offrirent à m'aider de tout leur pouvoir pour me faciliter les moyens de me rendre à Canton, et s'occupèrent de me trouver une embarcation. Libre de ce soin, dont ils avaient la bonté de se charger, je mis le temps à profit pour visiter la ville, que je trouvai peu changée, et pour renouer connaissance avec d'anciens amis, parmi lesquels je citerai le père Baroudel, procureur général des missions étrangères de France à Macao, homme aimable, d'une grande affabilité et d'une complaisance plus grande encore pour les étrangers qui, souvent, avaient recours à lui, et le père Lamyot, lazariste français, qui avait passé plus de trente ans de sa vie à Pékin, et plus de cinquante ans en Chine. Tous les voyageurs, indistinctement, et tous ceux qui ont écrit sur la Chine, ont connu au moins de nom ce savant religieux, car la plupart de ses lettres sont insérées dans le recueil des Lettres édifiantes. Il me donna de nombreux renseignements sur l'intérieur de la Chine et sur les coutumes de ce pays, qu'il me décrivit avec une exactitude parfaite. Il me prêta en outre plusieurs ouvrages portugais et un exemplaire des Lettres édifiantes, annotés de sa main, dans lesquels j'ai puisé la plupart des documents que j'ai sur l'intérieur de la Chine. Je dois aussi au père Baroudel de précieux renseignements, et à MM. Bovet tous ceux qui concernent le commerce de ce pays avec les Européens. Je ne dois pas oublier M. Carles Forel Kœchlin, qui à Sincapour me procura des documents précieux, qu'il avait lui-

même recueillis des maisons anglaises qui font des expéditions nombreuses en Chine.

J'avais déjà visité Macao en 1819; j'ai revu cette ville en 1830, lorsque j'y vins avec le navire *le Candide* pour y vendre un chargement de riz et y prendre des marchandises que je voulais porter aux îles Fitgies ou Viti, voyage qui trouvera naturellement sa place lorsque je parlerai de mes excursions dans la Polynésie et la Malaisie. A cette époque, le père Baroudel avait quitté la Chine, après un séjour de vingt-cinq ans dans ce pays, et venait d'être remplacé comme procureur des missions étrangères par un homme fort aimable, M. Legrégois; le père Lamyot était mort. Je retrouvai à Macao le père procureur de la mission des Augustins de Manille, que nous y avions amené en 1819 sur *le Fils de France*, des Américains et des Anglais que j'avais connus dans mes précédents voyages, et parmi eux, M. H. Lindsay, ce jeune et habile facteur de la compagnie anglaise, dont j'ai déjà parlé, et avec lequel j'ai fait plusieurs excursions dans quelques parties des Philippines. M. Lindsay fut chargé plus tard par la compagnie anglaise d'une mission importante dans le Nord-Est de la Chine. Il a écrit une relation de son voyage, et j'emprunterai même à son ouvrage ce qu'il dit sur le caractère des mandarins et du peuple chinois, ainsi que sur la politique du céleste empire.

Il m'a donc été possible de recueillir les renseignements nécessaires pour faire connaître la Chine. Je consignerai ici tous ceux que j'ai obtenus dans mes trois voyages, espérant ajouter des faits nouveaux aux faits déjà connus.

Les côtes de la Chine offrent un aspect monotone; elles ne sont animées que par la prodigieuse activité de la navigation. La plage est montueuse. Le golfe qui précède l'embouchure du Tigre est parsemé, sur une étendue de vingt-cinq à trente lieues

de longueur sur quinze de large, d'une multitude d'îles et d'îlots de toute grandeur, de toute forme, généralement escarpés, arides, rocailleux, grisâtres, sur lesquels on n'aperçoit pour toute végétation que de maigres et tristes broussailles ou un peu de mousse dans la saison des pluies.

La vue de ces îles séparées par des passes généralement profondes, quoique étroites et praticables pour les grands navires, rappelle qu'elles furent le repaire de ces terribles pirates, commandés par le célèbre *Ching-Yih*, qui prenait le titre de *roi des mers*, et dont les déprédations pendant quatre années surtout, de 1807 à 1810, firent trembler l'empereur sur son trône, et répandirent la terreur dans ces parages.

L'origine de ces forbans remonte à l'an 1574. En 1660, un de leurs chefs, nommé Kong-Sang, était assez puissant pour ne pas craindre d'entrer en lutte avec les Hollandais, et leur enlever l'île de Formose. Je ne remonterai pas aussi haut pour parler d'eux, mais je ne puis passer sous silence un fait mémorable qui a eu lieu presque de nos jours, et qui menaça de ruiner la Chine, au moment où la puissance de cet empire paraissait le plus solidement établie.

Un mandarin de la cour de Peking, Ching-Yih, avait été disgracié et condamné à la peine capitale. Parvenu à se soustraire au supplice, il se réfugia dans l'île d'Haquan, occupée par les pirates.

Doué d'une énergie peu commune, et animé par la vengeance, Ching-Yih appelle à lui tout ce que l'empire renfermait de gens sans aveu, et se trouve bientôt à la tête de quarante mille bandits. Il les organise en corps d'armée, leur impose des règles sévères, les soumet à une discipline digne d'une armée régulière, et commence une guerre acharnée contre les flottes de l'empire. En vain l'empereur lui oppose-t-il ses amiraux les plus habiles, Ching-Yih les met successivement en déroute.

Ces hommes dont les succès allaient toujours croissant, se recrutaient sans peine; leur nombre et leur audace étaient tels que Ching-Yih projetait d'aller mettre le siége devant Péking, lorsqu'il périt dans une tempête. Les pirates possédaient alors huit cents navires et mille embarcations.

La veuve de Ching-Yih prit sa place : aussi courageuse que lui, et douée de la même hardiesse, elle entreprit de continuer l'œuvre commencée par ce chef audacieux. Elle se fit reconnaître pour généralissime, et parvint à faire respecter son autorité; elle choisit ses lieutenants parmi les chefs de l'escadre qui était sous ses ordres; elle revêtit d'une portion de son pouvoir le célèbre Paon, le plus intrépide de ses officiers et son favori, et la guerre continua. La discipline fut même plus sévère qu'elle ne l'avait été sous Ching-Yih.

Pour se ménager les populations de l'empire, elle défendit les déprédations contre les habitants, et ordonna sous peine de mort que tous les vivres dont on aurait besoin, et dont on s'emparerait, seraient taxés et payés sur-le-champ. Il en résulta que loin de se déclarer contre elle, les paysans mirent à profit les avantages qu'elle leur offrait, la favorisèrent, même au détriment des troupes de l'empereur, et tinrent ses flottes approvisionnées d'armes et de munitions de toute espèce.

Elle n'essuya qu'une seule défaite dans laquelle elle perdit mille hommes et quelques embarcations. Ses succès contraignirent l'empereur à changer ses plans et à renoncer aux armes pour chercher à la vaincre, en paralysant ses ressources, et en défendant aux navires marchands de sortir des ports sur lesquels il mit un embargo général. C'était frapper les rebelles par le seul côté vulnérable, et les mettre dans la nécessité de périr de faim et de misère. Mais ces hommes intrépides trouvèrent dans leur courage les moyens de parer à cette mesure.

Ils eurent l'audace de remonter le Tigre, et de pénétrer au cœur de l'empire, qu'ils ravagèrent. Nul doute que la victoire ne leur fût restée, si la désunion ne se fût mise dans leurs rangs. La jalousie fit ce que n'avaient pu faire les armes.

O-po-Thaé, l'un des chefs, négocia avec le gouvernement, qui, trop faible pour punir, l'accueillit et le combla d'honneurs. D'autres chefs suivirent son exemple, et la veuve de Ching-Yih elle-même, menacée d'une défection générale, ne balança pas à faire sa soumission, qui fut acceptée. De ceux qui s'étaient soumis, les uns furent reçus dans les flottes impériales, où ils prirent rang suivant leurs grades, d'autres préférèrent mener une vie paisible, et jouir des richesses qu'ils avaient acquises. Paon fut élevé à la dignité de grand mandarin, et autorisé, dit un historien, à porter des plumes de coq à son bonnet.

Un petit nombre de pirates continuèrent pendant quelque temps leurs brigandages. Paon fut envoyé contre eux, et parvint facilement à les détruire. C'est ainsi que se termina cet épisode sanglant, qui faisait encore, au moment où je me trouvais à Macao, le sujet de toutes les conversations. On citait de ces hommes des traits d'intrépidité vraiment extraordinaires, et l'on parlait avec admiration de la femme qui, pendant quelque temps, fut leur chef et sut s'en faire aimer et respecter.

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est le code qu'elle avait réussi à leur faire accepter, et qu'ils observaient avec la plus scrupuleuse exactitude. Plusieurs de ses articles sont empreints d'une sévère équité.

Ngao-Men, la plus considérable des îles de cette côte, peut avoir vingt-cinq lieues de circonférence. Ce fut là, vers le milieu du quinzième siècle, au temps où la puissance portugaise brillait de son plus grand éclat dans l'Inde, que cette nation obtint du gouvernement chinois l'autorisation de former un éta-



blissement; les Portugais sollicitèrent la concession de l'île entière : on ne leur en accorda qu'une faible portion. Le choix de cette position, qui commande cet immense archipel et domine l'embouchure de l'un des plus grands fleuves de la Chine, facilitait les moyens de faire un vaste commerce licite ou interlope avec cette contrée, et atteste la grandeur des vues politiques et commerciales des Portugais à cette époque. Ce fut en effet le temps héroïque de ce peuple, qui, malgré les étroites limites dans lesquelles il était enfermé, et malgré sa faiblesse numérique, a joué un si grand rôle dans le monde.

La concession d'une île entière, de quelque peu d'importance qu'elle fût, était d'un avantage immense pour les Portugais. Cette île, entre leurs mains, devenait un point formidable; leurs navires eussent commandé les bouches du Tigre, et de là imposé des lois à l'empire. La politique soupçonneuse des Chinois devina leurs intentions; elle se borna à leur permettre de s'établir sur la pointe occidentale d'une presqu'île réunie par un isthme à l'île de Ngao-Men, dont ils demandaient la concession; et trouva moyen de les y resserrer, par une surveillance dont l'activité s'est augmentée d'année en année. Néanmoins, ce comptoir fut longtemps une source de richesses pour ses possesseurs, jusqu'au moment où la concurrence hollandaise et anglaise vint mettre un terme à sa prospérité, et maintenant Macao est plutôt une ville chinoise qu'une colonie portugaise.

La ville de Macao, en chinois Ou-Moun, est située à l'entrée de la baie de Canton, à l'extrémité sud de la province de ce nom, par 22° 12' de latitude Nord, et 3° 19' de longitude Ouest de Pékin, dans une position agréable, à dix-huit milles à l'est de Canton, à douze de la Grande Lemma, et à un peu moins de la Grande Ladrone; c'est l'unique possession européenne dans tout l'empire chinois, possession de jour en jour plus précaire et

plus contestée par le gouvernement impérial. Des collines couronnées de pins rabougris l'entourent. Cette pointe de terre sur laquelle Macao est situé a tout au plus une demi-lieue de longueur sur un quart de lieue de large. L'isthme qui la réunit ou pour mieux dire l'isole de l'île de Ngao-Men, est fort étroit et fermé par une muraille que ni les Portugais ni les étrangers ne peuvent franchir, ou qu'ils ne franchissent pas impunément. Le sol de cette petite presqu'île est montueux, composé de collines peu élevées, mais escarpées et pittoresques. La ville en occupe une partie; le reste est couvert de maisons de campagne, dont l'éblouissante blancheur donne une physionomie riante à ses environs. L'une de ces collines, située dans l'enceinte de la ville, du côté de la rivière, est couronnée par la célèbre grotte où l'auteur de la *Lusiade* composa son poëme, et qui fait partie aujourd'hui des magnifiques jardins de M. Pereyra. Le climat, quoique très-chaud, y est extrêmement sain.

Quelques étymologistes prétendent que le nom de Macao est dérivé de celui d'une idole appelée *Ama*, adorée autrefois dans ces parages, où elle rendait des oracles, et du mot *gao*, navire en chinois, ce qui veut dire probablement que ce port est vaste et commode. Je ne leur disputerai nullement le mérite de leur découverte.

Les historiens sont peu d'accord sur l'époque précise de la domination portugaise dans cette ville. Quelques-uns ne la font remonter qu'à l'année 1601, et prétendent que Philippe Brito, capitaine général des Portugais au service du roi d'Aracan, aurait reçu de ce prince à cette époque, la forteresse de Macao. D'autres assurent que déjà en 1517, les Portugais avaient bâti à Macao quelques maisons. Ces opinions sont erronées. Je crois devoir consigner ici les renseignements que j'ai recueillis à ce sujet, et que je dois en grande partie à M. le vicomte de Santarem.

Ils ne seront pas sans utilité, puisqu'ils serviront à déterminer l'époque où commencèrent les premières relations commerciales entre l'Europe et le céleste empire.

Pendant sa vice-royauté des Indes, Albuquerque le Grand pensa le premier à établir des communications avec la Chine; mais la mort trompa ses espérances en venant le surprendre au milieu de ses projets. Toutefois, les renseignements qu'il avait transmis à la cour de Portugal ne furent pas stériles. Une flotte, commandée par Fernand Perez d'Andrade, partit de Lisbonne en 1517, pour conduire en Chine, en qualité d'ambassadeur, Thomas Perez. Les Portugais avaient pour but d'ouvrir de nouveaux débouchés à leur commerce et de propager leur religion.

La considération dont jouissent les étrangers en Chine dépend de la puissance du pays qu'ils représentent et des services qu'ils peuvent rendre. La gloire des Portugais était alors répandue dans toute l'Asie. D'heureuses circonstances dont Thomas Perez sut profiter habilement lui concilièrent la bienveillance de la cour de Pékin, et la conduite prudente de Fernand Andrade triompha des défiances et de l'antipathie des Chinois contre les étrangers. Thomas Perez était sur le point de conclure un traité qui ouvrait les portes de la Chine à sa nation, quand Simon Andrade, frère de Fernand, parut sur la côte avec une nouvelle flotte. Fernand respectait les lois de l'empire, accueillait favorablement les indigènes, faisait avec eux un commerce auquel présidait la plus stricte équité, et invitait par une proclamation tous ceux qui auraient pu être offensés par un Portugais à venir le trouver, promettant de leur rendre justice. Simon fit construire dans l'île de Tansan un fort d'où il s'élançait pour aller piller les vaisseaux qui entraient dans les ports de la Chine ou qui en sortaient; il enlevait de jeunes filles, faisait prisonniers des Chinois qu'il vendait comme esclaves, et se livrait ouverte-

ment à la piraterie. Les Chinois, outrés de cette conduite, équipèrent une flotte nombreuse qui alla attaquer les Portugais. Ceux-ci se défendirent courageusement et parviurent à s'ouvrir un passage à travers leurs ennemis; mais Thomas Perez fut jeté dans une prison où il mourut, et les Portugais furent exclus de la Chine pendant plusieurs années.

Cependant les Chinois commencèrent à se relâcher de leur sévérité. En 1542, les Portugais avaient déjà un établissement considérable à Nimpo, sur la côte orientale de la Chine; ils en formèrent un autre à Chincheo, en 1549. Ils y apportaient de l'or d'Afrique, des épices des Moluques, des dents d'éléphants et des pierres précieuses de Ceylan. Ils prenaient en retour des soieries, de la porcelaine, des gommes, des plantes médicinales et du thé, qui, depuis cette époque, est devenu un objet indispensable pour les nations de l'Europe.

La permission que les Chinois leur avaient accordée de faire le commerce sur ces deux points leur permettait d'attendre qu'ils trouvassent l'occasion de s'établir d'une manière plus solide et plus indépendante. Un pirate, nommé Tchang-si-Lou, s'était emparé de l'île de Macao, d'où il bloquait les ports de la Chine, et avait même poussé l'audace jusqu'à mettre le siége devant Canton. Les mandarins demandèrent du secours aux Portugais, qui attaquèrent le pirate, le forcèrent à lever le siége de Canton et le poursuivirent jusqu'à Macao, où il fut réduit à se donner la mort. L'empereur, reconnaissant du service qu'ils lui avaient rendu, leur fit présent de Macao, où ils construisirent une ville en 1557.

Macao fut bientôt peuplé de Portugais, et gouverné au nom de l'empereur, par un mandarin. La ville fut fortifiée; on l'entoura de murailles. Ses nouveaux hôtes obtinrent peu après un gouverneur de leur nation, et moyennant une redevance an-

nuelle de cent mille ducats, ils purent y exercer leur culte. Macao devint en peu de temps célèbre, et l'entrepôt des marchandises tant de l'Europe que de l'Inde et de la Chine.

En 1656, l'ambassade que les Hollandais envoyèrent à l'empereur parut devant la ville, mais sans descendre à terre. Sa relation porte qu'elle y vit deux châteaux très-bien fortifiés, bâtis sur deux éminences voisines, et qui pouvaient aisément lui servir de défense.

Tel qu'il est aujourd'hui, Macao compte une population de douze mille habitants, que l'on peut classer ainsi : cinq à six cents Européens, quatre ou cinq mille métis portugais; le reste se compose de Chinois. La ville renferme quatre couvents, dont un de femmes, sous l'invocation de sainte Claire, et trois d'hommes, franciscains, dominicains, et augustins; deux colléges bâtis par les jésuites, quatre chapelles, et en outre plusieurs édifices publics très-remarquables. Elle est divisée en trois paroisses, et défendue par six forts, dont l'artillerie est limitée par les Chinois, qui diminuent à leur gré le nombre des pièces dont ils peuvent être armés.

L'un de ces forts ou fortins, celui de Saint-Pierre, placé au centre de la ville, presque en face du port, n'est, à bien dire, qu'un corps de garde, fait plutôt pour en imposer que pour servir efficacement. En outre, Macao est fermé du côté de terre par trois portes, celles de Saint-Antoine, de Saint-Lazare, et Del Cerco, gardées par des soldats noirs, ou cipayes, que commandent des officiers portugais ou métis.

Malgré cet appareil de commandement, les Portugais n'avaient et n'ont encore qu'un semblant de domination. La manière dont on leur permit de s'établir, les restrictions accordées à leur liberté, firent que Macao ressemble plus à une place de guerre assiégée qu'à une ville de commerce; partout ils sont contenus

et entravés par les Chinois, qui, peu à peu, ont empiété sur leurs prérogatives, et leur font subir de dures vexations, bien qu'ils soient retenus par la crainte que leur inspire la population noire, portugaise de fait et d'inclination.

Au temps où la traite des noirs était permise, les familles européennes de Macao tiraient de Goa et de l'Ile de Timor, un grand nombre d'esclaves, qui tous y sont restés, et même y ont multiplié. Aujourd'hui, ces noirs ou leurs descendants font l'office de domestiques, de commissionnaires, et surtout de portefaix, ou manœuvres, à la douane. Ce sont ces hommes qui, armés de longues barres de bois, sont, pour ainsi dire, la police de la ville, et interviennent dans tous les différends entre les Portugais et les naturels, différends qu'ils tranchent toujours en faveur des premiers, frappant de droite et de gauche, soldats et mandarins, et se faisant craindre, je dirais presque respecter.

Quant au gouvernement portugais, il est tombé dans un tel état de faiblesse, qu'il tremble toujours d'être affamé par les autorités chinoises, ce qui pourrait arriver, en effet, et ce qu'il parviendrait à prévenir avec un peu plus de fermeté et d'habileté. Mais la nation portugaise a tellement perdu de son importance, surtout dans les Indes, qu'elle n'est plus que l'ombre d'elle-même, et qu'elle obtient aujourd'hui, à l'aide de concessions, ce qu'autrefois elle devait à la force de ses armes.

Nous étions arrivés à Macao par *la Praya-Grande*, port moitié européen, moitié asiatique. Les embarcations destinées aux passagers se trouvaient par centaines dans la baie, et semblaient voler autour de nous; leur légèreté sur les eaux, la facilité avec laquelle elles virent de bord, sont surprenantes; souvent elles étaient conduites par deux ou trois jeunes filles, dont quelques-unes avaient des traits gracieux.

Une rangée de belles maisons, blanches, élégantes, de

construction européenne, s'alignait sur le rivage, sur une étendue de près d'un mille; c'est ce que l'on nomme *la Praya-Grande*. Les beaux bâtiments de la Compagnie anglaise se faisaient remarquer parmi ces édifices, dont la plupart étaient habités par des négociants de cette nation, qui viennent y passer le temps de la clôture de la traite du thé, et par quelques riches négociants portugais ou d'autres nations étrangères.

Au débarquement, la douane fait payer à chaque Européen 1 dollar ou 5 francs par tête, et autant par malle, ou colis, de marchandises; impôt inique, humiliant et lourd, que beaucoup d'étrangers se refusent d'acquitter, ce à quoi ils parviennent souvent; car, avec les Chinois, il ne s'agit que de montrer de la fermeté. Oser est tout; qu'on leur résiste, ils cèdent. Un exemple récent l'a suffisamment prouvé; mais les Portugais qui devraient les premiers s'y soustraire, sont au contraire les premiers à le payer (1), car je l'ai dit, leur domination à Macao est purement nominale; leur pavillon n'y flotte que par tolérance, et l'autorité chinoise se montre partout. Il y a bien une douane portugaise, *Alphantica*, qui perçoit quelques droits que la munificence chinoise daigne lui abandonner; mais c'est l'hopoo, douane chinoise, qui non-seulement perçoit les droits sur les marchandises d'importation et d'exportation, mais qui envahit tout le domaine fiscal, comme patentes, droit de pêche, construction et loyer de maisons et de boutiques; en un mot qui s'est approprié toutes les sources du revenu.

Tout bâtiment qui aborde en Chine est donc dans l'obligation de prévenir d'abord l'hopoo, puis de se pourvoir d'un comprador ou espèce de majordome autorisé par les mandarins chinois; ces

(1) Ce droit n'est pas perçu sur les étrangers qui viennent débarquer avec des canots européens.

hommes ont le monopole de l'approvisionnement des navires et se chargent exclusivement de pourvoir à leurs besoins; il faut de toute nécessité passer par leurs mains, et l'intérêt personnel impose leurs services d'une manière tout aussi absolue que les règlements du port les imposent à Canton. Car tous les marchands de Macao sont Chinois, et un domestique européen ou étranger quelconque attaché aux Européens serait sûr d'être horriblement volé et trompé s'il achetait directement. On est donc forcé de se servir des compradors, puisque de deux maux il faut éviter le pire.

Les maisons de Macao sont bâties à l'européenne, mais basses et de peu d'apparence. Le quartier chinois, nommé aussi *le Bazar*, situé dans l'intérieur de la ville, sur le bras de mer appelé *rivière de Macao*, se compose d'une multitude de petites rues étroites, se coupant dans tous les sens, bordées de boutiques parfaitement ornées et garnies d'une variété infinie de marchandises; une foule affairée indique que cette partie de la ville est le centre d'un grand mouvement commercial. Les débarcadères pratiqués de distance en distance sur les bords de la rivière sont encombrés d'allants et de venants, et d'une quantité innombrable de bateaux de passage servant à transporter les habitants d'un quartier à l'autre ou à les conduire à bord des grandes embarcations du pays. C'est dans ce bras intérieur que se tiennent les jonques chinoises et les navires portugais, et sur ses bords on voit les factoreries, les magasins, les douanes portugaise et chinoise, ainsi que les chantiers de construction.

Dans le quartier portugais j'aperçus quelques églises d'une assez chétive apparence; la plupart des rues sont fort montueuses et généralement mal bâties, hors de rares exceptions; toutes se dirigent de *la Praya-Grande* vers la rivière de Macao.

La factorerie que j'avais louée était placée sur le bord de la

BARBIER CHINOIS.





BARBIER CHINOIS.



rivière formée par une dérivation du Tigre, qui se partage au dessous de Wampoa en plusieurs branches, court dans l'intérieur des terres, et va se perdre dans la mer. Une de ces branches passe devant Macao, où elle forme un bassin naturel sur lequel sont établies toutes les factoreries et les douanes portugaises. Ces factoreries ont en général un quai et un petit dock où les bateaux viennent débarquer les marchandises apportées par les navires européens, ou prendre celles qui doivent composer leur chargemont de retour.

Dans ce bassin ouvert du côté de la rivière, mais fermé du côté de la terre, s'abritent chaque soir un très-grand nombre de tancals, ou petites embarcations de passage, conduites par de jeunes filles. Une matrone est souvent propriétaire d'un certain nombre de ces tancals, dont elle tire un revenu qui ne laisse pas que d'être productif, car non-seulement elle loue le tancal au mois aux officiers du navire qui ne peuvent s'en passer, mais son trafic s'étend encore sur les batelières, et ce commerce, qui s'harmonise peu avec los lois de la saine morale, n'est pas la branche la moins lucrative de ses spéculations.

Sur les rives de ce bassin intérieur est bâtie la jolie pagode chinoise dont les voyageurs ont si souvent donné le dessin. Cette pagode est ombragée par l'arbre sacré de Confucius, dont les énormes racines forment autant de troncs noueux qui enveloppent le roc contre lequel elle est adossée.

C'est de ce côté qu'est situé le bazar chinois, marché vraiment unique, et digne d'être visité par le voyageur curieux d'observer de près les mœurs d'une nation. Tout se trouve dans ce bazar, depuis le riche magasin qui renferme des éventails d'ivoire et de la mousseline brodée d'or, jusqu'à l'humble boutique qui étale les comestibles les plus ordinaires; c'est là que le Chinois vient acheter ces célèbres et délicieux nids d'alcyons,

ces nageoires de requins, ces tripans, dont il fait un si fréquent usage pour restaurer son estomac affaibli par l'usage de l'opium. Mais quelle différence dans la tenue de toutes ces boutiques où se vendent des objets de consommation journalière avec celle des boutiques de notre Europe! Comme tout y est propre, comme tout est élégant et même recherché! La cuisine d'une vieille servante hollandaise ne peut même pas leur être comparée. Voyez cet étal de boucher dans lequel, à côté de la viande étalée, on chercherait en vain la moindre tache de sang; ce marchand de poissons dont les vêtements éclatent de propreté, et dont les baquets de sapin vernissés, toujours pleins d'une eau limpide et sans cesse renouvelée, n'exhalent pas la moindre odeur de marée, de cette odeur infecte qui, chez nous, soulève le cœur le plus aguerri.

Admirez ces légumes épluchés, débarrassés de la terre, des racines, des feuilles et des immondices dont nos halles nous offrent le hideux spectacle. Les allées du marché sont dallées et aussi reluisantes que l'antichambre d'une maison particulière. A chaque pas, vous trouvez des changeurs armés de leurs dachins pour peser les monnaies, et de leurs nombreux cordons de tchen enfilés par milliers. Des barbiers en plein vent, des restaurateurs ambulants, des boutiques d'étoffes, de lacque, de vannerie, de porcelaine, de faïence ordinaire, de quincaillerie, etc., montrent leurs étalages luxueux et leurs enseignes dorées.

Un peu plus loin est l'île Verte, séjour enchanté qui renferme une fort jolie pagode, et des maisons de plaisance portugaises et chinoises fort curieuses.

De l'autre côté sont des chantiers où l'on construit des embarcations pour la rivière. C'est dans un de ces chantiers que je fis construire un petit bateau plat, espèce de toue que les ouvriers

m'amenèrent la nuit pour éviter le payement du droit quo les mandarins n'auraient pas manqué d'exiger d'eux. L'Européen doit être impitoyablement rançonné, et le peuple, voyant ses mandarins leur prodiguer les noms les plus injurieux, les surcharge de droits énormes, les pressure de son côté tant qu'il peut, et les regarde comme de véritables barbares qu'il doit arrêter partout, lorsqu'ils se hasardent à faire quelques pas en dehors des limites qui leur sont assignées.

Les Portugais sont donc en prison dans leur presqu'île comme Robinson l'était dans son île?

Pendant mon troisième séjour à Macao, les Chinois célébrèrent leur grande fête maritime. Je la suivis dans tous ses détails, avec M. Emile Tastet et le capitaine Nel, de Bordeaux. Elle commença par un cortége qui d'abord se rendit à la pagode, puis parcourut la ville au son des gongs et des tambours, précédé de pavillons surmontés de lanternes de couleur, et de dais ornés de banderolles; puis vinrent de jeunes enfants richement vêtus, que l'on portait sur le haut de longues poutres. On eût dit des statues : ils en avaient l'immobilité.

A ces processions succédèrent des joutes sur la rivière, où des bateaux simulant la chasse faite aux contrebandiers de l'opium, luttaient ensemble de vitesse. Ils étaient montés par vingt-cinq à cinquante rameurs, le haut du corps entièrement nu, les bras tendus sur leurs avirons, qu'ils faisaient mouvoir avec une agilité surprenante et une régularité parfaite. La carène de ces bateaux était suiffée; les rouffles avaient été enlevées, afin que rien n'entravât leur marche; des guidons de couleurs variées distinguaient les adversaires qui cherchaient à se dépasser, et employaient toutes sortes de ruses pour arriver les premiers au but.

Aux joutes succédèrent des courses en bateaux. Ces bateaux, longs de soixante à quatre-vingts pieds, n'ayant en largeur que

l'espace nécessaire pour contenir un homme, et pouvant en recevoir trente à cinquante dans leur longueur, étaient armés non d'avirons, mais de fortes pagayes. Leur forme représentait des serpents, des dragons fantastiques, avec leurs écailles d'or ou d'argent, la gueule béante, les griffes et les ailes déployées. Les bateliers qui les conduisaient, tous vêtus uniformément, portaient des bonnets ou de petits chapeaux pointus ornés de gros glands et de houppes de soie mêlées d'or.

Je n'ai vu nulle part rien qui fût digne d'être mis en comparaison avec cette dernière joute. Le but de la course était la belle pagode dont j'ai parlé. Tous les champans et toutes les embarcations de commerce, amarrés de l'autre côté de la rivière, laissaient l'espace vide. Vis-à-vis de la pagode, assis sur une estrade, les juges de la joute distribuaient, au bruit assourdissant de nombreux tamtam, les prix aux vainqueurs. La nuit, des milliers de tancals, couverts de lanternes de couleur, parcouraient la rivière; les grandes embarcations, les jonques, les bateaux qui servent au transport des marchandises, ceux qui sont destinés au service des passagers, étaient éclairés extérieurement, et ornés de nombreuses banderolles et de pavillons; ils avaient à l'intérieur des espèces de reposoirs ou de temples dressés en étoffes de soie. Des bonzes chantaient des prières et faisaient des grigris, agitant leurs mains, leurs doigts, secouant leurs têtes, se levant, se hérissant, se prosternant, chantant, parlant, en un mot, faisant les contorsions les plus grotesques.

Les fêtes durèrent plusieurs jours et plusieurs nuits. Partout nous étions reçus avec plaisir; on nous invitait même à prendre part aux festins. Nous acceptâmes dans quelques embarcations; dans quelques autres nous nous contentâmes du rôle de simples spectateurs, et nous pûmes observer que dans ces jours de fête l'antipathie cédait la place à des sentiments affectueux.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Départ de Macao. — Embarcation de contrebande. — Lin-ting. — Cérémonies superstitieuses. — Pévetés. — Les bonzes. — Talismans. — Forts chinois. — Le capitaine Maxwell. — Pilotes. — Bateaux chinois. — Wampoa. — Déjeuner à bord. — Propreté des Chinois. — Conseils aux voyageurs.

Rien ne me retenant à Macao, où je n'étais quo de passage, je cherchais les moyens de me transporter à Canton.

MM. Bovet auraient voulu me trouver une embarcation européenne, avec pavillon anglais ou américain. Ces barques jouissent des franchises accordées à leur nation, elles sont respectées par les autorités chinoises, vont et viennent librement, et les passagers dont elles se chargent n'éprouvent aucune vexation; mais il n'y en avait pas une pour le moment, et comme j'avais hâte d'abréger mon séjour, je me hasardai à partir sur un *fast-boat* du pays, dont le patron consentit à me prendre en contrebande, et à me transporter jusqu'à la première barre de Wampoa. MM. Bovet, à la considération de qui je devais ce moyen de transport, du reste assez coûteux, me recommandèrent particulièrement au patron, et me remirent, en outre, une lettre pour un de leurs amis qui commandait un *country-ship* du Bengale, et qui devait m'envoyer prendre à bord avec un de ses canots, lorsque je serais arrivé à la barre; car nous n'aurions pu aller ainsi à Canton, où les peines les plus sévères auraient été infligées aux marins chinois, et j'aurais bien pu moi-même être condamné à payer une amende pour cette infraction aux lois du Céleste Empire.

L'embarcation qui me transportait était une de celles qui peuvent aller à la voile et à l'aviron; mais qui, cependant, sont plutôt faites pour marcher à la voile. Elles sont relevées à la poupe, la proue en est très-fine, taillée en lame de couteau. Elles sont pontées, et portent dans leur centre une rouffle assez commode et très-propre, dont l'intérieur est garni de nattes. On peut s'y tenir assis et même y dormir fort à l'aise.

Mon ignorance de la langue chinoise me jetait dans un grand embarras. Heureusement le patron de cette barque entendait assez le portugais pour me permettre sinon une conversation suivie, du moins l'avantage de pouvoir en tirer quelques explications, et deux des matelots parlaient tant bien que mal le jargon anglais usité à Canton, jargon fort difficile à comprendre, surtout à cause de leur prononciation, mais qu'ils savent rendre intelligible en s'aidant de gestes fort significatifs. Grâce à ma connaissance des langues anglaise et espagnole, j'étais assuré de pouvoir me tirer d'affaire. Je regardai donc cet incident comme une bonne fortune qui me permettait d'observer les usages des mariniers chinois.

A huit heures du soir, nous démarrâmes du port de Macao et nous laissâmes dériver en mer notre esquif. J'avais fait mes adieux à MM. Bovet, qui avaient jugé à propos de ne pas m'accompagner jusqu'à la barque, de peur d'éveiller les soupçons. Une jolie brise de Sud-Ouest s'élevait et promettait de nous faire faire du chemin dans la nuit. Elle nous porta rapidement dans la baie, et nous entrâmes sans difficulté dans le bras du fleuve qu'il nous fallait remonter pour arriver à Wampoa, et de là à Canton.

L'embouchure du Tigre, large de plus de trois lieues en cet endroit, est parsemée d'îles nues et escarpées, dont la plus considérable est Lin-Ting. Cette île, à cette époque, était le refuge

de la contrebande de l'opium. Elle est peuplée d'hommes que tous les voyageurs s'accordent à signaler comme les plus intrépides contrebandiers de l'empire.

Quoique l'obscurité fût profonde, l'équipage avait une telle pratique de cette navigation, que nous nous dégageâmes assez bien de tous ces écueils et que nous eûmes bientôt dépassé la première pagode. Là eut lieu une scène bizarre.

Les marins, de quelque nation qu'ils soient, et en général tous les hommes qui s'exposent journellement à des périls sans cesse renaissants, ont une foi aveugle en la puissante protection de la Divinité. Cette foi, qui presque toujours dégénère en superstition, est poussée à l'excès chez le matelot chinois. Dans chaque jonque, champan ou bateau, on est assuré de trouver une idole enfermée dans sa niche, et devant laquelle des bougies de couleur, des mèches et de petites lampes sont allumées jour et nuit. Jamais la plus petite embarcation ne passe devant une pagode sans que l'équipage ne brûle du papier doré ou colorié et n'accompagne ce pieux sacrifice de génuflexions et de contorsions sacramentelles. Les grands bateaux tirent des pétards et frappent sur leurs tamtams d'une manière assourdissante; et si un mandarin vient à passer, ils ne manquent jamais de le régaler de cette agréable harmonie.

Une journée de séjour sur la rade de Macao ou de Canton vous met à portée de voir et d'entendre à chaque instant ces explosions de la piété et du respect des Chinois pour leurs dieux et pour leurs mandarins.

Au moment où nous nous trouvâmes en vue de la pagode, l'équipage n'eut garde d'oublier la cérémonie: Le papier doré fut brûlé, des pétards furent tirés, et les sons lugubres du tamtam se répercutèrent dans les airs. Il y fut répondu de terre; ce fut alors un tapage infernal. En même temps des pévetés

odoriférants furent allumés dans la niche du dieu Fô, devant sa statue, et l'équipage commença une longue série de génuflexions. Marin moi-même, et initié à cette vie de périls et de dévotions superstitieuses, il ne m'était pas difficile de deviner la cause qui les faisait agir. Ils priaient le dieu de leur accorder une heureuse traversée. Cependant j'attendis que les cérémonies fussent terminées pour interroger le patron et lui demander une explication qu'il s'empressa de me donner. Il me dit qu'il pouvait compter sur une bonne navigation, puisqu'on lui avait répondu du rivage, les bonzes allant veiller et prier pour lui. « Et si, lui répliquai-je, le vent contraire, ou toute autre cause, vous eût empêché d'entendre la réponse du rivage, ou bien si les bonzes se fussent trouvés absents ou endormis, et, par cette raison, n'eussent pu répondre à votre signal, que serait-il arrivé? »

« — Cette supposition est impossible ; il y a toujours un bonze de garde pour tenir allumé le feu sacré. Il entend le tamtam des navigateurs, et n'aurait garde de ne pas leur répondre. » Je n'avais rien à répliquer à un argument de cette force; je me tus, et félicitai le capitaine de cet heureux présage.

Du reste, le caractère chinois n'est pas religieux, il n'est que superstitieux, non de cette superstition fanatique qui domine les autres peuples, mais d'une superstition douce et inoffensive. Nous voulons défendre notre croyance, l'imposer aux autres; le prosélytisme et l'intolérance en deviennent les devoirs principaux. Le Chinois fait exception. Attaché à sa foi, peu lui importe celle des autres. Ses prêtres ne lui imposent point, il les regarde avec indifférence, je dirai même avec mépris; il a des temples constamment ouverts où jamais il ne met les pieds, si ce n'est aux époques solennelles de la vie, telles que le mariage, la naissance et la mort d'un enfant, ou des auteurs de ses jours.

Les temples chinois sont construits sur une dimension peu propre à contenir la foule et à recevoir un grand concours de peuple ; ils semblent tout au plus destinés aux bonzes qui les desservent, et aux désœuvrés qui les visitent comme par passe-temps, et cependant la Divinité est en grande vénération en Chine. Depuis le paysan jusqu'à l'empereur, chaque individu possède dans son habitation un autel et un simulacre du dieu auquel il adresse ses vœux. La plus chétive habitation a ses idoles, et cet usage s'étend jusqu'à cette portion nombreuse de la population qui a élu son domicile sur les eaux, et qui vit et meurt là, ainsi que j'aurai l'occasion de le dire. Il n'y a pas, soit sur mer, soit sur la rivière, de petit bâtiment qui ne porte son dieu et son autel. Les Chinois ont également, et par suite de leur esprit superstitieux, une multitude de talismans et d'amulettes suspendus aux murs de leurs maisons et aux chevets de leurs lits. Ces talismans, qui servent à écarter les kouëi, ou mauvais esprits, les spectres, les maléfices, les maladies, et généralement tout ce qui est nuisible, sont de plusieurs sortes. Il y en a que l'on peut appeler nationaux, parce qu'ils sont reconnus par tout le peuple, et d'autres qui sont, comme les armoiries chez nous, particuliers à chaque famille, et transmis de génération en génération, mais qui n'ont d'efficacité que pour la race qui les a choisis.

Lorsque je parlerai de la religion de ce peuple et de ses différentes sectes, je mentionnerai quelques-uns de ces talismans. Je continue la narration de mon voyage.

Toutes les fois que nous passions devant un de ces lieux réputés saints, et le nombre en était grand, les mêmes cérémonies se renouvelaient. Mais en Chine, ainsi que partout, il est avec le ciel des accommodements. Lorsque vers trois heures du matin, nous nous trouvâmes dans la passe la plus étroite des bouches

du Tigre, nos marins ne voulurent pas descendre à terre pou- faire viser leur permission : la nuit était noire et le vent favor rable, ils jugèrent à propos d'en profiter pour se dispenser de cette formalité, qui ne peut s'accomplir sans rétribution et sans péril pour un bateau en contrebande. Nous passâmes donc silencieusement devant une pagode, les tamtam ne firent entendre aucun son, et les génuflexions elles-mêmes furent négligées. J'en marquai mon étonnement au patron, qui me répondit sans hésitation, que cette fois ils n'avaient pas besoin d'être entendus de terre, mais qu'à la première pagode il brûlerait le double de papier et frapperait deux fois le tamtam.

A la pointe du jour, nous avions dépassé tous les forts qui gardent l'entrée de la rivière du Tigre, du côté où passent les navires européens; car, dans le Delta, il y a bien d'autres sorties qui viennent déboucher par l'intérieur sur Macao; mais ce ne sont que des canaux qui n'ont pas assez de profondeur pour que nos navires de commerce puissent s'y hasarder. Les embarcations chinoises, plates et n'ayant qu'un faible tirant d'eau, peuvent seules le faire. Nous aurions pu facilement y passer avec la nôtre; mais ma présence à bord était un obstacle. Nous n'eussions pas manqué d'être visités, et le patron se serait vu condamné à une amende considérable pour avoir transporté un barbare, qui, lui-même, eût eu à souffrir des avaniès dont il ne se souciait nullement, et dont le terme eût été le sacrifice de quelques piastres. Le capitaine prit donc la sage résolution de de ne pas s'y exposer.

Tant bien que mal, je m'étais accommodé de la rouffle, où j'avais passé une partie de la nuit sur des nattes que l'on avait étendues sur le plancher. Un marin n'a pas toujours ses aises, et plus d'une fois je l'avais éprouvé. Cette situation n'avait donc rien d'extraordinaire pour moi. Dès que j'aperçus les premiers

rayons du jour, je sortis et vins prendre l'air sur le pont; j'avais sous les yeux un paysage animé.

A l'endroit où nous étions, et de là jusqu'à Wampoa, le Tigre a deux milles et plus de largeur, en comptant les îles et les diverses branches du fleuve, qui, en général, sont fort larges. La journée commençait; tout était plein de mouvement et de vie; une multitude de bateaux de toutes les formes et de toutes grandeurs montaient et descendaient, se croisaient en tous sens; des jonques arrivaient, d'autres partaient, on s'abordait, on raisonnait, les échanges se faisaient pour la journée; c'étaient des poissons, des provisions de riz, de la volaille, des effets. Sur la terre, même animation : des soldats allaient et venaient des forts à l'extérieur, et de l'extérieur dans les forts. Là, comme dans les autres passes de la rivière, il y a des forts avec une garde chinoise, commandée par des mandarins militaires.

Tous les navires qui remontent le fleuve ou qui en sortent sont obligés de s'arrêter, quelquefois même de mouiller à des stations déterminées, où le pilote doit descendre à terre pour faire viser sa *chap* ou passe-port. Il y a aussi des droits à payer. Les forts que l'on voit sur la rive donnent une idée peu avantageuse des ingénieurs chinois: peu redoutables en général, ils consistent en un mur de circonvallation de six à huit pieds de hauteur, se prolongeant sur les flancs ou sur la crête de quelque colline, et entourant un espace dont la superficie n'excède pas quelques arpents. La partie qui fait face à la rivière est plus élevée; elle a des créneaux et des mortaises où sont placées quelques pièces de canon, qui ne pourraient tirer qu'un bien petit nombre de coups. Ces forts, dépourvus de bastions et d'ouvrages avancés, renferment des bâtiments destinés au logement de la garnison et du mandarin qui la commande. On se souvient qu'en 1816 ils voulurent s'opposer au passage de la frégate

l'Alceste, qui avait conduit lord Amerst en Chine; le capitaine Maxwel, que je vis plus tard dans l'Amérique du Sud, fit feu sur les batteries, en démonta plusieurs, tua quelques hommes, et passa outre. Le vice-roi de Canton, pour dissimuler cette insulte, ne trouva rien de mieux à faire que d'adresser des remercîments au commandant de la frégate anglaise pour le salut qu'il avait fait à l'empereur. En 1834, les Anglais eurent une nouvelle occasion de donner aux Chinois une preuve non moins convaincante de l'inefficacité de leurs fortifications : lord Napier, chargé d'une mission de la Compagnie des Indes près du vice-roi de Canton, entra dans le Tigre malgré les menaces des mandarins; l'artillerie de ses deux frégates eut bientôt renversé les forts du rivage, et tué, assez inutilement à la vérité, un grand nombre de leurs défenseurs; enfin, pour terminer ces citations, la guerre de 1840 avec l'Angleterre nous a prouvé et la lâcheté et l'inexpérience de ce peuple sur les champs de bataille.

Les soldats chinois ne se distinguaient guère, du moins à mes yeux, du reste des habitants que par une espèce de chapeau pointu, en forme de cône, orné de quelques franges de soie écarlate, qui tombent du sommet. Le bonnet des mandarins militaires est de velours noir, arrondi dans sa partie supérieure, et terminé par un gland ou un bouton de couleur différente selon le grade, d'où pendent des franges de soie rouge, pareilles à celles des soldats, et qui recouvrent presque toute la coiffure, dont les bords sont relevés.

Dès que l'on a dépassé les premiers forts, le pays change totalement d'aspect; le terrain, qui, à l'embouchure du fleuve et sur ses deux rives, était montueux, escarpé et aride, devient tout-à-coup parfaitement uni et fertile, et l'on peut dire que c'est là seulement que commence le pays cultivé. Ces vastes plaines sont couvertes de plantations de riz, et la rivière qui les

arrose, se divisant en un grand nombre de bras, forme une infinité d'îles dont les bords offrent un tableau bizarre qu'on ne trouve guère qu'en Hollande. Toutes ces îles étant à fleur d'eau et fréquemment submergées, les barques qui se montrent dans les canaux semblent naviguer sur terre; à chaque instant nous apercevions leurs grandes voiles jaunâtres glisser lentement au milieu de la verdure qui couvrait la campagne. Au loin, les collines qui bornent l'horizon ont l'apparence d'îles; elles forment presque toujours des monticules arrondis comme par l'effet de l'art; quelques-unes sont un peu boisées.

De hautes tours octogones à étages multipliés s'élèvent de distance en distance. On ne connaît pas bien l'usage auquel étaient destinées ces constructions; on suppose qu'elles furent bâties pour servir de vigies en cas d'irruption sur le territoire. Au pied de ces tours est ordinairement une petite pagode habitée par des bonzes; quelquefois aussi elles sont placées immédiatement au bord du fleuve; alors un mandarin de douane et de justice y réside avec quelques soldats.

Plus on avance, plus la population augmente; des hameaux s'élèvent de toutes parts; souvent encore des bateaux se réunissent dans une crique ou au bord de la rivière pour y former des villages flottants. Les professions de leurs habitants se rapportent toujours à l'élément sur lequel ils vivent; ainsi, ils sont pêcheurs, conducteurs de passagers ou porteurs de fardeaux, pilotes, matelots, porteurs d'eau, blanchisseurs ou brocanteurs. Ces bateaux peuvent être assimilés à de véritables maisons. Ils sont en général élégants, vernis et peints, dorés et chargés d'ornements dans le goût du pays. Il en est qui servent d'auberges; d'autres, où habitent les familles riches, sont tout-à-fait somptueux. Chaque matin une partie de ce village se met en marche; on voit de petites barques se détacher du groupe principal, aller

et venir dans toutes les directions; les unes partent pour la pêche, d'autres brocantent d'un bateau à l'autre, ou portent hommes et marchandises; d'autres enfin vendent le produit de leur pêche ou de leur industrie.

Arrivés à la première barre, sur les six heures du matin, le patron de l'embarcation fit porter, sur ma demande, au capitaine anglais, la lettre que m'avaient donnée MM. Bovet. Nous nous approchâmes ensuite d'une espèce de village flottant, composé d'un grand nombre de bateaux stationnés dans cet endroit. Il y avait près de douze heures que j'étais à bord. Je n'avais encore pris aucune nourriture, et l'air vif et piquant que je respirais depuis quelques heures avait aiguisé mon appétit. Jusque-là, j'avais vu l'équipage tellement occupé qu'il eût été fort difficile de le déranger.

Le patron prévint mes désirs, et s'approchant de moi me demanda si je ne voulais pas prendre quelque nourriture avant de les quitter, ou si je préférais attendre la réponse au message qui venait de partir. J'ignorais ce que le capitaine anglais allait me répondre; il pouvait n'être pas à bord, me faire une réponse négative, avoir l'idée de me rendre une visite, ce qui aurait entraîné une perte de temps que j'entrevoyais avec effroi. D'un autre côté, un repas chinois, et surtout un repas à bord de l'embarcation, ne me souriait guère; mais l'aiguillon de la faim était là, il me pressait, et triompha de mes répugnances. Je me décidai donc à répondre affirmativement, sauf à m'en repentir. Le capitaine me parla d'excellents poissons dont le fleuve abonde, et qu'il lui serait facile de se procurer. Puis il s'éloigna pour aller donner ses ordres. L'équipage fit quelques signes à des barques qui s'approchèrent aussitôt, chargées de provisions, et qui lui vendirent des soles et quelques autres poissons dont l'espèce m'était inconnue, mais qu'on m'assura être excellents.

Pour les faire cuire, on enleva des compartiments de la poupe où étaient tous les ustensiles de cuisine, fort soigneusement arrangés. Ce fut alors que j'admirai l'ordre et la propreté qui régnaient dans ces bateaux, que je ne pus m'empêcher de trouver bien supérieurs aux nôtres sous ce rapport. Et, cependant, je n'étais que sur une embarcation du dernier ordre.

Dans un bateau chinois, on peut s'asseoir et même se coucher partout. Tout y est aussi propre et aussi soigné que dans l'appartement le plus coquet. Les matelots eux-mêmes ont une mise qu'on pourrait dire recherchée. Un pantalon et une grande veste ou camail de nankin ou d'une autre étoffe de coton composent leur vêtement, que le climat de cette partie Sud de la Chine et l'eau douce sur laquelle ils naviguent presque constamment, leur permettent de soumettre à de fréquentes lessives. Aussi sont-ils toujours vêtus fraîchement et font-ils plaisir à voir.

Quelquefois, ils portent une certaine étoffe lustrée qui leur donne l'apparence de gens aisés, et cela surtout lorsqu'ils arrivent dans un port de quelque importance où ils tiennent à *faire bonne figure*. Cette excessive propreté fait que l'on peut avoir un contact direct avec eux sans répugnance, et sans crainte d'être sali ni incommodé par l'odeur nauséabonde de goudron, d'huile ou de graisse, particulière aux matelots de nos navires marchands.

Ce n'est pas leur frottement avec les Européens qui a pu leur donner ces habitudes de soin, mais comme ils les rançonnent, il résulte pour eux qu'ils en tirent toujours beaucoup d'argent, et peuvent faire une dépense plus forte, principalement quand, par leur métier, ils se trouvent en relations directes avec les étrangers.

En Europe, au contraire, la malpropreté de nos bateaux et même de beaucoup de nos navires côtiers est passée en pro-

verbe. Pour qui ne les a pas vus de près, il est difficile de s'en faire une juste idée. Nulle place pour s'asseoir sans courir le risque de se tacher. A peine si l'on ose toucher les hommes de service, encore moins les ustensiles. La chambre seule du capitaine est le lieu où vous pouvez vous reposer, et encore quelle chambre ! J'en appelle à tous ceux qui ont été obligés de faire des traversées sur ces navires, je doute que personne me contredise ; bien entendu que ceci n'a trait qu'à la marine marchande de cabotage ou aux barques des rivières et des ports, les navires qui font la grande navigation et ceux qui appartiennent à la marine royale font exception, car ils sont bien tenus. Chaque matin les chambres et le pont y sont lavés et frottés, mais ce luxe inconnu à nos petits navires est d'un usage journalier même sur le plus petit bateau chinois.

Les mariniers firent cuire du riz, frire et bouillir les poissons, et le déjeuner, qui, apprêté et servi sur une barque européenne, m'eût soulevé le cœur, avait ici l'aspect le plus appétissant. Je pris place, disposé à me comporter en véritable marin, car, bien qu'un passager ne soit exposé à aucune fatigue à bord, l'air de la mer suffit pour exciter l'appétit.

Dans mes excursions chez les divers peuples ou peuplades que j'ai eu l'occasion de visiter, j'ai toujours eu pour principe d'adopter autant que possible les usages que j'y voyais établis, quelque choquants et disparates qu'ils me parussent dès l'abord. De cette manière, je ne froissais aucune susceptibilité, et je me conciliais la bienveillance de ceux chez lesquels je me trouvais. C'est un calcul adroit que j'indique à tous ceux qui, comme moi, parcourront les pays étrangers. Il coûte peu, et le résultat vous sera toujours favorable. Du reste, si ces usages paraissent ridicules au voyageur, les siens produisent le même effet avec d'autant plus de force qu'il lutte seul contre une masse

attachée à ses coutumes et à ses préjugés. Lors de ma première arrivée en Chine, j'avais assisté assez souvent à des repas avec les naturels du pays pour avoir pris leurs habitudes, et savoir me servir avec adresse des baguettes qui, chez eux, remplacent les cuillers et les fourchettes.

Les mariniers se montrèrent satisfaits de ma dextérité, et me témoignèrent leur gratitude par toutes sortes de prévenances. Après les poissons, nous eûmes des oranges. Nous étions en décembre, par conséquent au commencement de l'hiver; la saison des fruits était passée, mais celle des oranges commençait, et elles étaient, surtout l'espèce dite *mandarines*, très-abondantes.

Nous arrivâmes devant Wampoa, que l'on peut considérer comme la rade de Canton, du moins pour les navires européens, qui ne peuvent pas remonter plus haut. Le mouillage est formé par un bras du Tigre, resserré entre deux îles; dans celle qui est située sur la rive gauche est le célèbre village de Wampoa, dont la population est évaluée à plus de douze mille âmes. Je ne le nomme pas ville, parce que la population qu'il renferme se compose en totalité d'ouvriers qui y ont été attirés par la présence des navires européens, et qui tirent leurs uniques moyens d'existence de leurs relations avec eux. Il n'existe d'ailleurs dans son étendue ni monuments ni édifices publics un peu considérables.

Les environs de la rade sont couverts de villages formés par des bateaux tellement pressés les uns contre les autres, qu'ils semblent ne faire qu'une immense cité maritime. L'île sur laquelle est bâti Wampoa est plate, sans le moindre accident de terrain; mais la rive opposée est très-montagneuse. Les collines les plus rapprochées du rivage portent chacune le nom de quelque nation européenne : ainsi il y a la colline des Hollan-

dais, des Anglais, des Français, des Danois, etc. C'est là que les matelots de chaque nation peuvent descendre les dimanches et les jours de fêtes pour se promener ; c'est là aussi que l'on ensevelit ceux qui ont le malheur de succomber loin de leur patrie, sur cette terre étrangère. On conçoit que ces promenades, qui n'offrent que de lugubres souvenirs, ont peu d'attrait, et cependant le besoin d'exercice force d'en profiter ; mais il faut se bien garder de s'éloigner du rivage à plus d'une portée de fusil, il y aurait du danger à aller au delà, à cause des mœurs inhospitalières des habitants, qui, armés de longs bambous, ne manqueraient point d'assaillir en grand nombre l'imprudent qui s'aventurerait dans les terres. Un malheureux botaniste, entraîné par sa passion pour la science, s'étant égaré à la recherche de quelque monogame ou cryptogame inconnu, fut presque assommé par ces barbares. Les relations continuelles des équipages des navires avec cette population n'ont pu adoucir son naturel lâche et féroce, et il a été impossible d'établir avec elle le moindre rapport social. L'esprit mercantile et l'avidité formant la base du caractère chinois, on est en droit de supposer que des ordres rigoureux du gouvernement prescrivent aux habitants de refouler les étrangers sur la misérable bande de terre qu'il leur est permis de parcourir avec quelque apparence de sécurité ; car je suis convaincu que le peuple chinois, que j'ai connu partout s'accommodant des mœurs et des habitudes de tous les peuples, se plairait fort vite au contact des étrangers ; mais ses mandarins veulent le tenir à l'écart pour le gouverner avec plus de facilité.

Aussitôt qu'un navire arrive à Wampoa, des bateaux de la douane viennent s'attacher à son couronnement ; pendant tout le temps de leur présence il faut redoubler de vigilance, car il arrive souvent que des hommes, soit qu'ils appartiennent à ces

embarcations, soit qu'ils profitent de leur contact avec le navire, usent de ce moyen pour s'y introduire et faire main-basse sur tout ce qu'ils trouvent et peuvent emporter : cordages, fers, poulies, tout leur convient, parce qne tout se vend; on doit donc avoir grand soin de rentrer les manœuvres et de ne rien laisser sur le bord.

Quelquefois on coupe les amarres pour se débarrasser de ces bateaux, qui s'en vont alors en dérive; mais, peine perdue, ils reviennent toujours et reprennent la place qu'ils occupaient.

A cette époque, il y avait à Wampoa plusieurs navires américains, un ou deux navires danois, et quelques bâtiments de l'Inde : le grand nombre de navires de Bombay et du Bengale qui arrivent vers la fin de la mousson du Sud-Ouest, avec des cargaisons de coton, de rotins, de toutenague et d'opium, avaient déjà effectué leur départ au commencement de celle du Nord-Est, et l'on n'en comptait plus que deux ou trois. Ce sont presque tous de très-grands et de très-beaux navires, commandés par un état-major européen, mais montés par un équipage bengali, mélangé d'Arabes et de Philippinois. Ces derniers et quelques Européens font à bord l'office de timonniers; on les désigne sous le nom de *Soucanis;* leurs fonctions consistent à gouverner le navire et à coudre les voiles. On n'embarque jamais à la fois un grand nombre de Soucanis philippinois, parce que souvent il est arrivé à bord des navires hollandais de Batavia, dont les équipages sont javanais, ou bien des navires anglais de l'Inde montés par des Bengalis, que les Manillois, qui ont en général plus de nerf que ces autres peuples, après avoir fait révolter l'équipage et égorgé les officiers, ont perdu le bâtiment sur la côte voisine, ou l'ont livré au chef de quelque île de l'archipel malaisien. Le Manillois, dans sa civilisation à demi sauvage, a toujours entendu dire par ses prêtres que tout ce qui n'était pas catholique était

hérétique, et, comme tel, voué à l'enfer; en conséquence, il croit faire un acte méritoire en massacrant les ennemis de sa religion. Je suis néanmoins convaincu que le fanatisme seul n'arme pas son bras, et que la vengeance de quelques-uns de ces actes d'oppression malheureusement trop fréquents à bord des navires de ces deux nations y a pour le moins autant de part, car jamais un Manillois ne tue un Bengali, dont il sait la croyance encore plus éloignée de la sienne que celle de l'Anglais et du Hollandais.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Embarquement à bord du bâtiment anglais. — Européens en Chine. — Wampoa. Bateaux pêcheurs. — Pilotes. — Jonques de commerce. — Jonques de guerre. — Bateaux contrebandiers. — Autres bateaux. — L'opium. — Contrebandes.

Vers les dix heures du matin, par un soleil superbe et une matinée charmante, un canot léger monté par des Lascars, et dirigé par un pilotin, vint se ranger contre les flancs de l'embarcation. Il m'était envoyé par le capitaine anglais, qui avait reçu ma lettre, et m'invitait à me rendre à son bord. Je pris congé des Chinois, non sans les avoir remerciés de leur hospitalité, qui n'avait pas été pour eux exempte de danger, et sans les avoir dédommagés du risque qu'ils avaient couru à cause de moi. Je sautai dans l'esquif qui m'attendait, et en quelques minutes j'abordai le navire, où mon nouvel hôte me reçut sur le pont. Il me serra la main cordialement, et, grâce à la recommandation de mes amis, nous eûmes bientôt fait connaissance. Le cérémonial n'est pas long entre marins, encore moins en pays étranger, où un intérêt général vous lie et établit une solidarité nécessaire pour vous défendre contre l'ennemi commun.

En Chine, tous les Européens sont frères, et lors même que la guerre a éclaté entre leurs gouvernements, les liens de l'humanité les réunissent fraternellement. Ils sentent le besoin de s'entr'aider et de se prêter un appui mutuel. Nous étions en paix avec l'Angleterre. C'était donc un motif de plus. Après les questions d'usage, tant sur nos amis communs de Macao que

sur mes projets ultérieurs et les assurances amicales de pouvoir compter sur lui pendant mon séjour à Wampoa, le capitaine me dit que mon arrivée ayant eu lieu en *contrebande*, il avait besoin de quelques jours pour préparer mon débarquement, et me faire agréer par les autorités locales comme faisant partie de son état-major; qu'en conséquence, je serais condamné aux *arrêts forcés*, mais que, du reste, ma captivité serait très-douce. De mon côté, je l'assurai que la vie du bord, à laquelle j'étais accoutumé, n'aurait rien de pénible pour moi. Il me montra une cabine qui était très-bien disposée, et dans laquelle il m'installa, après m'avoir pourvu de livres et désigné un domestique qui devait être à mes ordres; puis il me demanda la permission de se rendre à terre pour le service de son navire, et commencer les premières démarches en ma faveur.

Me voilà donc seul, libre de soins, et certain de pouvoir atteindre le but de mon voyage, et me livrer à mes occupations favorites, en étudiant un pays neuf à tous égards aux yeux des Européens.

Je n'avais apporté avec moi qu'une petite malle, ayant laissé la majeure partie de mes effets à Macao, chez MM. Bovet, qui devaient me les faire passer à Canton, et qui avaient eu l'extrême obligeance d'écrire à leur comprador de mettre leur maison à ma disposition dans cette dernière ville.

Wampoa, je l'ai déjà fait remarquer, doit être considéré comme la rade de Canton, les navires européens ne pouvant franchir la barre qui obstrue le fleuve en cet endroit. Le mouvement des arrivées et des départs, les bâtiments de toutes nations et de toutes provenances, ornés de leurs pavillons, et portant des banderolles de toutes couleurs à chacun de leurs mâts, leurs barques pavoisées, sans cesse en mouvement, forment un tableau peut-être unique en son genre. Le Tigre, qui s'est partagé en

deux branches étroites à Wampoa, se réunit près de Canton, les marées y sont régulières et durent six heures comme en Europe; l'eau n'est pas potable; mais quoiqu'un peu saumâtre et très-bourbeuse, elle peut cependant, lorsqu'elle a déposé, servir à laver; l'eau à boire s'apporte dans des bateaux-citernes du haut de la rivière.

A peine le capitaine fut-il parti que le comprador apporta au navire les provisions de la journée, qui consistaient pour l'équipage en viande de boucherie et en quelques légumes d'une qualité médiocre; pour la chambre, en poissons, viande de porc, végétaux et fruits d'une qualité passable. En Chine toutes les denrées se vendent au poids : viande, volaille, oranges, citrons, légumes, tout passe par la balance; les melons et les pastèques sont seuls exceptés de la règle générale.

Peu après, de grands bateaux couverts vinrent recevoir le chargement que le bâtiment avait à bord, et que le second eut la précaution, indispensable avec des Chinois, de faire accompagner à chaque voyage par un pilotin, pour que rien ne fût volé dans la traversée de Wampoa à Canton.

La rade et le fleuve étaient couverts d'une multitude innombrable de bateaux et de bâtiments chinois de toute dimension; les uns reposaient sur leurs ancres; les autres, se croisant dans toutes les directions, semblaient voler sur les eaux. La forme de ces embarcations varie à l'infini, selon l'usage auquel elles sont destinées; mais toutes sont construites d'une manière si bizarre, que je crois devoir entrer à ce sujet dans quelques détails, en les abrégeant cependant le plus qu'il me sera possible, pour ne pas fatiguer l'attention du lecteur.

Il paraît que la Chine ne peut nourrir tous ses habitants. Malgré la rigueur des lois qui l'interdisent sans pouvoir l'arrêter, une émigration régulière et périodique déverse chaque année

l'exubérance de cette population vers Batavia et Java, Manille, les Philippines, la Cochinchine, l'Archipel indien et la presqu'île malaise; d'un autre côté, une multitude innombrable de pêcheurs ont établi leur domicile flottant sur des barques et le long des côtes, à l'embouchure et sur les bords des fleuves; enfin d'autres embarcations encore plus nombreuses se tiennent constamment en pleine mer, pour s'y mettre à l'abri des exactions des mandarins, et pour chercher sur les flots les moyens de subsistance que la terre leur refuse. Le phénomène de l'existence de cette population maritime aux portes de la Chine est de nature à faire naître d'étranges conjectures sur l'organisation gouvernementale et sur l'état social du Céleste Empire.

Ces pêcheurs s'aventurent souvent jusqu'à trente et quarante lieues des côtes; la mer est leur patrie, leurs barques sont leur domaine; ils y naissent, y vivent et y meurent; ils y ont leurs ménages et leurs familles; en un mot c'est la vie domestique en pleine mer, et, comme Énée, ils portent leurs lares sur les flots. Le plus grand nombre de ces pêcheurs met rarement le pied sur la terre ferme, et l'on pourrait dire qu'ils ne connaissent leur pays que par ouï-dire. Des bateaux de la côte viennent leur apporter les approvisionnements et les denrées qui leur manquent, en échange des produits de leur pêche; et leurs bâtiments sont si bien construits pour tenir la mer, que ce n'est que par les plus gros temps qu'ils se décident à gagner la terre pour y chercher un abri. Cette société de pêcheurs a ses cérémonies, ses idoles particulières; des mœurs, des usages, des préjugés qui lui sont propres, et dont l'étude serait des plus curieuses, car un ordre d'idées tout-à-fait à part règne au milieu de cette population amphibie, ou pour mieux dire aquatique.

Les équipages de ces bateaux, malgré le nombre d'individus qui y sont entassés, paraissent fort vigoureux et jouir d'une

santé robuste, avantages que l'on peut attribuer à leur genre de vie, sobre et rude à la fois. Leurs bâtiments s'accouplent ordinairement, et traînent entre eux leurs filets; le produit de la pêche est séché, ou salé, ou vendu pour la côte. Ils conservent aussi du poisson vivant dans des citernes qui se remplissent d'elles-mêmes d'eau de mer. Ces hommes s'offrent quelquefois comme pilotes pour conduire les navires européens à Macao, et demandent pour ce service cent, deux cents et jusqu'à trois cents piastres; mais comme on est certain d'en trouver tout près de terre, on peut fort bien se passer de ceux qui sont au large. Il est arrivé que des navires, demeurés en calme, ont été surpris, assaillis, pillés et leurs équipages égorgés par ces pêcheurs; mais ces évènements sont très-rares aujourd'hui; ils étaient plus fréquents du temps des pirates, qui ont pendant de longues années ravagé les côtes de la Chine, et tenu tête à la flotte impériale, qui n'a pu mettre fin à cette guerre qu'avec l'aide du gouvernement portugais de Macao.

En outre de ces bateaux, il y a des embarcations plus légères qui, quelquefois, portent à bord des pilotes indispensables aux navires étrangers qui s'aventurent sur ces côtes. Ces embarcations sont appelées *sapateones* et *lorchas* par les Portugais, *fishing-boat*, *pilot-boat* et *fast-boat*, bateaux-pêcheurs, bateaux-pilotes et bateaux légers, par les Anglais, selon le genre de service auquel elles sont destinées; ces dernières, élancées, élégantes dans leur coupe, construites en bois de camphre et de pin, vernies et non peintes, c'est-à-dire n'ayant qu'un galipot qui conserve la couleur du bois, sont remarquables par leur admirable propreté; leur arrière est gros et relevé, tandis que l'avant est effilé et a l'air de plonger dans les flots, ce qui leur donne la forme gracieuse du cygne. Leur longueur est ordinairement de cinquante pieds, sur une largeur bien proportionnée; et elles

portent de quinze à vingt tonneaux. Elles ont deux mâts, quelquefois trois ; leurs voiles en nattes sont disposées en trapèzes irréguliers ; celle de misaine est toujours plus petite que la grande, et celle d'artimon l'est encore davantage. Les Chinois manœuvrent avec une merveilleuse dextérité ces embarcations, qui marchent avec autant de rapidité que les plus fins voiliers ; ils abordent et s'accrochent aux chaînes des haubans au moyen d'un croc en fer adapté à l'extrémité d'un bambou, et l'embarcation une fois tenue, ils s'élancent à bord avec une agilité sans pareille. Il faut éviter de paraître trop empressé et trop enchanté de recevoir la visite ou l'offre de service de ces pilotes, car on s'exposerait à les payer fort cher. On doit les écouter avec calme, et rabattre au moins les trois quarts du prix qu'ils demandent. Dans la mousson du Nord-Est, si le temps est beau, on ne doit payer le pilotage de l'île *Lemma* à Macao que 25 à 50 piastres au plus, et même en 1830 il m'est arrivé de ne donner que 10 piastres. Ces hommes sont de vrais mendiants ; ils veulent de tout ce qui frappe leurs regards : du riz, du bœuf salé, du biscuit. Ils ne dédaignent rien, et s'arrangent de manière à ce que leur équipage soit toujours nourri aux frais du navire qu'ils pilotent.

Chaque bateau pêcheur porte un petit *boat* semblable à une toue, dont l'avant et l'arrière sont un peu relevés, et que l'on conduit à la godille, à l'aide d'un aviron qui tourne à l'arrière sur un piton en forme de gros clou. Cette manière de conduire est employée pour toutes les embarcations qui naviguent sur le Tigre et sur les autres rivières.

Les jonques de commerce, nommées aussi *champans*, sont des bâtiments aux formes massives ; les plus grandes servent aux voyages de long cours. Elles diffèrent de forme et de grandeur ; et avec un peu d'attention on distingue facilement, après quelque

temps de séjour, la province où elles ont été construites. Les jonques d'Emoy et généralement celles des provinces du Nord sont ordinairement très-grandes, et leurs équipages se font remarquer par un teint plus blanc et une taille plus élevée. Il est de ces jonques qui portent jusqu'à douze cents tonneaux, et de cent à cent vingt-cinq hommes d'équipage, sans compter de deux à quatre cents passagers, parmi lesquels il en est un grand nombre qui, pendant la traversée, travaillent comme matelots à la manœuvre pour gagner leur passage. Il faut en effet beaucoup de bras pour mettre en mouvement des embarcations aussi lourdes. Les Chinois n'ont point recours aux inventions de l'Europe, destinées à multiplier les forces; ils les ignorent et affectent de les dédaigner. La coupe de ces énormes bâtiments est très-cintrée; le centre n'a pas plus de quatre ou cinq pieds au-dessus de l'eau, tandis que l'arrière est élevé de vingt à trente pieds et l'avant de quinze à vingt. Les cabines des matelots et des passagers subalternes sont installées les unes au-dessus des autres sur la plateforme de l'avant; celles du capitaine, des propriétaires du navire et des passagers de distinction sont placées à l'arrière, où elles s'élèvent par étages groupés l'un sur l'autre. Le gouvernail, d'un bois très-dur, est d'une dimension extraordinaire; six à huit hommes sont nécessaires pour le mettre en mouvement. Il tourne dans un enfoncement pratiqué à l'arrière du bâtiment, et que, vu sa dimension, l'on ne peut pas appeler rainure; il descend jusque sous la carène, en se prolongeant sur l'arrière en forme de trapèze. La pelle est percée d'un nombre infini de petits losanges, afin qu'une machine de cette longueur éprouve dans ses mouvements une résistance moins forte de la part de la masse d'eau qu'elle déplace. Les ancres sont d'un bois dur et pesant, leurs pattes sont garnies de fer, et le centre de grosses pierres pour les faire couler plus promptement. Les

câbles sont généralement composés de rotins, quelquefois de bambous ou de bastins de l'Inde, ou enfin de bois noir des Moluques. Ces jonques ont trois mâts : l'un à l'avant sur la plateforme de la proue; l'autre, presque au centre, deux fois plus gros que le premier; enfin, un troisième sur l'arrière, d'un tiers moins grand que celui de l'avant. La Chine ne produisant pas d'arbres propres à la mâture et même à la construction de la coque des grandes jonques, ceux de ces bâtiments qui partent pour Manille, Batavia, Sincapour ou autres ports de la Malaisie, ont des mâts construits de plusieurs morceaux; dès que le navire est rendu à destination, on les remplace par des mâts d'une seule pièce qui coûtent de 800 à 1,200 piastres (4 à 6,000 fr.). Le Bengale envoie aussi très-souvent à Canton des cargaisons de bois de teck, pour les constructions navales.

Les mâts des jonques ne portent qu'une voile de nattes, tendue au moyen de bambous placés de distance en distance, parallèlement à la vergue supérieure. Ces voiles sont d'un poids énorme; et lorsqu'il s'agit de les hisser, cette opération dure souvent une demi-journée. Quelquefois dans les beaux temps on place une espèce de hunier de toile de coton au-dessus de celle du centre. Lorsqu'une jonque est en mer et que le vent augmente, on ouvre un sabord pratiqué dans la voile, qui, en donnant une issue au vent, diminue son action; si le vent devient encore plus fort, on amène une portion de la voile.

A la partie supérieure des mâts est attaché un ornement à deux branches peint en rouge; de leur centre s'élève un bâton auquel sont suspendues des girandoles et des flammes rouges ou jaunes. Le pavillon est hissé au mât d'artimon, sur un bâton auquel il est adapté, et qui forme un angle aigu avec le mât. Ce pavillon est carré et blanc, il a une gaîne bleue, large de quatre à six doigts. Ce sont les couleurs des navires marchands.

Les jonques sont peintes en noir et blanc. On donne aux bordages qui s'avancent des deux côtés de la partie supérieure de la proue, et qui ressemblent aux antennes d'un insecte, une couleur rouge, jaune ou verte, selon les provinces : le rouge appartient à la province de Canton, le vert à celles du Nord et de l'Est, et le jaune à celles du Sud et du Sud-Ouest. Ces navires portent à leur extrémité, du côté de la proue, un grand rond blanc et noir, que les Chinois veulent bien appeler un œil, et dont l'embarcation a besoin, disent-ils, pour se guider.

L'intérieur est distribué en compartiments bien calfatés et indépendants les uns des autres, de sorte que si la jonque vient à toucher sur un récif et fait de l'eau, cette eau ne pénètre que dans un seul compartiment, d'où l'on peut facilement la vider.

On conçoit que ces bâtiments ne puissent naviguer qu'avec des vents faits, et qu'il leur soit impossible d'aller contre le vent; aussi, partant avec la mousson favorable et revenant avec la mousson opposée, ils ne peuvent exécuter qu'un seul voyage et pour un seul point. Les Chinois sont un peuple immuable et essentiellement ennemi de toute innovation; j'ai connu un négociant chinois qui, faisant construire une jonque, voulut introduire quelques changements dans la disposition de l'arrière du bâtiment. Ces modifications consistaient simplement à diminuer l'immense volume de la poupe et à soutenir le gouvernail par des ferrements, et pourtant elles parurent aux mandarins une telle infraction aux coutumes, qu'ils taxèrent la jonque à l'égal d'un navire européen, et firent éprouver tant de vexations au malheureux armateur, qu'ils finirent par le ruiner.

Les jonques de guerre destinées à la police des côtes et des rivières ne portent au plus que cent à cent cinquante tonneaux, et sont par conséquent bien moins grandes que celles de commerce. Plus élancées et beaucoup moins élevées à leurs extré-

mités, au lieu d'avoir plusieurs étages sur l'arrière, elles n'ont qu'une espèce de pavillon, construit sur le modèle des maisons des gens riches, à toits relevés, peint de diverses manières, et enrichi d'ornements dorés : ce pavillon sert de logement aux officiers. Vers le milieu du pont sont rangées en batterie six à huit pièces de calibres divers, ayant leur volée barbouillée de rouge, et composées de cercles et de morceaux de fer rapportés. Les Chinois ont découvert la poudre bien avant nous; mais ils n'ont pas fait de grands progrès quant à son application, si ce n'est cependant pour les feux d'artifice. L'art militaire est encore dans l'enfance chez eux; leur artillerie se compose, ainsi que je viens de le dire, de pièces de fer rajustées; et ils en sont encore aux fusils à mèche. Les pavillons de guerre et ceux des mandarins sont des guidons triangulaires de diverses couleurs, entourés de festons à dents de loup; le jaune est la couleur distinctive des mandarins. Les jonques de guerre portent aussi sur leur arrière le pavillon blanc des jonques marchandes, mais toujours surmonté d'un guidon.

Les bateaux de mandarins, ou plutôt les bateaux de la douane, servant à la poursuite des contrebandiers, sont élancés, montés de trente à soixante hommes et armés de deux canons, dont un sur l'avant et l'autre à l'arrière. On les reconnaît au guidon triangulaire dont les couleurs diverses indiquent le rang du mandarin. Il y en a de très-grands, mais en général leurs équipages sont plus faibles que ceux des contrebandiers.

Les bateaux contrebandiers sont de deux espèces : les uns destinés à naviguer sur les fleuves, les autres sur les côtes; leurs formes sont les mêmes, ils ne diffèrent que par leurs dimensions. Les premiers sont cependant plus plats et plus étroits, et les seconds ont plus de tirant d'eau. Il y en a qui ont jusqu'à cent pieds de long. Le pont est distribué par panneaux, de ma-

nière que chaque nageur tire sans presque se déranger son panneau devant lui et embarque ou débarque ses marchandises de contrebande. Ils ont souvent soixante ou quatre-vingts nageurs accouplés : que l'on juge de l'impulsion que cent soixante bras vigoureux doivent imprimer à ces embarcations.

Il existe encore une infinité d'autres bateaux adaptés à divers usages. Ainsi, les bateaux destinés au chargement et au déchargement des navires dans la rivière de Canton sont de fortes embarcations plates, qui portent souvent deux cents tonneaux dans un grand rouflo.

Les bateaux à thé sont d'une dimension encore plus considérable, et ressemblent à de grands magasins.

Les bateaux-citernes servent à porter de l'eau aux navires.

Les bateaux à fleurs, nommés *flower-boat* par les Anglais, à cause des peintures et des ornements dont ils sont surchargés, sont de véritables maisons, où l'on trouve salons, chambre à coucher et boudoirs; parfois ils sont surmontés de belvédères.

D'autres bateaux semblables à ceux que je viens de décrire, et à demeure dans la rivière, forment par leur agglomération une ville sur l'eau, avec des rues parallèles au courant et en travers du fleuve. Ces bateaux sont habités par une multitude de femmes très-recherchées par les négociants et les habitants de Canton, qui vont causer avec elles, les entendre chanter et faire de la musique.

Les bateaux où l'on élève les canards ont la forme d'une cage; un petit pont-levis s'abaisse le matin, et les canards sortent pour aller chercher leur pâture dans la prairie voisine; le soir on les rappelle, et le pont se relève. Les éleveurs changent de place à volonté, à mesure qu'ils épuisent un pâturage.

J'ai dit que la contrebande de l'opium se faisait à cette époque à Ling-Ting, où elle avait été transportée en 1821. Jusque-là

Wampoa l'avait exercée exclusivement, ainsi que celle du cuivre blanc. Cette dernière a lieu sur une moins grande échelle; elle offre en effet beaucoup plus de difficultés, à cause du poids et du peu de valeur de cette marchandise. La manière d'opérer ce trafic est d'ailleurs la même que pour l'opium.

Dans l'origine, cette contrebande avait commencé à Macao. De Macao elle avait passé à Wampoa, puis à Ling-Ting, où elle était devenue l'objet d'un immense commerce, bien que les lois de l'empire ordonnassent la prohibition de cette denrée, sous les peines les plus sévères, qui se graduent depuis la bastonnade et la cangue jusqu'à la mort.

Pendant le temps que Macao avait été le siége de ce commerce, cette ville en avait retiré des bénéfices énormes, dont les négociants ou employés civils et militaires prenaient chacun leur part. Les caisses d'opium venaient du Bengale, où la récolte s'en fait en grand. On sait que l'opium est un suc qui s'extrait du pavot, *papaver somniferum*, plante qui croît dans plusieurs contrées de l'Asie, depuis la Natolie jusqu'au Bengale. On fait usage de trois procédés pour extraire ce suc. Le premier consiste à pratiquer à la capsule de la plante une incision d'où découle un suc blanc et laiteux qui ne tarde pas à s'épaissir à l'air, et à prendre, en se séchant, une couleur jaunâtre. Dans cet état de consistance, on le recueille sur la plante même; c'est l'opium en larmes le plus pur et le plus estimé. Il se vend aux consommateurs riches, qui, le plus souvent, ne le laissent pas sortir du pays. L'opium de seconde qualité se fait en mettant dans un mortier les têtes de pavots, ainsi que la partie supérieure de la tige. On pile le tout, et on le réduit en une pâte que l'on expose à l'air pour la faire sécher. Lorsqu'elle a acquis assez de consistance, on en fait des pains arrondis, de forme plate, et du poids de quinze à seize onces; quelquefois aussi, on l'arrondit

en boules de deux livres et demio, et on la met dans des caisses d'un picle (133 livres anglaises) pour la plus grande commodité des contrebandiers. C'est l'opium ordinaire, celui qu'on livre au commerce, la marchandise courante, en un mot. Enfin, il en existe uno troisième sorte, encore plus inférieure, quo l'on nomme *poust*. Célle-ci se fait en extrayant, à l'aide de l'ébullition, le suc des feuilles et des tiges qui n'ont pu entrer dans la composition de l'opium de seconde qualité. On comprend qu'elle doit être sans valeur, aussi se vend-elle à bas prix au peuple et aux gens de la dernière classe, car depuis les mandarins jusqu'à celui qui se trouve placé au dernier degré de l'échelle sociale, tout le monde en Chine fait usage de l'opium. Les quatre espèces commerciales sont le Patna, le Malwa, le Bénarès ot le Turquie.

Je trouve dans la *Bibliothèque universelle de Genève* un article signé Alphonse de Candolle, que je crois devoir reproduire en entier, quoique je ne partage point l'opinion de M. Crawfurd, à qui il est emprunté, relativement à l'effet de l'opium sur la santé. J'ai vu tant d'exemples de ses funestes conséquences, que je suis convaincu que M. Crawfurd s'abuse, par suite de l'intérêt tout naturel qu'il porte comme Anglais à l'une des branches les plus importantes du commerce de la Grande-Bretagne entre l'Inde et la Chine.

SUR LES CAUSES INTÉRIEURES DE LA PROHIBITION DE L'OPIUM PAR LE GOUVERNEMENT CHINOIS.

« La violence que le gouvernement chinois vient de déployer « à l'égard du commerce de l'opium est un fait grave, dont tous « les journaux ont parlé, que tous ont expliqué et commenté « dans le même sens. L'opinion s'est établie en Europe, que les

« buveurs d'opium tombent dans un état nerveux très-extraor-
« dinaire et meurent jeunes; que les Chinois sont avides de ce
« poison, et que leur gouvernement, dans des vues de pure
« moralité, s'oppose à son introduction illicite.

« Nous trouvons maintenant dans un journal hebdomadaire(1),
« spécialement consacré aux colonies anglaises, des articles qui
« renferment une opinion tout opposée. Ils ne sont pas signés,
« mais nous savons qu'ils ont été écrits par un voyageur célèbre
« qui connaît parfaitement l'Inde anglaise, l'archipel indien et
« la Cochinchine. Ce voyageur est M. Crawfurd, ancien ambas-
« sadeur de la Compagnie des Indes auprès des Birmans, lors
« de la conclusion de la paix, envoyé depuis en mission à
« la Cochinchine, gouverneur de Singapore pendant quelques
« années, et auteur de l'*Histoire de l'Archipel indien*, ouvrage
« classique dont il prépare maintenant une nouvelle édition,
« après un séjour de dix années à Java. Nos lecteurs seront
« curieux de savoir comment un homme aussi bien placé pour
« parler des affaires orientales envisage le commerce de l'opium.
« Rarement les questions relatives aux pays éloignés sont trai-
« tées par des juges compétents, qui aient étudié les faits ail-
« leurs que dans les livres. Lorsque cela se présente, ne devons-
« nous pas suspendre toute discussion et écouter?

« M. Crawfurd est convaincu qu'on a beaucoup exagéré l'effet
« de l'opium sur la santé. Il cite les phrases du rapport d'une
« autorité chinoise, le vice-président de la cour des sacrifices,
« qui parle des buveurs d'opium comme on le fait en Europe
« des buveurs d'eau-de-vie et même des buveurs de vin. Ce
« sont des gens paresseux, vagabonds, qui ne s'attachent à au-
« cun travail, et quoique quelques-uns d'entre eux atteignent l'âge

(1) *The colonial Gazette*, août 1839.

« de la vieillesse, ils vivent en général moins que les autres « hommes. »

« Marsden dit dans son *Histoire de Java :* L'usage de boire de « l'opium étant coûteux, les habitants ne peuvent s'y livrer « complétement, malgré la liberté qui leur en est laissée. Il est « très-probable que cette habitude est pernicieuse pour la santé, « mais j'incline à croire qu'on en a beaucoup exagéré le fait. Les « *Bugis*, les soldats et autres que nous voyons s'y livrer dans les « bazars des Malais et qui en abusent, sont ordinairement amai- « gris, mais ils ont d'ailleurs des mœurs très-relâchées. Les mar- « chands d'or *Limun* et *Battang-Assai*, au contraire, sont une « classe active et laborieuse, qui boit beaucoup d'opium, et qui « présente, plus qu'aucune autre dans l'île de Sumatra, l'aspect « de la force et de la santé. Telle est, dit M. Crawfurd, l'opi- « nion d'un homme qui a vécu dix ans sur les lieux, et dont le « caractère froid et impartial est bien connu.

« Quant aux motifs qui poussent les Chinois à prohiber la « vente de l'opium, eux qui ne prohibent nullement la vente et « l'abus des liqueurs fermentées, M. Crawfurd les voit dans « l'horreur du gouvernement de la Chine pour toute espèce « de changement, dans sa crainte des étrangers et dans certaines « idées d'économie politique. Le commerce de l'opium a grandi « énormément depuis quelques années. En 1795, la Chine rece- « vait mille caisses d'opium de l'Inde. On payait alors un droit « d'entrée modéré. En 1796 commença le régime de la prohi- « bition. En 1816, la Chine recevait 3,210 caisses, valant un « million et demi sterling; en 1836, 27,000 caisses, valant « 3,700,000 livres sterling; en 1837, environ 34,000 caisses, « valant environ 4 millions (cent millions de francs). Le com- « merce de l'opium se fait par contrebande; il est donc néces- « saire de payer les vendeurs en argent. D'ailleurs, les impor-

« tations en Chine ont augmenté bien plus que les exportations,
« d'où il est résulté naturellement que la différence est soldée en
« numéraire. Par ces deux causes, il est sorti de la Chine, dans
« chacune des dernières années, environ 50 millions de francs
« en argent. Or, les Chinois partagent une opinion qui a régné
« long-temps en Europe et qui, dans beaucoup de pays, n'est
« pas encore considérée comme un préjugé, savoir, que l'argent
« est la richesse, que l'exportation du numéraire contre les mar-
« chandises est une perte. Le gouvernement chinois est effrayé :
« il croit le pays près de sa ruine, parce qu'il exporte le métal
« appelé argent, lui qui autrefois le recevait des étrangers. La
« valeur de ce métal s'est accrue dans l'intérieur de la Chine (1).
« Si cela continue, il est clair que l'exportation en diminuera,
« que même on pourra voir importer les métaux précieux,
« comme autrefois ; mais en Chine, l'économie politique en est
« au point où elle était en Angleterre il y a vingt ans, et Con-
« fucius, dont on suit toujours les doctrines, n'a pas écrit la
« *Richesse des nations*.

« La preuve que le gouvernement chinois poursuit l'opium
« des Anglais par des motifs tout autres que la moralité de ses
« sujets, se trouve dans un fait curieux que M. Crawfurd a vérifié
« dans les écrits du céleste empire. L'usage de l'opium existait
« en Chine il y a trois siècles, lorsque les Européens y arri-
« vèrent pour la première fois, et maintenant l'opium de l'Inde

(1) Un mémoire de M. de Heu Naetse, fonctionnaire chinois, qui proposait en 1836 des réglements pour la vente de l'opium, moyennant un droit, fournit des preuves de la rareté de l'argent. Le *tael* d'argent fin valait autrefois environ mille de ces petites pièces de cuivre et zinc dont les Chinois se servent comme de billon ; maintenant il en vaut 12 à 1,300. M. Crawfurd voit dans ce fait une conséquence éloignée de ce que l'argent est devenu plus rare dans le monde depuis que les mines d'Amérique produisent moins. Il est pour moi une raison bien plus plausible, c'est que l'augmentation énorme des importations d'opium en Chine a tourné le change contre ce pays en faveur des possessions anglaises de l'Inde.

« *n'est qu'une petite partie de ce qui est produit en Chine.* Il est
« venu, dit le conseiller Chou-Tsun, des demandes des pro-
« vinces de Fuhkeën, Kwangtung, Chekaëng, Santung, Yun-
« nan et Kweichow, pour que la culture du pavot soit empê-
« chée, conformément aux édits; mais elle n'en a pas moins
« continué. Je ne puis parler que de la province Yúnnan, mais
« je soutiens que dans ce pays le pavot est cultivé sur les mon-
« tagnes et dans les plaines, et que la quantité d'opium qui en
« est extraite ne peut pas être inférieure à *plusieurs milliers de*
« *caisses*. Cependant, continue Chou-Tsun, nous ne voyons
« aucune diminution dans l'exportation de l'argent : il en sort
« de la province de Yunnan le double de ce qu'il en sortait
« autrefois. A quelle cause doit-on l'attribuer, si ce n'est que
« les consommateurs d'opium sont très-nombreux, et que ceux
« qui sont délicats sur cet article préfèrent toujours l'opium
« étranger?

« Plusieurs milliers de caisses dans une seule province, dit
« M. Crawfurd, doit s'entendre de 4 à 5,000 caisses au moins;
« ce qui, pour six provinces, ferait une production plus grande
« que la quantité importée pendant long-temps; et comme ces
« provinces sont éloignées les unes des autres, il est probable
« que les intermédiaires cultivent aussi le pavot, et que la pro-
« duction en est énorme dans l'intérieur de la Chine. Sans doute
« elle est défendue, et rien n'est plus apparent qu'un champ de
« pavots; mais la non-exécution des lois, par suite de négligence
« ou de corruption des autorités, est un fait encore plus réel en
« Chine.

« Ainsi, la rigueur du gouvernement contre l'opium indien
« peut être comparée, sous un point de vue, à la guerre de la
« betterave contre la canne à sucre dans l'intérieur de la France;
« à celle des propriétaires de vignes, en Allemagne, contre les

« vins de France. Seulement, les cultivateurs de pavot, en « Chine, étant en pleine contravention, ne peuvent pas élever « la voix pour demander la prohibition de l'opium étranger, « comme le font certains agriculteurs en Europe à l'égard de « tel ou tel produit. Ils se contentent de pousser en secret du « côté des prohibitions. Le gouvernement, de son côté, ne cache « pas que l'exportation des métaux précieux et le contact avec « les étrangers sont les motifs essentiels de sa politique.

« Dans cet état de choses, et après la saisie de l'opium pour « 75 millions de francs entre les mains des négociants anglais, « on se demande si le commerce avec la Chine sera interrompu « et si le gouvernement anglais interviendra de quelque « manière. Les rapports des autorités chinoises font comprendre « l'impossibilité d'arrêter l'introduction de l'opium. Il sera « facile de déposer les caisses dans les petites îles voisines du « continent, et les Chinois iront les y chercher. On pourra tou- « jours gagner des agents dans les ports principaux, surtout « ailleurs qu'à Canton. Le gouvernement chinois ne peut pas « désirer long-temps une rupture qui ferait cesser, si elle était « complète, l'exportation du thé et de la soie. On peut donc « admettre que le commerce de l'opium ne peut être annihilé. « Cependant il peut être restreint, il peut être contrarié, ainsi « que le grand commerce de Canton, en soie, thé et autres « marchandises. Dans ce cas, dit M. Crawfurd, l'Angleterre fera « bien d'agir avec vigueur, pour ramener le gouvernement chi- « nois à ce qui doit être son intérêt bien entendu. Il a la pré- « tention de faire quelque chose de semblable à ce que serait la « prohibition totale de l'importation des eaux-de-vie en Angle- « terre, prohibition contre laquelle les autres pays auraient tout « lieu de se fâcher, et qui d'abord serait une perte de revenus « et une folie de la part de l'Angleterre. La Chine est le pays

« le plus faible du monde entier; ses habitants sont aussi peu « militaires que possible. Ils ont toujours été soumis par des « pâtres tartares qui les tiennent encore dans un état de sujé- « tion, malgré leurs mœurs étrangères à celles du pays. Rien « ne préserve aujourd'hui la Chine d'une conquête, que les « déserts qui la terminent au nord, l'état barbare des peuples « limitrophes et l'absence d'attaque du côté de la mer : celle-ci « nous est ouverte. Agissons avec résolution, vigueur et promp- « titude. L'occupation momentanée de deux des plus grands « ports de mer suffirait pour ramener le gouvernement chinois « à son bon sens. On peut le faire aisément, sans grande dépense, « avec une flotte montée de trois mille soldats européens, et « accompagnée de deux bateaux à vapeur. Canton et Tchaa-tcu- « Fu, dans la baie d'Amoy, seraient les meilleurs points à sai- « sir, parce que ce sont des villes riches, populeuses, ayant de « bons ports et proches de nous. Un autre moyen, plus court « encore, serait de remonter avec une flotte dans la mer Jaune, « d'entrer à Pei-ho, et de marcher de là sur Péking, où l'on « serait en deux journées, et où le palais impérial ne se défen- « drait pas plus que la baraque en bois d'un planteur améri- « cain. L'armée chinoise est un ramassis nombreux de gens « armés de fusils à mèches, de lances, et la plupart d'arcs et de « flèches seulement. Une troupe disciplinée d'Européens ne « s'en inquiéterait pas plus que d'une nuée de grenouilles. Le « gouvernement fait toujours beaucoup de bruit, mais il cède à « la première résistance sérieuse. Un commerce de douze mil- « lions sterling, la vente d'un article de six à sept millions par « an, et un revenu de cinq millions pour l'Inde et l'Angleterre, « ne peuvent pas être exposés aux caprices de barbares résidant « à Péking, gens aussi ignorants des intérêts de leur pays que « des nôtres. Nous devrions insister sur la cession d'une île

« près de la côte, ayant un bon port, afin qu'à l'avenir notre « commerce pût être continué sans danger, et considérablement « accru.

« Une chose remarquable dans le conseil donné ici à l'Angleterre, c'est qu'il est conforme à l'opinion bien décidée des « négociants anglais établis à Canton. On peut en juger d'après « la volumineuse enquête faite par le parlement, en 1829, au « sujet du commerce de la Chine. Plusieurs Anglais qui avaient « vécu à Canton, questionnés alors sur la force des Chinois, « répondirent qu'une armée européenne de trente mille hom« mes, partant de Canton, arriverait à Péking sans résistance; « il en faudrait beaucoup moins en débarquant près de la ca« pitale.

« Quoi qu'il en soit de la politique à suivre à cet égard, dans « l'intérêt européen, il n'est pas douteux que les opinions de « M. Crawfurd ne jettent un grand jour sur les ressorts qui « font agir le gouvernement chinois. Nous ne sommes pas con« vaincus relativement au peu d'effet de l'ivresse de l'opium, « mais nous regarderons cependant comme exagérées les pein« tures faites par quelques voyageurs. Prenons une moyenne « entre Crawfurd et Pouqueville, alors l'usage de l'opium nous « paraîtra quelque chose d'analogue à l'abus de l'eau-de-vie, « abus dont les tristes effets sont bien connus dans tous les pays. « Les gouvernements prussien, anglais, et ceux de quelques-uns « des États de l'Amérique, ont pris des mesures restrictives de « l'abus des liqueurs distillées, et cela dans un intérêt purement « de moralité. Gardons-nous de croire que le gouvernement chi« nois soit mû par les mêmes principes. Il ne poursuit pas « l'abus, mais l'usage de l'opium, sans en excepter même les « emplois purement médicaux. Les raisonnements des autorités « dans leurs pièces officielles, la tolérance d'une culture étendue

« du pavot à l'intérieur, sont des preuves palpables. D'ailleurs « ce n'est pas en Chine, où l'infanticide est pratiqué ouverte- « ment, où les prisonniers ne sont pas même nourris par l'État, « où la charité publique n'existe pas, où les supplices barbares « et la grossièreté la plus crapuleuse dans les plaisirs des sens « frappent tous les jours les voyageurs européens, ce n'est pas « dans un tel pays que les lois ont pour principe une idée de « moralité. Perdons cette illusion sur le *céleste empire*, et ne « voyons dans tout cela qu'une guerre brutale de douanes, dé- « terminée par un intérêt exclusif et par la haine de l'Europe. »

Je n'admets pas, je le répète, les conclusions que M. de Candolle déduit du mémoire de M. Crawfurd. La prohibition n'est pas une guerre brutale de douanes, mais bien un acte de sage politique, qui a pour but d'arrêter les progrès d'une passion funeste, et d'empêcher l'exportation du numéraire au profit des possessions anglaises de l'Inde. Que les Anglais ne cherchent donc pas à abriter leur ambition mercantile sous le voile de la moralité; ils n'ont fait qu'un acte de piraterie et de l'empoisonnement politique.

La défaite des Chinois va peut-être porter coup au traité conclu à Londres en 1815 par M. le comte de la Châtre, et par lequel L'Angleterre s'est obligée à payer à la France un million pour que cette dernière s'interdise le commerce de l'opium et du sel dans ses possessions de l'Inde.

Les capitaines et les armateurs des navires qui servaient d'entrepôt à l'opium faisaient d'excellentes affaires. Il était alloué : premièrement, quatre, ensuite deux piastres par mois pour magasinage aux navires, et cinq piastres par caisse débarquée aux capitaines, qui ont fini par partager avec les armateurs. Ces bâtiments d'entrepôt furent longtemps tolérés par les mandarins de Wampoa, qui avaient, comme on vient de le dire, des motifs pé-

remptoires pour fermer les yeux sur cette infraction aux ordres supérieurs; mais lorsque le nombre de ces bâtiments vint à augmenter avec l'accroissemont de la fraude, des ordres de plus en plus sévères arrivèrent de Pékin; la surveillance redoubla d'activité, les jonques armées de la douane devinrent plus nombreuses; ce fut alors que les navires se retirèrent à Lin-ting, dont la rade est demeurée jusqu'à la guerre le théâtre de ce commerce.

Avant d'être livré au consommateur, l'opium est préparé et mélangé; celui de Malwa, qui est d'une qualité inférieure, est mêlé à celui de Patna, de Bénarès ou de Turquie. Pour le fumer on le met dans un petit réservoir de la grandeur d'un dé. Au moyen d'une aiguille d'argent, pointue d'un bout et aplatie de l'autre, on place sur l'orifice de la pipe, d'une forme particulière et adaptée à cet usage, un grain d'opium de la grosseur d'un pois; une mèche de moelle de jonc, nommée *tinsin*, imbibée d'huile brûlant sur un petit plateau de porcelaine ou de métal, est destinée à allumer la pipe; le fumeur, toujours couché, approche cette mèche de l'opium, qu'il consume en deux ou trois aspirations; il continue ainsi jusqu'à ce que l'extase s'empare de ses sens. J'ai essayé de l'opium, et je dirai les sensations qu'il m'a fait éprouver.

L'usage de l'opium a les conséquences les plus funestes pour les fumeurs. On les reconnaît à leur maigreur, à leur démarche chancelante; ils ont les lèvres violettes, le teint livide, le regard incertain, les yeux égarés. Si on leur parle, ils n'ont pas l'air d'entendre; leur tête retombe toujours sur leur poitrine; s'ils ont quelque chose d'important à faire, il faut qu'ils se mettent à fumer; les idées ne leur arrivent qu'autant qu'ils sont excités par l'opium. La perte do la mémoire, une désorganisation et une caducité précoces sont les suites fatales de cette passion portée à l'excès; passion qui est surtout le partage du riche, car si cette

substance est fort coûteuse, il est encore bien plus coûteux de réparer ses ravages. Lorsque le fumeur voit sa santé détruite par ce poison terrible et lent, il est obligé d'avoir recours aux aliments les plus substantiels et les plus puissants pour renouveler ses forces perdues et rétablir son corps délabré.

Au nombre des aliments propres, ou du moins supposés propres, à faire recouvrer les forces épuisées par l'usage immodéré de l'opium, on met au premier rang les nids d'oiseaux de l'archipel malais; le tripan ou *bitcho de mar* (holoturies), les nerfs et les pieds de cerfs et de bœufs, les ailerons et la queue des requins, l'agal-Agal, plante marine dont on fait une sorte de gelée; ensuite viennent les gelées de toute espèce, les viandes les plus substantielles, enfin tout ce qui peut reconforter et raffermir l'estomac.

Les Turcs mâchent l'opium, les Chinois le fument, les Malais le fument et le boivent. On sait l'exaltation furieuse, la soif de sang qu'il produit chez les naturels de Java, de Sumatra et des autres îles de l'archipel Indien. Il est à présumer que c'est pris à l'état liquide qu'il produit ces funestes effets.

Venons maintenant à la manière dont s'exécute la contrebande en Chine.

Les contrebandiers opéraient ouvertement, et la manière dont ils s'y prenaient mérite d'être citée. Dans l'après-midi, leurs barques, d'une construction légère, élancée, et montées de soixante à quatre-vingts rameurs, rôdaient le long de la côte, épiant le moment favorable; habiles à le saisir, elles partaient comme l'éclair et venaient aborder les navires de dépôt; en un clin d'œil, l'opium était extrait des caisses, et les boules ou morceaux, selon leur provenance, étaient passées de mains en mains aux matelots chinois, qui les transbordaient avec une merveilleuse prestesse. Ces boules, du poids d'environ trois

livres, étaient assez petites pour être cachées et débarquées avec facilité. Tous ces contrebandiers, à l'exception des chefs, qui se tenaient debout dans les bateaux, avaient le haut du corps entièrement nu, et la figure couverte d'un mouchoir de soie noire, tant pour la voiler que pour se préserver de la fumée de la poudre à canon que leur envoyaient les douaniers. L'opium à bord, le contrebandier s'élançait, rapide comme la flèche, et ne tardait pas à être poursuivi par les bateaux de la douane, qui n'avaient voulu le saisir qu'avec sa cargaison. La lutte qui s'engageait alors avait tout l'intérêt d'une joute des plus animées; des deux côtés les rameurs rivalisaient de force et d'adresse; les embarcations semblaient voler sur les eaux; mais malgré ses coups de canon, le bateau de la douane ne parvenait jamais à ralentir la marche des fraudeurs, qui échappaient à sa poursuite. A la vérité, ces coups de canon étaient tirés à poudre et presque à bout portant; car il était défendu de les charger à balles. On prétend que cette chasse si animée n'est ordinairement qu'un vain simulacre; les mandarins, fumant eux-mêmes de l'opium, sont peu disposés à se priver de cette douce jouissance qui devient chez eux une véritable passion; ils ne croyaient pas avoir le droit, disaient-ils, d'en faire la recherche à bord des navires européens; ils passaient enfin pour être le plus souvent intéressés à cette contrebande, ou du moins à la favoriser, en mettant un haut prix à cette tolérance, conjecture que la cupidité nationale et l'avidité des mandarins rendent très-probable. Il arrivait cependant quelquefois que des fraudeurs étaient saisis; alors on les punissait rigoureusement; et lorsqu'il y avait plusieurs récidives, ils avaient la tête tranchée; mais aussi, malheur au mandarin qui avait assuré cette capture, s'il venait à tomber entre les mains des contrebandiers!

CHAPITRE VINGTIÈME.

Excursion à Wampoa. — Pagode. — Jaugeage des bâtiments. — Femmes chinoises. — Petits pieds. — Costumes. — Femmes mises en vente. — Instruction. — Cérémonies du mariage. — Unions de second ordre. — Superstition. — Cérémonies funèbres. — Départ.

Le temps ne me paraissait point long à bord; j'avais des distractions; la chambre du capitaine renfermait, en outre, une bibliothèque, et je trouvai dans ses officiers des jeunes gens dont quelques-uns avaient une conversation et des manières on ne peut plus agréables. J'en distinguai entre autres deux dont l'humeur et le caractère avaient infiniment de rapport avec le mien, et qui éveillaient au plus haut degré mes sympathies. Nous passions ensemble en joyeuses causeries tout le temps qui n'était pas consacré à leur service. Un jour où l'on chômait religieusement à bord une des fêtes du Bengal, ils échangèrent leur quart avec des camarades qui voulurent bien s'en charger, et me proposèrent une partie de plaisir à terre. Il s'agissait d'une promenade dont ils prétendaient que nous avions un extrême besoin. En effet, depuis quelques jours, ils avaient été tellement occupés qu'ils n'avaient pu quitter le bord. Moi-même, depuis mon départ de Macao, je n'avais eu pour tout exercice que mes promenades dans l'espace compris entre le gaillard d'avant et le gaillard d'arrière, autrement dit le pont; encore souvent était-il encombré de manière à n'y pouvoir faire un pas. J'accueillis donc cette proposition avec joie; mais la difficulté était de des-

cendre sans éveiller les soupçons de l'autorité. Il fut convenu que nous nous habillerions en matelots anglais, parce qu'à l'aide de ce déguisement, nous pourrions échapper plus facilement aux regards soupçonneux des mandarins. D'ailleurs nous ne devions pas aller à Wampoa, mais faire une excursion dans la campagne. Mes nouveaux amis, qui me racontaient chaque jour quelque nouveau trait de la brutale inhospitalité des Chinois, m'engagèrent à me munir d'armes, ainsi qu'ils le faisaient.

Nous nous embarquâmes dans la yole, et nous vînmes en louvoyant attérir à une demi-lieue de Wampoa, en face d'une pagode que nous apercevions à une petite distance dans l'intérieur des terres. Nous débarquâmes avec le projet de la visiter, et nous nous mîmes en marche. A peine avions-nous fait quelques pas, que nous nous trouvâmes en présence de deux dames, qu'à l'exiguité de leurs pieds et à l'embarras de leur démarche nous reconnûmes sur-le-champ pour des personnes au-dessus du vulgaire. Notre présence inopinée parut les effrayer; elles jetèrent les hauts cris, et essayèrent de fuir; mais à la manière dont elles s'y prenaient il nous était facile de voir que ni l'une ni l'autre n'obtiendrait jamais le prix de la course; elles furent bientôt obligées de s'arrêter. Alors une vieille et digne matrone qui les accompagnait s'avança vers nous et nous adressa la parole avec une extrême volubilité. Eloquence perdue! Immobiles devant nos jeunes et belles fugitives, nous étions occupés à les considérer et à leur faire comprendre par nos gestes que leurs craintes étaient mal fondées : nous étions jeunes, point mal tournés; nous pensions donc sans modestie qu'il n'y avait pas là de quoi effrayer des dames. La curiosité et le plaisir nous retenaient, mais la raison et la prudence nous ordonnaient de nous éloigner; c'est ce que nous fîmes. Cependant nous crûmes avoir le droit de penser que les Chinoises nous avaient lorgnés

à la dérobée, et que cette inspection avait paru calmer singulièrement leurs alarmes.

Nous fûmes accueillis à la pagode par deux vénérables bonzes à la tête rase et en robes blanches. Le temple était adossé à une colline, et ombragé par des arbres pagodiques ou saints, plantés au milieu de quelques rochers, ornement obligé des paysages chinois. Il se composait d'une cour carrée et pavée de larges dalles; dans le fond, sous un toit de tuiles rouges et grises, s'élevait l'autel, isolé comme ceux de nos églises; derrière l'autel étaient trois grandes niches : celle du centre renfermant la statue du dieu Boudha, représenté assis et sous les traits d'un vieillard gros et gras, à la barbe blanche, la tête recouverte d'un bonnet surchargé de dorures comme le reste de son costume. Dans les deux niches latérales étaient deux jeunes dieux à moustaches naissantes, mais comme de raison moins richement vêtus que le dieu principal; deux anges ressemblant beaucoup aux nôtres et portant des torches à la main figuraient aux deux extrémités de l'autel, sur lequel étaient placés quelques vases et des bougies rouges allumées. Du sandal et des *pévetés* brûlaient dans un réchaud, sur un piédestal carré élevé au centre de la cour. Les colonnes, d'un seul morceau de granit vert, qui soutenaient le toit du fond, étaient entourées de dragons à *cinq* griffes.

Des sculptures, des dorures et des peintures ornaient cette pagode. Sur la droite on voyait une maisonnette avec une porte servant de communication aux bonzes qui l'habitaient, et qui nous en firent les honneurs avec politesse et cordialité; de notre côté nous leur fimes accepter quelques coussins, monnaie de cuivre du pays; et nous nous séparâmes charmés de nos mutuels procédés.

Nous voulions pénétrer un peu plus loin dans le pays, malgré

les recommandations des bonzes, qui nous avaient fait comprendre par leurs signes que leur couvent devait être notre limite; mais pleins de confiance dans les bons gourdins dont nous nous étions munis en quittant le bord, nous passâmes outre. A peine avions-nous fait deux cents pas, que nous aperçûmes une douzaine d'habitants armés de bambous; bientôt leur nombre grossit à vue d'œil; mais ce qui nous alarma et décida notre retraite, ce furent les signaux qu'ils faisaient à un de leurs bateaux stationnés dans la rivière. Craignant pour notre canot, demeuré sans gardiens, nous revînmes sur nos pas en bon ordre, mais accompagnés des clameurs des Chinois, qui n'osèrent cependant pas nous accoster. Au retour nous retrouvâmes nos belles dames; cette fois elles étaient accompagnées de deux Chinois; nous doublâmes le pas, et remontant dans notre embarcation, nous arrivâmes à bord, assez peu disposés à renouveler nos excursions.

M. H. H. Lindsay l'a dit et il l'a éprouvé dans son voyage dans les provinces de l'Est: le peuple chinois serait pourtant disposé à ouvrir des relations amicales et commerciales avec les étrangers, car il est essentiellement social et il sent le besoin de nouveaux débouchés; mais la politique de l'État s'est toujours opposée à un frottement avec les autres nations. Toutes ses lois, toutes ses mesures, ont tendu vers l'isolement; il a fait naître et il entretient cette antipathie que nous rencontrons sans cesse aux environs de Macao et de Canton, malgré une fréquentation qui, cependant, date de plusieurs siècles, et qui aurait dû, à cause de son ancienneté, sinon la faire disparaître entièrement, du moins l'atténuer un peu.

Le capitaine, qui revenait tous les soirs coucher sur son navire, et à qui nous racontâmes notre aventure, en rit; cependant il nous recommanda, et à moi surtout, la plus extrême prudence,

n'ayant pas, disait-il, la même facilité de me tirer d'un mauvais pas que si réellement j'étais un de ses officiers.

Le débarquement de la cargaison était opéré ; les mandarins du Hopoo vinrent à bord pour mesurer la capacité du navire et évaluer la quotité du droit qu'il devait payer. Un grand bateau les amena ; d'autres l'accompagnaient, et l'un d'eux transportait les présents destinés au capitaine et au navire. Les Chinois ont la prétention de paraître généreux ; ils mettent de l'ostentation dans le moindre don, pour en relever la valeur sans doute, et certains qu'on le leur rendra au centuple.

Un escalier apporté par les bateaux chinois fut posé le long du navire ; les mandarins s'en servirent pour monter à bord ; ils auraient sans doute cru déroger à leur dignité en employant celui dont nous nous servions habituellement. Le capitaine les conduisit dans la chambre, où une collation était servie ; immédiatement après on procéda au jaugeage du bâtiment.

Voici la méthode pratiquée par les autorités de ce pays :

Lorsqu'il s'agit d'un trois-mâts, ils prennent pour base de leurs calculs la distance du mât d'artimon au mât de misaine, pour la longueur ; et celle du grand mât au plat-bord pour la largeur. L'un des mandarins crie à haute voix le nombre de pieds que l'on a mesurés, et un écrivain les inscrit en présence de deux autres mandarins d'un rang supérieur. C'est avec ces bases qu'ils calculent la capacité d'un navire. Pour un brick ils prennent la distance de la tête du gouvernail au mât de misaine. Il est aisé de voir qu'un trois-mâts a toujours plus d'avantage ; c'est ce qui a sans doute donné lieu à une petite histoire, plus ou moins authentique, que l'on met sur le compte d'un capitaine américain. Il commandait un grand brick ; et pour obtenir quelques modifications au tarif exorbitant des droits, il imagina de faire placer un faux mât d'artimon très-près du grand mât.

Lors de la visite, les mandarins manifestèrent leur surprise de ce que la capacité du navire avait éprouvé une pareille réduction depuis son précédent voyage; mais le capitaine leur expliqua que le navire ne manœuvrant pas bien, parce qu'il était trop long, il l'avait fait couper par le milieu pour le raccourcir. Cette raison, bonne ou mauvaise, dut être admise, car en Chine le texte de la loi est formel et n'admet ni modification ni interprétation.

L'opération terminée, les mandarins se retirèrent avec le même cérémonial; on monta à bord les présents qu'ils offraient avec tant d'apparat, et qui consistaient en une petite et chétive génisse, deux moutons à grosse queue, quelques pots de confitures de gingembre, et deux ou trois jarres de mauvais vinaigre. Ce présent, qui représentait une valeur d'environ 40 à 50 piastres, coûta au capitaine 10,000 piastres au moins (55,000 fr.), en y comprenant 7 à 8,000 piastres pour les droits, et 1,000 à 1,200 piastres au comprador.

Le moment de ma délivrance approchait. Le capitaine vint m'apprendre enfin que toutes les formalités étant remplies, j'étais libre de descendre à terre, où je passerais pour un de ses officiers, ce qui me mettrait à l'abri de toute vexation. Je lui exprimai ma reconnaissance pour la peine qu'il avait prise, et il fut convenu que le lendemain matin j'irais avec lui me faire reconnaître. En effet, nous partîmes tous deux. Après le déjeuner, nous descendîmes à Wampoa, où le mandarin me fit inscrire comme Anglais sur ses registres, et me voilà maître de parcourir la ville, qui, n'étant pas grande, fut bientôt explorée.

Des villages sont répandus sur la plage, et les habitations y sont tellement multipliées que de loin on serait tenté de croire qu'elles font partie de Wampoa. Il n'en est rien. Toutes ces maisons sont hors de la ville, et habitées par des paysans qui n'ont et ne veulent avoir aucun contact avec les Européens, pas



CHINE

Rives de la Thypa — Jonques et Costumes

Voyage autour du Monde et Naufrages célèbres



même pour leur vendre les produits de leurs récoltes, car c'est de Canton qu'arrivent toutes les provisions nécessaires aux navires. Leur insociabilité même est telle, qu'il y a danger pour l'Européen qui s'aventure au milieu d'eux; nous en avions fait l'épreuve dans notre excursion. Lâches, lorsqu'il s'agit de se défendre, les Chinois ne retrouvent de la bravoure que lorsque, vingt contre un, ils peuvent attaquer impunément, surtout un homme qui n'a pas d'armes. Ils accourent sur lui, armés de longs bambous, l'entourent et lui font subir toutes sortes de mauvais traitements. Malheur à celui qui se hasarderait au loin! il y risquerait sa vie. Plus d'un matelot n'a pas reparu sur son navire, et, sans nul doute, il a trouvé la mort par suite d'une imprudence de ce genre. En vain; les capitaines les réclament-ils aux autorités, ou demandent-ils du moins la punition des coupables; où les trouver et comment obtenir justice? Aussi chacun d'eux recommande-t-il la plus extrême circonspection à son équipage, et dès qu'un navire nouveau aborde dans ces parages, s'empresse-t-on de l'informer du danger.

A Wampoa je vis quelques femmes, et comme l'on m'avait dit qu'à Canton elles se montraient rarement en public, je leur donnai l'attention à laquelle le beau sexe a partout des droits.

Toutes celles qui étaient dans les bateaux, conséquemment appartenant au peuple, portaient uniformément le même costume : c'était une espèce de redingote ou de tunique toujours de couleur bleue ou brune, de soie ou de coton, descendant au-dessous des genoux, et recouvrant un long pantalon de la même étoffe, soutenu et attaché au corps par des ceintures, rouge, amarante ou bleu de ciel; elles avaient les jambes et les bras entourés d'anneaux d'argent, d'ivoire ou de verre; leurs pieds, d'une grandeur ordinaire, étaient nus ou chaussés de sandales. Toutes se faisaient remarquer par leur extrême propreté.

Dans l'intérieur de la ville je rencontrai des femmes aux petits pieds, appartenant sans doute à une classe plus élevée. Je souffrais de les voir marcher avec tant de difficulté, en s'appuyant péniblement sur le manche d'un parasol à tige de bambou ; une domestique les accompagnait portant un grand parasol de papier gommé qui les abritait du soleil. Elles avaient les cheveux relevés sur le haut de la tête, ornés de fleurs artificielles et de longues épingles dorées.

Puisque j'ai commencé à parler des femmes, je vais terminer ce que j'ai à dire d'elles.

On pourrait diviser les femmes chinoises en deux classes distinctes, d'après la grandeur et la forme de leurs pieds. Les femmes aux petits pieds n'appartiennent pas exclusivement, comme on le croit d'ordinaire, à la classe élevée ; on les trouve dans toutes les conditions. Il serait difficile de remonter à l'origine de cette coutume ; on sait seulement qu'elle prit naissance au dixième siècle de notre ère.

Dès l'enfance on courbe les doigts de leurs pieds, que l'on comprime dans d'étroites ligatures (1); on les chausse de souliers de plomb, pour les empêcher de se développer; aussi la jambe devient-elle difforme : des ulcères se forment sous les doigts mutilés ou dans les articulations des pieds; ces plaies deviennent purulentes et s'agrandissent avec l'âge; elles durent souvent autant que leur vie; alors tous les parfums, toutes les essences dont les dames chinoises font un grand usage neutralisent à peine l'odeur qui s'en exhale.

Cette odieuse coutume donne une triste idée de l'humanité de cette nation. Le supplice long et cruel que l'on fait subir dès la plus tendre enfance à de faibles créatures, a quelque chose d'a-

(1) J'ai vu des souliers de femmes de trois pouces de long sur deux de largeur.

troce qui révolte, et quels que soient les motifs qui ont donné naissance à cet infâme usage, qu'il dérive d'une crasse ignorance ou d'une barbare précaution, il inspire le dégoût et l'horreur. Il faut que l'empire des préjugés soit bien puissant pour étouffer dans le cœur d'une mère des sentiments qui partout ailleurs font sa gloire, son orgueil et son bonheur.

Les peuples qui sont encore dans l'enfance, comme les Caffres, les Peaux-rouges, les Nouveaux-Zélandais et les autres peuples sauvages, n'ont pas le triste courage de suivre pendant de longues années les douloureux progrès de ces souffrances, de ces tortures. Il faut venir en Chine pour trouver des mères qui consentent à être les impassibles témoins et les complices de ces froides cruautés.

Les Tartares se sont refusés à adopter cette coutume. Leurs femmes ont toutes de grands pieds, et vont chaussées comme les hommes; c'est à ce signe qu'on les reconnaît. En général, les Tartares qui ont subjugué le pays se sont peu mêlés aux naturels. Il est même resté une certaine différence dans leurs traits, plus durs que ceux des Chinois. Chose étonnante, les conquérants sont descendus dans les classes inférieures, et forment, pour ainsi dire, caste à part. La race des vainqueurs a été absorbée par celle des vaincus; elle s'est fondue dans la masse, et ne possédant ni la même intelligence, ni le même esprit mercantile et industrieux, elle est tombée dans l'abjection. Il existe cependant quelques familles tartares qui ont su conserver les hauts emplois, de grandes fortunes, et par conséquent de l'influence dans le gouvernement et dans les affaires du pays. Leurs femmes ont repoussé cet usage affreux et ont de grands pieds. Dans la famille impériale et chez plusieurs mandarins supérieurs elles ont fait de même.

Celles qui habitent sur l'eau et qui ont besoin d'une existence

active et laborieuse, conservent leurs pieds tels que la nature les leur a donnés. Aussi, cette coutume entrainant l'idée d'une exemption de travail, il s'ensuivrait que cette mutilation serait particulièrement réservée aux femmes destinées à mener une vie sédentaire dans leur ménage.

Le costume des femmes se rapproche de celui des hommes. Comme ces derniers, elles portent le pantalon et la large redingote taillée sur le même modèle. La ceinture destinée à soutenir le pantalon est plus ample, plus étoffée. Elles peuvent porter des vêtements de toutes sortes de couleurs, excepté toutefois jaune citron, couleur réservée à l'empereur et à sa famille; leurs cheveux, relevés sur la tête, sont ornés de fleurs et de longues aiguilles d'or ou dorées; elles ont des boucles d'oreilles et quelquefois des colliers; à leurs bras sont des anneaux d'or, d'argent, de jais ou d'ivoire : chez le peuple, les femmes ont ces anneaux aux jambes.

Ce sexe faible jouit d'un peu plus de considération en Chine que dans les autres parties de l'Asie. Il y est cependant dans un état voisin de l'esclavage, dont nos mœurs civilisées l'ont préservé en Europe.

Des particuliers achètent des filles en bas âge et les font élever chez eux, en leur donnant quelquefois des talents agréables. Les usages auxquels ils les destinent varient. Les uns les adoptent comme leurs enfants, d'autres les réservent pour leur plaisir; quelques-uns les revendent à gros bénéfice ou les font travailler pour les marier ensuite et rester propriétaires de leurs enfants, qui deviennent les serviteurs de la maison.

Lorsqu'une fille a atteint un certain âge, elle ne peut être vendue que de son consentement. Le père ou la mère de famille ont seuls le droit de faire ce trafic, que l'on peut appeler infâme. L'autorité paternelle est sans limite chez cette nation, il existe

même une loi qui autorise les parents à noyer leurs enfants; mais hâtons-nous de dire qu'on n'use de cette faculté que dans les villes où la population trop nombreuse trouve difficilement à pourvoir à sa subsistance. Les premiers voyageurs qui ont écrit sur ce pays ayant eu connaissance de cette loi monstrueuse, et trompés sans doute par quelques cadavres d'enfants qu'ils auront vus flotter sur les eaux de la rivière, n'ont pas manqué d'écrire que cet usage était général. Il est si agréable pour celui qui raconte de rapporter des choses extraordinaires! En s'informant avec plus de soin de la cause qui avait fait périr ces enfants, ils eussent appris que les accidents y étaient entrés pour une grande part, et n'eussent pas dit que, par un raffinement de barbarie, on leur attache des calebasses sur les bras, pour rendre leur mort plus lente ou pour donner à ceux qui passent sur le bord de ces rivières, l'idée et le temps de venir à leur secours pour les adopter.

Ces calebasses ne leur sont, au contraire, mises autour du corps que pour les empêcher d'aller au fond de l'eau et de se noyer, danger auquel ils sont fréquemment exposés, parce qu'ils sont élevés sur les bateaux ou proche des fleuves, à cause de la profession de leurs parents.

On enseigne aux dames la broderie, la peinture et la musique; quelques-unes excellent dans ces deux derniers arts, et leur éducation en fait toujours des femmes agréables plutôt que de bonnes ménagères. Leur mariage est accompagné de cérémonies fort singulières. Lorsqu'un homme veut se marier, il marchande sa future comme il ferait d'une denrée, et, le marché conclu, le contrat dressé, la femme lui est livrée ainsi qu'on livre un ballot.

Souvent l'affaire se traite directement avec les parents, d'autres fois c'est par l'entremise d'un tiers, alors le marié ne voit sa fiancée qu'après l'accomplissement du traité; mais la faculté

lui a été réservée de n'accepter sa femme qu'autant qu'elle lui conviendra. Liberté lui est donnée de se dédire et de la renvoyer aux parents au moment où elle met le pied sur le seuil de la maison.

On se marie de très-bonne heure; une idée religieuse porte les Chinois à croire que Youé-Lao, *le vieillard de la lune*, qui préside à cette solennité, a prédestiné de tout temps les jeunes gens qui doivent s'unir, et qu'on ne saurait trop se hâter d'obéir à sa loi. C'est à cette idée que l'on doit attribuer la population extraordinaire de cet empire. La chose la plus essentielle dans ces sortes d'alliances est la convenance entre les familles, qui doivent être égales en rang et en fortune; quant à la sympathie qui doit exister entre les deux époux, c'est la chose dont on s'inquiète le moins; d'ailleurs Youé-Lao doit y avoir pourvu. Les parents conviennent entre eux des conditions. La famille de la jeune fille détermine la somme à employer au trousseau qui formera la dot, car elle ne reçoit rien autre en mariage; celle du jeune homme fait des dépenses considérables en présents. Le jour de la noce, la mariée monte bien parée dans un palanquin où elle est enfermée à clef et invisible à la foule. Un cortége nombreux, formé de ses proches et de leurs amis, accompagné de musique et de chants d'allégresse, l'escorte jusqu'à la maison qu'elle doit désormais habiter. Son fiancé vient à sa rencontre; la clef du palanquin lui est remise, il s'approche, il ouvre, et si la jeune fille ne lui plaît pas, il referme le palanquin, se retire, et le cortége rebrousse chemin pour retourner à la maison d'où il est parti, sans que ce refus paraisse en aucune manière offensant pour celle qui en est l'objet. Dans ce cas, les sacrifices qu'il a faits en cadeaux, en argent, ne lui sont pas restitués; si, au contraire, il l'agrée, il lui présente la main, elle descend du palanquin. Des matrones s'en emparent, la soulè-

vent dans leurs bras et la transportent dans la maison, en la tenant quelques minutes au-dessus d'un vase rempli de charbons ardents, placé à l'entrée de la porte, usage dont personne n'a pu m'expliquer la signification.

Cette cérémonie accomplie, le mari vient la retirer des mains des matrones pour la présenter à sa famille, qui les attend rassemblée dans une grande salle où on leur a préparé une collation. Les époux se prosternent d'abord devant les parents, qui les bénissent; puis on se met à table, et le nouveau couple boit dans une même coupe, nommée coupe de l'alliance. Le soir venu, les matrones s'emparent de nouveau de la mariée pour la conduire à la chambre nuptiale, et prononcent une bénédiction sur elle. Le mari, pendant ce temps, est resté dans la salle du festin, continuant à se réjouir jusqu'au moment où il peut congédier les étrangers; ceux-ci l'accompagnent à la porte de son appartement, et l'on se sépare.

Le lendemain, la femme prend possession de sa maison et reçoit les visites de sa famille; elle les rend le troisième jour. Un mois entier est consacré aux plaisirs, après quoi, les noces étant terminées, tout rentre dans l'ordre naturel.

La superstition en fait de mariage est poussée au point que le choix du jour est d'une grande importance, et que si les signes du calendrier ne sont pas favorables, la cérémonie est différée même de plusieurs mois. Le printemps est l'époque que l'on choisit d'ordinaire pour les unions, et dans cette saison, le mois de février est regardé comme celui de meilleur présage. Les deux époux doivent se déclarer mutuellement leurs infirmités, s'ils doivent leur naissance à l'épouse ou à la femme de second rang, et s'ils sont adoptifs. Le mensonge et la fourberie en pareille matière sont punis très-sévèrement; de plus, ils entraînent de droit le divorce.

Les lois permettent en Chine la pluralité des femmes, ou plutôt une union d'un ordre inférieur au mariage pour la dignité et pour les effets civils; mais cette tolérance ne peut guère dégénérer en abus dans un pays où les fortunes sont peu considérables. Aussi, à l'exception des grands officiers de la couronne, qui ont des harems composés de six ou huit femmes, les Chinois se contentent-ils d'en avoir une seule. Du reste, les simples particuliers ne sont autorisés à user de la faculté qu'on leur accorde, qu'autant que leur femme est parvenue à sa quarantième année sans leur avoir donné d'enfants. L'infraction à cette restriction de la loi emporte condamnation pour le mari, ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit souvent éludée du consentement même de la femme; mais pareille condescendance de la part de celle-ci n'a jamais lieu si elle a un fils.

La femme de second rang est subordonnée à la femme légitime et la sert; ses enfants sont censés être ceux de l'épouse. Elle ne semble faire partie de la maison qu'à titre d'esclave, que le mari ou même la femme peuvent vendre à leur gré. On voit par là qu'il ne s'agit ici ni des unions illégitimes que nos lois réprouvent et flétrissent, ni de la polygamie; puisqu'une seule femme porte le titre d'épouse, et que ce second mariage n'est accompagné d'aucune cérémonie religieuse ou civile.

Ce que le Chinois ambitionne par-dessus tout, c'est la naissance d'un fils. Celui qui ne jouit pas du bonheur d'avoir au moins un enfant mâle, vit sans considération; mais il peut se donner par l'adoption la satisfaction d'avoir un héritier. Dès l'âge de dix ans, les garçons sont séparés des filles et élevés à part. La première maxime qu'on leur inculque, tant aux uns qu'aux autres, c'est que leur père est le maître absolu de leur destinée, et que ce pouvoir s'étend même jusqu'à les priver

d'une vie qu'il leur a donnée. C'est le fils qui succède à la fortune du père, et s'il y en a plusieurs, le bien se partage en parts égales ; les filles n'y ont aucun droit.

Après avoir parlé du mariage, il n'est pas hors de propos de dire quelques mots des funérailles. C'est le commencement et la fin de la vie humaine.

Un des plus grands préjugés du Chinois est celui qui lui fait redouter de mourir avec la privation d'un des membres de son corps. Aussi prend-il toutes sortes de précautions pour se préserver de tout accident qui entraînerait l'amputation, et regarde-t-il comme la peine la plus infamante celle d'avoir la tête tranchée. Un Chinois achète d'avance son cercueil; souvent son fils lui en fait présent : il le choisit le plus magnifique possible. L'intérieur en est verni ou le plus souvent enduit de poix et de bitume ; l'extérieur est peint en blanc, cette couleur étant consacrée au deuil, comme le noir chez nous. Les plus beaux cercueils sont toujours d'une seule pièce de bois de prix ; c'est là ce qui explique la cherté des grosses billes de bois de sandal.

Lorsqu'un Chinois vient à mourir, cet évènement est annoncé à la famille par ses plus proches parents. La porte de la maison est recouverte d'écriteaux blancs. Les descendants du défunt, vêtus de blanc, entourent son corps et le pleurent, pendant que ses amis ou ses proches le recouvrent, proportionnellement à sa fortune ou à leur vanité, de toile ou d'étoffes de soie également blanches; le fils aîné, ou le plus proche rejeton mâle, se rend à la rivière ou à la source la plus voisine pour *acheter de l'eau* dont il lave le corps. Cette opération terminée, on le dépose dans le cercueil, qui se garde vingt-et-un jours, au bout desquels il est enlevé et transporté dans le tombeau de la famille. Les parents et les enfants des deux sexes l'accompagnent. Des joueurs d'un instrument qui ressemble à une cornemuse le

précèdent, frappant de temps à autre trois coups répétés sur un tambour. Le convoi arrivé au terme de sa destination, on brûle les vêtements du défunt et l'on jette dans le brasier quelques pièces de monnaie. Si la famille n'est pas riche, ces vêtements et ces pièces de monnaie sont tout simplement de papier doré. Les tombeaux sont ornés de colonnes et de figures scupltées; ils ont presque tous la même forme : c'est une petite galerie d'une demi-circonférence; une pierre quadrangulaire, placée perpendiculairement sur le rebord du centre extérieur, indique le nom, l'âge et la profession du défunt. Les funérailles achevées, on rapporte processionnellement une plaque qu'on avait posée sur le cercueil, et sur laquelle sont aussi inscrits les noms et les titres de celui qu'on a perdu ; on brûle des parfums dessus, puis on la place dans une salle de la maison, où, deux fois par année, on rend les mêmes hommages à sa mémoire en faisant brûler de l'encens sur cette plaque.

Le printemps et l'automne sont les deux époques fixées pour les cérémonies pratiquées en l'honneur des morts. La population se porte en foule aux tombeaux placés à une certaine distance de la ville, toujours autant que possible sur des hauteurs, et entourés de cyprès et de tuyas. On approprie les tombeaux, on répare ceux que le temps a dégradés, et on les blanchit de nouveau. Deux ou trois jours sont consacrés à ces fêtes lugubres, et au retour, on a soin de semer la route de petits morceaux de papier rouge et blanc pour témoigner que les rites ont été accomplis; car le gouvernement attache une grande importance à l'observation de toute coutume; et le peuple est persuadé que la moindre négligence à cet égard est suivie des châtiments terrestres et célestes.

CHAPITRE VINGT-ET-UNIÈME.

Départ de Wampoa. — Bateliers chinois. — Arrivée à Canton. — M. Ivar. — Factoreries. — Prix des locations. — Canton. — Rues. — Magasins. — Les trois villes.

Wampoa n'est pour les Européens qu'une station forcée où ils ne passent que le temps nécessaire pour charger les bâtiments ou recevoir leurs cargaisons qui se transportent à Canton. Toute affaire terminée, ils ont hâte de quitter un séjour qui n'a pas le moindre attrait, même pour les naturels du pays, aussi n'y rencontre-t-on parmi ces derniers que ceux que leurs fonctions retiennent par force. Moi, qui moins que tout autre avais motif d'y séjourner, je m'occupai de chercher un moyen d'en sortir et de continuer ma route. Pour cela, j'eus recours à l'obligeance de mon ami le capitaine anglais, et je me concertai avec lui.

Pour se rendre de Wampoa à Canton, il existe, à la vérité, des bateaux-maisons destinés aux passagers, mais on y rançonne trop rudement les Européens pour qu'ils soient tentés d'employer souvent ce moyen de transport. Les bateliers chinois n'exigent pas moins de 20 à 25 piastres; aussi préfère-t-on se servir des embarcations des navires, mode de navigation qui dans la saison pluvieuse où nous étions alors avait son inconvénient.

Nous partîmes avec le capitaine anglais dans une embarcation superbe qui avait une tente à son arrière, vrai canot d'amiral, conduite par douze rameurs accouplés. Les navires anglais du

Bengale qui font la navigation avec la Chine, sont, en général, d'un très-fort tonnage, et construits pour porter du coton en balles; ceux qui apportent l'opium sont beaucoup plus petits.

Les cargaisons d'opium étant fort riches, puisqu'un pick d'opium ou cent trente-trois livres anglaises, vaut, suivant la qualité et l'époque, de 700 à 1200 piastres, les navires qui doivent les transporter n'ont pas besoin d'avoir les mêmes dimensions que ceux qui chargent du coton. Ces navires sont montés par des Lascars, excellents marins, d'une agilité merveilleuse, d'une grande intelligence, et particulièrement utiles dans ces pays chauds, parce qu'ils affrontent sans hésitation l'ardeur d'un soleil brûlant.

Comme on est forcé d'avoir ces hommes en grand nombre, à cause de la faiblesse de leur complexion, il en résulte que l'on peut tenir un navire de commerce avec le même soin qu'un navire de guerre. Les capitaines et les officiers qui commandent ces bâtiments naviguent donc avec toutes les commodités possibles; ce sont en général des officiers instruits que l'on choisit pour ces commandements, et que l'on ne peut nullement comparer à la majorité des marins de la métropole.

Aux approches de Canton, le Tigre s'anime, et se couvre d'une innombrable quantité de bateaux variés dans leurs formes, qui montent ou descendent, chargés de fruits, de poissons, de denrées de toute espèce. Ces bateaux se croisent et se dépassent sans jamais s'aborder; un seul homme les conduit à la godille. Cette méthode a dû naturellement s'établir sur une rivière aussi encombrée d'embarcations, et où l'usage des avirons de côté est devenu incommode à cause de l'espace qu'il exige.

La physionomie de ces bateliers, désignés sous le nom *d'hommes d'eau*, décèle l'insouciance et la gaieté; souvent en passant ils nous apostrophaient du nom de *frankoai* (diables

blancs), ou par le mot *quoaisay*, juron ordinaire des basses classes. Ils sont remarquables par leur robuste complexion, leur gaieté railleuse, et parfois impudente, la longue queue qui leur bat les reins, leur immense chapeau pointu, et la capote de paille dont ils se couvrent lorsqu'il pleut : accoutrement qui leur donne un air tout à fait grotesque.

En arrivant à Canton, l'on est frappé de surprise par l'étrangeté de tout ce qui vous entoure. Les faubourgs bordent la rive pendant plusieurs lieues; la longue file de leurs maisons bâties sur pilotis, et s'avançant dans le fleuve, semble devoir en intercepter le cours. Un nombre infini d'embarcations, conduites pour la plupart par des femmes ou de jeunes filles, se croisent dans tous les sens; et les cris de cette multitude animée se mêlent aux sons plus ou moins rapprochés des gongs et des tamtams. Ce qui saisit surtout d'étonnement, c'est la ville flottante avec ses rues alignées, ses milliers de barques habitées et construites sur le modèle des maisons de la ville. Ce mouvement, ce tumulte, ce fracas, l'aspect de ces édifices aux toits bizarres et cornus, de ces bateaux aux banderoles de toutes couleurs, ces boutiques qui glissent sur l'eau avec leurs enseignes flottantes, en un mot cet appareil si extraordinaire, si étourdissant, vous jette dans une véritable stupéfaction, et il faut s'aider de la raison pour se rappeler qu'on n'est point le jouet de quelque illusion fantastique. Les bateaux y sont en si grand nombre, qu'à chaque instant nous étions obligés de lever les avirons pour ne pas les accrocher; à peine reste-t-il un étroit chenal pour le passage.

En face des premiers faubourgs on voit une île avec une forteresse; elle a appartenu autrefois aux Hollandais, du moins c'est là qu'au commencement de leur arrivée en Chine ils avaient établi leurs comptoirs; mais ayant débarqué des armes cachées

dans des tonneaux, ils furent découverts par les Chinois, qui les dépossédèrent.

Les factoreries européennes se développent ensuite sur le quai de la rive gauche. Pour s'y rendre, on passe près de bateaux remplis de courtisanes à la figure fardée, aux sourcils arqués et très-noirs, aux lèvres d'un rouge vif : leur lèvre inférieure, également peinte, forme un des traits les plus caractéristiques de leur physionomie : beaucoup plus petite que la lèvre supérieure, elle détruit toute l'harmonie de leur visage lorsqu'elles ouvrent la bouche pour parler. Ces femmes prodiguent le blanc et le rouge pour embellir leur figure; elles se servent aussi habilement du noir pour teindre leurs sourcils, se faire des mouches, et rehausser ainsi l'éclat de leur teint naturellement blafard. Tout cela contraste avec leur belle chevelure noire comme du jais, entrelacée de fleurs artificielles et d'ornements dorés.

Je reconnaissais tous les sites que j'avais vus lors de mon premier voyage; il me semblait qu'il ne s'était écoulé qu'un jour depuis que j'avais quitté cette ville, et que mes souvenirs me rappelaient les choses que j'avais admirées le jour précédent. Je revoyais ses immenses pagodes, ses nombreux bâtiments de toutes espèces. Je croyais reconnaître jusqu'aux figures.

Enfin nous arrivâmes devant les factoreries, que je trouvais, elles aussi, telles que je les avais laissées, ou du moins avec le même aspect, et nous débarquâmes avec la plus grande facilité.

La maison de MM. Bovet était dans la factorerie hollandaise, que je me fis indiquer de suite, et vers laquelle je me dirigeai, non sans avoir remercié le capitaine et sans l'avoir prié de venir me voir aussitôt qu'il pourrait disposer d'un instant de liberté. J'avais à cœur de lui témoigner ma reconnaissance pour les bons offices qu'il m'avait rendus. Mon premier soin, lorsque je fus

installé, fut de faire remettre à son adresse une lettre de recommandation dont j'étais porteur pour M. Joachim Ivar, le correspondant de M. Ascarraga do Manillo, et l'associé de M. G[el] Irureta-Goyena de Macao, qui lui-même était associé de la maison espagnole de M. Lorenzo Calvo, ancien facteur de la compagnie des Philippines, et la seule maison espagnole établie à Macao et à Canton.

Dès que M. Ivar eut reçu ma lettre, il eut l'obligeance de se rendre auprès de moi et de me représenter que je ne pouvais rester chez MM. Bovet, où je serais trop isolé, et fort tristement; que de son côté il était seul à la factorerie espagnole, et que ce serait un bonheur pour lui d'avoir un compagnon. Il eut la bonté d'ajouter qu'un Français et un Espagnol devaient se considérer comme compatriotes à trois mille lieues de leur patrie, et avec d'autant plus de raison pour l'un et pour l'autre qu'il était né en Biscaye, presque sur les frontières de la France, et que moi, vivant depuis dix ans avec des Espagnols, j'avais toutes leurs habitudes.

Ses instances furent si pressantes, que je me décidai à accepter les offres cordiales qu'il me faisait. M. Ivar me prit par le bras, et ne me laissa pas même le temps de changer de vêtement. Je partis donc avec lui pour la factorerie espagnole, où il fit transporter mes effets, que, grâce aux soins de MM. Bovet, j'avais trouvés en arrivant.

M. Ivar était un jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans, brun, petit, bien fait. Sa figure avait l'attrait et le beau caractère des figures basques. L'ensemble de sa personne était remarquable de distinction; ses manières étaient aisées, et empreintes de ce charme qui n'appartient qu'à la bonne société; quoique parti fort jeune de son pays, il avait conservé l'usage du grand monde, comme s'il ne l'eût jamais quitté.

La factorerie espagnole était presque à l'extrémité des autres factoreries. C'était la seule qui ressemblât à un hôtel, et qui eût des appartements vraiment indépendants; elle était petite, mais élégante. Elle renfermait de jolies cours ornées de fleurs, de vases de porcelaine, de marbres, et même de beaux bronzes venus de France; de petits jardins et trois corps de bâtiments, séparés les uns des autres, entre lesquels régnaient des terrasses, également ornées de fleurs. Tout respirait l'aisance et le comfort. M. Ivar habitait la façade qui donnait sur le quai; il fit transporter mon bagage dans la deuxième travée, qu'il me désigna comme mon appartement, et qui se composait d'une chambre à coucher, d'un cabinet de toilette, d'un salon, d'une salle de bains et d'une pièce de dégagement. Deux galeries de communication conduisaient chez lui, et nous permettaient de nous rendre des visites fréquentes. Deux petits escaliers descendaient au jardin, qui était assez grand pour qu'on pût se promener à l'aise sans éprouver le besoin de sortir dans la ville. Cette habitation était délicieuse. Tous ces appartements formaient le premier étage. Le rez-de-chaussée était occupé par les cuisines, les magasins, la caisse, et une belle galerie vitrée qui s'étendait sous la partie où j'étais logé, et qui servait à M. Ivar de salon d'été les jours de grande réception.

J'ai dit que la factorerie espagnole était la seule indépendante. Toutes les autres sont de grands bâtiments à plusieurs étages, construits dans un style élégant et noble à la fois. Elles ont des allées intérieures, semblables, sous quelques rapports, à certaines cités de Paris. La factorerie hollandaise sur le quai se fait tout d'abord remarquer par son pavillon à colonnes en saillie. Celle des Anglais a un pavillon également en saillie et encore plus vaste, qui sert de parloir, où les facteurs et les employés se retrouvent après les heures de travail. Les galeries des facto-

reries anglaise et hollandaise forment un refuge délicieux contre les chaleurs accablantes de l'été, lorsque leurs côtés ouverts, et garnis seulement de jalousies, interceptent les rayons du soleil et laissent pénétrer la fraîcheur de la brise. Elles sont chaudes et commodes pendant l'hiver quand on les tient closes. Lorsque la Hollande entretenait de nombreux employés en Chine, c'était dans ces salons qu'ils venaient se délasser et se reposer du tracas des affaires. Aujourd'hui cette factorerie forme autant d'appartements particuliers occupés par des négociants de toutes nations qui font le commerce de l'opium. Puis, vient une suite de bâtiments habités par les négociants américains et par les marchands parsis de Bombay. Ces dernières constructions portent le nom de factorerie américaine. L'aspect varié de tous ces édifices frappe agréablement la vue. Je ne crois pas que l'intérieur de Canton ait rien à leur comparer.

Le terrain est précieux dans la ville, et les appartements y sont très-chers. On ne peut y avoir de grandes pièces, et l'on y trouve rarement d'espaces perdus, employés en jardins et en cours. L'emplacement occupé par les factoreries, ainsi que leurs bâtiments, appartiennent à des particuliers chinois qui les louent aux Européens. M. Ivar me dit que la location de la factorerie espagnole était payée de 6 à 8,000 piastres-fortes, soit de 30 à 40 mille francs. On voit que ces loyers atteignent et dépassent même le taux de ceux des quartiers les plus élégants de Paris.

Kouang-Tchéou-Fou est le nom chinois de la capitale de la province de Kouang-Tong, nous l'avons traduit en Europe par Canton. Cette ville est l'une des plus peuplées et des plus opulentes de la Chine. Sa population, qui a été évaluée à quinze cent mille habitants par le père Lecomte, missionnaire, et par Sonnerat, Cook et Maltebrun, de cent à deux cent cinquante mille, me paraît devoir être fixée à huit cent mille habitants,

dont un tiers habite sur la rivière dans des bateaux semblables à ceux de Wampoa. Sa garnison est composée de vingt-cinq à trente mille Tartares. Marcien d'Héraclée la nomme *Cottigara*, et la désigne comme une station des *Sinæ*, située sur les bords du fleuve *Cottlaris*, aujourd'hui le Tigre. Ptolémée confirme ces indications de Marcien. Telle qu'elle est aujourd'hui, quatorze villes ressortent de sa juridiction. Placé sur les bords du Tigre, qui communique avec les provinces voisines par de nombreux canaux, Canton est devenu l'entrepôt de tout le commerce des Indes et de l'Europe, et cet immense mouvement d'affaires y attire une prodigieuse affluence de marchands et d'étrangers. Les Anglais attachés à la Compagnie avaient seuls le droit de s'établir dans cette ville, d'après la charte passée avec le gouvernement; néanmoins quelques négociants de cette nation s'étant fait nommer consuls par divers états de l'Europe, y résidaient à ce titre. Les plus puissantes de ces maisons étaient à cette époque celles de MM. Magniac, Dent et Fergusson.

« On commence, dit le père de Prémare, à voir ce que c'est que la Chine quand on entre dans la rivière de Canton. Ce sont sur ses deux bords de grandes campagnes de riz, vertes comme de belles prairies, qui s'étendent à perte de vue, et qui sont entrecoupées d'une infinité de petits canaux, de sorte que les barques que l'on voit souvent aller et venir de loin paraissent glisser sur l'herbe. Plus loin, dans les terres, on aperçoit des coteaux couronnés d'arbres et cultivés le long des vallons : tout cela est mêlé de tant de villages, de sites champêtres et si bien variés, qu'on ne se lasse point de regarder, et que l'on a regret de passer si vite. »

La ville est bordée d'un quai, large d'environ cent pas et parfaitement pavé. Plusieurs rues aboutissent aux factoreries. Les principales : *Canton-street*, *China-street*, sont, avec deux ou trois autres moins considérables, garnies de magasins et de boutiques,

dans chacune desquelles on n'exerce qu'une seule profession. On y voit des joailliers qui fabriquent toutes sortes d'ouvrages d'or et d'argent, et qui imitent avec une rare perfection les bijoux et l'orfévrerie de l'Europe; des tabletiers, qui excellent dans les ouvrages en ivoire, nacre ou écaille; des marchands de soieries, de thé, de laques d'un travail exquis, de porcelaines, de nattes, de bambous, de papiers ordinaires ou peints, d'éventails, de parasols, d'encre de Chine, et d'un infinité d'autres objets sur lesquels s'exerce l'industrie chinoise.

A l'exception de *China-street* et de *Canton-street*, les rues sont étroites, pavées de dalles et closes à leurs extrémités par des portes. Si un vol se commet ou s'il survient le moindre tumulte, on ferme ces portes à l'instant, et l'on parvient aisément à s'emparer du coupable. Les maisons, remarquables par leur propreté, toutes à un seul étage, n'ont pas de fenêtres sur la rue. Elles sont en briques ou en bois et recouvertes en tuiles; leurs toits, relevés aux extrémités, se terminent souvent sur l'arête supérieure par un ornement en forme de gondole, par un croissant ou par des cornes d'animaux; pour les palais de l'empereur et des mandarins supérieurs, cet ornement est une figure de dragon. Des briques de deux couleurs, rouge et gris-bleu, et de petits carrés de porcelaine, servent à revêtir et à orner les murailles, qui souvent aussi sont simplement blanchies. La peinture chinoise est renommée pour la vivacité des couleurs et pour la bizarrerie capricieuse du dessin. On prodigue les images dans l'ornement des maisons, en y mêlant la dorure. Des magasins occupent tout le rez-de-chaussée, et sont affectés, même dans les quartiers entièrement réservés aux Chinois, au commerce en gros et en détail; derrière le magasin est la salle à manger; les pièces supérieures servent à loger les marchandises et les commis, ou quelquefois le marchand et sa famille.

Je dis quelquefois, car pour peu qu'il soit riche, il a presque toujours son habitation dans une maison séparée.

Ces magasins ou boutiques, généralement obscurs à l'entrée, sont éclairés intérieurement par des fenêtres fort hautes; une galerie supérieure, communiquant avec les appartements, règne autour du magasin, à l'extrémité duquel on voit le comptoir où se trouvent toujours un petit instrument servant à compter, la pierre où l'on frotte l'encre de la Chine, et les pinceaux dont on se sert au lieu de plume pour écrire sur le papier brouillard ou sur le bois. L'instrument pour compter consiste en un tableau large de cinq à six pouces et long de huit à dix; il est séparé dans sa longueur en deux compartiments inégaux, et traversé par deux petites branches de fil de fer contenant dans leur partie la plus étroite cinq petites boules, et dans la plus large dix. Les Chinois exécutent au moyen de cet instrument les calculs les plus compliqués avec une promptitude sans égale, en avançant ou en reculant ces boules, dont les unes désignent les unités et les autres les dixaines.

La place habituelle du marchand est l'entrée de sa boutique. Assis sur un banc placé à la porte, et armé de sa longue pipe, il attend avec une patience exemplaire la venue des chalands. Lorsque ceux-ci se présentent, il se lève, les introduit, et après leur avoir offert le thé, il les met en rapport avec ses commis, avec lesquels il les laisse discuter, n'intervenant que pour résoudre la question si elle se complique trop, et recevoir le prix de la marchandise emportée par l'acheteur. Lors même que ce dernier n'a fait aucune emplette, il n'en est pas moins reconduit avec la plus grande politesse.

Les appartements sont généralement petits : la salle d'entrée, dont les murs sont recouverts d'inscriptions morales, est habituellement meublée de quelques petites tables, de tableaux gro

tesquement peints, de siéges en porcelaine, et d'un divan sur lequel on s'asseoit les jambes croisées. Dans toutes se trouve une niche où est placée l'image d'une divinité indigène. A l'entrée de l'appartement est toujours l'inévitable boîte à pipes, qui sert à la famille et aux visiteurs. Un meuble tout aussi indispensable est la table couverte d'un plateau de bois verni, de porcelaine ou de métal, sur lequel sont placées la théière et quelques petites tasses qui ne peuvent contenir au plus que deux cuillerées de thé. C'est la boisson habituelle des Chinois; ils en prennent toute la journée par petites doses et sans sucre. Les chambres intérieures sont destinées à la famille. Les lits, garnis de rideaux et souvent placés dans des alcôves, n'ont point de matelas, les Chinois s'en servant peu, du moins dans les classes ordinaires, si ce n'est dans le nord de l'empire; des nattes les remplacent. Les oreillers sont en rotin tressé ou en cuir verni, ce qui les rend excessivement durs. Les diverses pièces sont éclairées le soir par des lanternes de papier gommé ou de gaze de couleur.

Canton est une ville qui ne ressemble en rien aux villes de l'Europe. Elle est composée de trois villes distinctes, séparées seulement par des murs élevés. Ces trois villes forment à peu près un carré. Les rues en sont longues et étroites, pavées en pierres de taille; quelques-unes sont ornées à leurs extrémités d'arcs de triomphe, et plusieurs, comme nos passages à Paris, sont couvertes à cause de la chaleur. L'une de ces villes peut être considérée comme un vaste comptoir qui entoure les factoreries européennes. La seconde n'est habitée que par des Chinois, c'est là que résident les autorités et le gouverneur. Dans la première, je vis encore les traces du fameux incendie qui avait consumé, en 1823, plus de dix mille maisons. Ce déplorable événement coûta la vie à plus de cent mille habitants, dévorés par le feu, ou égorgés par des bandits qui, profitant du dé-

sordre, s'étaient emparés de la ville encore fumante, et y commirent les plus affreuses cruautés. De cette époque datent les embellissoments intérieurs de cette ville.

La troisième ville est la ville flottante, composée de bateaux amarrés sur plusieurs rangs et qui couvrent sur la rivière un espace de plusieurs lieues. On peut la regarder comme le faubourg des deux autres. Elle est habitée par les classes les plus pauvres. Les femmes s'emploient aux divers travaux de la rivière, tels que le transport des marchandises et des passagers, et ne descendent que rarement à terre, la surveillance de leurs bateaux exigeant continuellement leur présence. Les hommes, au contraire, sont presque toujours à terre; ils s'emploient auprès des Européens comme commissionnaires, portefaix ou journaliers.

Le spectacle de cette cité, tantôt compacte et immobile, tantôt fractionnée et mouvante, est des plus animés. C'est surtout à l'heure de la marée qu'il mérite d'attirer les regards. L'adresse et la précision avec lesquelles chaque bateau accomplit son mouvement de conversion ont quelque chose d'admirable.

Cette cité n'est cependant pas exclusivement abandonnée au peuple. Souvent auprès de la barque la plus pauvre, se montrent des embarcations, élevées à plusieurs étages, élégamment décorées et jonchées des plus belles fleurs. Le luxe de l'intérieur est riche jusqu'à la somptuosité. Ces embarcations sont ou des hôtelleries ou des lieux affectés aux fêtes publiques, et quelquefois la demeure de femmes aux mœurs faciles, où les habitants des deux villes viennent chercher les délassements et les plaisirs. Dès que la nuit couvre la terre de ses ombres, le Tigre s'illumine de transparents de toutes couleurs, et tandis que le fanal attaché à chaque batelet semble se mouvoir comme un feu follet, et courir sur le fleuve, la grande ligne de lumières fixes se dessine et se multiplie par les reflets de l'eau.


BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE



CHINE.





CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

Promenade. — Rencontre. — Institution du Hong-Hang. — Marchands ambulants. — Monnaies. — Mœurs. — Vêtements. — Musique. — Littérature. — Écriture. — Philosophie. — Imprimerie.

Quelle que soit la civilisation du peuple chinois et l'habitude que celui de Canton peut avoir des Européens, il est dangereux de trop s'aventurer dans les rues de la ville, sans être accompagné d'un naturel du pays, qui, sous le nom de *couli*, est attaché à votre service; on y serait exposé aux insultes du bas peuple et des enfants, toujours les mêmes chez toutes les nations, et pour qui l'aspect d'un étranger est une sorte d'amusement. Nous en fîmes l'expérience, un jeune Français nouvellement débarqué et moi. Ni l'un ni l'autre nous ne connaissions l'intérieur de Canton; nous désirions faire quelques emplettes. Il vint un matin me prendre chez moi, où je lui avais donné rendez-vous, et nous voilà bras dessus, bras dessous, allant de rues en rues, de magasins en magasins, sans nous apercevoir du chemin que nous faisions. Nous comprîmes que nous étions égarés lorsqu'il fallut songer à notre retour. Fort embarrassés pour retrouver notre route, toutes les rues se ressemblant, nous nous adressâmes à plusieurs marchands, qui, pour toute réponse, nous riaient au nez ou fermaient leurs portes. Fatigués de tourner sans cesse et de revenir toujours au même point, et harassés de lassitude, nous ne savions plus à quel expédient recourir. Déjà nous avions traversé plusieurs ponts suspendus sur des canaux, et parcouru une infinité de quartiers, lorsque nous arrivâmes dans une rue dont les maisons, pompeusement

tapissées d'étoffes de soie avec des draperies tendues d'un mur à l'autre, annonçaient quelque fête. Bientôt des enfants qui nous suivaient, et dont le nombre augmentait à chaque instant, commençaient à nous tirer par les basques de nos habits; pour nous en débarrasser, mon compagnon s'avisa de prendre dans sa poche une piastre qu'il montra à l'un d'eux, en répétant à plusieurs reprises : *factoria*, ce qui, selon lui, devait se traduire par la demande du chemin qui conduisait à la factorerie. L'un de ces petits drôles fit mine de comprendre; et, allongeant le bras, saisit la piastre, qui lui fut abandonnée trop facilement, puis il disparut dans la foule qui ne cessait de grossir de minute en minute.

Notre position devenait très-critique, lorsqu'un vieillard vénérable, à la barbe blanche, et que nous reconnûmes à son bonnet pour un mandarin, s'avança vers nous; à son approche, la foule se dispersa comme par enchantement, tant est grand le respect ou plutôt la crainte du peuple chinois pour ses magistrats. S'apercevant sans doute à nos figures ou à nos vêtements que nous étions Français, il nous adressa la parole en cette langue, et nous fûmes étonnés de l'entendre s'exprimer assez purement. On peut se figurer la joie que nous ressentîmes. Nous nous empressâmes de l'informer de notre embarras et du hasard qui nous avait conduits aussi loin dans l'intérieur de la ville; il nous félicita d'en être quittes à si bon marché, et nous assura que nous étions heureux de n'avoir pas été maltraités ou volés. Il se hâta de nous apprendre qu'autrefois il était interprète de la Compagnie française des Indes, mais que depuis quarante ans bien peu de bâtiments de notre nation n'étaient venus à Canton, il n'avait plus que rarement l'occasion de parler notre langue. L'arrivée d'un navire de France le réjouissait et il se proposait d'en aller voir le *taïpan* ou subrécargue. Nous lui dîmes que

nous étions les deux seuls Français dans ce moment à Canton, et je le reconnus pour le mandarin qui m'avait rendu le même service en 1819 lorsque je m'étais égaré dans cette ville. Il nous demanda où était notre couli, qu'il se proposait de faire châtier pour nous avoir abandonnés; enfin, appelant un homme dans la foule, il lui ordonna de nous conduire. Il était temps, nous étions excédés, autant par la fatigue que par l'escorte plus qu'importune qui s'était acharnée à nos pas. Dès que je me vis en route pour la factorerie, j'oubliai ma lassitude; jamais je ne m'étais trouvé aussi léger; j'aurais fait, je crois, dix milles à l'heure. Notre conducteur nous eut bien vite ramenés, et nous fûmes émerveillés du peu de distance qui nous séparait de notre logement, n'ayant pas mis une demi-heure à la franchir, tandis qu'il y avait bien quatre heures que nous marchions, tournant sans cesse, à ce qu'il paraît, dans le même cercle. Dans nos courses nous avions remarqué plusieurs dames portées en palanquin, d'autres assises sur leurs portes derrière des espèces de claies ou des paravents, s'occupant de musique ou d'ouvrages de leur sexe. J'étais frappé des proportions démesurées de leurs ongles, que les Chinois riches laissent croître jusqu'à trois, quatre, et même cinq ou six pouces de longueur. Ceux qui ont eu le bonheur de se donner un ornement aussi merveilleux enferment soigneusement leurs ongles dans une gaine de bambou ou d'argent. C'est une des marques distinctives de l'aristocratie chinoise, et il serait en effet difficile de travailler avec des mains ainsi armées. L'embonpoint est aussi regardé comme un apanage de l'opulence et de la beauté chez les hommes, car pour les femmes, on les veut sveltes et de frêle complexion; les Chinois appellent de *courte-mesure* l'individu qui ne couvre pas bien toute la superficie de sa chaise.

De retour à la factorerie espagnole, M. Ivar nous adressa des

reproches bienveillants sur ce qu'il appela notre étourderie. Il nous gronda d'être sortis seuls. La leçon avait été bonne, et je me promis qu'à l'avenir pareille aventure ne m'arriverait plus. Pour mon compagnon, il retourna à bord, et je crois bien qu'il fit les mêmes réflexions.

On a beaucoup parlé de l'institution du Hong, je ne puis cependant me dispenser d'en dire un mot.

Les invasions que la Chine a subies, et sa facile conquête par les hordes sauvages et indisciplinées des Tartares, ont inspiré au gouvernement et au peuple de cet empire un sentiment profond d'aversion et de méfiance contre les autres nations, qu'ils affectent de mépriser, pour déguiser peut-être ainsi la crainte qu'elles leur inspirent. Lorsqu'après de longues hésitations, la Chine consentit à établir avec les Européens des relations commerciales dont elle comptait recueillir les avantages, elle voulut en même temps se prémunir contre les effets du contact de ses nationaux avec ces étrangers, et elle entoura la concession qu'elle venait de faire d'une foule d'entraves et de restrictions.

Le port de Canton leur fut seul ouvert, mais en même temps on leur défendit d'acquérir des immeubles, de pénétrer dans l'intérieur du pays, de séjourner dans la ville au delà du temps nécessaire à la traite du thé, de faire venir leurs femmes et leurs enfants; et d'un autre côté il fut rigoureusement interdit aux Chinois d'entretenir la moindre relation avec eux, si ce n'était pour leurs affaires commerciales. Pour mieux assurer le maintien de ces restrictions, il fut décidé que les transactions ne seraient point directes, et l'on institua la compagnie du *hong-hang*, qui fut placée sous la surveillance du Hopoo, directeur de la douane. Le *hong* est formé de la réunion de douze négociants de Canton, plus tard le nombre en fut porté à vingt-quatre, jouis-

sant du privilége exclusif de commercer avec les Européens ou autres étrangers; ses membres sont désignés sous le nom de *hanistes* par les Français, *janistas* par les Espagnols, et *hong-merchant* par les Anglais. Tous sont solidaires les uns des autres envers les Européens, et si l'un d'entre eux vient à faire faillite, les créanciers sont payés par les onze autres, en perdant seulement les intérêts, qui cessent de courir du jour de l'ouverture de la faillite. A l'arrivée d'un navire à Wampoa, le capitaine fait choix d'un haniste qui est chargé de la vente de la cargaison ainsi que de l'achat de celle de retour. Le haniste est garant envers l'empereur du payement des droits d'importation et d'exportation, et même de la conduite de l'équipage; le gouvernement, de son côté, répond de l'exécution des contrats du haniste avec les Européens. Ces négociants sont la plupart fort riches; il en est même qui possèdent des fortunes colossales.

Indépendamment du haniste, le navire subit encore l'imposition d'un employé privilégié : c'est le *comprador*, qui est à la fois un intendant et un surveillant délégué par le mandarin. Dès qu'un capitaine ou un subrécargue s'établit à Canton, il trouve son logement préparé par les soins du *comprador*, qui a fait choix d'une douzaine de coulis ou domestiques prompts à obéir au moindre signe, actifs, zélés, pleins d'intelligence, et payés pour rendre compte de ses moindres actions. Ces hommes ne dérobent rien dans la maison, mais ils s'en dédommagent amplement dans les achats qu'ils font, seuls ou en votre présence : dans le premier cas, ils volent autant qu'ils peuvent; dans le second, ils sont assurés d'un droit de commission, qui leur sera payé, à vos dépens bien entendu, par le marchand chez lequel ils vous conduisent. Le domestique partage ses profits avec le comprador, et celui-ci avec le mandarin. On voit que la morale a de l'élasticité en Chine, et que les mandarins

ne craignent nullement de compromettre leur dignité lorsqu'il s'agit de friponner des tsiang-jyin ou hommes de l'Occident.

Les lois chinoises prohibant tous les objets qui ne sont pas sanctionnés par l'usage, il en résulte que les produits bruts qu'on y transporte y trouvent un écoulement plus facile que les produits manufacturés. Les marchands qui à Canton font le plus d'affaires avec les Européens sont les marchands de soieries et d'objets de laque, et de tous les petits articles. Les hongs seuls ont le monopole du thé, du coton et de tous les objets d'une valeur importante. Dans la ville, il existe des corporations de marchands pour chaque branche de commerce, et chaque rue est spécialement affectée à une profession. Un large écriteau de bois verni ou doré, placé au-dessus et sur les côtés do chaque boutique, indique le nom du marchand et la nature des objets qu'il vend.

Il existe aussi une foule de marchands ambulants qui transportent leurs boutiques à l'aide d'une barre plate et élastique placée sur leurs épaules; les fardeaux se suspendent aux deux extrémités, et en marchant le porteur leur imprime un mouvement qni en allége le poids : ainsi un vendeur de poissons porte, d'un côté, le poisson vivant dans un baquet, et de l'autre, dans un panier, celui qui est mort. Les cuisiniers ambulants ont d'un côté leur fourneau, et de l'autre le buffet aux comestibles; le barbier en plein vent transporte toute sa boutique de la même manière. Je prenais plaisir quelquefois à voir au détour d'une rue, un Chinois, assis sur une escabelle, se faire raser la tête et la barbe, et épiler le nez et les oreilles : le barbier promène son rasoir partout, enlevant cheveux et barbe, à l'exception des moustaches et de la queue, dont il refait la tresse. Leur rasoir diffère complètement des nôtres : c'est un triangle long de deux pouces, que le barbier tient par un des angles. Chaque opéra-

tion exige un instrument spécial; ainsi il y en a un pour épiler le nez, un autre pour les oreilles et un troisième pour les yeux. Lorsque le barbier a terminé ses séances dans un quartier, il se rend dans un autre; il en est de même des cordonniers et d'un grand nombre d'autres artisans.

On rencontre encore, comme chez nous, des étalagistes, et il est fort difficile à un Européen nouvellement débarqué de se défendre d'en approcher, d'acheter et d'être trompé; raconter toutes leurs friponneries, serait chose impossible; cependant on trouve un peu plus de loyauté chez les marchands qui tiennent boutique.

La monnaie du pays est un amalgame grossier de cuivre, de zinc et de plomb; elle porte d'un côté l'effigie de l'empereur régnant, et sur le revers, une légende tartare. Cette monnaie, d'une valeur d'un centime environ, est percée au centre d'un trou carré par lequel on l'enfile comme les grains d'un chapelet. On la nomme *tchen*, coussins et chapecas; chaque chapelet, qu'on nomme *cordon*, contient mille pièces divisées par centaines en dix séries.

Le gouvernement n'a jamais pensé à faire fabriquer une monnaie d'argent, qui aurait été trop facilement contrefaite. Les piastres espagnoles y sont les seules pièces de ce métal qu'on y connaisse; mais il faut se mettre en garde, lorsqu'on est obligé d'en recevoir, les Chinois ayant une merveilleuse dextérité à les imiter, soit avec du plomb, soit avec un autre métal, qu'ils recouvrent d'une feuille d'argent. Ils vont même jusqu'à enlever dans les piastres des morceaux d'argent qu'ils remplacent artistement par des morceaux de plomb. Tous les payements de quelque valeur s'effectuent avec des piastres brisées à force de coups de poinçon, ou des lingots d'argent qu'il faut avoir soin de bien examiner, et surtout de peser scrupuleusement. Les négo-

ciants européens ont des caissiers chinois qui se laissent moins facilement tromper par les fourberies de leurs compatriotes.

Il existe aussi des banques particulières tenues par une classe de négociants honorables, qui reçoivent des dépôts d'argent remboursables à la volonté du prêteur, avec ou sans intérêt, et semblables, sous ce rapport, à nos banques d'Europe, mais elles n'exercent aucun privilége.

Autrefois le gouvernement s'est servi d'un papier-monnaie, auquel il a renoncé aujourd'hui.

Voici les principaux poids dont on se sert à Canton :

Le picle ou 124 demi-kil. ou 133 liv. anglaises.

Un picle = 100 cattis.

Un catti = 16 taëls.

Un taël = 16 amas.

Dans les contrées méridionales de la Chine, les hommes du peuple sont habillés d'étoffes de coton de différentes couleurs. Les principales nuances sont le blanc, le nankin, le bleu et le brun ; cette dernière surtout est en usage parmi les marins et les pilotes, dont le costume consiste en deux ou trois larges pantalons d'étoffe lustrée, portés les uns sur les autres suivant la saison, et retenus au corps par une ceinture de soie de couleur tranchante ; et en une ou plusieurs vestes, également les unes sur les autres, sans col, croisées sur la poitrine, ouvertes sur les côtés et agrafées par un rang de boutons d'étoffe, de cuivre doré ou d'or; leurs chapeaux sont de paille, larges et pointus; quelques-uns, pour la forme, rappellent ceux des femmes du Valais. Leur tête est entièrement rasée, sauf une longue tresse partant du derrière du crâne et tombant sur le dos, souvent avec l'addition de quelques onces de fil de soie. Parfois en place de chapeau, ils ont la tête couverte d'une calotte noire, et tiennent à la main un éventail, un écran ou un parasol ; on les voit aussi

dans la rue avec une pipe à la turque. Les gens aisés et des hautes classes ont deux costumes, l'un d'été, l'autre d'hiver, différant entre eux d'une manière très-tranchée. Le premier consiste en une longue robe de soie ou de toile flottante, dont les manches sont très-larges et très-longues; la longueur des manches annonce la distinction des personnes; par dessus cette robe ils portent en hiver, une grande veste, en fourrure, en soie, ou en drap fin, et tombant sur les hanches. Un collet étroit, fait en fourrure ou en soie, entoure leur cou, et leurs vêtements se croisent sur la poitrine. La culotte appartient aux deux saisons. Ceux qui en ont les moyens portent des bas de soie ou de coton, et en hiver des bottes de drap, de satin ou de velours, à semelles épaisses, qu'on a soin de blanchir, tandis que nous noircissons les nôtres. Les souliers ont le bout large, relevé, et une semelle de l'épaisseur de près d'un pouce. On en voit de jonc, d'étoffes de toutes sortes, et de cuir. Ceux d'étoffes sont les plus communs. La bourse, placée sous la veste, est suspendue à la ceinture. Quelquefois les hommes ont les doigts garnis de bagues; et s'ils portent des montres, ils en ont toujours deux. La chemise est d'une toile faite avec les fibres d'une plante, toile aussi fine que la batiste, et qui prend facilement un blanc éclatant. Quoique serrée, cette toile est fort transparente, et les Européens l'emploient pour leur habillement d'été. Mouillée, elle a l'inconvénient de se coller sur le corps et de laisser apercevoir la peau.

L'habit de cérémonie est élégant et riche, et surchargé de broderies d'or ou de soie; celui qu'on revêt dans les grandes solennités est orné de figures de dragons.

Les fourrures sont très-recherchées. La Russie en fait un grand commerce au moyen de ses caravanes, qui arrivent par la Tartarie. Elles fournissent aussi une branche importante de

commerce pour quelques navires américains qui les achètent des Indiens de la côte Nord-Ouest de l'Amérique, dans la Californie, ou aux établissements russes de Nootka et du Kamtschatka.

Le costume des femmes est décent, en même temps que gracieux; elles ne portent aucun vêtement ajusté. Les jeunes personnes tressent leurs cheveux en longues nattes qu'elles laissent tomber sur leurs épaules. Quelquefois elles les ornent d'or et de bijoux. Les femmes âgées n'ont sur la tête qu'un simple tissu de soie. Toutes se teignent les sourcils, qu'elles disposent en arcs bien prononcés, et se peignent le visage en blanc et en rouge.

Leur costume consiste en une robe de soie ou de coton, à larges manches, qu'elles portent sur un vêtement de dessous très-long, par-dessous lequel sont encore des caleçons très-lâches, attachés par des ceintures en soie de couleur.

Les habitants de la campagne portent l'été un caleçon de coton, et par-dessus une chemise ou espèce de blouse, qu'ils ôtent dans les grandes chaleurs. Un large chapeau de paille ou de bambous tressés les abrite contre le soleil; en hiver ce chapeau est remplacé par un bonnet de feutre. S'il pleut, leurs épaules sont couvertes d'un manteau fait de roseaux, et impénétrable à l'eau. Pour l'ordinaire, ils vont nu-pieds, ou bien ils se chaussent en sandales de paille.

On connaît les coutumes fastidieuses de la politesse des Chinois; ils ne font point un pas, un mouvement, qui ne soit commandé par des règles de civilité inscrites dans leurs lois; on dirait une race d'automates dressée dès le berceau à la servilité la plus abjecte. Que peut-on attendre de grand, de noble, d'élevé, d'énergique d'une pareille nation? Et faut-il s'étonner qu'avec tant de bassesse elle soit devenue la proie des hordes

tartares qui ont bien voulu se donner la peine de la subjuguer? Les Chinois s'abordent toujours le sourire sur les lèvres; tantôt ils se jettent à genoux l'un en face de l'autre; d'autres fois ils courbent leur tête vers la terre, ou croisent leurs mains, ou bien les portent à la hauteur de leur front; ridicules simagrées, qui cependant sont loin d'être aussi multipliées qu'on s'est plu à le dire. Cette servilité, dans laquelle ils sont élevés, contribue à en faire un peuple qui ne se distingue guère par sa bravoure; tout se passe tranquillement en Chine; les haines sont aussi envenimées qu'ailleurs, mais elles se satisfont sans violence; les Chinois peuvent bien se disputer quelquefois, mais se battre, presque jamais. Il est extrêmement rare de les voir ivres; leurs principales passions sont les jeux de hasard, les cartes, les dés, l'opium et les femmes, pour lesquelles ils font une grande dépense dans tous les pays.

J'oubliais de dire que chez eux la place d'honneur est toujours à la gauche du personnage qui se croit obligé de l'offrir.

La musique semble avoir été cultivée en Chine depuis un temps immémorial; elle y est cependant encore dans l'enfance. Leurs airs sont d'un rhythme monotone et traînant. Comme nous, ils ont des caractères particuliers pour exprimer la valeur de chaque note. Leurs instruments à cordes sont très-nombreux, et consistent en plusieurs sortes de luths et de guitares; il en est un qui ressemble aux mandolines du moyen âge. Sa forme est celle d'une moitié de calebasse, surmontée d'un manche de trois pieds, dont les cordes, au nombre de trois, sont touchées avec deux petites baguettes de bambou. Ils ont encore une sorte d'harmonica en fil de fer. Leurs instruments à vent sont également très-variés : on y voit figurer un hautbois à quatre ou cinq trous, des flûtes de Pan et des harmonicas de bois sonore ou de bambou; le gong est toujours le principal

instrument, surtout pour les cérémonies, saluts ou marches, et ils ne manquent jamais de l'accompagner du tamtam. Les Chinois chantent en parlant, ce qui ne veut pas dire que ce chant soit mélodieux, il s'en faut; rien, au contraire, n'est plus discordant, pour des oreilles européennes, que ces tons criards et nasillards : on dirait que les Chinois ont l'organe harmonique dans le nez lorsqu'ils chantent. Ils ont cependant l'oreille assez juste, mais leur mauvais goût l'emporte.

La construction obscure et barbare de la langue chinoise est l'image de l'état social de cette contrée. La langue écrite ou savante ne reproduit point la langue vulgaire ou parlée. Cette seule circonstance suffit pour arrêter le progrès des lumières. L'esprit de réforme et d'amélioration ne peut atteindre cette nation, chez qui, depuis vingt siècles, les bases élémentaires de la science sont restées immuables comme ses institutions, ses mœurs et ses usages. Cet état stationnaire est-il un bonheur ou un malheur? c'est ce que j'examinerai plus tard.

Ils ont six *styles*, ou formes d'écritures ou d'impression. L'écriture courante, que l'on pourrait prendre pour un alphabet composé de signes distincts et séparés les uns des autres, est verticale. Chaque signe représente un mot, et tous se placent les uns au-dessous des autres, en commençant par la ligne à la droite de la page, et par le haut en descendant, et la suivant à gauche.

Il en est de même dans leurs livres, qu'ils commencent par les feuillets de droite, et qu'ils terminent par où nous commençons les nôtres, tournant par cette raison le feuillet au rebours de nous.

Toutes les assertions émises sur la difficulté que présentent l'étude des caractères chinois attestent l'ignorance du premier voyageur qui vit un livre écrit dans cette langue, et la trop

grande facilité avec laquelle on ajouta foi à ses paroles. Les racines ou signes primitifs ne sont qu'au nombre de deux cent quatorze, et l'on pourrait même réduire encore ce nombre de quelques unités. Ces racines servent à la classification des mots dans le grand dictionnaire chinois, compilé il y a plus de cent ans par l'ordre de l'empereur Kang-Hi; et celui qui sait écrire seulement quelques centaines de mots chinois peut, à l'aide de cette langue écrite, communiquer avec près de quatre cents millions d'hommes occupant un territoire plus grand que l'Europe entière, et qui s'étend du Japon à la Cochinchine, comprenant deux mille milles de latitude. Sa prononciation varie d'une province à l'autre, et s'oppose seule à ce que cette communication puisse avoir lieu au moyen de la langue parlée.

Je ne saurais donner une expression plus claire à ma pensée qu'en comparant ces signes à nos chiffres arabes, les mêmes chez tous les peuples européens lorsqu'ils sont tracés sur le papier, mais qui sont énoncés d'une manière particulière par chacun d'eux.

Quant à la langue parlée, elle est réduite à un vocabulaire d'à peu près trois cent cinquante mots, et par suite de cette pauvreté, chacun de ces mots désigne une infinité de choses quelquefois disparates, au moyen d'inflexions qu'une oreille étrangère ne saurait que difficilement saisir.

Toutefois il existe un mode de prononciation du langage écrit, universellement adopté dans les relations réciproques des classes élevées, c'est le dialecte des mandarins; les étrangers doivent l'apprendre comme le plus usité.

On regarde aujourd'hui comme certain que l'imprimerie était connue en Chine depuis le milieu du dixième siècle, seulement leur mécanisme diffère essentiellement de celui que nous devons à Guttemberg.

Vers les derniers temps qui précédèrent l'avènement au trône de la dynastie des Song, un ministre, Fong-Tao, fit, dit-on, connaître au gouvernement le secret de prendre des impressions sur le papier.

Les premiers caractères furent gravés en creux sur une pierre qu'on enduisait de noir, ce qui produit l'effet diamétralement opposé à celui que nous obtenons par nos procédés : la trace des caractères en blanc sur un fond noir. Peu à peu l'on perfectionna cette découverte, et l'on grava les caractères en relief sur des planches de bois, espèce de stéréotypie qui convient admirablement à cette langue, dont chaque mot forme une phrase. Lorsque l'extrémité supérieure de ces caractères est émoussée, un ouvrier les retouche, et ils servent de nouveau jusqu'à usure complète.

Le bois dont les Chinois font usage à cet effet est le poirier. La planche est taillée de la grandeur de deux pages; elle est rabotée, et sa surface rendue extrêmement lisse; on l'imbibe avec une pâte de riz mouillée pour la ramollir et la rendre propre à recevoir l'empreinte des caractères. La feuille de papier écrite est appliquée et collée en sens inverse, et de manière à ce que l'encre s'attache au bois et y dépose l'écriture. Lorsque le tout est sec, le graveur enlève le papier au moyen du frottement, et à l'aide d'un outil aigu et tranchant creuse à l'entour des caractères, qui alors restent en relief. Cette opération difficile s'exécute avec une rapidité et une netteté extraordinaires. Quelquefois, et lorsque l'ouvrage n'est destiné qu'à une durée temporaire, tel par exemple qu'un journal, au lieu de tablettes de bois, on emploie des tablettes d'une composition assez semblable à la cire, et par conséquent moins longues à travailler.

Leur papier très-mince, et absorbant aussi facilement l'encre que notre papier de soie, les dispense d'exercer une forte pres-

sion pour obtenir la transmission des caractères, qui, vu cette transparence, n'a lieu que d'un côté.

Ainsi imprimé, le feuillet est replié en arrière, ses côtés blancs se trouvent ainsi en contact, et lorsqu'on les rassemble en un volume on les coud de manière à ce que le pli forme la tranche extérieure du livre. Chaque feuillet du livre est donc double, et présente ainsi deux faces extérieures imprimées, unies naturellement, et cachant deux faces intérieures blanches. Inutile d'expliquer que ces livres n'ont pas besoin d'être coupés, comme les nôtres.

Quelquefois ils font cependant usage de caractères mobiles, de bois dur. Par ce que je viens de dire il est aisé de conclure que chez ce peuple l'imprimerie est restée dans cet état d'imperfection qui atteste le peu d'importance que l'on attache à l'essor de la pensée, dont cet art merveilleux est l'instrument. Aussi le nombre des livres est-il fort restreint, tandis que celui des manuscrits est, comme il était chez nous dans le moyen âge, très-considérable; quelques-uns sont de vrais chefs-d'œuvre de calligraphie.

La nation chinoise peut être considérée, sous le rapport social, comme partagée en trois classes bien distinctes :

1° Les *lettrés*, ou gens instruits : c'est parmi eux que l'on choisit les mandarins;

2° Les *négociants*, qui se subdivisent en autant de classes qu'il y a de professions;

3° Les *cultivateurs*.

On ne peut donner une idée plus juste de la manière d'opérer des marchands qu'en les comparant aux commerçants juifs; c'est le même caractère, le même genre d'affaires, la même manière de les traiter. Le haut commerce travaille largement et

avec exactitude; mais le petit commerce est rapace, brocanteur et de mauvaise foi; s'il ne trompe pas, c'est qu'il ne le peut; les humiliations glissent sur lui sans l'émouvoir; il les accepte en riant, et s'en console en volant.

Il conserve ce caractère indélébile non-seulement dans sa patrie, mais aussi dans les autres contrées où il va porter ses pénates. L'étranger qui achète chez un Chinois doit toujours s'attendre à être scandaleusement trompé : si ce n'est sur le poids, c'est sur la qualité ou le prix; il vous attire, vous invite à entrer dans sa boutique, vous fait toutes sortes d'avances avec la même tenacité, la même impudence persévérante que ces brocanteurs juifs qui, chez nous, vous arrêtent et vous forcent, pour ainsi dire, à acheter leurs marchandises.

Le commerce est exposé à une foule d'avanies. Le négociant le plus opulent a une peur effroyable du plus mince employé du fisc; il craint les exactions; car plus il est riche, plus il est rançonné, surtout s'il est connu pour entretenir des relations d'affaires avec les Européens; aussi un haniste, qui fait des millions d'affaires, tremble-t-il à la vue d'un pion de mandarin qui entre chez lui, certain que cette visite ne peut être désintéressée, et qu'il lui sera impossible de l'éconduire mécontent, sous peine d'avoir à s'en repentir amèrement.

J'ai dit que les cultivateurs forment la troisième classe. Ce peuple, si éminemment agriculteur chez lui, néglige cet art dès qu'il s'expatrie. Dans les diverses contrées de l'Inde, où il va tenter fortune, rarement il devient cultivateur en grand; parfois seulement il se livre au jardinage. Cette circonstance s'explique par l'amour du sol natal qui accompagne le Chinois dans ses émigrations. A Batavia, à Manille, il travaille péniblement pendant de longues années, conservant constamment l'espoir d'un retour dans son pays, retour qu'il ne manque pas d'effec-

tuer dès le moment où son capital lui assure les moyens d'une existence indépendante.

Quoi qu'il en soit, l'agriculture est en grand honneur en Chine. L'empereur se fait gloire d'ouvrir chaque année la saison des travaux agricoles, en traçant lui-même un sillon en présence des personnes qui composent sa cour. L'impératrice préside à la culture du mûrier et à l'éducation des vers à soie; un édit ordonne qu'elle cueillera elle-même la feuille et qu'elle la donnera à manger aux vers à soie. Les instruments agricoles dont ce peuple se sert dénotent des connaissances supérieures. C'est à lui que nous devons les semoirs et *le tarare*, machine à vanner le grain, aujourd'hui même encore à peine connu de nos hommes de campagne.

L'industrie chinoise a pour certains produits atteint les limites de la perfection. C'est à ce peuple que nous devons les vers à soie et l'art de fabriquer les étoffes les plus riches avec le fil précieux qu'on obtient de cet insecte.

Leur porcelaine, qu'ils fabriquent depuis un temps immémorial, n'a pas encore été égalée par nos fabricants pour la vivacité et surtout la solidité de certaines couleurs, et même pour la délicatesse des objets fabriqués.

Le blanc de plomb, la céruse, l'encre que nous connaissons sous le nom d'encre de la Chine, sont des produits de leurs chimistes. Leurs ouvriers se montrent fort habiles si ce n'est dans les ouvrages d'imagination, du moins dans ceux d'imitation; on les a vus démonter une montre et parvenir à en imiter toutes les pièces de manière à faire des montres semblables; les bijoux qui sortent de leurs mains ont une élégance et un fini remarquables. On peut avoir une idée de leur patience et de leur adresse en voyant ces éventails de nacre ou d'ivoire dont tous

les jours sont faits à la main, ainsi que leurs objets en filigrane d'or et d'argent.

Les couleurs qu'ils savent donner au coton, à la soie, au papier, sont riches et brillantes. Ils connaissent le procédé de la fonte du fer, et fabriquent avec ce métal des instruments minces et légers qu'ils enduisent d'une couche de vernis; il est vrai qu'ils ne parviennent qu'imparfaitement à le rendre malléable et à le convertir en acier.

La poudre à canon leur était connue bien long-temps avant qu'elle ne le fût en Europe, et si elle est d'une qualité inférieure à la nôtre, cela tient peut-être à la nécessité dans laquelle se trouve chaque particulier d'en fabriquer sa provision. Un des devoirs du soldat est de préparer celle dont il a besoin. Leurs proportions, pour les ingrédients qui entrent dans sa composition, sont à peu de choses près les mêmes que chez nous; la différence de bonté et de force dépend donc uniquement du degré de purification qu'ils leur font subir, et d'un mélange plus ou moins parfait. Malgré cette imperfection, elle est encore de bonne qualité.

Leur infériorité en artillerie est notoire, et les preuves qu'ils en ont données dans la guerre que l'Angleterre vient de leur faire sont trop évidentes pour qu'il soit nécessaire de s'appesantir sur ces détails.

Nul doute qu'ils n'excellent dans la fabrication du papier, dont ils ont plusieurs sortes, toutes composées avec des matières différentes. La qualité la plus inférieure en est faite avec de la paille de riz; quant au papier de première qualité, désigné par nos imprimeurs en taille-douce sous le nom de papier de Chine, nous avons inutilement tenté de l'imiter, bien que les procédés de sa fabrication nous soient connus. Les voici tels que je les trouve décrits dans le *Chinese Repertory*.

« On coupe des branches de bambou, le plus près possible
» de terre; on les assortit en paquets selon leur âge et leur
» force, car plus le bambou est jeune, plus la qualité du papier
» qui en provient est supérieure. On jette ces bambous dans un
» réservoir de bourbe et d'eau, et on les laisse macérer pendant
» une quinzaine de jours. Lorsqu'on les en retire, on les coupe
» en morceaux, que l'on met avec une petite quantité d'eau
» dans des mortiers où ils sont broyés avec de gros pilons de
» bois. Cette composition, à moitié liquide, après avoir été pur-
» gée de ses parties grossières est transvasée dans une cuve
» pleine d'eau, et l'on y ajoute de nouvelles doses de la même
» composition, jusqu'à ce que la pâte ait pris assez de consis-
» tance. Trois ouvriers agitent continuellement cette pâte dans
» laquelle un quatrième ouvrier plonge un moule, de la dimen-
» sion qu'il veut donner à sa feuille. Ce moule est fait de lattes
» de bambous tressées comme du fil de fer. Il l'en retire cou-
» vert de pâte. C'est la feuille de papier qu'il met de suite à
» sécher sur une table. »

Au perfectionnement près, qui nous a fait substituer des machines aux ouvriers, cette opération mécanique est la même que celle que nos papeteries emploient, et cependant, je le répète, nous n'avons pas encore fabriqué un papier de même qualité que le leur, et reproduisant avec autant de netteté la pureté et le velouté de la gravure. Ce manque de perfection tiendrait-il à la matière première? Leur papier séché sur une table de marbre est ensuite collé avec une dissolution de colle de poisson et d'alun. L'invention du papier remonte en Chine à l'an 95 de notre ère; auparavant on écrivait avec un stylet sur de l'écorce de bambou. Plus tard on substitua au bambou la toile et la soie.

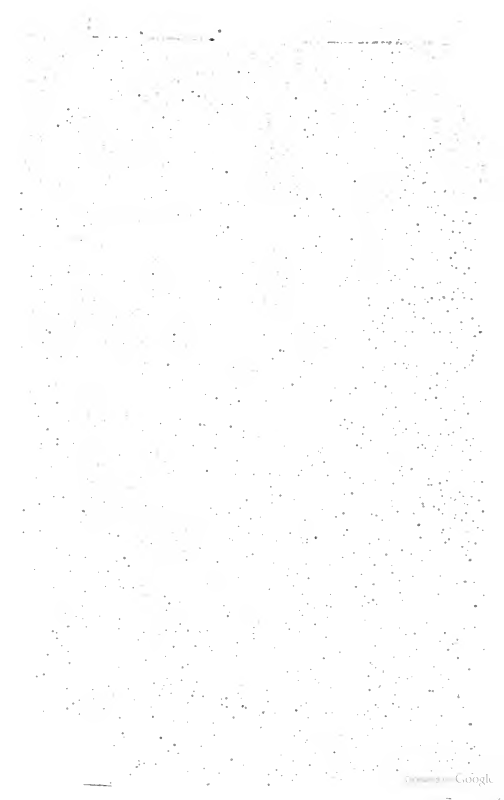
C'est du sixième siècle que date chez les Chinois l'art de faire le verre; cependant leurs glaces, qu'ils étament comme nous avec

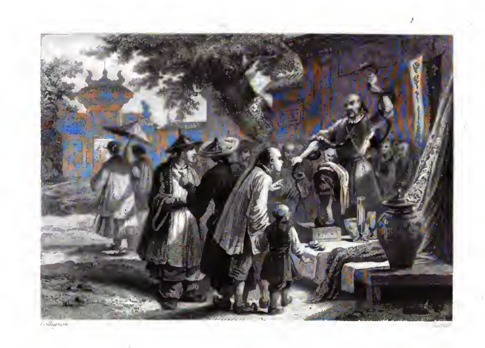
du vif-argent, sont infiniment inférieures aux nôtres. Mais ce qui par-dessus tout atteste leur adresse, ce sont des bouteilles de cristal, dans l'intérieur desquelles sont gravés des caractères qu'on peut lire en dehors.

Nous connaissons depuis longtemps leurs tissus de toiles de coton, sous le nom de nankin, dont les plus beaux se fabriquent dans la province de ce nom, et ceux de soie, qu'ils nous vendent sous la dénomination de crêpe de Chine. Je m'arrête dans cette nomenclature qui pourrait aller à l'infini, et qui prouverait que ce peuple a perfectionné sans secours étrangers tous les arts dont nous nous enorgueillissons, et jouit depuis plus de temps que nous de la plupart de nos découvertes modernes.

(La suite des voyages en Chine au cinquième volume.)

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.





CHINE

Jongleurs et Médecins ambulants



TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE DEUXIÈME.

CHAPITRE TROISIÈME.

CHAPITRE QUATRIÈME.

CHAPITRE CINQUIÈME.

CHAPITRE SIXIÈME.

CHAPITRE SEPTIÈME.

CHAPITRE HUITIÈME.

CHAPITRE NEUVIÈME.

CHAPITRE DIXIÈME.

CHAPITRE ONZIÈME.

CHAPITRE DOUZIÈME.

CHAPITRE TREIZIÈME.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

CHAPITRE QUINZIÈME.



CHAPITRE SEIZIÈME.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

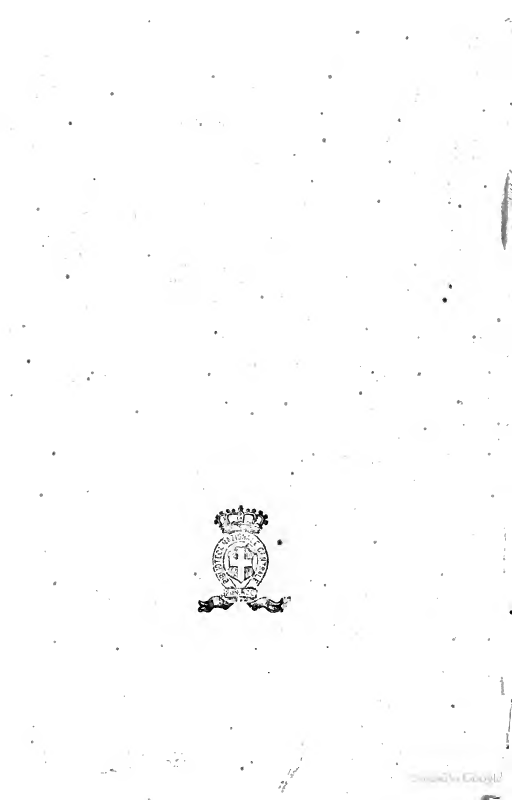
CHAPITRE VINGTIÈME.

CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

Imprimerie DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.


Digitized by Google

